
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01657575 5

THÉATRE COMPLET

Tome 1er :

Les Amants de Sazy.
Cœur à Cœur.

Tome II :

Petite Peste.
Antoinette Sabrier.

Tome III :

Les Bleus de l'Amour.
Les Roses Rouges.

A PARAITRE :

Tome V.

L'Autruche.
Une Femme passa.

ROMAIN COOLUS 3

THÉATRE COMPLET

:: :: 4 Fois 7, 28 :: ::

:: L'Enfant chérie

AM

ALBIN MICHEL, EDITEUR
PARIS, 22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage :
10 exemplaires sur vergé pur fil
des PAPETERIES LAFUMA,
numérotés à la presse
de **1** à **10**.

4 Fois 7, 28

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
le 29 Janvier 1909, sur la scène des Bouffes-Parisiens

PERSONNAGES

Daspre.	MM.	COQUET.
Paul Lorbey.		HASTI.
Langlin.		MILO.
Fred Sorbier.		CAZALIS.
Emile Benjol.		BERTIC.
Louis Gandard.		ARNAUDY.
Le Patron.		PRÉVOST.
Luringes.		DARCY.
Le Chasseur.		FAVEY.
Ernest.		DOLBEY.
Victor.		BERGUET.
Henri.		MALZAC.
Mme Ciriette.	Mmes	AUGUSTINE LERICHE
Juliette.		JULIETTE CLARENS.
Manette.		MARCELLE PRAINCE
Suzanne Langlin.		ANDRÉE MARLY.
La Jolie.		BLANCHE GUY.
Eugénie.		ANDRÉE REGNAULT.

4 FOIS 7, 28

ACTE PREMIER

Chez Lorbey, à Paris, avenue Carnot. Un salon très élégant. Cheminée au fond. Porte à gauche donnant sur l'antichambre. Porte à droite donnant sur les appartements. Grand canapé à gauche. Table à thé à droite, contre le mur.

SCÈNE PREMIÈRE

EUGÉNIE, SUZANNE, *puis* JULIETTE

EUGÉNIE, *introduisant Suzanne*

Parfaitement. Madame attend madame. Je vais prévenir madame que madame est là.

(*Elle sort à gauche. Suzanne remonte. Entre Juliette en coup de vent.*)

JULIETTE

Tu es très gentille d'être venue avant les autres, comme mon bleu t'en priait. Défais-toi.

SUZANNE, *se défaisant*

D'abord part-on?

JULIETTE

Plutôt deux fois qu'une.

SUZANNE

Quand?

JULIETTE

Après-demain.

SUZANNE

Cabourg?

JULIETTE

Cabourg.

SUZANNE

All right! Et maintenant, qu'est-ce qui s'est passé ici?

JULIETTE

Du drame. Scène terrible avec Paul.

SUZANNE, *intéressée*

Raconte.

(Elle s'assied sur un pouf.)

JULIETTE

Tu connais nos caractères. Ils ne s'accordent pas. C'est un fait. Ça n'a d'ailleurs pas une autre importance. Si tous les gens mariés devaient avoir des caractères qui s'accordent, le mariage aurait vécu depuis longtemps.

SUZANNE

A qui le dis-tu!

JULIETTE

Donc, depuis longtemps, ça ne marchait pas fort entre Paul et moi... depuis, oh! mon Dieu! depuis l'été dernier, depuis Cabourg... notre Cabourg.

SUZANNE

Nous avons passé là six semaines délicieuses. On s'est amusées comme des folles : tennis, golf, auto, flirts !

JULIETTE

Et quels flirts ! Gandard ! Sorbier ! Benjol ! Paul ne me l'a pas encore pardonné.

SUZANNE

Ni à eux.

JULIETTE

Brusquement, monsieur s'est avisé d'être jaloux.

SUZANNE

Après trois ans de mariage, c'était d'un manque de tact !

JULIETTE

Encore si je n'avais eu qu'un flirt, j'aurais compris. Mais j'en avais trois !

SUZANNE

Ils se neutralisaient !

JULIETTE

Justement ! Mais je passe. Rentrée à Paris, je supposais que monsieur s'amadouerait, consentirait à faire la connaissance de mes amis. Il s'y est refusé avec énergie. Il m'a déclaré qu'il me laissait libre de les inviter, si bon me semblait, mais qu'il n'entrerait jamais en relations avec eux. Il s'imaginait que j'allais les lui sacrifier. Enfant ! Vingt-quatre heures après, je les conviais tous à prendre le thé, comme aujourd'hui. Tête de Paul ! Il ne pouvait rien dire. Il ne dit rien. Et depuis dix mois il se tait, boude, me fait des têtes !... J'étais exaspérée. Il fallait en finir.

SUZANNE

Le 10 juillet, il était temps.

JULIETTE

Précisément. Dans quatre jours, la nation se fête et les honnêtes gens se défilent. J'ai profité de ce que maman déjeunait en ville pour aborder tout à l'heure le problème estival. — La poire, le fromage, le problème, lui, moi. — « *Moi.* Quand partons-nous? — *Lui.* Je ne sais pas. — *Moi.* Où allons-nous? — *Lui.* Je ne m'en doute pas. — *Moi.* Ah bah! Eh bien, moi, je suis fixée. Nous partons après-demain, à deux heures trente, pour Cabourg. — *Lui.* Vraiment? — *Moi.* Vraiment! J'ai retenu des chambres à l'Hôtel Métropole, en attendant la villa rêvée. — *Lui.* A merveille... mais nous partons... qui ça, nous? — *Moi.* Maman, toi et moi, j'imagine. — *Lui.* Erreur! Ta maman et toi peut-être. Moi, pas! — *Moi.* Comme tu voudras! — *Lui.* J'ajoute que je ne mettrai pas les pieds à Cabourg de tout l'été. — *Moi.* Ajoute. — *Lui.* Et je terminerai en t'assurant, ma chère petite, que si tu y vas contre mon gré, car je te défends d'y aller, quand tu rentreras à Paris, tu ne me trouveras plus ici. — *Moi.* Et où te trouverai-je? — *Lui.* Dieu le sait, et encore! — *Moi.* Parfait! — *Lui.* Tu es avertie. — *Moi.* J'en vaux donc deux. — *Lui.* Tu feras comme il te plaira. — *Moi.* Je ferai. — *Lui.* Bonsoir, ma chérie. — *Moi.* Bonsoir... » Et, là-dessus, ce sale type est parti pour sa sale Bourse en sifflant la « Chichirinette. »

SUZANNE, *ravie*

Oh! mais c'est grave!

JULIETTE

Je te le disais. Nous entrons dans le drame.

SUZANNE

Bien entendu, tu ne céderas pas.

JULIETTE

Moi, céder! Mais j'aimerais mieux... Heureusement, maman n'était pas là. Elle aurait tout arrangé ou essayé, au moins. Et elle aurait peut-être réussi. Paul est si aimable avec elle. Par bonheur, elle déjeunait chez l'étranger, ce matin! Mais quelle surprise en rentrant, ma fine!

SUZANNE

Et tu crois qu'elle t'accompagnera là-bas, malgré la défense de Paul?

JULIETTE

Si je crois? J'en suis sûre! Elle l'aime bien, lui; mais moi, elle m'adore. Chez elle, la bonté prime la beauté. Avant d'être belle-mère, elle est bonne mère.

SUZANNE

Je la connais. — Alors, nous louons tous à Cabourg?

JULIETTE

Louez.

SUZANNE

On peut compter sur toi, quoi qu'il arrive?

JULIETTE

On peut. Je me suis juré d'aller à Cabourg cet été; j'irai coûte que coûte, sur les mains s'il le faut, et il m'y rejoindra.

SUZANNE

Oh! ça!

JULIETTE

Je l'y engage. Car s'il m'y laisse seule, tant pis pour lui!

SCÈNE II

LES MÊMES, LANGLIN

(*Ernest annonce : « M. Langlin. »*)

LANGLIN, *entrant; il est en nage*

Mesdames, je vous salue. (*A Suzanne.*) Bonjour, ma chérie.

JULIETTE

Ernest, le thé.

ERNEST

Bien, madame.

(*Ernest sort.*)

LANGLIN, *s'épongeant*

Dieu! qu'il fait chaud! On n'a pas idée d'être encore à Paris par une température pareille.

SUZANNE

Ne geins plus. Nous partons.

LANGLIN

Enfin! Et où allons-nous?

SUZANNE *et* JULIETTE

A Cabourg.

LANGLIN

Vive la Normandie!

JULIETTE

Voulez-vous boire?

LANGLIN

Je crois bien.

(Ernest sert le thé.)

JULIETTE, *versant*

Chaud?

LANGLIN

Fichtre non! Et la sudation?

JULIETTE, *versant*

Froid, alors?

LANGLIN

Diantre, non! Et la congestion!

JULIETTE

Tiède?

LANGLIN

C'est bien fade.

JULIETTE

Alors quoi?

LANGLIN

Décidément je préfère ne pas boire du tout.

SUZANNE

Tu aurais vraiment pu le dire tout de suite.

LANGLIN

Je ne le savais pas.

SUZANNE, *narquoise.*

Et ça te représente un ingénieur!

LANGLIN

Qui a chaud, qui a soif, mais qui réfléchit. Réfléchir, tout est là!

SUZANNE, *bas à Juliette*

Hein? Quel raseur! Et tu te plains!

JULIETTE, *même jeu*

Le mien est pis.

SCÈNE III

LES MÊMES, GANDARD

(*Ernest annonce : « M. Gandard.* »)

JULIETTE

Salut, Gandard! Vous m'aimez toujours?

GANDARD, *timidement*

De plus en plus.

JULIETTE

Bien. Continuez.

GANDARD, *inquiet*

Je ne demande pas mieux. Mais pourquoi cette question?

JULIETTE

Pour rien. Je vérifie mon allumage avant de partir en auto...

GANDARD

Vous partez? Où allons-nous?

JULIETTE

A Cabourg, bien entendu... Deux sucres?... je sais... Voilà.

GANDARD

Merci. Et quand file-t-on?

SUZANNE

Après-demain, à deux heure trente.

GANDARD, *inscrivant*

C'est noté. Je suis aux anges. (*Il renverse un peu de son thé.*) Oh! Je suis désolé!... l'émotion...

JULIETTE

Consolez-vous, Gandard. Ce n'est pas grave, et le cœur y est.

GANDARD

Oh! oui!

JULIETTE

Et puis, le thé, ça nettoie les tapis.

LANGLIN

C'est vrai.

GANDARD

Comme vous êtes gentille de me dire ça!

JULIETTE, *riant.*

Oui, je suis bonne. Mais je le pense, vous savez.

SCÈNE IV

LES MÊMES, SORBIER

(*Ernest annonce : « M. Sorbier. »*)

SORBIER, *énergique et décidé*

Mesdames... Messieurs... votre humble... Ça va?... Excusez-moi, il faut que je boive tout de suite. J'ai une soif d'enfer!

JULIETTE

Toute la vie!

SORBIER

Depuis que je vous connais. Vous m'altérez. J'ai, entre autres, une soif de vous...

JULIETTE

Charmant! Voilà les galanteries de ce Sorbier ! Il parle à une femme comme un débardeur. A force d'avoir fréquenté le monde des lutteurs et des athlètes, il est devenu d'une grossièreté foraine : « A qui le cal'çon? », c'est sa façon d'offrir son cœur!

SORBIER

Blaguez! A côté de cette petite main de rien du tout, je vous demande un peu ce que valent mes biceps! Je me fais pitié!

JULIETTE

Vous avez bu? vous êtes d'aplomb?

SORBIER

Comme le fil.

JULIETTE

Eh bien, messieurs, tenez-vous compagnie cinq minutes... Suzanne, viens dans ma chambre ; j'ai à téléphoner pour mes robes ; tu me donneras un conseil.

SUZANNE

Très volontiers.

(Elles sortent.)

SCÈNE V

SORBIER, GANDARD, LANGLIN

GANDARD, *timidement*

Vous en êtes ?

SORBIER

De quoi ?

GANDARD

Du voyage. On part pour Cabourg après-demain.

SORBIER

Si j'en suis ? Tu parles. On n'y verra que moi. Dites donc, Langlin, savez-vous si le mari nous encombrera souvent ?

LANGLIN

Je l'ignore.

SORBIER

Vous le connaissez, cependant, vous, ce boursier ?

LANGLIN

Assez ; mais nous sommes plutôt un peu en froid depuis l'année dernière. Il rend ma femme en partie responsable

des excentricités de la sienne. Je vous demande un peu! La seule coupable, s'il y a une coupable, c'est la mère!

GANDARD

Oui, Mme Ciriette aime sa fille jusqu'à la folie.

SORBIER

C'est-à-dire jusqu'à ses bêtises.

GANDARD

Oh!

SORBIER, *très en dehors*

Ne protestez pas, timide Gandard; les bêtises viendront à leur heure et j'espère que ce sera la mienne, parce qu'il est juste et moral que cet imbécile de Lorbey soit puni. Non, mais a-t-on idée d'un mari qui refuse de connaître les amis de sa femme et qui l'autorise, cependant, à les recevoir quand il n'est pas là?

GANDARD

Le fait est...

SORBIER

Patience!... Oh! elle est née honnête, puisqu'elle résiste encore, mais...

GANDARD, *inquiet*

Elle faiblit?

SORBIER, *grossier*

Ça ne vous regarde pas... (*A Langlin.*) Avouez qu'elle est charmante.

LANGLIN

Vous en êtes très épris?

SORBIER

Très. C'est une petite nature de sang. Ça me

plaît. Elle est capricieuse, fantasque, légère, attirante, repoussante, irritante, excitante, exaspérante, donc infiniment désirable.

LANGLIN

Si c'était vrai, ce serait à faire frémir!

SORBIER

C'est vrai. Et on frémit, mais on a commencé par frissonner... Pas, Gandard?

GANDARD

Oh! pardon, je ne sais pas... Je vous en prie... ne me mêlez pas...

SORBIER

Quel type, ce Gandard! A-t-il assez peur! Mais ce n'est pas un crime, que diable! d'être amoureux d'une jolie femme... Mais nous le sommes tous de Mme Lorbey... Lorbey, d'abord, que je ne connais pas, mais que je ne peux pas sentir; Benjol, ce joli cœur de Benjol, que je connais, mais que je ne peux pas souffrir; vous, moi, et même cet ingénieur qui ne dit rien...

LANGLIN

Oh! moi, sorti de ma femme...

SORBIER, *se roulant*

Assez! assez! plus un mot! Sorti de ma femme! Trouvaille! Sorti de ma femme!... J'en ferai une maladie! Viens que je t'embrasse, Langlin! ton mot fera le tour des bars.

LANGLIN, *très embêté*

Mon cher Sorbier... je vous en prie... Je vais me fâcher...

SORBIER

Fâche-toi !

LANGLIN

Jurez-moi...

SORBIER

Non !

LANGLIN

Promettez-moi...

SORBIER

Non.

LANGLIN

Vous allez colporter ce lapsus ?

SORBIER

Tu parles !... Sorti de ma femme !

LANGLIN

Au moins vous ne direz pas que c'est moi...

SORBIER

Qui avez lapsé ? Non. On fera ça pour vous. On vous épargnera, ingénieur.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JULIETTE, SUZANNE

SUZANNE, *vivement, à Langlin*

Viens, filons ! Si nous devons partir après-demain, pas une minute à perdre. Prépare ton carnet de chèques. Au revoir.

SORBIER, *riant encore*

Au revoir, chère amie.

SUZANNE

Qu'est-ce que vous avez à rire, vous?

SORBIER

Rien, rien! Je ris malgré moi. Et je n'ai pas tort. Pas, Langlin?

LANGLIN

Voyons, Sorbier, voyons!

SUZANNE

Qu'est-ce que ça veut dire?

SORBIER, *brusquement*

Ça veut dire... que Gandard serait ravi de vous accompagner.

GANDARD

Moi?

SORBIER

Allons, Gandard! pas de cachotteries! Vous venez de me confier que vous seriez enchanté si l'on voulait bien vous déposer chez Williams.

GANDARD

Moi?

SORBIER

Je précise : vous avez besoin de bas de tennis. Hein? je suis gentil! On va vous emmener en auto. Qu'est-ce qu'on dit à papa? On dit merci, je pense. Allons, dites merci tout de suite.

JULIETTE, *riant*

Ce Sorbier est intolérable. Mon petit Gandard, si le

cœur vous en dit, restez ; vous ne me gênez pas. Vous ne me gênez jamais.

GANDARD, *à Juliette*

Vous m'autorisez à revenir un autre jour. Aujourd'hui, ça ne compte pas.

JULIETTE

Quand vous voudrez. Téléphonez-moi. A bientôt.

SORBIER

Au revoir, Gandard. A bientôt.

(*Sortent Suzanne, Langlin et Gandard.*)

SCÈNE VII

JULIETTE, SORBIER

JULIETTE

Vous devriez prendre exemple sur Gandard. Voilà un garçon bien élevé.

SORBIER

Trop !

JULIETTE

Vous vous êtes tout de même presque permis de le mettre à la porte.

SORBIER

Oh ! pardon ! je l'ai seulement un peu poussé de ce côté-là.

JULIETTE

Chez moi ! c'est du toupet !

SORBIER

C'est de la passion. Si je ne vous aimais pas, je ne ne donnerais pas tant de mal pour rester seul avec vous.

JULIETTE

Pour ce que ça vous avance!

SORBIER

On ne sait jamais. Faire la cour à une femme honnête, c'est mettre éternellement sur le numéro plein... On a très peu de chances de gagner; mais si on gagne, on gagne gros.

(*Il veut lui prendre les mains.*)

JULIETTE

Eh bien! qu'est-ce que c'est?

SORBIER

C'est moi.

JULIETTE

Je m'en doute.

SORBIER

Vous me plaisez énormément.

JULIETTE

Ce n'est pas une raison pour faire des énormités. (*Le repoussant.*) Non, mais, dites donc, quand j'aurai fini de vous plaire!

SORBIER

Excusez-moi! Mais aussi, il y a près d'un an que ça dure. Je finis par perdre la tête.

JULIETTE

Vous appelez ça perdre la tête, vous, égarer ses mains!

SORBIER

Que voulez-vous? j'ai parlé de tennis tout à l'heure; ça m'affole! Je vais donc vous revoir, comme l'an dernier, en jupes courtes et en jambes délicieuses.

JULIETTE

Mon Dieu, oui!

SORBIER

Ah! le jour où je les ai découvertes, ces jambes-là, mon sang n'a fait qu'un tour. Si vous aviez été libre, ç'aurait été celui du propriétaire.

JULIETTE

Oui! mais je ne l'étais pas, heureusement.

SORBIER

Pourquoi cet « heureusement »?

JULIETTE

Parce que vous n'êtes pas du tout mon type.

SORBIER

Oui, je sais... le petit Benjol, l'attaché au Ministère des Affaires Etrangères, est plus près de votre cœur.

JULIETTE

Je le reconnais.

SORBIER

Mais, sapristi, que me reprochez-vous donc?

JULIETTE

Mille choses! Vous êtes coureur, mon tout petit Sorbier!

SORBIER

Fixez-moi.

JULIETTE

Joueur!

SORBIER

Gagnez-moi.

JULIETTE

Prodigue!

SORBIER

Recueillez-moi.

JULIETTE

Vous vous ruinez bêtement.

SORBIER

Je ne demande qu'à me ruiner avec esprit, c'est-à-dire pour vous.

JULIETTE

Merci. Je n'en use pas.

SORBIER

Alors, si vous vous décidiez un jour à vous venger du mari qui vous persécute, je dois considérer mes chances comme infimes?

JULIETTE

Pas du tout. Au contraire.

SORBIER, *stupéfait*

Qu'est-ce que vous dites?

JULIETTE

Dans une occasion pareille, vous êtes la première personne à qui je penserais.

SORBIER

Oh! c'est gentil!

JULIETTE

Pas tant que ça. Je penserais à vous parce que vous

ne me plaisez pas; parce que, avec vous, ça ne me serait pas agréable... Tenez, si j'ai jamais envie de faire une bêtise, je me jetterai dans vos bras; ça me donnera le temps de réfléchir.

SORBIER

A la bonne heure! Qu'importe le flacon, pourvu qu'on n'ait pas l'ivresse! Avec moi, on n'a pas l'ivresse.

JULIETTE

Oh! non!

SORBIER

Alors, débouchez-moi le plus tôt que vous pourrez.

JULIETTE

Eh! eh! ça ne tardera peut-être pas beaucoup.

SORBIER

Ah! ah! Paul fait des siennes?

JULIETTE

Oui!

SORBIER

Brave Paul! Le torchon brûle?

JULIETTE

Pas encore, mais il roussit.

SORBIER

Brave Paul! Alors vous ne me tiendrez peut-être plus longtemps la dragée haute?

JULIETTE

Peut-être!

SORBIER

En tout cas, elle baisse déjà, la dragée.

JULIETTE

Elle baisse.

SORBIER, *se frottant les mains*

Brave Paul, va!

(*Ernest annonce : « Monsieur Benjol, Monsieur Daspre. »*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BENJOL, DASPRE

SORBIER, *montrant Benjol à Juliette*

Alors, ce Benjol?

JULIETTE

Lui? Aucune chance! il me plaît trop.

SORBIER, *à part*

Vivent les femmes!

BENJOL, *très empressé.*

Chère amie!

SORBIER

Bonjour, l'oncle et le neveu!

BENJOL, *à Sorbier*

Vous paraissez d'une humeur...

SORBIER

Charmante? Oui, tout va bien. On part après-demain pour Cabourg. La patronne a été parfaite avec moi. Le

porto est supérieur et les cakes prestigieux. Je vous les recommande.

BENJOL

Oh! moi, vous savez! (*Montrant Daspre.*) Lui!

JULIETTE, *à Daspre*

Que peut-on vous offrir?

DASPRE, *avec gourmandise*

Un moka.

JULIETTE, *offrant*

Tenez. (*Daspre prend un moka et le mange tout doucement avec un plaisir manifeste.*) Oh! ce Daspre! il est gourmand comme une vieille femme.

SORBIER

C'en est une! Daspre, c'est la femme de cinquante ans, encore bien.

DASPRE

Sorbier, vous êtes un enfant. Vous seriez même un enfant terrible, s'il y avait encore quelque chose de terrible à notre époque.

SORBIER

Offrez-moi un bonbon au lieu de m'accabler, et je vais faire quelque chose de très gentil pour vous et pour votre neveu.

DASPRE, *tirant une bonbonnière et offrant*

Quoi?

SORBIER

Je vais me sauver. Ce n'est pas une attention?

DASPRE et BENJOL

Si! si!

SORBIER, *à Benjol*

Alors, à Cabourg?

BENJOL

A Cabourg.

SORBIER

Dites donc, l'attaché, on tâchera de vous avoir, c'est-à-dire d'avoir... Enfin, c'est toujours du sport. C'est amusant...

BENJOL

Passionnant.

SORBIER, *à Daspre*

A Cabourg, Almaviva!

DASPRE

A Cabourg, Tommy Burns!

SORBIER

C'est trop, c'est trop. Ma chère amie, mes hommages. Je suis aux anges. Dites donc, tâchez qu'elle baisse encore un peu.

JULIETTE

Qui ça?

SORBIER

La dragée.

(Il sort en riant.)

SCÈNE IX

JULIETTE, BENJOL, DASPRE

DASPRE

Dieu! qu'il est mal élevé, ce Sorbier!

JULIETTE

C'est si à la mode, cette année!

DASPRE

Permettez-moi de le déplorer.

JULIETTE

Je permets, Daspre, je permets.

DASPRE

Moi qui suis pour les manières XVIIIe comme mon neveu, d'ailleurs. (*Regardant Benjol.*) Nom de Diane!

JULIETTE, *étonnée*

Nom de Diane?

DASPRE

Oui, c'est ma façon, une façon atténuée et très XVIIIe d'invoquer le sacré nom de Zeus. Nom de Diane! Octave, où es-tu?

BENJOL

Oh! pardon! je rêvassais... j'étais déjà là-bas.

DASPRE, *s'éloignant; à mi-voix*

A la bonne heure!

JULIETTE

A Cabourg?

BENJOL

Oui, à ce Cabourg où je vous ai vue, connue, appréciée et où nous allons nous retrouver.

DASPRE, *même jeu*

Très bien! très bien!

JULIETTE

C'est vrai... nous avons déjà des souvenirs ensemble.

BENJOL

Si peu!

JULIETTE

Mais nous en avons! Il ne faut pas se plaindre. C'est déjà ça!

BENJOL

C'est mince!

JULIETTE

Ah! Il vous faudrait...

BENJOL

Mieux. J'avoue, je ne comprends pas l'amour blanc.

DASPRE, *même jeu*

Ça va! ça va!

(*Il s'assied devant la table chargée de gâteaux et y picore en tournant le dos à Juliette et à Benjol.*)

JULIETTE

Vous êtes donc un mauvais sujet, comme Sorbier?

BENJOL

Non. Il y a une nuance : je suis un mauvais sujet bien élevé. Je fais tout ce que je peux pour ne pas manquer une femme que j'aime, mais je ne lui manque jamais.

(*Un temps.*)

JULIETTE

Vous êtes content de retourner à Cabourg?

BENJOL

Heu! heu! Oui et non.

JULIETTE

Comment! Il y a du pour et du contre?

BENJOL

Certes! Le pour, c'est vous; vous constituez un « pour » splendide. Mais il y a un sacré « contre » : l'entourage, les amis, la bande du tennis. On va être terriblement les uns sur les autres dans ce maudit pays.

JULIETTE

Comme l'an dernier.

BENJOL

C'est bien ce qui m'assomme. Il va falloir encore vous partager.

JULIETTE, *gentiment, à mi-voix*

On s'arrangera.

BENJOL

Comment? Le matin, il y a le bain.

JULIETTE

Eh bien, avant le bain.

BENJOL

L'après-midi, il y a le tennis.

JULIETTE

Eh bien, après le tennis.

BENJOL

Je vous retrouverai dans un endroit secret?

JULIETTE

Mystérieux.

BENJOL

Seule?

JULIETTE

Toute.

BENJOL

Et personne d'autre?...

JULIETTE

Personne.

BENJOL, *ravi*

Vous êtes adorable. Dites, que pensez-vous de moi?

JULIETTE

Vous ne me déplaisez pas.

BENJOL

C'est énorme!

JULIETTE

C'est beaucoup... presque trop.

BENJOL, *insinuant*

Alors?

JULIETTE

Oh! non! oh! non! vous me plaisez trop pour cela.

BENJOL, *déconcerté*

Ah!

JULIETTE, *montrant Daspre qui dévalise le plateau*

Intervenons.

BENJOL

Mon oncle!

JULIETTE

Son oncle!

DASPRE, *la bouche pleine*

Nom de Diane!...

BENJOL

Tu vas t'étouffer.

DASPRE

Laissez! laissez! J'ai un estomac en acier. Vous avez fini?

JULIETTE

Oui!

DASPRE

C'est dommage! (*Il se lève et s'époussette.*) Où donc est votre incomparable mère?

JULIETTE

Elle a déjeuné en ville. Elle doit faire des courses en ce moment. Elle ne va pas tarder à rentrer.

DASPRE

On peut l'attendre?

JULIETTE

On doit.

DASPRE

Merci. Je ne serais pas satisfait de moi si j'avais la légèreté de prendre congé de vous avant d'avoir baisé la main de Mme Ciriette.

JULIETTE

Très XVIIIe! (*A Benjol.*) Vous partez?

BENJOL

Oui, il faut que je passe un instant encore au ministère; je m'en suis échappé pour venir vous saluer, mais je dois remettre ce soir à mon ministre un projet de traité

de commerce avec les îles Aléoutiennes, et je ne suis pas encore très fixé sur ce qu'elles peuvent bien exporter de caoutchouc.

DASPRE

Téléphone à Michelin.

BENJOL

Petit espiègle!... Nous dînons ensemble ce soir?

DASPRE

Je crois bien : huit heures, Ambassadeurs. Ton ministre sera content, j'espère?

BENJOL

De quoi, grands dieux!

DASPRE

Du choix du restaurant... Les Ambassadeurs, c'est un hommage à la carrière.

BENJOL, *à Juliette*

Et voilà!... Et il a cinquante...

DASPRE

Chut!...

BENJOL

Il ne sera jamais sérieux. Le 14, je prends mes vacances... et le 15, mon vol pour Cabourg.

JULIETTE

Je vous y attends.

DASPRE

A tout à l'heure, toi.

(Benjol sort.)

SCÈNE X

DASPRE, JULIETTE

DASPRE

Quel délicieux garçon! Et si vous saviez comme vous lui plaisez!

JULIETTE

Je le sais.

DASPRE

Il vous l'a dit?

JULIETTE

Et bien dit.

DASPRE

Oui, mais je ne voudrais pas... Non! non! J'ai passé toute ma vie dans des aventures de ce genre... Je ne les lui souhaite pas, fût-ce... Voyez-vous, ce que je désirerais pour lui, ce serait plus... ce serait mieux... ce serait...

JULIETTE

Le mariage.

DASPRE

Vous l'avez dit. Je ne suis pas seulement gourmand comme toutes les vieilles femmes; je suis marieur aussi.

JULIETTE

Et vous portez à ce garçon un intérêt des plus vifs...

DASPRE

J'avoue.

JULIETTE

Est-ce qu'il n'est pas un peu votre parent?

DASPRE

C'est mon neveu.

JULIETTE

Non.

DASPRE

Ah! vous savez. Eh bien! oui, c'est vrai; Octave n'est pas mon neveu... seulement je l'ai connu tout petit...

JULIETTE, *malicieusement*

Plus petit que ça encore, paraît-il.

DASPRE, *gêné*

On exagère.

JULIETTE, *taquine*

Oh! oh! On raconte que vous avez beaucoup aimé Mme Benjol, la mère du jeune attaché.

DASPRE, *cherchant un bonbon qu'il a laissé tomber*

On exagère. J'ai eu pour elle une grande amitié. C'était une femme parfaite; tenez, dans le genre de votre sympathique maman.

JULIETTE

Et Benjol, le père?

DASPRE

C'était mon meilleur ami. Toute l'affection que j'avais pour eux, je l'ai reportée sur mon... sur leur... enfin sur Octave; et comme je l'avais vu grandir, j'ai commencé tout doucement par l'appeler mon neveu, et il a fini par m'appeler son oncle. Voilà!

JULIETTE

Voilà! Et aujourd'hui, vous voudriez le marier?

DASPRE

Oui.

JULIETTE

Avec moi?

DASPRE

Mon Dieu, oui!

JULIETTE

Et pourquoi cela?

DASPRE

Parce qu'il vous aime... parce que vous l'aimez. Si! si! j'ai le flair de ces choses-là, comme toutes les vieilles dames; parce qu'enfin, si cela se faisait, nous pourrions mener tous les quatre une existence délicieuse.

JULIETTE

Tous les quatre?

DASPRE

Mais oui, voyons! Octave et vous, votre maman et moi. Vous savez que j'ai un grand faible pour votre maman.

JULIETTE

Je sais... Il n'y a malheureusement à ce beau rêve qu'un tout petit obstacle : je suis mariée.

DASPRE

Si peu!

JULIETTE

Comment, si peu!

DASPRE

Je voulais dire : pour si peu de temps.

JULIETTE

Qui sait?

DASPRE

Votre mari et vous, vous ne pouvez pas vous entendre; vous êtes très mal ensemble.

JULIETTE

Nous sommes à regards tirés.

DASPRE

Parfait. Au premier jour, les gros mots... et aux gros mots, les grands remèdes. Et alors... oh! alors... (*Il danse un pas galant.*) Ce que je serai content!

(*Il chantonne le menuet de Boccherini. Entre Mme Ciriette.*)

SCÈNE XI

JULIETTE, DASPRE, Mme CIRIETTE

Mme CIRIETTE

Eh bien, qu'est-ce qu'il lui prend?... Il est fou?

DASPRE

De joie... Bonjour, ma chère amie, ma très chère amie. Votre main?

Mme CIRIETTE

A quel propos cette bamboula?

JULIETTE

Daspre célèbre par un pas anticipé mon divorce éventuel.

Mme CIRIETTE

Ton divorce?

DASPRE

Parfaitement. Cette petite-là divorcera, vous verrez.

Mme CIRIETTE

Jamais de la vie!

DASPRE

Vous verrez.

Mme CIRIETTE

Mais non! je ne verrai pas! je ne veux pas voir!... Qu'est-ce qu'il y a?... Il s'est passé des choses ici?

DASPRE

Eh oui!

Mme CIRIETTE

Je ne vous parle pas, à vous.

DASPRE

Oh! la méchante!

Mme CIRIETTE

Juliette, je te prie de me répondre. Il s'est passé des choses ici depuis mon départ?

JULIETTE

Oui, maman.

Mme CIRIETTE

C'est charmant! Pour une fois que je déjeune en ville, moi qui n'accepte jamais. Ça m'apprendra... Vous vous êtes encore disputés, Paul et toi?

JULIETTE

Pas mal.

Mme CIRIETTE

Gravement?

JULIETTE

Assez.

Mme CIRIETTE

Vous avez profité de ce que je n'étais pas là.

JULIETTE

Tiens! tu nous empêches toujours de nous dire des choses désagréables.

Mme CIRIETTE

J'espère bien!

JULIETTE

Si tu crois que c'est gai, quand nous en mourons d'envie!

Mme CIRIETTE

Envie stupide!

JULIETTE

Si nous ne nous sommes pas brouillés depuis Cabourg, à qui le devons-nous?

Mme CIRIETTE

A moi, et je m'en félicite. Mais tout ça, c'est des histoires. Qu'est-ce qui s'est passé?

JULIETTE

Oh! c'est très simple : j'ai déclaré à Paul que je partais après-demain à deux heures trente pour Cabourg, malgré sa défense formelle.

Mme CIRIETTE

Hein?

DASPRE

Nous partons tous après-demain à deux heures trente.

Mme CIRIETTE

Oh! vous, je vous en prie, fichez-moi la paix!... Ah! tu pars? Et Paul refuse de t'accompagner?

JULIETTE

Eperdument.

Mme CIRIETTE

Alors avec qui pars-tu?

JULIETTE, *câline*

Avec toi, ma petite maman chérie.

Mme CIRIETTE, *se défendant*

Avec moi?

JULIETTE

J'espère; car si tu refusais, si tu osais préférer ton gendre à ta fille... ce qui ne me surprendrait pas, d'ailleurs, étant donnée l'affection scandaleuse qui vous unit...

Mme CIRIETTE

Juliette!

JULIETTE

Eh bien, si tu refusais, je partirais seule, c'est-à-dire avec Benjol, Sorbier, Gandard, les Langlin... et Daspre, qui me servira de chaperon.

(*Elle rentre à gauche, dans sa chambre.*)

DASPRE

Chaperon! C'est ça! c'est ça! Rôle charmant! Très XVIIIe!

Mme CIRIETTE, *marchant sur Daspre*

Vous, je vous aimais bien jusqu'à ce jour, mais depuis dix minutes, vous me... vous me...

DASPRE

Chère Madame Ciriette!

Mme CIRIETTE

Allez-vous-en! vous m'exaspérez!... Juliette, mon enfant!

(*Elle suit Juliette.*)

SCÈNE XII

DASPRE, *puis* PAUL

DASPRE, *se frottant les mains*

Chaperon! Adorable!... Oh! mais! ça va! ça va!

(*Il envoie des baisers à la porte de gauche. Paul entre à ce moment par celle de droite.*)

PAUL

Quel est cet agité?

(*Il tousse.*)

DASPRE, *se retournant et confus*

Oh! pardon! (*Saluant.*) Monsieur...

PAUL, *faisant un pas menaçant vers lui*

Monsieur!... Monsieur!... (*Il s'arrête et sonne. A Ernest qui entre.*) Reconduisez monsieur et revenez... (*Salut aimable de Daspre, glacial de Paul. Daspre sort.*) Je ne pouvais tout de même pas passer mes nerfs sur ce sénateur. Ah! s'il avait été moins chenu, je ne dis pas. Ça m'aurait soulagé. (*A Ernest qui rentre.*) Ces dames sont là?

ERNEST

Oui, Monsieur.

PAUL

Bon. Priez-les de venir me parler.

(*Ernest sort à gauche.*)

PAUL, *considérant la table et les gâteaux*

Madame a réuni ses flirts maritimes! Encore! Toujours! (*Il mange plusieurs petits fours. Examinant les papiers.*) Rebattet! Je t'en ficherai, moi, du Rebattet!

(*Entrent Juliette, prête à sortir, et Mme Ciriette.*)

SCENE XIII

Mme CIRIETTE, PAUL, JULIETTE

Mme CIRIETTE

Bonjour, Paul; vous nous avez demandées?

PAUL

Oui.

Mme CIRIETTE

Il paraît que, pendant mon absence, il s'est passé ici des choses...

PAUL

Regrettables.

Mme CIRIETTE

C'est-à-dire que vous regrettez?

PAUL

Fichtre non!

JULIETTE, *agressive*

Moi non plus, vous savez.

PAUL

Je sais, je vous connais.

JULIETTE

Mal.

PAUL

Trop.

Mme CIRIETTE

Mes enfants!

JULIETTE

Oh! pardon! tu n'as ici qu'une enfant, moi! Monsieur est peut-être un enfant, mais ça n'est pas *ton* enfant. En tout cas, il ne l'est que par contre-coup.

PAUL

Contre-coup! Ah! vous avez des mots heureux, ma chère!

JULIETTE, *comprenant*

Oh! oh! j'ai bien la tête à ces plaisanteries! Vous choisissez mal votre moment, mon cher, pour faire votre grivois.

PAUL, *les yeux au ciel*

Je fais mon grivois!

Mme CIRIETTE

Mes... mes amis!

PAUL

Oh! pardon! Vous n'avez ici qu'un ami, chère madame Ciriette! Moi! Madame est votre enfant, l'unique, la seule, la brevetée, mais votre amie, ah! fichtre non! Au contraire!

Mme CIRIETTE

C'est-à-dire... Paul, Juliette!...

(*Juliette hausse les épaules et prend le* Figaro *sur une table. Elle le déplie.*)

PAUL, *à mi-voix, à Mme Ciriette*

Ce journal! vous vous imaginez qu'elle le lit pour elle? Erreur, chère madame, elle le lit contre moi.

Mme CIRIETTE

Vous êtes d'une injustice!

PAUL

Soit! c'est moi qui ai tort. Votre Juliette est en or, comme le tambour-major. Elle a un cœur d'or. Elle parle d'or. Son silence est d'or. Ce n'est pas une fille, c'est un filon.

Mme CIRIETTE, *riant malgré elle*

Vous êtes stupide. (*Dans le froid.*) La Bourse était bonne aujourd'hui?

PAUL, *ailleurs*

Faible. Mais, vous savez, la faiblesse n'est pas de la bonté. (*Montrant Juliette, à mi-voix.*) Elle sort?

Mme CIRIETTE

Vous voyez.

PAUL

Peut-on savoir où elle va?

Mme CIRIETTE

Faire des emplettes.

PAUL

Ah! — Elle part toujours après-demain?

Mme CIRIETTE

Toujours.

PAUL

Pour cet abominable Cabourg?

Mme CIRIETTE

De plus en plus.

PAUL

Parfait.

(Juliette rentre un moment dans sa chambre.)

PAUL, *élevant la voix*

Et vous sortiez avec elle?

Mme CIRIETTE

Elle m'en avait prié.

PAUL

Vous l'approuvez donc?

Mme CIRIETTE

Ah! Dieu non!

PAUL

Alors?

Mme CIRIETTE

Accompagner sa fille dans des magasins, ce n'est pas une opinion.

PAUL

Allons donc! c'est presque de la complicité.

Mme CIRIETTE

Paul!

PAUL

Faites-moi l'amitié de la laisser sortir seule et de me tenir compagnie... D'abord, ça m'empêchera de faire des

bêtises... car j'ai les nerfs très tendus depuis ce matin... et tout à l'heure, tenez, j'ai eu beaucoup de mal à ne pas endommager un vieil imbécile que j'ai trouvé là en train de distribuer des baisers à mes potiches.

Mme CIRIETTE

Daspre!... Vous avez failli abîmer Daspre!

PAUL

Oui, j'ai failli.

(Juliette rentre, s'assied au secrétaire de gauche et écrit rapidement.)

PAUL, *à mi-voix, l'observant*

Qu'est-ce qu'elle fait?

Mme CIRIETTE, *observant à son tour*

Elle écrit, il me semble.

PAUL

Il me semble aussi... A qui?

Mme CIRIETTE

Voulez-vous que je le lui demande?

PAUL

Non.

Mme CIRIETTE

C'est cependant le seul moyen de le savoir.

PAUL

Malheureusement ce moyen atteindrait ma dignité!

Mme CIRIETTE

Oh! votre dignité!... Quand on aime...

PAUL

Quand on aime, oui; mais je n'aime pas, ou du moins je n'aime plus. Qu'elle écrive à qui lui plaira; je ne suis pas jaloux.

Mme CIRIETTE

Non, c'est le chat.

PAUL

Vous restez, hein?

Mme CIRIETTE

Si vous y tenez!

PAUL

J'y tiens. Nous avons à causer très sérieusement. Les choses ont pris depuis ce matin une tournure telle qu'un entretien entre nous s'impose, un entretien décisif. Ayons-le, en attendant que cette jeune personne rentre; car elle rentrera, j'imagine.

Mme CIRIETTE

Aimeriez-vous mieux...?

PAUL

Ma foi, presque!...

Mme CIRIETTE

Imprudent!

PAUL

Héroïque!

Mme CIRIETTE

Oui, l'héroïsme des gens qui ragent, tant qu'ils ragent.

(*Juliette se lève et cachette une lettre.*)

JULIETTE

Là, je suis prête... Viens-tu, maman?...

Mme CIRIETTE

Hum!... C'est que...

JULIETTE

Tu préfères rester? A ton aise! Veux-tu me retrouver dans une demi-heure, au Ritz?

Mme CIRIETTE

Soit!

PAUL

Faites-moi donc l'amitié de ne pas rentrer trop tard. J'ai à vous parler.

JULIETTE

Pour ce que nous avons à nous dire.

PAUL

C'est ce qui vous trompe. Exceptionnellement, cette conversation pourra présenter un intérêt véritable.

JULIETTE

Alors, pour la rareté du fait, je n'aurai garde d'y manquer.

PAUL

Dans ces conditions, j'ai un espoir de vous revoir avant neuf heures.

JULIETTE

Espoir charmant!

(*Elle fredonne, cache ostensiblement dans son corsage le billet qu'elle vient d'écrire et sort avec un air de défi.*)

SCÈNE XIV

PAUL, Mme CIRIETTE

PAUL, *rageant*

Vous avez vu... cette sortie provocante... cet air de défi... Ce billet écrit là, exprès, sous mes yeux?

Mme CIRIETTE

Oh! exprès!

PAUL

C'est du toupet! Un autre eût exigé...

Mme CIRIETTE

Un maladroit.

PAUL

Ou un qui eût perdu patience. Heureusement vous étiez là!...

Mme CIRIETTE

Oui, heureusement, sinon...

PAUL, *furieux*

Mais elle ne perdra rien pour attendre.

(*Il sonne.*)

Mme CIRIETTE

Paul!... calmez-vous!... je vous en prie!

PAUL

Oh! je suis calme, très calme, calme à perte de vue!

Mme CIRIETTE

A perte de bon-sens!

(*Entre Ernest.*)

PAUL

Que non!.. que non! (*A Ernest.*) Du thé!... de l'autre thé! du thé propre!... En attendant, ma chère amie, asseyez-vous et causons!

Mme CIRIETTE

Très volontiers. Je m'assieds. A vous, la cause.

PAUL

La cause? C'est malheureusement déjà une vieille affaire, remise de huitaine en huitaine! Le tribunal a eu le temps de se faire une opinion. Sa religion est éclairée; elle l'est même *a giorno*. Aujourd'hui, verdict. (*Se levant.*) Chère madame Ciriette, j'ai une grave nouvelle à vous annoncer : je vais quitter Juliette.

Mme CIRIETTE, *ahurie, se levant*

Hein?

PAUL, *la rasseyant*

Ne bondissez pas. J'y ai mûrement réfléchi depuis onze heures et demie. C'est la seule solution possible. Ma patience est à bout de forces; mes forces sont à bout de patience. N'attendons pas que les choses se gâtent irréparablement.

Mme CIRIETTE

Mais c'est de la démence! Vous voulez vous séparer de Juliette, parce qu'elle tient à aller à Cabourg et que vous le lui interdisez! Depuis que le divorce est institué, on en a vu beaucoup de puérils et pas mal d'idiots; mais un plus puéril et plus idiot que celui-là, jamais.

(*Ernest apporte le thé et sort.*)

PAUL

Ma chère amie, je ne suis pas un gamin. Si j'ai l'intention d'en finir, ce n'est nullement parce que votre fille

exige un Cabourg quelconque où je refuse de l'accompagner. Non! je ne suis tout de même pas potache à ce point-là! Cabourg, c'est l'occasion, le prétexte, la goutte d'eau... d'eau de mer, si vous voulez; j'ai contre elle des griefs sérieux, que vous connaissez aussi bien que moi, et sur lesquels je ne reviendrai pas... Dans ces conditions...

Mme CIRIETTE, *lui offrant une tasse de thé*

Bouillant... un morceau... pas de citron... un nuage de lait... Je sais... Vous avez fini?

PAUL, *interloqué*

Pour le moment, oui.

Mme CIRIETTE

Vous permettez qu'à mon tour... C'est mon droit... C'est même mon devoir... Je suis sa mère...

PAUL

J'aurais mille fois mieux aimé qu'elle fût la vôtre.

Mme CIRIETTE

Et moi donc!

PAUL

J'aurais eu en elle la belle-mère type, élégante et désagréable. C'eût été parfait. Tandis que vous... oh! c'est inouï, ce que vous m'auriez convenu! vous êtes fine, vous êtes gaie, vous êtes allante, vous êtes amusante, vous êtes confortable... vous êtes...

Mme CIRIETTE, *l'interrompant*

Je suis la mère.

PAUL, *avec un soupir*

Quel dommage!

Mme CIRIETTE

Vous venez de faire le procès de Juliette, très bien, ma foi! On se serait déjà cru à la 4e chambre. Vous avez énuméré tous les griefs que vous pouvez avoir contre elle et vous avez passé sous silence tous ceux qu'elle peut avoir contre vous.

PAUL

Elle?... contre moi?

Mme CIRIETTE

Dame! vous vous croyez donc un mari parfait?

PAUL

Je n'ai pas cette prétention, mais...

Mme CIRIETTE

Rassurez-vous, il n'y en a pas.

PAUL

Voyons donc! Je suis curieux de savoir ce qu'elle me reproche.

Mme CIRIETTE

Tout.

PAUL

C'est simple!... Alors, à ses yeux, j'ai tous les défauts?

Mme CIRIETTE

Vous vous vantez! Si vous les aviez tous, vous seriez un monstre.

PAUL

C'est gai! je ne suis même pas monstrueux. Elle me reproche donc?...

Mme CIRIETTE

D'abord de ne pas la rendre heureuse.

PAUL

D'abord?... Mais mademoiselle votre fille n'est peut-être pas née pour le bonheur...

Mme CIRIETTE

Oh! croyez-vous, une femme...

PAUL

Je n'ai pas dit pour le plaisir... Ensuite?...

Mme CIRIETTE

Elle se plaint de votre caractère désagréable.

PAUL

S'il l'est, ce que je conteste, il ne l'est devenu que par sa faute...

Mme CIRIETTE

Savoir... Vous ne lui refusez pas que Cabourg; vous lui refusez tout ce qu'elle vous demande, ou presque...

PAUL

Parbleu! elle me demande tout ce qui lui passe par la tête, et Dieu sait ce qu'il y passe! C'est le carrefour des idées écrasées.

Mme CIRIETTE

Elle se plaint que vous l'abandonniez.

PAUL

Moi! Evidemment, je vais tous les jours à la Bourse; mais j'ai une raison; c'est mon métier.

Mme CIRIETTE

Vous y jouez.

PAUL

Quelquefois, oui... pour tâcher de satisfaire les fantaisies de madame, qui sont coûteuses.

Mme CIRIETTE

Vraiment? Et peut-on savoir ce que vous avez gagné, ces temps derniers, à votre Bourse?

PAUL

Mais... de l'expérience!

Mme CIRIETTE

Ce n'est pas avec ça qu'on paie des couturières et des modistes.

PAUL

Non, mais c'est avec ça qu'on s'habitue à ne pas les payer. C'est tout?

Mme CIRIETTE

Oh! non!... Elle se plaint encore de votre jalousie; vos façons soupçonneuses la froissent; vous la suspectez; vous en êtes à la méfiance.

PAUL

Justifiée. Elle a des amis fâcheux, trop d'amis... peut-être des amants.

Mme CIRIETTE, *railleuse*

Plusieurs?

PAUL

Qui sait?

Mme CIRIETTE

Comme vous y allez!

PAUL

Comme elle y va.

Mme CIRIETTE

Mais, sapristi, quand le diable y serait...

PAUL

Il y est, chère madame, et s'il n'y est pas, il est bien près d'y être. C'est pour cela que je désire en finir... avant.

Mme CIRIETTE

Alors, c'est sérieux?

PAUL

Très... Que les torts les plus graves soient de son côté ou du mien, il n'importe. Un fait est là : Juliette et moi nous ne pouvons plus nous entendre.

Mme CIRIETTE

Vous ne vous écoutez même pas.

PAUL

Cela prouve que nous n'avons plus aucun désir de nous convaincre... Elle veut aller à Cabourg contre mon gré?... Soit! qu'elle y aille! je la connais; elle n'en démordra pas! moi non plus! et j'ai d'aussi bonnes dents qu'elle. Nous nous sommes pris en grippe; c'est peut-être encore une façon de se prendre, mais c'est assurément la dernière. Voyez-vous, chère madame Ciriette, je ne me suis pas marié pour n'avoir qu'une maîtresse de plus. Des maîtresses! J'ai passé ma jeunesse à en changer. Le jour où j'ai désiré le repos, le calme, la vie régulière, j'ai dit adieu aux passagères et salué la compagne. La compagne! comprenez-vous? C'est-à-dire une amie de toutes les heures, et non pas seulement

une partenaire de table et de lit, nappes et draps. Je me suis marié pour avoir un intérieur, un chez moi, un refuge. L'intérieur, vous voyez, il est envahi par l'étranger. Le chez moi, il est aux autres. Le refuge, c'est un campement. La compagne, elle me fausse compagnie. Soit! ce sera définitivement. Bonsoir!

Mme CIRIETTE

Mon petit Paul, vous allez faire une bêtise énorme, et que vous serez le premier à regretter.

PAUL

C'est possible... j'en ai du regret déjà. Oh! pas à cause de Juliette, bien sûr... elle m'a trop déçu... Mais à cause de certaines choses que j'avais ici et que je n'aurai plus. Il faisait bon dans cet intérieur; il y faisait chaud; les fauteuils y étaient sympathiques; la table, spirituelle. Juliette n'y était pour rien, je le proclame; mais, à cause d'elle, une certaine personne était là, tout près, qui accomplissait le miracle quotidien du foyer réalisé... et cette personne, que je ne nommerai pas pour ne pas froisser sa modestie, cette personne qui a toutes les qualités ou presque, cette personne que j'aime de tout mon cœur...

Mme CIRIETTE

Cette personne que vous aimez de tout votre cœur tient à vous déclarer que vous êtes stupide et qu'en ce moment vous lui déplaisez. Oh! mais...

PAUL

Cette personne n'est pas impartiale; elle ne peut pas l'être. Mais s'il ne s'agissait pas de sa fille, comme elle me donnerait raison! Est-ce que c'est une femme, sa fille?

Mme CIRIETTE

Parfaitement, et qui a beaucoup de bon. Seulement, vous, vous êtes buté; vous ne lui voyez que des défauts.

PAUL

Si ce sont ceux de ses qualités, elle a beaucoup de qualités.

Mme CIRIETTE, *menaçante*

Osez dire que Juliette est méchante!

PAUL

Non... elle est pis; elle est personnelle; elle pense à elle, d'abord, tout le temps; elle pense aux autres, ensuite, le reste du temps. Et comme je fais partie des autres!... Seulement, vous, vous n'en conviendrez jamais, parce que vous l'aimez.

Mme CIRIETTE, *s'emballant*

Eh bien, oui, je l'aime, malgré tout cela, à cause de tout cela peut-être... Et puis non, je l'aime sans raison, parce que c'est elle, Juliette, ma Juliette. Je l'aime comme vous devriez l'aimer, comme toutes les femmes aiment qu'on les aime, non pas malgré leurs défauts, mais à cause de leurs défauts. Et si vous l'aviez aimée ainsi, vous n'en seriez pas où vous en êtes.

PAUL

C'est possible; mais, à mon grand regret, nous y sommes et nous y resterons.

Mme CIRIETTE

Non... Tout cela est une plaisanterie qui a assez duré... Vous ne quitterez pas Juliette.

PAUL

Vous dites?

Mme CIRIETTE, *catégorique*

Je dis que vous ne quitterez pas Juliette, parce que je ne le veux pas.

PAUL, *interloqué*

Ah! bien!

Mme CIRIETTE

Je m'y oppose.

PAUL

Parfait!

Mme CIRIETTE

Ou plutôt non... je vous en prie... Paul, vous entendez... je vous en prie...

PAUL

Oh! j'entends!... Vous avez une façon de prier... Ah! parbleu! s'il s'agissait de vous! Vous êtes une femme, une vraie femme, une femme d'autrefois. Vous savez tout; vous êtes le tact, la famille, la couture, la cuisine! La tarte aux quetchs, le sabayon n'ont pas de secrets pour vous!... Juliette! elle ne sait même pas faire une omelette!... Enfin, dès que je suis en sa présence, je deviens rageur, je deviens mauvais, je me hérissonne. Avec vous, je suis bien, je me plais, je m'améliore... Parole! vous me rendez excellent. Tenez! en entrant, J'étais d'une humeur de dogue; je montrais les crocs. Vous me dites : « Je vous en prie », avec cette voix qui n'est qu'à vous, et me voilà d'une humeur de toutou. Je tends la patte... j'ai envie d'embrasser tout le monde... de vous embrasser d'abord... Vous permettez?...

Mme CIRIETTE, *le maintenant à distance*

Oui; mais c'est fini? Vous pardonnez à Juliette? On ne rompt plus? On ne se quitte plus? On ne divorce plus?

PAUL

Soit!... Seulement, bien entendu, on ne part plus pour Cabourg?

Mme CIRIETTE

Bien entendu.

PAUL

On sème les amis interlopes?

Mme CIRIETTE

Oh!... ils ne sont interlopes que parce qu'ils ne sont pas les vôtres.

PAUL

On les sème tout de même?

Mme CIRIETTE

On les sèmera.

PAUL

Vous allez courir au Ritz; vous parlerez à Juliette... vous lui ferez comprendre...

Mme CIRIETTE

C'est bon! c'est bon! je connais mon métier.

PAUL

Et on partira tous les trois, dans une huitaine, pour un endroit pas maritime du tout.

Mme CIRIETTE

C'est convenu.

PAUL

Luchon, par exemple!

Mme CIRIETTE

Si vous voulez!

PAUL

Ou Bigorre... enfin un Bagnères quelconque...

Mme CIRIETTE

Entendu.

PAUL, *épanoui*

A la bonne heure! Dans ces conditions, je vous promets de redevenir un mari délicieux. (*Il veut l'embrasser.*) Oh! vous me le devez!

Mme CIRIETTE, *se laissant faire et se défendant*

Finissez!... si on vous voyait!

PAUL

On verrait une chose très bien. On verrait un gendre rendant à sa belle-mère un hommage mérité, la remerciant d'être le bon ange de son foyer, la fée de son intérieur, sa déesse lare... en un mot. Et ce serait très chic!... Eh bien quoi, la déesse lare, vous vous sauvez?

Mme CIRIETTE

Au Ritz... Le temps de parler à Juliette, de la sermonner, de lui faire comprendre, et je vous l'envoie.

PAUL

Bon!... Mais pas de villa, hein? pas de plage, pas de Sorbier, pas de sénateur, pas de Cabourg... C'est promis?...

Mme CIRIETTE

Oui, crampon!

(*Entre Ernest.*)

ERNEST

Monsieur Luringes désire parler à monsieur. Il est très pressé.

PAUL

Comment donc! Luringes! un ami à moi, celui-là... Qu'il entre!... (*A Mme Ciriette.*) Vous me la renvoyez tout de suite?

Mme CIRIETTE

Dans dix minutes.

SCÈNE XV

LES MÊMES, LURINGES

LURINGES, *en coup de vent*

Madame, mes hommages.

Mme CIRIETTE

Vous êtes pressé?... Moi aussi. Je me sauve.

LURINGES

Je suis pressé, mais tout de même je serais désolé...

Mme CIRIETTE

Consolez-vous, cher monsieur Luringes; vous ne me mettez pas en fuite : je fuyais.

LURINGES

Peut-on vous dire que vous êtes toujours aussi exquise?

Mme CIRIETTE

On peut. Mais je ne tiens pas à « toujours ». Comment va la belle Manette?

LURINGES

Je suis confus. Vous daignez vous intéresser à elle?

Mme CIRIETTE

C'est une très jolie femme. Elle se porte bien?

LURINGES

Comme un charme.

Mme CIRIETTE

Elle n'a pas que celui-là. (*A Paul.*) Juliette sera ici dans dix minutes.

PAUL

J'y compte.

(*Sort Mme Ciriette.*)

SCÈNE XVI

LURINGES, PAUL

LURINGES

Tu as une belle-mère enviable.

PAUL

Ne m'en parle pas, j'en suis fou! Elle n'a qu'un défaut : sa fille. — Boissons? pâtisseries?

LURINGES

Non, merci.

PAUL

Ah! c'est vrai! tu es pressé. Que puis-je pour toi?

LURINGES

Me donner un conseil.

PAUL

Immédiat? (*Signe affirmatif.*) Fichtre!

LURINGES

Voilà. Roman-éclair, en trois chapitres. « Chapitre 1er : Où Luringes fait des différences pénibles. » Tu sais que, ces derniers temps, j'ai perdu sur les mines tout ce que les autres ont voulu.

PAUL

C'est la vie.

LURINGES

C'est surtout la Bourse. Gêne, difficultés, embarras, neurasthénie. « Chapitre II : Où paraît la veuve Cabat. » Le Ciel, qui fait bien les choses, m'a doué d'une tante, la veuve Cabat... Tu la connais?

PAUL

Pas du tout. Elle ne me manque pas, d'ailleurs.

LURINGES

Figure-toi : cette digne personne s'est tout à coup mis en tête de me marier.

PAUL

Te marier, toi!... Idée saugrenue!

LURINGES

Idée de tante! mais, hélas! de tante à héritage.

PAUL

Oui, ça mérite réflexion.

LURINGES

Si ça mérite!... Une année minière! Seulement, « Chapitre III : Le cheveu ».

PAUL

Manette?

LURINGES

Tu y es!... Et quand je dis le cheveu, je devrais dire la chevelure, et d'Absalon encore; car la veuve exige que dans vingt-quatre heures j'aie officiellement rompu avec Manette, et que dans deux mois j'épouse...

PAUL

Elle te met l'anneau sur la gorge.

LURINGES

Oui, sur la gorge plate d'une jeune orpheline.

PAUL

Mais c'est un mariage pour avocat, ça, la veuve et l'orpheline.

LURINGES

Blague; c'est très triste, bien que la veuve orne l'orpheline d'une dot considérable.

PAUL

Tentant!... D'abord, une femme sans famille, c'est presque une femme sans défaut.

LURINGES

Oui ; mais Manette !...

PAUL

Et puis, une femme qui arrive sur des galions... Quand on prend du galion...

LURINGES

Oui ; mais Manette !...

PAUL

Evidemment !

LURINGES

Rompre avec elle par retour du courrier, c'est sévère. Une femme avec qui on a cinq ans de ruelle...

PAUL

On ne la jette pas comme ça à la rue.

LURINGES

D'abord, quel prétexte invoquer ?

PAUL

Ton bonheur.

LURINGES

Elle m'aime trop pour en tenir compte ; et puis, depuis cinq ans, c'est elle qui le fait. Elle ne consentira jamais à ce que je me le fasse faire par une autre.

PAUL

Surtout si elle t'aime.

LURINGES

Et encore ça, ça ne serait rien. Je passerais là-dessus. Mais le chiendent, c'est que je l'aime aussi.

PAUL, *sceptique*

Oh!

LURINGES

Mais oui, beaucoup.

PAUL

C'est une habitude.

LURINGES

Une habitude très agréable. Si tu savais comme elle est douce, attentionnée, sérieuse. Impossible de mener une vie irrégulière plus régulière que la nôtre. C'était la femme, ou si tu préfères, la maîtresse de foyer rêvée.

PAUL

Veinard!... Et tu vas lâcher ta brebis... Pour qui?

LURINGES

C'est ce que je me dis.

PAUL

Tu te le dis mal.

LURINGES

Oh! non. Sans compter que Manette représente cinq ans de moi-même.

PAUL

C'est une somme.

LURINGES

On sait ce qu'on quitte, on ne sait pas ce qu'on trouve.

PAUL

Une dot.

LURINGES

Ce n'est jamais que de l'argent. Alors?

PAUL

Tu désires un conseil?

LURINGES

Oh! oui.

PAUL

Lequel veux-tu que je te donne?

LURINGES

Le bon.

PAUL

Epouse Manette.

LURINGES

Non, je t'en prie, ne te fiche pas de moi.

PAUL

Puisqu'elle t'aime et que tu l'aimes et qu'elle est la compagne idéale. Je ne te le cache pas, elle m'a toujours beaucoup plu, et si tu n'avais pas été mon ami...

LURINGES

Oui, mais j'étais ton ami... Lorbey, crois-tu que les mines vont remonter?

PAUL

Non.

LURINGES

Et tu as du flair?

PAUL

Pour les autres, oui.

LURINGES

Alors je romps... oui, c'est ça, je romps... Il faut... Sinon, je n'en sortirai jamais... Tu m'approuves? hein? Dis-moi que tu m'approuves?

PAUL

Bien volontiers. Si j'étais à ta place, ça ne traînerait pas.

LURINGES

Ça ne va pas traîner.

PAUL

Mais je m'empresse d'ajouter que je n'y suis pas, bien que...

LURINGES

Ah! c'est vrai... de ton côté aussi, ça cloche?

PAUL

Ça clochette! Mais, pour le moment, je dois me taire... On nous réconcilie... Tu pars?

LURINGES

Oui.

PAUL

Où vas-tu?

LURINGES

Chez elle.

PAUL

Quoi faire?

LURINGES

Rompre.

PAUL

A la bonne heure! Tu es un homme, toi!

LURINGES

Oh! tu sais, dans une heure, je serai surtout un homme embêté.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, JULIETTE

LURINGES, *saluant et sortant*

Bonjour, chère amie. Pardonnez-moi, je suis très pressé.

JULIETTE

Faites donc, météore. Bien des choses à votre Manette.

LURINGES

Je les lui porte.

(Il sort.)

JULIETTE

Vous voyez, je suis gentille. Vous avez désiré me parler tout de suite. J'accours.

PAUL

Merci... Votre mère vous a rapporté notre conversation?

JULIETTE

Oui.

PAUL

Et comme elle, vous êtes d'avis?...

JULIETTE, *posément*

Pas du tout.

PAUL, *bondissant*

Hein?

JULIETTE

Je le lui ai laissé croire pour qu'elle me lâche et que je puisse enfin m'expliquer avec vous; car, seuls, nous ne le sommes que très rarement, et nous allons l'être très peu de temps. Dans un quart d'heure, maman sera là. Il faut que dans un quart d'heure, nous ayons pris des décisions définitives. Or, je n'admets pas vos conditions. Je tiens à aller à Cabourg d'abord, et surtout je désire ne pas vous sacrifier mes amis, vous entendez, *mes* amis. Donc...

PAUL

C'est parfait. C'est vous qui l'aurez voulu.

JULIETTE

Pardon; c'est *nous*. Au moment de nous quitter, soyons justes. Une fois en trois ans, ça nous changera... Je vous ai beaucoup aimé, Paul.

PAUL

Moi aussi.

JULIETTE

Je n'en doute pas. Nous nous sommes peut-être trop aimés; en tout cas, nous ne nous sommes pas aimés bien; voilà... Oh! il y a deux ans, un an même encore, j'aurais cédé; tout en trouvant vos exigences absurdes...

PAUL

Dites, sages.

JULIETTE

Mettons ridicules... j'aurais consenti à faire toutes les concessions, comme je les ai faites depuis le premier jour...

PAUL

Pardon; c'est moi, depuis la première nuit.

JULIETTE

Si vous voulez! Je ne vous contrarierai pas pour si peu.

PAUL

C'est de l'histoire.

JULIETTE

De l'anecdote, tout au plus... Donc, il y a deux ans, j'aurais marché. Aujourd'hui, je ne marche plus. Ça ne m'amuse plus de m'ennuyer avec vous. Je me suis fait une petite existence à mon idée; elle vaut ce qu'elle vaut.

PAUL

Pas grand'chose.

JULIETTE

C'est possible... Mais telle qu'elle est, elle me plaît.

PAUL

Autant qu'elle me déplaît.

JULIETTE

Plus peut-être... Celle que vous m'offrez en échange m'horripile.

PAUL

Parfait. Dans ces conditions, ce que nous avons de mieux à faire, il me semble...

JULIETTE

C'est de nous séparer.

PAUL

J'allais le dire.

JULIETTE

A la bonne heure!... Assez de malentendus, d'équi-

voquez! Ça, c'est net, ça veut dire quelque chose, c'est précis.

PAUL

C'est presque spirituel.

JULIETTE

En tout cas, c'est intelligent, puisque tous les deux... Il n'y a que maman... Evidemment, ça la contrariera beaucoup.

PAUL

Si vous l'aviez entendue tout à l'heure!... Moi, j'étais, depuis onze heures et demie, parfaitement décidé à divorcer.

JULIETTE

Et vous étiez dans le vrai!

PAUL

N'est-ce pas?... Eh bien, votre mère m'a si habilement, si adroitement entrepris, que...

JULIETTE

Oh! c'est une enjôleuse! Elle tenait énormément à vous, pour moi d'abord, et pour elle ensuite; car elle a toujours eu un béguin pour vous.

PAUL

Juliette!

JULIETTE

Oh! un béguin honnête... mais enfin, il est certain que notre divorce fera deux heureux et une victime, et comme la victime ne sera pas moi, je vous le jure...

PAUL

Ni moi, je vous le garantis.

JULIETTE, *riant*

Concluez!... Pauvre maman!

(*Un silence.*)

PAUL, *tout doucement*

Quand partez-vous?

JULIETTE, *très posément*

Après-demain, à deux heures trente.

PAUL

Votre mère vous accompagne?

JULIETTE

J'espère... A moins que tout à l'heure, en apprenant notre rupture, elle n'ait un accès de colère, qu'elle ne me maudisse... Quand une mère vient de maudire sa fille, il est exceptionnel qu'elle aille se montrer avec elle en costume de bain sur une plage à la mode.

PAUL

Alors dans ce cas-là?

JULIETTE

J'irais seule.

PAUL

C'est-à-dire, retrouver là-bas vos innombrables flirts.

JULIETTE

Mettons.

PAUL

Et si je vous le défendais?

JULIETTE

J'irais quand même.

PAUL, *interloqué*

Ah! Vous oubliez que jusqu'au prononcé du divorce, vous êtes toujours ma femme.

JULIETTE

Je ne l'oublie pas. Je vous resterai fidèle.

PAUL

Ouiche!

JULIETTE

Ou du moins je tâcherai.

PAUL

Tâchez!

JULIETTE

Oh!... vous savez, ce n'est pas pour vous ce que j'en ferai; c'est pour moi; c'est pour maman.

PAUL

Vous êtes une excellente fille.

JULIETTE

Et même une bonne fille, à l'occasion.

PAUL

Je vous préviens loyalement que je considère ce départ comme un abandon formel du domicile conjugal...

JULIETTE

Vous êtes formaliste.

PAUL

Que je le ferai constater...

JULIETTE

N'y manquez pas.

PAUL

Et que, dans ces conditions, le divorce sera prononcé contre vous.

JULIETTE

Je l'espère.

PAUL

Parfait... Ainsi, nous sommes absolument d'accord?

JULIETTE

Absolument. (*Paul sonne.*) Qu'est-ce que vous faites?

PAUL

Je demande mon chapeau. Cela m'est encore permis, je suppose?

JULIETTE

Vous sortez?

PAUL

Oui... je vais chez mon avoué, ne vous déplaise.

JULIETTE

A cette heure-ci, l'étude sera fermée.

PAUL

J'irai à son domicile privé. (*A Ernest.*) Ma canne, mon chapeau.

JULIETTE

Tâchez tout de même de ne pas rentrer trop tard pour dîner.

PAUL

Je ne dînerai pas.

JULIETTE

Pour coucher, alors?

PAUL

Je ne coucherai pas.

JULIETTE, *rageant*

Bien!

PAUL

Savez-vous où je vais aller en sortant d'ici?

JULIETTE

Vous venez de me le dire: chez votre avoué.

PAUL

D'abord!... Et après? recueillir une succession, la succession de Luringes. A cette heure, son amie Manette doit être disponible; je m'en empare.

JULIETTE, *furieuse*

Grand bien vous fasse!

PAUL

Grand plaisir, voulez-vous dire, et je n'y manquerai pas.

JULIETTE

Soit!... Mais dans ces conditions, mon cher, je serais bien bête d'attendre le divorce pour... Sorbier, M. Sorbier, un de mes amis, un garçon charmant... tenez! c'est à lui que j'écrivais tout à l'heure, si vous désirez le savoir... Il m'ouvre ses bras, je vais m'y jeter. (*Poussant la porte de gauche.*) Eugénie, mon chapeau.

VOIX D'EUGÉNIE

Bien, madame.

PAUL

Ce que vous allez faire, vous, est bien plus grave que ce que je vais faire, moi.

JULIETTE

Je le souhaite.

PAUL

Vous allez mettre de l'irréparable entre nous.

JULIETTE

J'y compte.

PAUL

Vous êtes bien décidée à commettre cette folie?

JULIETTE

Plutôt deux fois qu'une.

PAUL

Faites-la donc. (*A Ernest, qui rentre avec le chapeau et la canne.*) Merci.

JULIETTE, *à Eugénie qui rentre avec le chapeau*

Merci

(*Un silence. Ils se préparent.*)

PAUL

Passez, je vous en prie.

JULIETTE

Non; vous.

PAUL

Je n'en ferai rien. Si vous n'êtes plus ma femme, vous êtes toujours une femme.

JULIETTE

Je vous le jure!

PAUL

La politesse...

JULIETTE

Je veux que vous sortiez le premier.

PAUL

Naturellement, pour que j'aie l'air d'avoir les torts.

JULIETTE

Oh!... Et puis, tenez, je m'en moque. Je suis moins lâche que vous. Je sors la première.

(*Entrée brusque de Mme Ciriette, qui se cogne avec Juliette.*)

SCENE XVIII

Les Mêmes, Mme CIRIETTE

Mme CIRIETTE

Où allez-vous?

PAUL

Chez ma maîtresse, chère madame.

JULIETTE

Et moi, chez mon amant, ma mère.

Mme CIRIETTE, *stupéfaite.*

Hein?

PAUL

Vous avez entendu? Elle avoue : elle a un amant!

JULIETTE

Pas encore, mais, dans une heure, mon cher, royalement.

Mme CIRIETTE

Mais ils sont fous! fous! fous!

(*Elle s'effondre.*)

JULIETTE

Maman!

Mme CIRIETTE

Laisse-moi!

PAUL

Chère madame!

Mme CIRIETTE

Allez-vous-en!

(*Elle fond en larmes.*)

JULIETTE

Calme-toi!

PAUL

Remettez-vous!

JULIETTE

Puisqu'on est d'accord.

PAUL

Puisqu'on est ravis.

JULIETTE

Ça ne tenait plus ensemble depuis des temps.

PAUL

C'était fini depuis des mois.

Mme CIRIETTE

J'en ferai une maladie.

PAUL

Ce n'est pas le moment, je vous assure. Elle va avoir besoin de vous. Surveillez-la, empêchez-la de faire des

bêtises; car dans cinq minutes, elle va les faire à son compte. Le mien est bouclé. Adieu.

(*Il remonte.*)

Mme CIRIETTE

Paul!

PAUL

C'est fini.

(*Il sort.*)

Mme CIRIETTE, *à Juliette*

Voyons!... retiens-le!

JULIETTE

Jamais de la vie! Nous n'avons plus rien à faire ensemble. Il va chez sa maîtresse; moi, je vais chez mon amant.

(*Elle sort.*)

Mme CIRIETTE, *en larmes.*

Non!... mais sont-ils bêtes! sont-ils bêtes!

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Le hall de l'Hôtel Métropole, à Cabourg. Tables pour les consommateurs. Rockings, chaises et fauteuils d'osier. Au premier plan, à gauche, le bar; au premier plan, à droite, le vestiaire. Au second plan, à gauche, l'entrée du restaurant. Au second plan, à droite, le corridor qui mène aux chambres et au cercle. Au fond, grande porte vitrée donnant sur la terrasse qui domine la mer.

En août, le soir du feu d'artifice.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, LE PATRON, LE GROOM

HENRI, *au téléphone*

C'est ça... Bonsoir, monsieur. (*Il replace le récepteur.*) J'ai une courbature dans l'avant-bras. (*Au groom.*) Petit, si on téléphone, tu répondras.

LE PATRON

Toutes les tables sont retenues?

HENRI

Moins une. (*Sonnerie au téléphone. Au chasseur, qui avait les doigts dans son nez.*) Eh bien! chasseur, en voilà une occupation!

LE PATRON, *riant*

C'est le 15 août, il ôte les housses!

LE CHASSEUR, *au téléphone*

Allô! Oui, monsieur... parfaitement, Cabourg-sur-Mer, Hôtel Métropole... Le patron?... Oui, monsieur, il est là! (*Au patron.*) Monsieur, le monsieur du téléphone veut vous parler.

LE PATRON, *à mi-voix*

Son nom?

LE CHASSEUR

Son nom?... Bien! (*Au téléphone.*) Votre nom?... Oui, il veut savoir votre nom! Il est si souvent dérangé par des raseurs.

LE PATRON, *le bourrant*

Idiot!... Qu'est-ce qu'il dit?

LE CHASSEUR, *riant*

Il rit... C'est M. Loubet.

LE PATRON, *saisi*

Hein?

LE CHASSEUR, *au téléphone*

Loubet, n'est-ce pas? Non!... pas Lou... Le loup n'y est pas!... Ah! ah!

(*Il se tord.*)

LE PATRON, *rageant*

Toi!

LE CHASSEUR

Lor?... Lorbey?... Vous connaissez?

LE PATRON, *le faisant pivoter et lui donnant un coup de pied*

Le loup y est, maintenant. Fous le camp!

LE GÉRANT, *même jeu*

Veux-tu foutre le camp!

LE PATRON, *au téléphone*

Allô! C'est vous, cher monsieur Lorbey? Vous téléphonez du clos Pichard, près la croix d'Heuland. Bien! bien! Pardon! c'est cet imbécile de chasseur! Vous en riez encore? Tant mieux! Trop heureux! Une table? Oui, une! Juste la dernière! A cause du feu d'artifice? Parfaitement! Je vais vous la faire réserver. Deux couverts! Entendu! Vous viendrez tard? A huit heures? Compris. Mes respects. (*Il replace le récepteur.*) Henri, la dernière table pour M. Lorbey. Plus de tables, plus de chambres. Si on me demande, je suis au cercle.

(*Il va pour sortir à droite.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, DASPRE, *en smoking, descendant de la droite*

DASPRE

J'en viens.

LE PATRON

Ça a marché?

DASPRE

Pour vous, oui.

LE PATRON, *tirant son portefeuille*

Vous savez, à votre disposition, quand vous voudrez.

DASPRE

Trop aimable!

LE PATRON, *montrant la gauche*

Vous dînez là?

DASPRE

Comme tous les soirs, avec la bande.

LE PATRON

Parfaitement : Mme Ciriette et sa fille, M. et Mme Langlin, M. Sorbier et votre neveu.

DASPRE, *s'asseyant à la table de gauche*

Le Tout-Cabourg n'a pas de secrets pour vous... Un Martini, patron?

LE PATRON

Merci! Faut que je passe au cercle.

(Il sort par la droite.)

DASPRE

Victor, un Martini.

VICTOR

Bien, monsieur.

SCÈNE III

DASPRE, BENJOL

BENJOL

Bonsoir, mon oncle chéri.

DASPRE

Bonsoir, mon neveu… cher.

BENJOL

Comment vas-tu?

DASPRE

Combien te faut-il? Dis-moi donc où en sont tes affaires?

BENJOL

De cœur?… Je voudrais bien le savoir. Cette petite Juliette, c'est le Sphinx. Je me croyais cependant dessalé en matière de femmes. La peau!… leur charmante et mystérieuse peau! Je m'y connais peut-être, mais je ne les connais pas. (*A Victor, qui sort.*) Victor, un champagne-coktail.

VICTOR

Bien, monsieur.

(*Il remonte.*)

BENJOL

Oui, c'est comme ça! Elle me plaît. Je suis sûr de lui plaire. Elle va être libre. Et jamais je ne me suis senti moins de chances.

DASPRE

Mais pourquoi?

BENJOL

Je te le demande... Mariée, elle était charmante avec moi. Divorcée ou sur le point de l'être, elle m'évite. Je n'y comprends rien.

DASPRE

Sorbier?

BENJOL

Non... Elle s'affiche avec lui, elle se fait compromettre par lui... mais je suis sûr que rien... pas ça!...

DASPRE

Alors?

BENJOL

Mystère! Aussi, pour me distraire, je joue.

DASPRE

Et tu perds?

BENJOL

Bien entendu.

DASPRE

Allons, combien te faut-il?

BENJOL

Cent louis.

DASPRE, *comptant les billets*

A la bonne heure! Voilà un apéritif... Tu sais que je ne te pardonnerai que si tu triomphes.

BENJOL

A cause de la mère?

DASPRE

A cause de la fille, à cause de tout. Je veux avoir chez

toi l'intérieur que je n'ai pas pu avoir pour moi. Tu es ma dernière carte. Je te joue. Si tu me fais perdre...

BENJOL

C'est bon! c'est bon! On tâchera de gagner.

DASPRE

Tiens, misérable.

(*Il lui tend les billets, que Benjol empoche.*)

BENJOL, *apercevant Gandard, qui paraît à droite, second plan*

Ah! Gandard! (*Chantant.*) « Tiens, voilà Gandard! comment vas-tu, ma vieille?... »

SCÈNE IV

LES MÊMES, GANDARD

BENJOL

Salut, Gandard; d'où sortez-vous à cette heure-ci?

GANDARD

Je descends de chez moi. Je quitte ma mère à l'instant. La pauvre femme a une de ces migraines!

BENJOL

Et vous, toujours pincé?

GANDARD

Chut!

BENJOL

A quoi bon ce mystère? Vous êtes amoureux de notre

Juliette, comme Sorbier, comme moi... Seulement, vous, vous l'êtes autrement que nous... Chez vous, c'est l'âme qui trinque.

GANDARD

Et comment!

DASPRE

Vous ne voulez rien prendre? Un cocktail?

GANDARD

Merci... Jamais d'alcool.

BENJOL

Quelle chance! Il n'aurait eu qu'à exhaler sa douleur, comme un berger antique, sur les chalumeaux; nous aurions été bien.

GANDARD

C'est ça! moquez-vous! C'est chic!

BENJOL

Sans rancune, hein?

(Geste bénin de Gandard, qui remonte.)

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* GANDARD

DASPRE, *à mi-voix*

Quelles sont ses chances, à celui-là?

BENJOL

Nulles.

DASPRE

A la bonne heure! C'est le triste sentimental.

BENJOL

Mais presque tous les hommes sont des sentimentaux, de petits sentimentaux bleus.

DASPRE

Toi, pas!

BENJOL

Non, et heureusement! Je suis un direct; des gestes, des actes, pas de phrases!

DASPRE

Surtout pas de périphrases!

BENJOL

Surtout!

DASPRE, *apercevant Juliette qui vient d'entrer par le fond*

Chut!

SCÈNE VI

DASPRE, BENJOL, JULIETTE

DASPRE

Seule?

JULIETTE

Je viens de prendre l'air en attendant maman. Elle n'est pas encore descendue?

DASPRE

Je vous jure que non.

BENJOL

Et vous pouvez vous fier à lui... Vous avez rendez-vous ici avec Mme Ciriette?

JULIETTE

Oui, à sept heures et quart!

DASPRE

Il n'est que sept heures et demie; asseyez-vous avec nous en attendant.

JULIETTE

C'est que...

DASPRE

Vous craignez l'opinion publique? (*Geste négatif de Juliette.*) Votre mère peut-être? (*Même jeu.*) Je ne pense tout de même pas que ce soit Sorbier...

JULIETTE, *avec humeur*

Eh bien, si!

BENJOL

Sorbier! Mais enfin, de quoi se mêle-t-il? Il n'a aucun droit sur vous.

JULIETTE, *id.*

Il en prend. C'est tout comme.

BENJOL

Ah! si vous vouliez seulement m'autoriser une bonne fois à le remettre à sa place, ce petit monsieur. Il ne m'effraie pas, vous savez. J'en ai mouché de plus malins que lui.

DASPRE, *conciliant*

C'est bon! c'est bon!

BENJOL

Voyons! Puis-je lui dire deux mots, à l'occasion?

JULIETTE, *vivement*

Je vous le défends.

BENJOL

Pourquoi?

JULIETTE

Parce que je suis toujours madame Paul Lorbey et que jusqu'à nouvel ordre un seul homme a le droit de prendre ma défense.

DASPRE

Votre mari? Mais il est avec une autre, votre mari, avec la jeune Manette.

JULIETTE, *nerveuse*

Je sais!... C'est bon... N'insistez pas.

DASPRE

Je n'insiste pas; mais tous les honnêtes gens jugeront sa conduite avec sévérité... Venir louer une villa ici, avec elle, dans l'endroit même où il avait refusé de vous conduire et où il savait que vous étiez! Ah! nom de Diane! c'est d'un manque de goût, d'un manque de tact...

JULIETTE

Daspre, prenez garde; en ce moment, le tact et vous...

(*Elle se retourne avec humeur.*)

BENJOL, *à mi-voix*

Nous gaffons, Diane, nous gaffons!

DASPRE

Comment! Mais je ne fais que répéter ce qu'elle-même disait hier...

BENJOL

Oui, mais hier, c'était elle qui le disait.

DASPRE

Ah! bien!

JULIETTE, *se retournant*

Qu'est-ce que maman peut bien faire?

BENJOL

Rien... Elle n'a pas le sens de l'heure, voilà tout. Elle a cela de commun avec bien des femmes... Puis-je vous poser une question?

JULIETTE

Comment donc!

BENJOL, *à Daspre*

Oh! tu peux écouter... tu n'es pas de trop. (*A Juliette.*) Ma chère amie, qu'est-ce que je vous ai fait?

JULIETTE, *surprise et gênée*

Vous?

DASPRE

Oui, lui! Vous lui battez froid depuis notre arrivée ici, dans ce Cabourg où vous vous réjouissiez tant de le retrouver.

JULIETTE

Moi?

BENJOL

Vous ne vous étiez pas aperçue que vous aviez changé à mon égard?

JULIETTE, *évasivement*

Non... vraiment!

BENJOL

Ah!... Eh bien, vous êtes moins... comment dirais-je? moins allante qu'avant... Vous ne recherchez pas les occasions d'être seule avec moi. Vous ne nous ménagez pas les tête-à-tête promis. Et quand nous en avons, par hasard, ça ne s'arrange pas! Ça ne va pas!

DASPRE

Ça ne va pas.

JULIETTE

Vous croyez?

BENJOL

J'en suis sûr, et ça n'est pas bien du tout... car enfin, quand vous serez divorcée, quand la question du mari se posera...

DASPRE

Oui, quand elle se posera, la question du mari; car elle se posera bientôt, cette question-là?

JULIETTE

J'espère!

DASPRE

Vous ne commettrez pas, j'imagine, la folie de vous empêtrer de ce vilain petit Sorbier?

JULIETTE

Ah! non, par exemple!

BENJOL

Alors?

(*Il se désigne.*)

JULIETE, *sans élan*

Oui, vous, je sais bien.

BENJOL

Vous n'avez pas l'air enthousiaste.

JULIETTE, *id.*

Si! si!

BENJOL

Pourquoi ce « non »?

JULIETTE

J'ai dit : Si! si!

BENJOL

J'avais bien entendu. Pourquoi ce « non »?

JULIETTE, *sincère*

Je ne sais pas, mon petit Octave. Vrai! je ne sais pas. J'en suis la première stupéfaite. Car, je vous le jure, je vous aime beaucoup.

(*Elle lui tend la main.*)

BENJOL

Et le plus fort, c'est que c'est vrai.

DASPRE, *radieux*

A la bonne heure! (*Inquiet en apercevant Sorbier.*) Hum!

BENJOL

Quoi?

DASPRE, *toussant plus fort*

Hum! Hum!

BENJOL

Qu'est-ce qui te prend? Tu as avalé de travers?

DASPRE, *à mi-voix*

La main!

BENJOL, *apercevant Sorbier , à son tour*

Ah!

JULIETTE, *bas à Benjol*

Il a raison. Lâchez ma main.

BENJOL, *même jeu*

Quoi! parce que cet imbécile...

JULIETTE, *même jeu*

Je vous en prie...

(*Benjol obéit à regret.*)

SCÈNE VII

Les Mêmes, SORBIER

(*Sorbier descend en se dandinant.*)

DASPRE, *trop aimable*

Mon cher Sorbier, vous allez prendre quelque chose avec nous... Si! si!... Victor! Un Martini!

VICTOR

Bien, Monsieur.

SORBIER, *refusant*

Merci.

DASPRE, *s'efforçant de rire*

Je le boirai. (*Un silence.*) Belle fin de journée, hein?

SORBIER, *entre les dents*

Magnifique!

(*Il se balance sur sa chaise en sifflant.*)

JULIETTE, *agacée*

Je vous en prie, mon cher, ne remuez pas comme ça!

SORBIER

C'est bien.

(*Il se lève et se rassied correctement. Un froid.*)

DASPRE, *trop aimable*

Il fait bon vivre, hein?

SORBIER, *ironique*

Divin!... Mais je ne vois pas cette bonne madame Ciriette. (*A Juliette.*) Qu'en avez-vous fait?

JULIETTE

Vous ne me l'avez pas donnée à garder, j'imagine.

SORBIER, *persiflant*

Je le regrette; car, enfin, seule ici, ce n'est pas convenable.

BENJOL, *donnant un coup violent sur la table, avec sa soucoupe*

Oh! c'est trop fort!

(*Sorbier et lui se dévisagent.*)

DASPRE, *inquiet*

C'est bête!... Tu m'as fait une peur!... Oh! oh!

viens donc avec moi jusqu'au télégraphe; j'ai une dépêche urgente à expédier. Tu vas me la rédiger... Chasseur, le vestiaire!

BENJOL, *regardant toujours Sorbier*

Mais non, tu n'as pas besoin de moi.

DASPRE, *insistant*

Si! si!... on ne dîne que dans un quart d'heure. Nous avons tout le temps... A tout à l'heure. (*A Victor qui passe.*) Tenez, Victor!

SORBIER, *impérieusement*

Non, laissez!

DASPRE

Mais cependant...

SORBIER, *net*

Je vous en prie!

DASPRE, *décontenancé*

Comme vous voudrez. (*A part.*) Quel ours! (*A Benjol.*) Viens, toi!

(*Il remonte avec Benjol et Juliette.*)

BENJOL, *dans le fond, à Juliette*

Ah! si vous ne m'aviez pas défendu d'intervenir... C'est dommage!... ça m'aurait soulagé.

JULIETTE

Et moi donc!

(*Daspre et Benjol sortent par le fond.*)

SCÈNE VIII

JULIETTE, SORBIER

(Sorbier se frotte les mains.)

JULIETTE, *dans le fond*

Eh bien, vous êtes content?

SORBIER

Enchanté... J'ai mis en fuite cette paire d'imbéciles. C'est du beau travail.

JULIETTE

Ah! vous trouvez?

SORBIER

Je trouve... Hein! en avait-il une frousse, le vieux, que je ne lui abîme son joli neveu?

JULIETTE

Oh!

SORBIER

Ça viendra d'ailleurs. Tout vient au poing de qui sait attendre.

JULIETTE, *menaçante*

Si vous faites ça!...

SORBIER

Je le ferai.

JULIETTE

Je ne vous reverrai de ma vie!

SORBIER

Mais si! mais si! vous me reverrez, et même vous m'admirerez. Les femmes ont le culte de la force.

JULIETTE

Ça dépend desquelles.

SORBIER

Toutes, sans exception.

JULIETTE, *rageant*

Oh! (*Avec une voix angélique.*) Et si je vous en priais?...

SORBIER

Alors, vous devriez bien commencer par le prier, lui, de ne pas vous presser la main en public. Ça ne se fait pas et ça m'est personnellement désagréable.

JULIETTE

Ah! bah!

SORBIER

Vous oubliez que vous devez être ma femme.

JULIETTE

Ce n'est pas dit.

SORBIER

Sans doute. Mais ça se dit. Pour le moment donc, c'est la même chose. En tout cas, vous êtes déjà ma maîtresse.

JULIETTE, *bondissant*

Je suis...

SORBIER

Dame! tout le monde le croit. C'est la même chose. Vous avez tenu à mettre de l'irréparable entre votre mari

et vous; vous y avez réussi. Il n'y a que nous deux qui sachions ce qui en est.

JULIETTE

Pardon, ce qui n'en est pas!

SORBIER

Sans doute, au point de vue de la vérité idéale; mais la vérité mondaine, la seule qui compte sur notre planète, c'est que vous êtes ma maîtresse.

JULIETTE

Oh!

SORBIER

C'est comme ça; c'est la planète. Pour le moment, je suis votre amant; je serai votre mari. Je ne veux pas être ridicule avant la lettre, la lettre de faire-part... Un Paul suffit.

JULIETTE, *sèchement*

Ah! ne mêlez pas le nom de Paul à vos histoires, je vous en prie.

SORBIER

Soit... Conclusion : la première fois que ce petit Benjol se permettra... je... (*Il fait un geste violent.*)... Jusqu'à nouvel ordre, votre honneur est le mien.

JULIETTE

Oui; mais le mien n'est pas le vôtre... pas encore, heureusement.

SORBIER

Ta, ta, ta! Je vous aime; je suis jaloux et je ne permettrai pas qu'un monsieur, fût-ce ce petit verni de Benjol, se permette de vous... de me... enfin, vous me comprenez. Mais j'ajoute que j'interviendrais avec tout

autant d'énergie si je ne vous aimais pas et si je n'étais pas jaloux, simplement parce que vous êtes à moi... ou devez l'être. Voilà... C'est comme ça, c'est la planète.

JULIETTE, *les larmes aux yeux*

Oh! c'est trop fort! Mais vous êtes plus... plus mari que l'autre; mais à côté de vous, Paul était un ange.

SORBIER, *railleur*

C'était Paul!

JULIETTE

Et vous êtes Raoul... c'est-à-dire un personnage dix fois plus embêtant encore. Ah! si j'avais pu me douter!... Tenez, voulez-vous le savoir? je vous déteste.

SORBIER

Vous m'adorerez.

JULIETTE

Vous croyez?

SORBIER

J'en suis sûr. Les femmes ont le culte de la force. D'ailleurs, il n'y a pas d'offense... les déesses, elles-mêmes... Rappelez-vous!... Vénus... Mars... ma petite Vénus...

JULIETTE

Zut!

SORBIER

Oh! que c'est peu olympien! (*Se retournant.*) Junon! enfin!

(*Il vient d'apercevoir Mme Ciriette, qui se dirige vers eux en toilette de soirée très élégante.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, Mme CIRIETTE

Mme CIRIETTE

Vous dites?

SORBIER

Rien.

Mme CIRIETTE

C'était une critique?

SORBIER

Non; ce n'était qu'une évocation.

Mme CIRIETTE

Déplacée, évidemment!

SORBIER

Je vous comparais à une déesse.

Mme CIRIETTE

Peut-on savoir laquelle?

SORBIER

Junon.

Mme CIRIETTE

Naturellement! la plus désagréable!... Vous ne pouviez pas en choisir une autre?

SORBIER

Non!

Mme CIRIETTE

Non?... Tenez, allez-vous-en je vous dirais des choses...

SORBIER

Merci... Je repasserai!

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE X

Mme CIRIETTE, JULIETTE

Mme CIRIETTE

L'animal!... Ce qu'il peut me taper sur les nerfs, celui-là! Ah! tu as eu une fière idée de nous le mettre sur le dos... Je veux dire... (*Regardant sa fille.*) Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que tu as? Tourne-toi un peu par ici. Ah! mon Dieu! Ça y est! ça brille! des larmes! de vraies larmes! dans tes yeux! dans tes beaux yeux! Ah! çà, qu'est-ce qui se passe?

JULIETTE, *se retenant de pleurer*

Rien! rien!

Mme CIRIETTE

Tu as du chagrin?

JULIETTE

Mais non, mais non! Du chagrin? A quel propos, je te le demande? Je suis peut-être en colère, je suis peut-être agacée, énervée... mais de là à avoir du chagrin...

Mme CIRIETTE

Il n'y a qu'un pas... Je m'y connais. Je sais ce que c'est que le chagrin. Ah! j'en ai eu ma part, dans la vie! Et je ne veux pas, je n'admets pas que ma chérie en ait... Qui a pu mettre ma chérie dans un état pareil? Ce n'est pas malin à deviner!... Cet individu, parbleu! (*Montrant le poing à la porte du fond.*) Hou! ah! si je le tenais là seulement cinq minutes, cinq bonnes minutes...

JULIETTE, *souriant malgré elle*

Tu oublies qu'il est fort comme un Turc.

Mme CIRIETTE

Une mère qui aime et qui défend sa fille est plus forte qu'un Turc, que deux Turcs, que toute la Turquie.

JULIETTE, *souriant*

Une mère marseillaise, peut-être!

Mme CIRIETTE

Toutes les mères vraiment dignes de ce nom sont de Marseille. (*L'attirant à elle.*) Qu'est-ce qu'il t'a fait?

JULIETTE

A quoi bon?

Mme CIRIETTE

Si! si!... Je veux savoir! J'ai le droit de savoir! Tu as le devoir de tout me dire!

JULIETTE

Il s'est conduit à mon égard comme un mari.

Mme CIRIETTE

Le lâche!

JULIETTE

Si je n'avais pas pris mes précautions, il serait certainement survenu du vilain entre Benjol et lui.

Mme CIRIETTE

L'apache !

JULIETTE

Il m'a menacée...

Mme CIRIETTE, *remontant vivement du côté par où est sorti Sorbier*

Il t'a menacée !... Qu'il vienne donc ! nous serons deux !

JULIETTE

Non !... Il m'a menacée d'abîmer Benjol.

Mme CIRIETTE

Ah ! j'aime mieux ça !

JULIETTE

Sous prétexte que, pour tout le monde ici, je suis sa maîtresse présente et sa femme future.

Mme CIRIETTE, *se montant*

Il a dit ça ! il a osé dire !... Oh ! je suffoque !... je ne dînerai pas ! De l'eau, une goutte d'eau ! (*Juliette verse de l'eau dans le verre de Sorbier.*) Merci ! (*Au moment de boire.*) Ce n'est pas son verre, au moins ?

JULIETTE

Si ! je crois !

Mme CIRIETTE

Ça suffit... Garçon ! un verre !...

VICTOR

De quoi ?

Mme CIRIETTE

De rien... un verre vide... un verre qui n'ait pas servi... Oh! le misérable! le misérable!

JULIETTE

Calme-toi!

Mme CIRIETTE

C'est facile à dire! Je voudrais bien t'y voir, toi, si on avait persécuté ta fille!

JULIETTE

C'est un peu ta faute, aussi!

Mme CIRIETTE

Ça, c'est trop fort!... C'est ma faute, maintenant? tenant?

JULIETTE

Si tu étais descendue plus tôt, rien de tout cela ne serait arrivé. Pourquoi viens-tu si tard?

Mme CIRIETTE, *évasivement*

Je ne sais pas.

JULIETTE

Tu ne sais pas? Tu te seras attardée à te faire une beauté?

Mme CIRIETTE

Oh! je t'en prie!... une beauté!... Il y a longtemps que j'ai renoncé... Je ne suis pas de ces mères qui trichent, moi! j'ai l'orgueil de ma fille, moi! je ne la fais pas passer pour ma sœur, moi!... Une beauté! Il s'agit bien de ça! Non! c'est beaucoup plus simple!... J'étais étendue sur ma chaise longue... la nuit venait tout doucement; je ne m'en apercevais pas. L'heure passait;

je ne m'en apercevais pas davantage. J'étais bien; j'étais loin; j'étais hors du temps, hors de l'espace, hors de la vie; je rêvais... (*Petit soupir.*) Ah!

JULIETTE, *souriant*

Ah!

Mme CIRIETTE

Je crois que tu te paies ma tête.

JULIETTE

Maman!... Et à quoi rêvais-tu?

Mme CIRIETTE

Si on te le demande!...

JULIETTE

Je t'en prie!

Mme CIRIETTE

Ça ne te fera pas plaisir.

JULIETTE

Dis toujours.

Mme CIRIETTE

Tu y tiens?... A ton aise, ma fille... Je rêvais à Paul.

JULIETTE, *rageuse*

Ah!

Mme CIRIETTE

Tu vois?

JULIETTE

Je t'avais cependant priée...

Mme CIRIETTE

Evidemment! évidemment!... Excuse-moi... j'y rêvais... en cachette.

JULIETTE

Et c'est lui qui t'a mise en retard?

Mme CIRIETTE, *s'attendrissant*

Oui! que veux-tu? Ce garçon-là me manque beaucoup. Nous n'en retrouverons jamais un pareil... Il était charmant!

JULIETTE

Avec toi, peut-être; mais avec moi!... Charmant et délicat aussi! Comment, voilà un monsieur qui refuse de m'emmener ici, qui consent à me perdre plutôt que de céder, et qui vient sous mes yeux s'installer avec une fille!

Mme CIRIETTE

Evidemment! Evidemment! Mais, dis donc, ma chère petite, il me semble que tu oublies Sorbier?

JULIETTE

Sorbier?

Mme CIRIETTE

Admirable!... Tu ne te rappelles pas que tu as quitté Paul en déclarant que tu allais te jeter dans le lit du dit.

JULIETTE

Tu dis?

Mme CIRIETTE

Je dis : le lit du dit... Je dis qu'il est parti persuadé que tu allais te jeter dans les bras de ce Sorbier.

JULIETTE

Est-ce que je m'y suis jetée?

Mme CIRIETTE

Non! mais il le croit.

JULIETTE

Mais puisque ce n'est pas vrai!

Mme CIRIETTE

Mais puisqu'il le croit.

JULIETTE

Ça m'est égal; j'ai ma conscience pour moi.

Mme CIRIETTE

Ça lui fait une belle jambe!

JULIETTE

Tandis que lui!... Eh bien! veux-tu que je te dise?... Ses taquineries, ses méchancetés, son caractère contrariant, sa méfiance, ses têtes, tout, tu entends, tout, je lui aurais peut-être pardonné! Car, dans le fond, je suis bonne fille; mais ça, cette Manette, à mon nez, dans ce Cabourg qu'il m'avait interdit, je ne le lui pardonnerai jamais, tu entends, jamais.

Mme CIRIETTE

Bien! bien! Comme tu voudras! Tu es libre! Tu as raison! Tu es ma fille! Nous sommes en plein gâchis. Restons-y. Mais, par exemple, je voudrais bien savoir où nous allons!

JULIETTE, *remontant vers la gauche*

Dîner. (*Se retournant.*) Eh bien?

Mme CIRIETTE

Oh! pas moi. Je ne dînerai pas. Ces histoires m'ont coupé l'appétit jusqu'à la racine.

JULIETTE

A ton aise!

SCÈNE XI

LES MÊMES, DASPRE, BENJOL, *puis* GANDARD, *puis* SORBIER, *puis* LES LANGLIN

DASPRE, *essoufflé*

Nous sommes en retard. Excusez-nous.

JULIETTE

Mais non, tout va bien... A table!

DASPRE, *offrant son bras à Mme Ciriette*

Chère amie!

Mme CIRIETTE

Au temps! mon cher, reprenez votre bras. Je n'en use pas.

JULIETTE

Ah! c'est vrai, j'ai oublié de vous prévenir... Maman ne dîne pas.

DASPRE, *inquiet*

Seriez-vous souffrante?

Mme CIRIETTE

Vous ne voudriez pas. J'ai une santé de fer... Ça existe, tout ça, vous savez!

(*Elle se frappe la poitrine.*)

DASPRE

Si ça existe!

(*Il lève les yeux au ciel.*)

Mme CIRIETTE

Seulement, je n'ai pas faim, voilà! Ça arrive, n'est-ce pas? Et comme je n'ai pas faim, je préfère rester dans le hall.

DASPRE

Ah! bien! Cette nouvelle vient de me couper l'appétit. Je ne dînerai pas non plus.

JULIETTE

Charmant!

DASPRE

Je peux vous tenir compagnie?

Mme CIRIETTE

Mon Dieu, je n'y vois pas d'inconvénient. Mais d'abord venez donc avec moi faire un tour sur la terrasse. J'ai besoin de respirer... j'étouffe.

DASPRE

Comme ça se trouve!... moi aussi.

(Mme Ciriette et Daspre remontent et sortent par le fond.)

JULIETTE, *à Benjol*

Huit heures moins dix!... Mais, sapristi, que peuvent bien faire nos Langlin?

BENJOL

On se le demande et on a peur de se répondre.

JULIETTE, *à Gandard, qui vient du dehors et se dirige vers le restaurant.*

Bon appétit, Gandard!

GANDARD

Merci! Comme je vais bien dîner maintenant!

JULIETTE

Seul?...

GANDARD

Hélas! ma pauvre mère a la migraine; elle ne descendra pas ce soir.

JULIETTE

Gandard, vous n'allez pas dîner tout seul, en pénitence. Vous allez venir à notre table. Je vous invite.

GANDARD

Non!... C'est trop! c'est trop! Vous me comblez!

JULIETTE

Vous êtes un bon petit, Gandard, et je suis ravie de vous faire plaisir. Ça vous fait plaisir, au moins?

GANDARD

Si ça me fait plaisir! si ça me fait!... c'est-à-dire que ça m'en fait presque trop!... Pourvu que ça ne m'ait pas coupé l'appétit!...

JULIETTE

Ah! non! pas vous; je vous le défends! Nous avons déjà assez d'estomacs en carafe... Vous mangerez, Gandard. Vous mangerez de tout.

GANDARD

De tout.

JULIETTE

Et vous en reprendrez?

GANDARD

Et j'en reprendrai.

JULIETTE

A la bonne heure!

(*Sorbier rentre dans le hall.*)

GANDARD

Bonsoir, Monsieur Sorbier.

SORBIER, *rogue*

Bonsoir.

JULIETTE

Je vous prie d'être plus aimable avec M. Gandard. Il est mon invité.

SORBIER

Ah! bien! (*Saluant.*) Monsieur... Eh bien, qu'est-ce qu'on attend?

JULIETTE

Les Langlin, parbleu!

SORBIER

Mais les voilà!

JULIETTE

Enfin!... Ça n'est pas trop tôt.

SUZANNE, *descendant de la droite*

Excusez-nous... Nous sommes un peu en retard.

JULIETTE, *railleuse*

Un peu!

SUZANNE, *un peu gênée*

Ça n'est pas ma faute.

LANGLIN, *avantageux*

Alors, ça doit être la mienne.

SUZANNE

J'ai eu beau me dépêcher.

JULIETTE, *l'examinant*

En effet, tu es toute rouge.

SORBIER, *taquin*

Dans dépêcher, il y a pêcher.

SUZANNE

Dites donc, vous!

(*Elle remonte avec Juliette, et sort à gauche.*)

SORBIER, *tapant sur l'épaule de Langlin*

Sacré ingénieur!... Quel tempérament!... Sorti de ma femme!

LANGLIN

Voulez-vous bien vous taire!

SORBIER

Dites donc, entre nous, vous ne pourriez pas choisir une autre heure, plus normale, plus honnête?

LANGLIN

Là!... tout de suite!... Qu'est-ce que vous allez chercher? Vous êtes insupportable... Est-ce qu'on dîne, ce soir? je me sens une faim d'enfer!

SORBIER

Parbleu! vous en revenez, satyre!

LANGLIN

Oh! vous, vous ne mourrez que de ma main! (*Prudemment.*) A distance : je vous électrocuterai.

(*Il sort par la gauche.*)

SORBIER, *à Mme Ciriette, qui rentre dans le hall avec Daspre*

Vous restez là?

Mme CIRIETTE

Si vous permettez!

SORBIER

C'est une fantaisie?

Mme CIRIETTE

Inoffensive!... Toutes les fantaisies ne le sont peut-être pas au même degré.

SORBIER

C'est pour moi que vous dites cela?

Mme CIRIETTE

Si vous y tenez!

SORBIER, *gouaillant*

Je n'y tiens pas! Enfin! c'est dommage! Plus on est de fous!...

(Il sort.)

SCÈNE XII

DASPRE, Mme CIRIETTE

DASPRE, *s'asseyant à la table de gauche*

Vite, votre opinion sur Sorbier?

Mme CIRIETTE, *même jeu*

C'est un affreux petit bonhomme!

DASPRE

Ah! vous ne l'aimez pas non plus? Vous êtes charmante!

Mme CIRIETTE

Il m'est souverainement antipathique.

DASPRE

Et à moi donc!... Voyez comme nous nous entendrons bien! Nous avons déjà les mêmes dégoûts! Je suis sûr que si nous vivions ensemble!... Ah! si nous vivions ensemble!... Mais, après tout, ce n'est pas impossible.

Mme CIRIETTE

Impossible!... Evidemment!... rien n'est impossible!... Impossible n'est pas français! Impossible n'est surtout pas féminin. Ça n'est qu'improbable; mais, par exemple, ça l'est bien. Vous oubliez toujours que Juliette n'est pas libre.

DASPRE

Elle le sera... bientôt. Alors, Octave et elle... Oh! oui, n'est-ce pas?

Mme CIRIETTE

C'est son affaire.

DASPRE

Bien entendu; mais enfin, vous ne vous y opposerez pas?

Mme CIRIETTE

Elle se fera son bonheur à son idée.

DASPRE

C'est ça! c'est ça!... Et quand ce sera fait, je demanderai aux jeunes époux la permission de m'installer dans le quartier, tout près d'eux, et je viendrai les voir souvent,

très souvent. Un intérieur, voyez-vous, un intérieur doux et chaud, ouaté, affectueux, accueillant, un intérieur dont on fasse vraiment partie, je n'ai jamais eu ça... ça me manque. J'ai toujours compté que mon neveu... Et si dans cet intérieur je vous retrouvais, vous, la plus aimable, la plus gaie, la plus fine des amies... Ah! nom de Diane de nom de Diane!

Mme CIRIETTE

Comme vous y allez!... Savez-vous que vous avez une imagination de collégien, vieux Daspre?

DASPRE

Vieux?... Pas si vieux que ça!... puisque, je peux bien vous le dire... vous êtes, sans contredit, la personne de votre sexe qu'il m'est le plus agréable de constater d'un sexe différent du mien.

Mme CIRIETTE

Voulez-vous bien vous taire! Mais que dirait Diane, la déesse de la chasteté, si elle vous entendait? Qu'est-ce qu'elle dirait?

(*Entrent par le fond Paul et Manette.*)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PAUL, MANETTE

DASPRE, *à mi-voix*

Zut!

Mme CIRIETTE

Qu'est-ce qu'il y a?

DASPRE, *même jeu*

Votre gendre.

(Il lui montre Paul.)

Mme CIRIETTE, *se retournant à demi*

Ah!

(Paul et Manette s'arrêtent à droite, au vestiaire, et tournent à ce moment le dos aux autres.)

DASPRE, *à mi-voix*

Qu'est-ce que vous avez? Vous paraissez émue.

Mme CIRIETTE, *émue*

Je le suis.

DASPRE

C'est la vue de M. Lorbey qui vous fait une pareille impression?

Mme CIRIETTE, *troublée*

Non... oui.

PAUL, *apercevant Mme Ciriette à ce moment*

Ah! nom de...

MANETTE, *surprise*

Qu'est-ce qu'il y a?...

PAUL, *à mi-voix*

Ma belle-mère!

MANETTE, *très doucement*

Voyons, mon chéri, tu savais bien qu'en venant ici, tu la rencontrerais.

PAUL

Parbleu! mais je croyais la rencontrer avec toute sa bande, en train de dîner. Tiens! asseyons-nous ici en

attendant qu'elle s'en aille. Je ne veux pas passer devant elle.

(*Ils s'asseyent à la table de droite.*)

DASPRE, *à mi-voix*

Cependant, ce n'est pas la première fois que vous le voyez, depuis...

Mme CIRIETTE

Non; nous nous sommes déjà croisés plusieurs fois...

DASPRE

Alors?...

Mme CIRIETTE

Je ne sais pas... Ce soir, je ne m'attendais pas... Et puis, par extraordinaire, j'ai longuement rêvé de Paul tout à l'heure. Et brusquement le voilà. Alors, vous comprenez?...

DASPRE

Très bien.

(*Il se lève.*)

Mme CIRIETTE

Où allez-vous?

DASPRE

Je vous laisse.

Mme CIRIETTE

Pourquoi?

DASPRE

Parce que j'ai compris... Pensez tout de même à Octave et à son oncle.

Mme CIRIETTE

Je tâcherai.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, *moins* DASPRE

PAUL, *à mi-voix*

Tu vois, en voilà déjà un de parti.

MANETTE

Oui, mais l'autre...

PAUL, *à mi-voix*

Ça ne va pas tarder.

Mme CIRIETTE, *très fort*

Chasseur!... de quoi écrire... et cinquante cartes postales.

MANETTE

Cinquante! Mais elle s'installe!

PAUL

Un peu de patience... Elle finira bien par s'en aller.

MANETTE

Oui, mais quand? (*Le chasseur apporte un buvard, de l'encre et un paquet de cartes postales.*) Voilà qu'elle regarde par ici maintenant!

PAUL

Eh! mon Dieu! c'est son droit.

MANETTE

Ah! tu trouves?... Moi, mon chéri, il me semble que si elle avait du tact...

PAUL

Elle en a. Seulement, réfléchis... Je suis encore son gendre; elle est toujours ma belle-mère. Or, je suis son gendre en compagnie d'une autre femme que sa fille. Intérêt énorme. Toute femme à sa place en ferait autant. Toi, la première! Tiens! c'est bien simple, si elle ne regardait pas par ici, ce serait une sainte!

Mme CIRIETTE, *très fort*

Chasseur! une autre plume! Celle-là crache, c'est à fendre l'âme!

MANETTE

Tu parles sérieusement, mon chéri?

PAUL

Il s'agit de choses sérieuses, il me semble!

MANETTE

Alors, j'aime mieux qu'elle regarde par ici et qu'elle soit une femme comme toutes les autres. Je ne tiens pas à ce que tu l'admires. Tu aurais peut-être de l'admiration de reste pour la fille.

(*Le chasseur apporte des plumes à la table de gauche.*)

PAUL

Oh! Manette! que c'est vilain! Tu triches, maintenant?

MANETTE

Je triche?

PAUL

Bien sûr!... tu voudrais me faire croire que tu te passionnes pour moi, que tu es jalouse de moi, quand tu ne penses qu'à ton Luringes.

MANETTE

Moi?

PAUL

Oui, Manette... Oh! tu fais de très louables efforts pour m'aimer et pour détester ton infidèle, je le reconnais; mais sans grand succès. Allons, avoue-le, si demain ce misérable Luringes te priait de le rejoindre...

MANETTE

Ah! par exemple! Jamais de la vie!

PAUL

Bien! Et si demain c'était lui qui, repentant, revenait?

MANETTE, *vivement*

Il t'a écrit?

PAUL

Non.

MANETTE, *même jeu*

Enfin! Tu sais quelque chose?

PAUL

Oui, je sais ce que je voulais savoir, ce que je savais déjà, d'ailleurs.

MANETTE, *s'énervant*

Je vois. Tu t'imagines que je l'aime toujours?

PAUL

Non, je ne m'imagine pas; je suis sûr.

MANETTE

Tu as tort; je t'assure que tu as tort.

PAUL

Bon!

MANETTE

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai!

PAUL

Bien!

MANETTE

Tu l'as dit : C'est un misérable, et je le déteste.

PAUL

Parfait.

MANETTE

Tu es chic, toi; je t'estime. Lui, je le méprise; c'est un homme de rien; c'est un sale type. Oui, tu auras beau le défendre, un sale type, tu entends, un sale type.

(*Elle pleure.*)

Mme CIRIETTE

Chasseur, des timbres! cinquante timbres! à dix!

PAUL

Allons, bon!... Voilà notre Manette en larmes.

MANETTE

Pour ce que ça prouve, les larmes!

PAUL

Ça ne prouve rien; mais crois-tu que ça embellit?

MANETTE

C'est vrai! Je suis laide! Je te fais honte! Tu as raison, je n'y pensais pas. Maintenant, je n'oserai jamais entrer dîner au milieu de tous ces gens.

PAUL

Eh bien, nous attendrons qu'ils aient fini. Nous dînerons, pendant le feu d'artifice, dans la salle vide.

MANETTE

Oui, je préfère... Et comme ça, au moins, j'aurai le temps de me refaire une beauté. Est-ce bête, hein? ce qui vient de me prendre!

PAUL

Mais non, c'est très gentil, au contraire.

MANETTE

Ah! tu trouves? Alors, tu ne m'en veux pas, mon chéri?

PAUL

Moi!... C'est-à-dire que si nous étions seuls, je t'embrasserais de tout mon cœur pour que tu en sois bien sûre; seulement, je t'embrasserais sur les joues.

MANETTE

Ah! si je t'avais rencontré avant lui!

PAUL

Evidemment!

MANETTE

Dis donc! je vais jusque chez nous... Si! si! je préfère... Je prends une auto à la porte, je la garde et je reviens.

Mme CIRIETTE

Chasseur!

PAUL

C'est ça. Moi, je vais faire les cent pas sur la terrasse, en t'attendant.

(Paul remonte avec elle et l'accompagne jusque sur la terrasse. Dès qu'elle est sortie, il referme vivement la porte, redescend et s'approche, à pas de loup, de Mme Ciriette.)

SCÈNE XV

PAUL, Mme CIRIETTE

Mme CIRIETTE, *tendant les cartes, sans se retourner*

Tenez, chasseur, prenez ces cartes et jetez-les à la boîte.

PAUL

Tout de suite!

(*Il les saisit.*)

Mme CIRIETTE, *sursautant*

Vous! rendez-moi ça!

PAUL

Allons! remettez-vous.

Mme CIRIETTE

Mais je n'étais pas démise. (*Cherchant.*) Et elle?

PAUL

Elle? elle est allée sécher ses larmes. Je l'ai fait pleurer exprès pour m'en débarrasser un moment. J'avais une envie folle de bavarder avec vous. Vous aussi, d'ailleurs.

Mme CIRIETTE

Vous en avez de bonnes!

PAUL

Ne niez pas. Ça se voyait de ma place. C'est même pour ça que vous avez renvoyé le vieux beau.

Mme CIRIETTE

Ah! je vous en prie.

PAUL

Pardon! le vieux laid!

Mme CIRIETTE

Hé là! hé là!

PAUL

A propos, vous ne dînez pas?

Mme CIRIETTE

Merci. Je n'ai pas faim.

PAUL

Ni moi... Comme ça se trouve!

Mme CIRIETTE

Je le regrette.

PAUL

Pourquoi?

Mme CIRIETTE

Parce que cette conversation est absurde; parce que nous n'avons rien à nous dire; parce que tout cela ne tient pas debout.

PAUL

Bon! Je m'assieds.

(Il s'assied.)

Mme CIRIETTE

Mais vous êtes fou!

PAUL

Ma foi oui, un peu... De joie!... Hein! croyez-vous qu'on a eu de la chance tout de même?.. Seuls, tous les deux!... Pour un peu, je sauterais... Et votre Juliette qui n'est pas là! Quelle veine! Profitons-en.

Mme CIRIETTE

Oh! mais! oh! mais!... vous me faites peur! Qu'est-ce qui vous prend?

PAUL, *se levant*

Je ne sais pas. Je suis très content de vous voir, ça oui, de vous serrer la main. (*Tendant sa main.*) Eh bien, voyons! qu'est-ce que vous attendez? Je n'ai encore rien serré du tout.

Mme CIRIETTE

Ma main, maintenant!

PAUL

Bien entendu, celle que vous voudrez; je n'ai pas de préférence.

Mme CIRIETTE

Ni moi... Mais ça ne se fait pas.

PAUL, *la saisissant*

Ça se prend.

Mme CIRIETTE

C'est du rapt!

PAUL

Et même ça s'embrasse.

Mme CIRIETTE

C'est du viol!

PAUL

C'est de la courtoisie.

(*Il lui baise la main.*)

Mme CIRIETTE

Eh bien! voulez-vous vous taire!

PAUL

Mais je ne parlais pas. Ah! si vous saviez comme vous me manquez!... Vous... pas elle!

Mme CIRIETTE

Ça se voit! Elle, vous l'avez remplacée.

PAUL

Et avantageusement, je vous prie de le croire! Tandis que vous...

Mme CIRIETTE

Je n'admets pas, mon cher, que vous nous sépariez. Juliette et moi, nous ne faisons qu'un.

PAUL

Un, peut-être; mais une, certainement pas.

Mme CIRIETTE

C'est une opinion.

PAUL

C'est la mienne.

Mme CIRIETTE

Souffrez que je ne la partage pas.

PAUL

Je le souffre; mais j'en souffre...

Mme CIRIETTE, *brusque*

Allez-vous-en!

PAUL

Non.

Mme CIRIETTE

Bien... Restez!

PAUL

Causons !

Mme CIRIETTE

Non.

PAUL

Bien !... Taisez-vous !

(*Un silence.*)

Mme CIRIETTE, *rapprochant sa chaise*

Est-ce que, par hasard, vous attacheriez une importance quelconque à mes opinions ?

PAUL

Vous le demandez ! Mais une immense... comme à tout ce qui vous concerne !

Mme CIRIETTE

Voulez-vous connaître ma façon de penser sur les événements du mois dernier ?

PAUL

J'en brûle d'envie.

Mme CIRIETTE

Eh bien, la voici. Dans toute cette histoire, mon cher Paul, vous vous êtes conduit d'abord comme un imbécile, puis comme un homme mal élevé.

PAUL

Oh ! pardon !... Ici, je vous arrête : Juliette...

Mme CIRIETTE

Je connais les torts de Juliette ; ils ne diminuent en rien les vôtres. Vous vous êtes buté comme elle. Vous avez donc été aussi bête qu'elle ; plus, même ; car, comme on dit aux courses, vous lui rendiez le sexe. Dans tout cela,

vous n'avez écouté que votre amour-propre. Un joli conseiller!

PAUL

Pas très joli, mais si influent!

Mme CIRIETTE

Vous vous êtes donc conduit comme un imbécile d'abord, puis comme un homme mal élevé. Vous teniez absolument à tromper Juliette, n'est-ce pas?

PAUL

Ça oui, par exemple! Une femme qui courait se jeter à la tête d'un Sorbier!

Mme CIRIETTE

Combien y a-t-il de femmes à Paris?

PAUL

Trop.

Mme CIRIETTE

Vous ne savez pas?... la statistique n'est pas votre fort? Mettons quinze cent mille, voulez-vous?

PAUL

Je veux bien. Qu'est-ce que je risque?

Mme CIRIETTE

Or, parmi ce million et demi de femmes, qui allez-vous chercher? Juste celle qui pouvait lui être la plus pénible, la plus désagréable : la maîtresse de votre meilleur ami... Délicat, mon cher, du meilleur goût!

PAUL

Pardon! Ici, j'ai des excuses. Je désirais tromper Juliette, mais je désirais y trouver de l'agrément. Or, Manette me plaisait; elle me paraissait gentille, douce,

obéissante; le contraste! Et puis, on a toujours, à un certain moment, plus ou moins désiré la femme d'un ami. Il y a donc toujours dix minutes curieuses à passer avec elle. Ces dix minutes-là me tentaient.

Mme CIRIETTE

Vous êtes dégoûtant.

PAUL

Je suis franc.

Mme CIRIETTE

Vous choisissez donc, pour tromper Juliette, la seule femme qu'un homme bien élevé n'eût pas choisie. Premier manque d'éducation. Second : combien y a-t-il de stations d'été en France? Naturellement, vous ne savez pas. La statistique n'est toujours pas de vos amies?

PAUL

Mettons deux cents, voulez-vous?

Mme CIRIETTE

Je veux bien. Qu'est-ce que je risque?... Sur ces deux cents villégiatures possibles, sur laquelle votre choix s'arrête-il? Sur la seule que les convenances vous interdisaient. Répondez : oui ou non, votre place était-elle à Cabourg?

PAUL

Oui.

Mme CIRIETTE

Ah! c'est trop fort... Pourquoi?

PAUL

Parce que... parce que vous y étiez...

Mme CIRIETTE

Ah! vraiment!

PAUL

Oui vraiment! Au bout de trois semaines de Manette, vous avez commencé à me manquer d'une façon si aiguë... vous, pas Juliette.

Mme CIRIETTE

Bien entendu... Paul, vous êtes un mari terrible!

PAUL

C'est possible! Je suis une exception dans l'univers; je ne suis pas né mari; je suis né gendre.

Mme CIRIETTE

C'est bon! c'est bon!... En fin de compte, vous n'êtes pas heureux?

PAUL

Non! mais ça n'a aucune espèce d'importance. Je vous en prie, ne parlons plus de moi, parlons de vous.

Mme CIRIETTE

Non.

PAUL

Alors, parlons d'elle!

Mme CIRIETTE

Ah! enfin! tout de même! Sa santé? Pas mauvaise, je vous remercie. Si elle est heureuse? Mais certainement, mon cher, certainement.

PAUL

Ça ne m'étonne pas. Elle a tout ce qu'il faut pour l'être... Elle ne m'a plus et elle a Sorbier.

Mme CIRIETTE, *bizarre*

Vous voyez, tout s'explique.

PAUL

Dites donc, vous, regardez-moi donc un peu? Qu'est-ce qui ne va pas?... Sorbier?

Mme CIRIETTE, *se débondant*

C'est un être effroyable, grossier, brutal, impossible!

PAUL, *ravi*

Bravo!

Mme CIRIETTE

Vous m'avez mal comprise.

PAUL

Non!... allez! allez! je suis enchanté!... grossier! brutal!... quoi encore?

Mme CIRIETTE

Mais c'est tout. Ça suffit. Juliette n'en veut à aucun prix comme mari, et lui, par malheur, tient à elle.

PAUL, *s'emballant*

Dame! il a ses raisons, le bougre! Il connaît l'article; il l'a eu en mains; il sait qu'il vaut la peine, que... que... Je comprends ce Sorbier, chère madame Ciriette, et si j'étais à sa place, je ne me laisserais pas débarquer par un autre; car il y en a un autre, n'est-ce pas?

Mme CIRIETTE

Il y en a deux.

PAUL

C'est admirable! Juliette fait le maximum. Voilà qui doit réjouir le cœur d'une mère... Deux! Quels sont ces deux?... Si! si! dites! j'y ai droit : je suis toujours le mari. Si Juliette leur était propice, c'est toujours moi qui serais leur cocu, n'est-ce pas?

Mme CIRIETTE

Oh! Paul!

PAUL

Les noms, je vous en prie, les noms?

Mme CIRIETTE

Eh bien... il y a un bon petit collégien sentimental, sans aucune espèce de chances, nommé Gandard, et un brave garçon, sans prétentions, nommé Benjol.

PAUL

Ah! ah! je parierais que ce Benjol, lui, a quelques chances.

Mme CIRIETTE

Mon Dieu!

PAUL

J'en étais sûr... Du moment que Juliette ne peut plus souffrir son Sorbier... Et entre le Sorbier et le Benjol, comment vont les choses?

Mme CIRIETTE

Mal.

PAUL

Bravo!

Mme CIRIETTE

Mais non!... très mal... nous mourrons de peur.

PAUL

Bravissimo!

Mme CIRIETTE

Nous sommes à la veille d'un drame.

PAUL

J'arrive bien... Je loue un fauteuil. Je vous en offre un à mes côtés. Je ponte sur Benjol contre Sorbier.

Mme CIRIETTE

Pourquoi cette préférence?

PAUL

Le brave garçon n'a probablement rien eu encore, tandis que le Sorbier.. (*Il serre les poings.*) Ah! celui-là!

Mme CIRIETTE

Malheureusement, des deux, des trois, et même des quatre, en vous comptant...

PAUL

Grand merci!

Mme CIRIETTE

C'est lui le plus fort. Il a des muscles d'athlète! des poings de boxeur! un cou de lutteur!...

PAUL

Ah! il n'y a pas à dire! je suis bien remplacé. Ce n'est pas un homme, cet individu, c'est toute la foire de Neuilly. Votre fille a bien fait les choses, chère madame, je suis comblé!

SCÈNE XVI

Les Mêmes, JULIETTE

JULIETTE, *entrant vivement, sa serviette à la main*

Hein!... vous!... là!... Maman, j'étais venue voir si tu ne voulais rien prendre, et je vous trouve là, ensemble!... Oh! c'est trop fort!

PAUL

Mais non!... mais non!... C'est tout naturel.

Mme CIRIETTE

Entre voisins...

JULIETTE

C'est vrai!... Ah!... vous avez eu une idée charmante en venant vous installer ici.

PAUL

N'est-ce pas?...

JULIETTE

Délicate, surtout.

PAUL

C'est précisément ce que votre maman était en train de me dire.

Mme CIRIETTE

Précisément.

JULIETTE

Et elle vous félicitait?

PAUL

A sa façon.

JULIETTE

Permettez-moi de joindre aux siennes mes félicitations... les plus distinguées.

PAUL

Je vous remercie.

JULIETTE

C'est très chic, ce que vous avez fait là, très cavalier!

PAUL

Vous me gâtez.

Mme CIRIETTE

Voyons, mes enfants!...

JULIETTE, *furieuse*

Tes enfants!... Ah çà! maman, où as-tu la tête?...

Mme CIRIETTE, *sincèrement*

C'est vrai... mais aussi... vous vous disputez... Alors, n'est-ce pas? je croyais que vous étiez toujours ensemble.

PAUL

Mot admirable et qui caractérise toute notre liaison!

JULIETTE

Liaison?... Union, je vous prie... Liaison?... Vous me prenez pour Mlle Manette!... Nous avons été mariés, nous, mon cher.

PAUL

Nous le sommes même encore.

JULIETTE

Plus pour longtemps, j'espère.

PAUL

Un même espoir me soutient.

JULIETTE

A la bonne heure!

Mme CIRIETTE

Vous êtes assommants!... Non! mais ce que vous pouvez être assommants, quand vous vous y mettez!

PAUL

N'est-ce pas?...

Mme CIRIETTE, *à Juliette*

Qu'est-ce que tu cherches, toi?

JULIETTE

L'autre, parbleu!... Mlle Manette!... Qu'est-ce que vous en avez fait? Est-ce que, par hasard, vous auriez déjà divorcé?

PAUL

Non! mais ça ne tardera pas non plus.

JULIETTE

Ça devient un sport!

PAUL

La femme est changeante, a dit le poète.

JULIETTE

Quand l'homme est insupportable, a dit le prosateur.

Mme CIRIETTE, *tambourinant sur la table*

Zui! zui!... Ah! vous être très agréables à entendre, tous les deux! Vous allez! vous allez! vous avez un entrain! C'est charmant... absolument charmant!

JULIETTE

Mais, maman, je suis enchantée... Cette Manette ne me disait rien... oh! mais rien du tout... Elle me tapait sur les nerfs.

PAUL

Excusez-moi!

JULIETTE

Maintenant, mon ami, vous avez le champ libre... Vous allez pouvoir vous offrir des tas de maîtresses.

PAUL

Je suis décidé à en avoir... beaucoup plus que cela.

JULIETTE

Fichtre!

PAUL

Une.

JULIETTE, *vexée*

Merci.

PAUL

Je suis un homme de foyer, moi.

JULIETTE

De foyer tournant, comme les plaques.

Mme CIRIETTE, *tambourinant*

Trop!... tu as trop d'esprit!... Je te jure que tu as trop d'esprit!... tu en es un peu fatigante!

JULIETTE

Je ne vous demande pas si vous vous êtes consumé après moi. Votre mine insolente répond pour vous.

PAUL

Si je vous avais posé la même question, votre teint injurieux m'eût répondu avec la même impertinence. Ainsi, nous n'avons rien à nous envier.

JULIETTE

Absolument rien.

PAUL

Tout va bien?

JULIETTE

A merveille.

PAUL

Ah! cependant, comment ferez-vous, ma chère, pour choisir entre vos trois amoureux, le moment venu?

JULIETTE

Je viendrai vous demander votre avis.

PAUL

J'allais vous en prier.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DASPRE, *avec sa serviette*

DASPRE

Eh bien, Juliette, on s'impatiente! On vous réclame... (*Saluant Paul de loin.*) Monsieur...

PAUL, *même jeu*

Monsieur...

Mme CIRIETTE

Hein?... quoi?... Ah! c'est vrai, vous ne vous connaissez pas?

DASPRE

Nous nous sommes déjà aperçus...

PAUL

Un jour où Monsieur se livrait chez moi à un sport extraordinaire.

DASPRE

Je dansais, je crois...

PAUL

Oui... et vous distribuiez des baisers à mes potiches.

DASPRE

C'est ma foi vrai; mais, avec tout ça, on ne nous a jamais...

Mme CIRIETTE

Présentés?... C'est fou!... Paul... je veux dire, mon gendre... je veux dire monsieur Lorbey... je veux dire le mari, le... enfin...

JULIETTE

Le divorcé de Juliette, quoi... l'ex-conjoint, le disjoint... Y êtes-vous?

DASPRE, *riant, gêné*

Oui, oui...

Mme CIRIETTE

Notre ami Daspre... le meilleur vieux garçon de la terre...

DASPRE

Merci!

PAUL, *cassant*

Monsieur!...

Mme CIRIETTE

Ah!... non, Paul, ne saluez pas sèchement notre vieux Daspre... Soyez frais avec Gandard, froid avec son neveu, glacial avec Sorbier, si cela vous convient; mais pas avec Daspre...

DASPRE

Comme vous êtes bonne!

Mme CIRIETTE

Je suis juste. Sous des apparences un peu... un peu...

DASPRE, *soufflant*

Falotes...

Mme CIRIETTE

Je n'osais pas le dire... Il a du fond... beaucoup de fond... et de la sensibilité aussi... C'est un brave vieux... qui n'a que trois défauts, mais si véniels... il est gourmand, curieux et coquet. Regardez donc comme il a de beaux cheveux blancs et comme ils lui vont bien!

DASPRE

C'est ça... moquez-vous.

Mme CIRIETTE

Je ne me moque pas... Paul, faites-moi l'amitié d'avoir de la sympathie pour Daspre et donnez-lui la main.

PAUL

Mais très volontiers, et tout le plaisir sera pour moi.

DASPRE, XVIIIe *siècle*

Je vous en prie, laissez-m'en. (*A Mme Ciriette.*) Il est délicieux.

Mme CIRIETTE

N'est-ce pas?

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, BENJOL, *avec sa serviette*

BENJOL

Qu'est-ce qui se passe?... Vous savez, la table se révolte. (*A Juliette.*) Notre ami Sorbier est furieux.

JULIETTE

Parbleu!... C'est bien pour ça que je reste.

(*Gêne.*)

Mme CIRIETTE

Ah! c'est vrai! vous ne vous connaissez pas non plus!... Dieu! que c'est embêtant!... Vous auriez bien dû vous faire présenter un jour moins... moins exceptionnel! Enfin, allons-y!... il faut bien, n'est-ce pas?... la bienséance continue. (*Présentant.*) Monsieur Benjol, son neveu.

DASPRE

Oui, mon neveu.

BENJOL

Monsieur...

PAUL

Monsieur...

Mme CIRIETTE, *bas*

Aïe!

PAUL, *même jeu*

Mais non, mais non, il ne m'est pas antipathique.

Mme CIRIETTE

Tant mieux!... Dites donc, Paul...

PAUL

Ma chère amie...

Mme CIRIETTE

Hum!... Si vous étiez raisonnable, savez-vous ce que vous feriez?

PAUL

Je ne m'en doute pas.

Mme CIRIETTE

Vous vous en iriez...

PAUL

Où ça?

Mme CIRIETTE

Ailleurs... Je vous ai assez présenté pour le quart d'heure.

PAUL

Mais jamais de la vie.

Mme CIRIETTE

Pourquoi?

PAUL

Parce que je m'amuse beaucoup ici et qu'il y a longtemps que ça ne m'était pas arrivé.

Mme CIRIETTE

C'est bien. Faites comme il vous plaira... Vous m'agacez, vous savez, presque autant qu'elle, et ce n'est pas peu dire... Mes amis, je commence à avoir faim. Je vais à table. Qui m'aime me suive! (*Elle remonte. Personne ne bouge.*) Tu viens, Juliette?

JULIETTE

Tout à l'heure, maman; je ne suis pas pressée. Va, je te rejoins dans cinq minutes.

Mme CIRIETTE

Du tout, du tout! Je te prie de me suivre... tu entends, je te prie... et si ça ne suffit pas, je te l'ordonne. Ah! mais...

JULIETTE

Désolée de te désobéir, maman; mais je n'ai déjà que trop de reproches à me faire vis-à-vis de Paul... Je ne commettrai pas l'impolitesse...

Mme CIRIETTE

Ah! tu ne commettras pas...

DASPRE, *à Benjol*

Viens, toi.

BENJOL

Tu ne voudrais pas. On est trop bien ici. C'est plus rigolo que dans la salle.

Mme CIRIETTE

C'est bien. J'irai seule.

JULIETTE

Trop tard, maman. Voici notre petit dernier. (*Elle rit avec Benjol.*)

SCÈNE XIX

LES MÊMES, SORBIER, *avec sa serviette*

SORBIER

Ah! ça, qu'est-ce qui se passe?

Mme CIRIETTE

Ça y est!... Le bouquet!

SORBIER

C'est de la haute fantaisie! Il faut aller chercher ses convives dans l'autre camp!... Ce n'est pas un dîner; c'est une partie de tennis. (*A Juliette et à Benjol, qui rient.*) Ah! vous trouvez ça drôle tous les deux?

BENJOL, *s'avançant*

Tordant!

SORBIER *même jeu*

Vous n'êtes pas dur... Savez-vous, mon petit, que vous commencez à m'échauffer le sang. Je vous trouve tout à l'heure la main perdue dans la main de madame. Maintenant vous lui chatouillez les oreilles avec je ne sais quelles plaisanteries dont je fais sans doute les frais. Croyez-moi, si vous tenez aux vôtres, restez-en là; ça pourrait finir mal.

BENJOL, *insolent*

Pour vous?

SORBIER

Je ne crois pas.

BENJOL

Eh bien, ça finira comme vous voudrez, mon brave garçon.

Mme CIRIETTE

Allons bon! ils vont se manger le nez, maintenant!

SORBIER

A la bonne heure! Déblayons! Il y avait vraiment un peu trop de monde dans mon entourage... Pfutt! déblayons!

BENJOL

C'est pour moi que vous dites cela?

SORBIER

Non... c'est pour votre oncle.

DASPRE, *conciliant*

Mais oui, c'est pour moi! Et tu vois, je prends ça très bien.

(*Il veut entraîner Benjol.*)

BENJOL, *le repoussant*

Oh! je t'en prie!... Tout à votre disposition, mon cher, et de toutes les façons qu'il vous plaira.

SORBIER

Enfin, on vous trouve.

BENJOL

On me trouve? Dites-moi, est-ce que, par hasard, vous m'avez beaucoup cherché, tous ces temps-ci?

SORBIER

Eh!... mon Dieu! assez.

BENJOL

Alors, vous êtes myope, mon petit ami, terriblement myope. Il faudra soigner cela... Je vous jure que je n'étais pas bien loin.

SORBIER

Oh!... si... Il y avait toujours entre nous l'épaisseur d'un oncle ridicule, et comme il l'est immensément...

DASPRE

Ah! pardon!... Qu'est-ce que je lui ai fait, à celui-là?

Mme CIRIETTE, *intervenant*

Voyons, messieurs, je vous en prie...

PAUL, *la retenant*

Laissez donc...! C'est très agréable!

Mme CIRIETTE

Oh! vous!

SORBIER, *à Benjol*

Ah! vous êtes tenace!... Avez-vous assez fatigué madame de vos assiduités? L'avez-vous assez obsédée?... Ma parole, elle ne voyait que vous ici!... vous lui bouchiez la vue de la mer... Il est temps que l'on vous fasse disparaître. (*A Juliette.*) Ma chère, faites-moi le plaisir de me suivre et finissons de dîner.

PAUL, *de sa place*

Pardon!... (*Ahurissement de Sorbier.*) Mon Dieu, oui.

(*Froid général.*)

Mme CIRIETTE

Cette fois, j'aime mieux fermer les yeux.

SORBIER, *à Juliette*

Vous venez, ma chère amie?

PAUL

N'insistez pas, mon cher monsieur; Mme Lorbey ne dîne pas au restaurant avec des étrangers sans mon autorisation et, ce soir, je ne la donne pas.

SORBIER

Voyez-vous!... (*A Juliette.*) Quel est donc, ma chère amie, ce monsieur qui se permet?...

JULIETTE

Excusez-moi, je suis impardonnable... c'est mon mari.

Mme CIRIETTE

Seigneur Jésus, je voudrais être à cent pieds sous terre, dans une mine!

SORBIER, *ironique*

Monsieur Lorbey, peut-être?...

PAUL

Lui-même; mais pas besoin qu'on vous présente à moi, cher monsieur... Sorbier. Je vous connais.

SORBIER

De loin!

PAUL

Oh!... à mon regret. Jusqu'ici le hasard n'y avait pas mis de complaisance. Mais je serais ravi de vous connaître d'aussi près qu'il vous plaira... Vous me liquidez un peu vite, mon cher monsieur... Dieu merci, je ne suis pas mort; je suis là... je suis même un peu là. Je ne vous permets pas de prendre la défense de Mme Lorbey. Vous me remplacez avec une désinvolture... gênante, et cela m'est très désagréable, et je vous le ferai payer.

SORBIER, *railleur*

Cher?

PAUL

Le prix que cela vaut.

SORBIER, *enchanté*

A la bonne heure!

PAUL

La vôtre sera la mienne.

SORBIER, *se frottant les mains*

Et de deux!

BENJOL, *à Paul*

Pardon, monsieur, vous permettez?... une question?... Dans quel ordre désirez-vous?

PAUL

Je suis le premier, j'entends le rester. J'ai des droits qui priment les autres... Monsieur ne le contestera pas.

SORBIER

Non certes... Messieurs, j'habite ici même. J'attends vos divers amis.

(*Il rentre au restaurant en sifflotant. Benjol et Daspre remontent et sortent par le fond.*)

SCÈNE XX

Mme CIRIETTE, JULIETTE, PAUL

Mme CIRIETTE

Mais c'est fou! c'est absurde!... On ne se bat pas pour sa femme quand on est en instance de divorce. (*A Juliette.*) Et dire que tout ça, c'est à cause de toi... (*Lui prenant la main.*) Eh bien! qu'est-ce que tu as?... Tu es toute glacée?

JULIETTE, *troublée*

J'ai eu beaucoup d'émotion. (*A Paul.*) Paul, je n'ai pas voulu... tout à l'heure devant les autres, ça me gênait; mais maintenant que nous sommes entre nous... (*Elle lui tend la main.*) Merci!

PAUL, *sans prendre la main*

Il n'y a pas de quoi, je vous jure.

JULIETTE

Si! si! vous avez été très bien et j'en suis toute... toute émue. Pas, maman, qu'il a été très bien?

Mme CIRIETTE

Oh! moi, c'est simple : je n'ai plus d'opinion; je ne suis qu'exaspérée... je giflerais quelqu'un avec une joie!... (*Elle remonte.*)

JULIETTE, *à Paul*

Oh! si! vous avez été très chic.

PAUL

Non, Juliette, j'ai été ridicule comme les camarades. On est toujours ridicule dans ces circonstances-là. On plastronne; on fait le Jacques; on a des reparties de zouave; on est idiot. Je l'ai été. Ne le remarquez pas, c'est tout ce que je vous demande.

JULIETTE

Mais enfin, vous pouvez être blessé demain?

PAUL

C'est invraisemblable.

JULIETTE

Pour moi?

PAUL

Non, ma chère, pour moi, pour moi tout seul.

JULIETTE

Vous y tenez?

PAUL

Essentiellement.

JULIETTE

Cependant, tout le monde saura...

PAUL

Erreur!... le monde saura que... je me bats pour une autre.

JULIETTE

Mlle Manette?

PAUL

Elle-même.

JULIETTE, *nerveuse*

Alors, c'est pour Mlle Manette que vous allez vous battre avec ce Sorbier?

PAUL

Officiellement, oui.

JULIETTE, *même jeu*

Je vous remercie. Je n'avais vraiment pas besoin de cette dernière insulte.

PAUL

Mais il n'y a rien là d'offensant pour vous. Vous n'êtes pas en cause.

JULIETTE

Justement.

PAUL

Si vous teniez tant à ce que je reste votre défenseur, il ne fallait pas vous dérober à ma protection.

JULIETTE

Ah! mon cher, je vous en supplie, faites-moi grâce de vos leçons.

PAUL

Rassurez-vous ; ce sera la dernière.

JULIETTE

J'y compte.

PAUL, *à Mme Ciriette*

Ma chère amie...

Mme CIRIETTE, *furieuse*

Fichez-moi la paix !

(*Paul salue et remonte. A ce moment paraît Manette. Paul va la chercher et rentre avec elle au restaurant. Juliette suit des yeux leur sortie. Elle est visiblement exaspérée.*)

SCÈNE XXI

JULIETTE, Mme CIRIETTE *puis* SUZANNE

Mme CIRIETTE

Qu'est-ce que tu as ?... (*Silence de Juliette.*) Tu n'as pas entendu ?... Qu'est-ce que tu as ?... (*Silence de Juliette.*) Alors c'est un parti pris ? tu ne veux pas me répondre. (*Silence.*) Juliette, finiras-tu par me dire ce que tu as ?

JULIETTE, *étrange*

Je ne sais pas.

Mme CIRIETTE

Ah ! tu ne sais pas ! Eh bien, ma petite, il faudra soigner ça ! Ce n'est vraiment pas naturel !... Non ! mais tu

es admirable! Ma parole! tu ferais sortir le bon Dieu de ses gonds, s'il en a. A-t-on jamais vu?... Tout à l'heure je te défendais! je prenais ton parti contre Paul, parce que tu es Juliette, ma Juliette!... Mais il avait raison... parfaitement, archi-raison, dix fois, cent fois, mille fois. Tu n'es plus possible!.. Hein?... Quoi? Qu'est-ce que tu dis?... Tu ne dis rien? Tu ne veux pas répondre?... Oh! mais! oh! mais!... tu vas me dire ce que tu as, et tout de suite... tu entends.. tout de suite.

JULIETTE

Je te jure que je ne sais pas.

Mme CIRIETTE

Ah! tu ne sais pas? Eh bien, je sais quelque chose, moi! Je sais que tu me portes sur les nerfs, et terriblement, encore. Je sais que j'en ai assez de cette vie imbécile, entre des rastas et des gigolos; assez de ton caractère capricieux, changeant, fantasque, personnel; je sais que Paul a eu raison de te quitter, qu'il a raison de divorcer... Parfaitement...

JULIETTE

Maman!

Mme CIRIETTE

Assez!... Tu m'agaces, tu m'énerves!... Ah! tu ne sais pas ce que tu as?... Eh bien! je sais ce que j'ai, moi; j'ai que tu m'exaspères!... Tiens! attrape!... Tu ne l'as pas volée, celle-là!

(*Elle la gifle.*)

JULIETTE, *pleurant*

Maman!

Mme CIRIETTE, *effarée*

Oh! pardon, ma petite, pardon!

JULIETTE, *riant nerveusement*

Mais non, maman, je t'assure. Ça m'a fait du bien. J'avais besoin de quelque chose. Je ne savais pas trop de quoi. Je suis fixée maintenant. Merci.

(*Elle l'embrasse avec effusion.*)

SUZANNE, *paraissant à gauche*

Juliette, tu ne veux donc pas de dessert?

JULIETTE, *se tâtant la joue*

Je te remercie. Je viens d'en prendre.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Un pavillon rustique dans le clos Pichard, sur la route de la Croix-d'Heuland. Petite table à gauche, premier plan; petite table au fond, à droite, en dehors du pavillon. De grands rideaux de toile bise peuvent être tirés de chaque côté du pavillon. Au fond, le clos. On entre par une allée venant du fond, à gauche. La ferme et la villa sont supposées à droite; mais on ne les aperçoit ni l'une ni l'autre.

L'acte se passe trois jours après le précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

MANETTE, LA JOLIE

(*La Jolie a un grand panier plein d'objets.*)

MANETTE

Pose ça là. Je vais ranger tout moi-même... Tu as bien compris, La Jolie?

LA JOLIE

Oh! oui, ben, mam'zelle; m'sieu va venir passer quéqu's heures dans l' clos et il faudra t'nir prêtes des bolées de lait pour lui et ses visiteux.

MANETTE

C'est cela même.

LA JOLIE

C'est-y grave, dites, mam'zelle, la blessure ed m'sieu?

MANETTE

Mais non... une égratignure au doigt, insignifiante.

LA JOLIE

Ah!... tant mieux d' tant mieux!... Une égratignure au doigt qui ne signifie rien, ça ne doit pas être grand'chose... Il a cependant été un peu frissonneux, hier au soir?

MANETTE

Oh! à peine!... un soupçon de fièvre.

LA JOLIE

Ah! ben, une fièvre qui soupçonne, c'est d' la drôle de fièvre!... Mais puisqu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter l' cerveau... Il s'est battu avec un méchant gars, pas vrai? Heureusement, paraît-il, que celui-là a eu son compte aussi, après, dans sa bataille avec M. Benjol.

MANETTE

En effet.

LA JOLIE

Qu'on dit même que ce mauvais-là a été mauvaisement touché.

MANETTE

On exagère; il s'en remettra.

LA JOLIE, *s'asseyant*

Si vous étiez gentille, madame Manette, vous me conteriez ça un peu pour voir.

MANETTE, *la forçant à se lever*

Veux-tu bien?... En voilà des façons! Va prévenir tout de suite la fermière. Du beurre, des gâteaux, de la belle crème, des fruits.

LA JOLIE, *elle remonte*

J'y vas, j'y vas. (*Revenant.*) Dites seulement ousqu'il a été blessé, l'ennemi de Monsieur?

MANETTE

A l'épaule.

LA JOLIE

Voyez-vous ça!... Au creux?

MANETTE

Juste.

LA JOLIE

Comme qui dirait là?

MANETTE

Oui.

LA JOLIE

Et profond?

MANETTE

Non; une déchirure.

LA JOLIE

Il est tout de même joliment couché, qu'on dit.

MANETTE

Oui, pour quelque temps.

LA JOLIE

Avec de la vraie fièvre, de la fièvre qui ne soupçonne pas?

MANETTE

Oui, oui... Veux-tu te sauver?

LA JOLIE

Oh! je m'ensauve... J' suis pas méchante cependant; eh bien, j' sais pas pourquoi, ça m' fait plaisir qu'il soit sus l' dos pour un bon bout de temps, c' matois-là! (*Elle sort.*)

SCÈNE II

MANETTE *seule, puis* PAUL

(*Manette arrange la table, met une nappe à petits carreaux rouges et blancs, dispose l'écritoire, les livres, le buvard, et va cueillir des fleurs, qu'elle place dans de petits vases. Entre Paul. Il a un doigt enveloppé de linge. Il la regarde sans mot dire.*)

MANETTE, *se retournant*

Ah!... tu étais là?

PAUL

Oh!... à peine. J'arrive... Qu'est-ce que tu fais donc?

MANETTE

Tu vois... je t'installe. Tu as désiré passer l'après-midi dans ce pavillon, où, paraît-il, tu attends des visites.

PAUL

Alors, tu prépares le cadre, tu m'entoures de fleurs...

MANETTE

Dame!

PAUL

C'est gentil.

MANETTE

C'est tout naturel... Comment te sens-tu?

PAUL

Mais bien.

MANETTE

Tu as dormi un peu après le déjeuner?

PAUL

Somnolé.

MANETTE

Pas d'agitation?

PAUL

Ça, c'est une autre affaire. Dès que je ferme les yeux, je rêve, et mes rêves ne déragent pas. Dire que je me suis laissé toucher par cet imbécile... comme... un imbécile! Je ne me le pardonne pas encore.

MANETTE

N'y pense plus.

PAUL

Je n'y pense pas; j'en rêve.

MANETTE

Et le Turc, comme tu dis?

PAUL, *montrant son doigt*

Le jeune Turc? On vient de lui changer son turban... Il est encore un peu révolutionné, comme tous les jeunes Turcs; mais, dans vingt-quatre heures, il n'y paraîtra plus.

MANETTE

Assieds-toi... Il ne faut pas que tu te fatigues.

PAUL, *s'asseyant*

Oh! tu sais, je ne cours pas de bien grands dangers.

MANETTE, *l'installant*

Ça ne fait rien... Tu es bien?

PAUL

Mais oui.

MANETTE

Je peux te laisser?... Tu ne t'ennuieras pas?

PAUL

Certes non... Mais où vas-tu?

MANETTE

Je remonte dans ma chambre.

PAUL

Quoi faire?

MANETTE, *après avoir hésité*

Finir mes malles.

PAUL, *sursautant*

Hein?

MANETTE

Ah! c'est vrai! j'ai oublié de te le dire... Je pars... je retourne à Paris.

PAUL, *surpris*

Mais alors, tu me quittes?

MANETTE

Oui; cela vaut mieux. Tu es trop jaloux de moi, mon petit Paul... Vois-tu, si tu allais être encore forcé de te battre pour moi... car tu t'es battu pour moi? n'est-ce pas?

PAUL *avec hésitation*

Mais certainement.

MANETTE

Avec un Monsieur que je ne connaissais même pas de vue, qui ne m'avait jamais donné un coup de chapeau.

PAUL

L'insolent!

MANETTE

En revanche, il t'a donné un coup d'épée.

PAUL

Le maladroit!

MANETTE

Tu vois... il vaut mieux que je disparaisse... Pense un peu! S'il fallait que tu reçoives des coups d'épée de tous les gens que je ne connais pas et qui ne m'ont jamais saluée... ah! je plaindrais le pauvre Turc.

PAUL

Oh! mais! oh! mais!... On nous a changé notre Manette!... De l'ironie!... Fichtre! Que se passe-t-il donc?

MANETTE

Rien... Seulement, je suis sûre, depuis cet... incident, que je ne peux pas te rendre heureux, et sûre aussi...

PAUL

Que tu ne m'aimes pas?

MANETTE

Oh! non; je t'aime bien.

PAUL

C'est ce que je disais. Allons, sois franche, avoue-le... *Il* t'a écrit?

MANETTE, *vivement*

Pour me demander de tes nouvelles.

PAUL

Et tu vas *lui* en donner?

MANETTE, *timidement*

Oui.

PAUL

Dépêche-toi de le rassurer. Il doit être très inquiet... Ah! çà, mais, il ne se marie donc plus?

MANETTE

Je ne sais pas. Il ne m'en dit rien. Il me dit seulement... (*Tirant une lettre.*) Tu veux lire?

PAUL, *refusant*

Je te remercie.

MANETTE, *lisant*

Il me dit seulement... Où est-ce?... Ah! oui... « On devrait se marier très jeune, avant d'avoir pris l'habitude d'être heureux avec une femme, parce qu'alors ça devient très difficile d'être heureux avec une autre. » Hein! comme c'est vrai!... etc., etc...

PAUL

Etc... etc... Oui, oui. (*A lui-même.*) La Bourse a beaucoup remonté, ces temps derniers.

MANETTE

Tu dis?

PAUL

Rien... Va finir tes malles, ma petite Manette... Tu as raison... vous vous aimez... vous seriez bien bêtes...

MANETTE

Tu ne m'en veux pas, au moins?

PAUL

Moi?... mais si je t'en voulais, je serais un mauvais garçon et un ingrat. Grâce à toi, je viens de passer quelques semaines charmantes, très douces, très reposantes...

MANETTE, *malicieusement*

Très ennuyeuses.

PAUL

Mais non.

MANETTE

Mais si.

PAUL

Sapristi! Qu'est-ce que tu en sais?

MANETTE

Nous avons passé ces quelques semaines à côté l'un de l'autre; nous ne les avons pas passées ensemble. C'est tout dire... Chut! ne proteste pas; tu mentirais.

PAUL

Ah!... Et c'est vilain, de mentir?

MANETTE

Affreux... quand on ne vous en prie pas. Voilà... Tu as tout ce qu'il te faut?... Si tu as soif, tu n'as qu'à appeler La Jolie. Elle est là, à ton service, prête à accourir... Moi, tu ne me reverras plus; je partirai pendant que tes amis te tiendront compagnie.

PAUL

Tu me la fausseras.

MANETTE

Je partirai à l'anglaise, sans bruit, comme je suis venue. Et quand tu penseras à moi, si ça t'arrive, tu te diras : « Décidément, c'était une bonne fille »... C'est tout ce que je te demande.

PAUL

Ce n'est guère.

MANETTE

Ça me suffit; je ne suis pas exigeante... On s'embrasse?

PAUL

Mais certainement.

MANETTE

Oh! pas parce qu'on est des amants qui se quittent... on n'a jamais été des amants... mais parce qu'on ne peut pas se donner la main en camarades, à cause...

PAUL, *montrant son doigt*

Du jeune Turc? (*Il l'embrasse.*) Allons, bonne chance, Manette, et sois heureuse.

MANETTE

Vous aussi, mon ami. Tâchez.

PAUL

Oh! vous!

MANETTE

Mais oui! dame! maintenant!... Je suis une visite qui prend congé, voilà tout... et... les autres arrivent... Adieu!

(*Elle sort tout doucement.*)

PAUL, *à part*

Ah! Manette! comme on aurait pu s'aimer tout de même... si on avait pu!

LA JOLIE, *accourant*

M'sieu, c'est vos visiteux!

PAUL

C'est bien. Qu'ils entrent!

LA JOLIE

Les v'là!

SCÈNE III

PAUL, SUZANNE, DASPRE, LANGLIN

PAUL, *sans enthousiasme*

C'est gentil, ça! Asseyez-vous donc, je vous en prie. *(Il se lève.)*

SUZANNE

Non! non! Ne vous dérangez pas! Un blessé.

PAUL, *montrant son doigt*

Oh!

LANGLIN

Ma femme a raison, mon cher; il ne faut pas plaisanter avec ces petites machines-là. On ne sait jamais. *(Paul paraît absent.)*

SUZANNE

Qu'est-ce que vous avez?... On dirait que vous êtes rêveur.

PAUL

Mais non! mais non! Quelle idée!

DASPRE

Vous avez passé une bonne nuit?

PAUL

Excellente... Et votre neveu?

DASPRE

Pas fameuse! Le pauvre garçon! il n'avait pas fait d'armes depuis le régiment. Ce sacré duel lui a donné une courbature. Pensez donc! Six reprises!

SUZANNE

Avant la déchirure à l'épaule.

PAUL

Six reprises et une déchirure. On croirait une histoire de couturières.

LANGLIN, *riant gras*

C'est ma foi vrai! Je n'y avais pas pensé!

PAUL

On ne saurait penser à tout.

LA JOLIE, *paraissant sur la porte*

M'sieu! m'sieu!

PAUL

Hein!... quoi?

LA JOLIE, *de loin*

C'est-y l' temps d' faire les avances?

PAUL, *riant*

Oui... Cette fille est impayable. Toute cette télégraphie est pour vous offrir à goûter. Vous prendrez bien un peu de lait, du pain, des fruits?

SUZANNE

Merci, je n'ai pas faim.

LANGLIN

Et moi, je ne prends jamais rien entre mes repas. Il faut laisser chômer l'estomac. C'est un serviteur, que diable! ce n'est pas un esclave; il a droit au repos alimentaire.

(*Il rit.*)

PAUL, *qui n'a pas souri*

Très drôle!... Mais je connais ce cher Daspre! Il me tiendra compagnie.

DASPRE

Ma foi!

LA JOLIE, *apportant des assiettes de gâteaux*

M'sieu, v'là déjà d'la garniture.

PAUL

Deux tasses de lait bien tiré!

LA JOLIE

Bien, m'sieu!

LANGLIN, *regarde sa montre et fait signe à sa femme*

Psst! Psst!

PAUL, *en se retournant, voit Suzanne et Langlin levés*

Vous partez?

SUZANNE

Hélas! mon mari est un homme méthodique. Il serait malade s'il ne faisait pas, avant quatre heures, sa promenade quotidienne.

PAUL

Oh! alors, je n'insiste pas... Contrarier un plan aussi établi!

LANGLIN

Le bonheur, voyez-vous, c'est une question d'horaire.

PAUL

Le bonheur pour un chef de gare!... (*A Suzanne.*) Alors, bon courage. Vous m'excusez de ne pas vous reconduire?

SUZANNE

Comment donc!

(*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE IV

PAUL, DASPRE, *puis* LA JOLIE

PAUL, *vivement à Daspre*

Vite!... vous avez fait ma commission à Mme Ciriette?

DASPRE, *confidentiel*

Oui.

PAUL

Vous lui avez bien dit que je l'attendais ici aujourd'hui et qu'il était indispensable que je la voie pour que nous en finissions?

DASPRE

Oui.

PAUL

Oh! je me conduirai galamment. Je suis décidé à mettre tous les torts de mon côté : Manette, la fugue, le duel. A ce propos, vous avez laissé entendre à Mme Ciriette que j'étais... (*Il agite son doigt.*) assez grièvement blessé?

DASPRE

Oui; mais comme je n'ai pas pu m'empêcher de rire, elle ne m'a pas cru. Seulement, rassurez-vous, elle viendra tout de même.

PAUL

Ah! — Que je vous remercie encore, mon cher Daspre. Vous avez été charmant... Accepter d'être mon témoin!

DASPRE

Voyons, c'était tout naturel.

PAUL

Il est vrai que vous ne pouviez pas assister votre neveu.

DASPRE

Je me serais évanoui.

PAUL

Hein! Vous devez être fier? Il a été crâne et... heureux, lui!

DASPRE

Certes.

PAUL

Est-ce qu'on a un peu parlé de la rencontre?

DASPRE, *tirant des journaux*

Je crois bien. Tenez, voici votre presse; on n'a mis que vos initiales; mais, rassurez-vous, elles sont transparentes.

PAUL

P. L.; c'est moi?

DASPRE

P. L.; c'est vous.

PAUL, *lisant*

Parfait!... Parfait!...

LA JOLIE, *entrant*

M'sieu, v'là l'lait!... et la crème!... et l'pain! et l'beurre!... des poires! des pommes!... tout not' verger!

DASPRE, *la lorgnant*

Elle est gentille!

PAUL, *sans se retourner*

C'est bien... laisse-nous!

LA JOLIE, *ronchonnant*

Déjà! oh! J'aime point ça! (*S'approchant de Daspre.*) Dites donc, vous, l'vieux, il est malade; faut pas l'absorber à ce point-là.

PAUL, *tapant du pied*

Veux-tu te sauver! (*La Jolie remonte. . . Gaiement, en repliant les journaux.*) Allons! allons! tout va bien.

DASPRE, *bizarre*

Tout va bien.

PAUL

Alors, pourquoi faites-vous cette tête-là?

DASPRE

Quelle tête?

PAUL

La vôtre.

DASPRE, *avec un soupir*

Mais parce que... Voyez-vous, mon cher Lorbey, je suis bien content d'avoir fait votre connaissance; vous êtes un garçon très sympathique; mais votre retour a fauché bien des espérances, anéanti bien des projets.

PAUL

Comment cela?

DASPRE

Si vous n'étiez pas revenu, je crois bien que ça y était. Tandis que maintenant tout est à recommencer.

PAUL

Qu'est-ce qui y était? Qu'est-ce qui est à recommencer?

DASPRE

J'avais tout combiné. Vous divorciez. Octave — mon neveu — épousait votre femme; je vivais bien douillettement entre eux et la divine Mme Ciriette, pour qui j'ai toujours eu un grand faible.

PAUL, *lui tendant la main*

Touchez là.

DASPRE, *la serrant*

Comme je vous comprends! Nous menions tous les quatre une existence paradisiaque. Hélas! je suis Perrette; le pot-au-feu rêvé était un pot au lait.

PAUL

Daspre, je ne comprends pas votre mélancolie. Qu'est-ce qu'il y a de changé?

DASPRE

Vous êtes revenu. Vous vous êtes battu... pour votre femme. C'est donc que vous l'aimez.

PAUL

Mais non!

DASPRE

Mais si!

PAUL

Sacrebleu!... D'abord, je ne me suis pas battu pour elle.

DASPRE

Allons donc!

PAUL

Mais non!

DASPRE

Mais si!... et comme personne ne s'y est trompé, vous ne pouvez plus divorcer.

PAUL

C'est ce que vous allez voir.

DASPRE

C'est ce que je ne verrai pas.

PAUL

Mais si!

DASPRE

Mais non!

PAUL

Nom d'un chien! quand je vous dis...

DASPRE

Tout ce que vous me dites ou rien, c'est la même chose. Vous ne divorcerez pas; vous vous remettrez avec

la fille, ne fût-ce que pour ne pas perdre la mère. Alors... Ecoutez, mon ami, je vous en prie; je viens vous demander une grâce. Quand vous serez rentré chez vous, dans votre maison...

PAUL, *blaguant*

Avec Juliette?

DASPRE

Oui, avec Juliette et sa maman, sa chère maman... je prévois votre attitude; vous prierez votre femme de cesser toutes relations avec ses amis... de la crise, enfin avec ses amis de Cabourg.

PAUL

Vraiment?

DASPRE

Pour Sorbier, c'est fait... Vous liquiderez le petit Gandard. Vous espacerez les Langlin. Restent Daspre et son neveu.

PAUL

Son neveu, qui a fait la cour à Juliette...

DASPRE, *vivement*

Oh!... en tout bien tout honneur... Pour ceux-là, je sollicite un traitement de faveur. En tous cas, pour l'oncle. Le neveu, nous le marierons; je m'en charge. Quant à l'oncle, je vous demande de bien vouloir lui continuer la sympathie que vous lui manifestez depuis trois jours et de l'autoriser à fréquenter votre maison... Elle doit être bonne, votre maison?

PAUL, *soupirant*

Elle était excellente quand Mme Ciriette y était.

DASPRE

Elle y sera encore... Permettez-moi donc d'y venir... souvent; si vous m'y conviez, comme je l'espère, j'aurai

enfin l'existence que je rêvais. Je serai le petit vieux le plus choyé du monde. C'est dit?

PAUL

Il n'y a dans tout cela qu'un malheur, mon ami; c'est que, dans un mois, madame Lorbey et moi aurons cessé d'avoir en commun la seule chose qui nous réunissait encore un peu... si peu!... le nom.

DASPRE

N'en croyez rien, bon Lorbey.

PAUL

Soyez-en sûr, excellent Daspre.

LA JOLIE, *arrivant en trombe*

M'sieu! cette fois, c'est d' la famille.

DASPRE

Eh bien! vous l'entendez, la voix de l'innocence!

PAUL, *nerveux*

De la famille?... Mais alors, Mme Ciriette n'est pas seule? Juliette est avec elle?... Diable! après la façon dont nous nous sommes quittés, la conversation va être commode!

SCÈNE V

LES MÊMES, Mme CIRIETTE, JULIETTE
en costume de tennis

Mme CIRIETTE, *après avoir dévisagé Paul*

Non, décidément je ne vous demanderai pas de vos nouvelles; votre mine répond pour vous.

PAUL

C'est gai!

JULIETTE, *après avoir salué Paul froidement*

Excusez-moi. Je me suis permis d'entrer en passant. Je tenais à prendre de vos nouvelles... Maman m'avait dit que vous étiez blessé... sérieusement. Je vois avec plaisir qu'il n'en est rien.

PAUL

Merci tout de même.

JULIETTE

Non; c'est moi qui vous suis reconnaissante de nous avoir reçues ici et non pas là. (*Elle désigne la villa, à droite.*) Car il ne m'eût pas été possible d'entrer dans une maison... hantée.

PAUL

Mais...

Mme CIRIETTE

Ne protestez pas... Vous allez encore dire que vous ne l'avez pas fait exprès!... Comme pour le duel!... C'est singulier! Tous les autres hommes se vantent d'une foule d'attentions qu'ils n'ont jamais eues; vous, vous avez la manie de nier celles que vous avez.

PAUL

Mais...

Mme CIRIETTE, *riant*

Allons!... Vous n'en sortirez pas... Acceptez ses remerciements, même s'ils ne sont pas mérités. — Dites donc, Daspre?

DASPRE, *la bouche pleine*

Chère amie!

(*Elle rejoint Daspre, qui est installé à la table du fond et goûte. En remontant, elle tire le grand rideau de toile bise, pour isoler Juliette et Paul. Ils la regardent faire, très surpris, puis se dévisagent et détournent les yeux, très gênés. — Un temps.*)

PAUL, *avec embarras*

Asseyez-vous.

JULIETTE

Nous ne pouvons rester qu'un moment... On m'attend au tennis.

(*Un temps.*)

PAUL, *même jeu*

Me ferez-vous l'amitié de prendre quelque chose?

JULIETTE

Avant de jouer, jamais. Après, je ne dis pas.

(*Un temps.*)

PAUL

Bien; allez au tennis, mais laissez-moi votre maman. Je m'ennuie, moi; j'ai besoin de compagnie.

JULIETTE

Eh bien! et... Mlle Manette?

PAUL

Elle m'a abandonné.

JULIETTE

Pour une heure?

PAUL

Pour toujours.

JULIETTE, *surprise et charmée*

Quelle ingrate!... Après ce que vous aviez fait pour elle!

PAUL

Oh!... ce que j'avais fait!

JULIETTE

Vous vous étiez battu, ce me semble!

PAUL

J'ai eu beau le lui dire; elle ne l'a pas cru... Elle était plus fine qu'elle n'en avait l'air.

JULIETTE, *bizarre*

Comment!... Ce n'était donc pas vrai?... Mais moi aussi, je l'avais cru... (*Brusquement.*) Maman, tu viens?... Il est quatre heures.

Mme CIRIETTE, *redescendant*

Voilà, ma chérie... Au revoir, Paul.

PAUL, *la retenant*

Ah! non, je ne vous ai pas vue; je ne vous ai pas dit deux mots; je vous garde... Daspre conduira votre fille au tennis, et ils viendront vous reprendre ici.

Mme CIRIETTE

Mais...

PAUL

Si vous refusez, j'arrache mon pansement; je rouvre ma blessure, et je meurs d'hémorragie.

DASPRE, *riant*

Lente. Ça demandera plusieurs jours.

JULIETTE

Allons, Daspre, accompagnez-moi.

DASPRE

Je dois?

Mme CIRIETTE

Mais oui.

DASPRE

Alors, en route, mauvaise troupe.

(Il sort avec Juliette.)

SCÈNE VI

PAUL, Mme CIRIETTE

Mme CIRIETTE, *soupçonneuse*

Je parierais que vous venez encore de vous disputer.

PAUL

Il n'en faut pas plus pour perdre... Par exception...

Mme CIRIETTE, *ravie*

A la bonne heure... Ça c'est gentil; ça fait plaisir... Vous allez vous quitter bons amis. C'est toujours ça... Allez, convenez-en, maintenant que vous ne risquez plus rien... elle est charmante.

PAUL

J'en conviens.

Mme CIRIETTE

Et vous, vous êtes un très gentil garçon.

PAUL

Je n'en disconviens pas.

Mme CIRIETTE

Quel dommage!... Enfin il y a des fatalités; subissons-les avec la belle santé des Orientaux... Allah! Allah!... C'était écrit... C'est idiot, mais c'était écrit... Baissons le chef!... (*Elle incline la tête.*) Mais sapristi, de quoi diable avez-vous bien pu parler ensemble, pour ne pas vous grignoter le nez?

PAUL

De... Attendez donc!... Ah! oui... du départ de Manette.

Mme CIRIETTE

Hein?... quoi?... comment? Votre Manette s'en va?... (*Signe de tête de Paul.*) S'en va... s'en va?...

PAUL

Oui... s'en est allée... pour toujours.

Mme CIRIETTE

Alors, je comprends l'entente cordiale... Quelle nouvelle!... Manette démissionnaire!

PAUL, *riant*

C'est assez ça!

Mme CIRIETTE

Vous avez dû rudement l'embêter pour qu'elle rende ainsi son tablier, je veux dire sa chemise de nuit... Ah!... vous n'êtes décidément pas un concubin commode... Alors quoi!... vous voilà seul?

PAUL

Et comment!...

Mme CIRIETTE

Et cela ne vous attriste pas?

PAUL

Si... non... Je ne sais plus... je suis étourdi de tout ce qui m'arrive depuis un mois... Quels bouleversements! quels cyclones! quels tourbillons!

(Il pivote sur lui-même.)

Mme CIRIETTE, *lui tendant une chaise*

Asseyez-vous; vous allez tomber.

PAUL

Ça y est!

(Il s'assied.)

Mme CIRIETTE

Là, maintenant que vous êtes assis, bien assis...

PAUL

Oh!... bien!... Vous en avez de bonnes!... Où sont mes fauteuils de l'avenue Carnot?

Mme CIRIETTE

Avenue Carnot, je présume... C'étaient des fauteuils sages, eux; ça avait beau être des fauteuils; ils n'ont pas mené la vie de bâtons de chaise dont vous leur avez donné l'exemple!

PAUL, *s'agitant sur son siège*

Ah! ma chère amie, que je les regrette! Si vous saviez comme tout est inconfortable ici!

Mme CIRIETTE, *examinant le mobilier*

Ça se devine.

PAUL

Oui, mais ça ne s'imagine pas... Depuis un mois que je suis dans ce clos, mes nuits ne sont qu'insomnies; mes repas que déceptions; les draps sont rêches; par contre ils sont humides; les plats sont médiocres; par contre, ils ne sont pas variés; le poisson, très fatigué, revient de Paris sans allégresse, et le mouton, incivil, garde une odeur « *suint* » *generis*... Ah!... où sont les œufs à la neige d'antan?

Mme CIRIETTE

C'est bien fait; vous n'avez que ce que vous méritez... Vous avez perdu tout cela par votre faute, imbécile!... Ah! quelle existence nous pouvions mener tous les trois, si vous aviez voulu!... Stupidement, par votre entêtement ridicule, vous avez tout gâché, tout détruit!... Savez-vous ce que c'est, tout ça, autour de nous?... Des ruines! ce sont des ruines!... Allez, j'en ai gros sur le cœur; et comme c'est la dernière fois que j'ai le plaisir de vous voir, je me soulage.

PAUL, *bondissant*

Qu'est-ce que vous dites?... qu'est-ce que vous venez de dire... La dernière fois?...

Mme CIRIETTE

Je l'ai dit et je le répète... la dernière. Nous sommes au-dessous des frais, mon ami; on retire la pièce de l'affiche.

PAUL, *sérieux*

Ainsi, vous rentrez demain, à Paris?

Mme CIRIETTE

Vous ne voudriez pas... Non. Juliette et moi, nous allons voyager.

PAUL, *bondissant*

Voyager!... Longtemps?...

Mme CIRIETTE

Un an, deux ans, trois ans, quatre ans. Enfin, tous les ans qu'il faudra.

PAUL

Et où irez-vous?

Mme CIRIETTE

Nous ne savons pas encore... Indes, peut-être; Bornéo, sans doute; Japon, probablement.

PAUL

Mais tous ces pays sont séparés du nôtre par des mers interminables et mouvementées. Vous allez être très malades.

Mme CIRIETTE

Ça nous occupera.

PAUL

Vous partez seules?

Mme CIRIETTE

Ah! oui. Assez d'hommes!

PAUL

Vos ressources sont suffisantes pour de telles expéditions?

Mme CIRIETTE

Elles sont.

PAUL

Je vous préviens que les Iles de la Sonde sont hors de prix.

Mme CIRIETTE

Nous les brûlerons.

PAUL

Déjà les Indes et le Japon sont très cher.

Mme CIRIETTE

Nous vivrons de privations... Nous avons de quoi vivre de privations très largement.

PAUL

Pour deux femmes comme vous, habituées au luxe, ce sera du joli!

Mme CIRIETTE

Ce sera du nouveau... C'est déjà ça!

PAUL

Et Juliette consent?... Juliette accepte?

Mme CIRIETTE

Il faut bien... Et puis, elle a besoin de tranquillité, elle aussi.

PAUL

Elle en a peut-être besoin, mais elle est incapable de supporter cette cure, du moins à la dose exotique.

Mme CIRIETTE

Elle s'y fera; on se fait à tout.

PAUL

Elle! Consentir à quitter tous ses flirts... Laissez-moi rire!

Mme CIRIETTE

Elle en a par-dessus la tête!

PAUL

Même du jeune Benjol?

Mme CIRIETTE

Même.

PAUL

Admirable!... Elle l'aura réglé en trois semaines... Moi, au moins, elle avait mis trois ans à me liquider... Pauvre garçon!

Mme CIRIETTE

Vous, elle vous avait aimé.

PAUL

Ouiche!

Mme CIRIETTE, *haussant les épaules*

Comme vous voudrez! Je ne vais pas perdre mon temps à vous convaincre. La veille d'un départ, on a autre chose à faire.

PAUL

La veille d'un départ!... Eh bien, voulez-vous que je vous dise? C'est lâche ce que vous allez faire là, vous!

Mme CIRIETTE

Lâche! moi?

PAUL

Oui, lâche! On n'abandonne pas ainsi brutalement les gens qui vous aiment.

Mme CIRIETTE

Mais Juliette me suit.

(*Silence.*)

PAUL

Alors vous croyez qu'il n'y a que Juliette qui vous aime?

Mme CIRIETTE

Parfaitement... Et encore, à sa façon!

PAUL

Qui n'est pas la bonne... Eh bien, vous vous trompez! D'abord, il y a... Daspre.

Mme CIRIETTE, *haussant les épaules*

Il mariera son neveu et se consolera avec ses petits-neveux.

PAUL

Et puis, il y a... Eh bien! oui, il y a moi. Et c'est très peu chic de me forcer à le déclarer.

Mme CIRIETTE, *légèrement émue*

Oui, vous, c'est entendu; vous avez pour moi beaucoup d'amitié, une amitié où il entre un peu de... de quoi?... Je ne trouve pas le mot.

PAUL

Moi non plus...

Mme CIRIETTE

Mettons de tendresse... Ça vous va?

PAUL

Ça me va!

Mme CIRIETTE

Et je suis sûre que vous êtes sincère. Et c'est pourquoi, tout à l'heure, en vous disant adieu, je serai très émue... eh! oui... et j'aurai même un peu de chagrin.

PAUL

Un peu?... Vous me comblez... Moi, j'en aurai beaucoup.

Mme CIRIETTE

Oui, oui! dix jours.

PAUL

Allons donc!... Toute la vie!

Mme CIRIETTE

C'est trop, je vous assure. Aucune femme ne mérite de pareils regrets.

PAUL

Vous ne savez pas ce que vous étiez pour moi.

Mme CIRIETTE

Si... une belle-mère.

PAUL

Non... Vous étiez la gaieté, la gravité, le ouaté, le velouté, la volupté, le bonheur enfin!

Mme CIRIETTE

Mon Dieu! mon Dieu! que de choses!... J'étais tout cela pour vous?... Mais, mon cher, faites attention, vous manquez de mesure... vous me parlez comme si nous avions... oui, enfin, je me comprends... vous me parlez comme si j'avais été votre femme!

PAUL

Vous l'étiez presque!... Vous aviez tout ce qui manquait à Juliette; vous étiez tout ce qu'elle n'était pas, tout ce qu'elle aurait pu être.

Mme CIRIETTE, *largement*

Tout ce qu'elle aurait été, d'ailleurs.

PAUL

Ouiche! Et quand cela?

Mme CIRIETTE

Un peu plus tard... Juliette!... Mais j'ai été Juliette jusqu'à 27 ans, mon pauvre Paul!

PAUL, *surpris*

Allons donc!

Mme CIRIETTE

Mais si!... Je n'ai commencé à devenir la femme *stupéfiante* que je suis qu'à partir de ma 28e année.

PAUL, *de plus en plus surpris*

Ah! bah!

Mme CIRIETTE, *avec beaucoup d'autorité*

La mue!... Avez-vous jamais entendu parler de la mue? C'est un phénomène bien connu des hommes de science. Il est vrai que vous n'êtes qu'un boursier. Vous vous imaginez peut-être, comme tout le monde, qu'on ne change qu'au moment de la puberté. Erreur! mon bon ami, erreur! On change tout le temps; on mue tous les jours, et même il est établi qu'on se renouvelle complètement tous les sept ans. Jusqu'à 21 ans, j'ai été terrible, dix fois plus Juliette... que Juliette... A 21 ans, petite amélioration, pas énorme, mais enfin appréciable. Par contre, à 28 ans, 4 fois 7, 28 (ça, c'est pour le boursier), changement à vue : la jeune femme insupportable que j'étais s'est mise à réfléchir, s'est assagie, et finalement est devenue la personne exquise que vous avez devant vous.

PAUL, *stupéfait*

Oh!

Mme CIRIETTE

Qu'est-ce qui vous prend?

PAUL

Je suis...

Mme CIRIETTE

Estomaqué?

PAUL

Baba!... Vous avez été Juliette, vous? Effarant! (*Après un temps.*) Dites-moi quel âge a exactement Juliette?

Mme CIRIETTE

Vingt ans.

PAUL

Vous êtes sûre?

Mme CIRIETTE

Dame!

PAUL

Comme elle est jeune!

Mme CIRIETTE

Dites donc, vous, vous m'en voulez?

PAUL

Elle n'a que vingt ans!... Et demi, hein?

Mme CIRIETTE

Oui, et demi; je peux faire ça pour vous. Je l'ai mise au monde au commencement de mars, et nous sommes en août.

PAUL

Fin août!

Mme CIRIETTE

Le 30.

PAUL

C'est toujours ça! (*Calculant.*) Voyons! Dans six mois, elle aura 21 ans; 3e renouvellement; il y a peut-être des chances.

Mme CIRIETTE, *avec autorité*

Il y en a.

PAUL, *s'approchant et lui prenant les mains*

Au fond, je m'en suis aperçu plus d'une fois depuis... depuis un mois... Je l'aime beaucoup, vous savez.

Mme CIRIETTE

Mais je le sais bien... Et ce qu'il y a de plus bouffon, c'est qu'elle vous aime aussi énormément, et elle ne s'en doute même pas.

PAUL

Oui... Eh! mon Dieu! je ne suis pas un sot; je serais assez disposé à ne pas la quitter...

Mme CIRIETTE, *s'épanouissant*

Ah!

PAUL

Si...

Mme CIRIETTE, *vivement*

Si? si?... Vous me faites mourir avec vos si.

PAUL

Eh bien, s'il n'y avait pas eu l'épisode Sorbier.

Mme CIRIETTE

L'épisode Sorbier?... Comprends pas!

PAUL

Vous comprenez très bien... Tout le reste n'est pas grave, parbleu!... On s'est chamaillé, on s'est insulté, on s'est fait souffrir; tout cela est réparable!... Ça arrive tous les jours dans les meilleurs ménages.

Mme CIRIETTE

Parbleu!

PAUL

Mais ce qui n'arrive pas tous les jours, et ce qui rend toute réconciliation impossible entre Juliette et moi, c'est son aventure avec Sorbier.

Mme CIRIETTE, *s'emballant*

Son aventure?... Alors, sérieusement, vous vous imaginez que Juliette a été la maîtresse de Sorbier?

PAUL

Je ne l'imagine pas, j'en suis sûr. Elle m'a quitté pour aller se jeter dans ses bras.

Mme CIRIETTE

C'est vrai!... c'est vrai!... J'avais oublié...

PAUL

Moi pas!... Aussi je gardais à cet animal-là une de ces dents!... Dès que nous nous sommes rencontrés, elle est même devenue un croc!

Mme CIRIETTE

Mais qu'est-ce que ça pouvait bien vous faire, puisque vous n'aimiez plus Juliette.

PAUL

Evidemment... Seulement, je n'ai pas raisonné. Ça a été plus fort que moi. Ça m'a échappé.

Mme CIRIETTE

Allons donc! J'en étais sûre! Bravo! bravo! bravo! (*Le regardant.*) Paul, embrassez-moi.

PAUL

Vous n'allez pas partir encore?

Mme CIRIETTE

Non! non!... Embrassez-moi. (*Il l'embrasse.*) Mieux que ça, misérable! J'en vaux encore la peine, il me semble!

PAUL

Dites, le plaisir.

Mme CIRIETTE

Je le dis.

PAUL, *réitérant*

Je le prouve.

Mme CIRIETTE, *se dégageant*

Assez!... Maintenant, bonne nouvelle!... Paul, nous ne partons plus.

PAUL, *ravi*

Vrai?

Mme CIRIETTE

Non, décidément, les îles de la Sonde, le Japon, même les Indes, c'est un peu loin.

PAUL

Parbleu!

Mme CIRIETTE

Et trop coûteux.

PAUL

N'est-ce pas?

Mme CIRIETTE

Et puis, j'ai terriblement peur du mal de mer.

PAUL

Ça rend si laid!... Alors, où allez-vous?

Mme CIRIETTE, *montrant Juliette, qui paraît au fond*

Elle va nous le dire.

SCÈNE VII

LES MÊMES, JULIETTE

JULIETTE

C'est déjà moi! Personne n'est venu. J'ai dû me contenter de faire un single avec Daspre. Le pauvre!... il est en eau... Il est allé se changer.

Mme CIRIETTE, *entraînant Paul et Juliette à l'avant-scène*

Ma petite Juliette, un mot, je te prie.

JULIETTE

Voilà, maman.

Mme CIRIETTE

Un petit effort. (*Montrant Paul.*) Fais-lui tes adieux gentiment.

JULIETTE, *étonnée*

Mes adieux?

Mme CIRIETTE, *faisant signe à Paul de ne pas la contredire*

Oui... Paul vient de m'annoncer que nous ne le verrions plus... Paul va partir en voyage; il préfère être loin de Paris lorsque votre divorce va être prononcé... Tu vois, je te le disais bien, il a du tact.

JULIETTE, *nerveuse*

Si on veut! Mais je tiens à le prévenir; ce départ aura l'air d'une fuite et sera assez mal jugé... Et peut-on savoir où il va?

Mme CIRIETTE

A Bornéo, aux Indes, au Japon.

PAUL, *protestant*

Non, mais...

Mme CIRIETTE, *l'arrêtant*

A Sumatra, peut-être.

JULIETTE

Sumatra!... Qu'est-ce que c'est que ce pays-là?

Mme CIRIETTE, *à Paul*

Et elle a son brevet supérieur!

PAUL

Je m'en doutais.

JULIETTE

Et peut-on savoir ce qu'il va faire dans ces contrées perdues?

Mme CIRIETTE

Oublier!... (*Avec autorité.*) T'oublier!

JULIETTE, *se montant*

M'oublier!... C'est admirable! Il me semble cependant qu'un exil n'était pas nécessaire. Depuis un mois, monsieur avait trouvé des moyens plus agréables, plus parisiens et infiniment moins dangereux d'obtenir ce résultat.

Mme CIRIETTE

Oui, parce que, pendant tout ce mois, il était persuadé que les choses s'arrangeraient... tandis que maintenant...

JULIETTE

Maintenant?

Mme CIRIETTE

Il est sûr du contraire. Il considère votre rupture comme inévitable.

JULIETTE

Parce que?

Mme CIRIETTE

Parce qu'il a appris que tu étais la maîtresse de Sorbier.

JULIETTE, *se cabrant*

Ah!... il a appris!... Et comment cela, s'il vous plaît?

Mme CIRIETTE

Par toi d'abord, et aussi par la rumeur publique, qui assure que vous n'avez plus rien à vous refuser l'un à l'autre.

JULIETTE, *éclatant*

Et tu ne lui as pas dit que ce n'était pas vrai?

Mme CIRIETTE

Moi!... Ah! là là! Je n'ai pas pris cette peine. Monsieur ne m'aurait pas crue... Monsieur ne me fait plus l'honneur de me croire.

JULIETTE

Eh bien, je le lui dis, moi, et bien en face! Paul, vous pouvez partir pour vos Indes et vos archipels; je ne vous retiens pas; mais ne cherchez pas à m'oublier en me méprisant. Je ne vous ai jamais trompé, je vous le jure. Oh! ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué! Quand je vous ai crié que j'allais me jeter dans les bras de ce Sorbier, je n'aurais pas demandé mieux que d'y tomber, et même d'y rester. J'étais exaspérée contre vous. Mais vraiment, je me vantais. Au dernier moment... je n'ai pas pu. Il ne faut pas se fier aux proverbes, voyez-vous. On ne peut pas tout ce qu'on veut.

Mme CIRIETTE, *applaudissant*

A la bonne heure!... Voilà parler!

PAUL

C'est bon! c'est bon! N'insistez pas.

Mme CIRIETTE, *à mi-voix*

Insiste!

JULIETTE

Oui, j'insiste! Paul, je vous demande de me croire. Je vous le demande sans aucun intérêt, puisque vous partez... Eh bien, quand vous serez au diable, dites-vous que votre ex-femme n'a pas commis cette bêtise-là. Ça me fera plaisir... C'est un hasard, je le reconnais, un hasard heureux; mais puisque j'ai eu cette chance, faites-m'en au moins bénéficier.

Mme CIRIETTE, *prenant Juliette dans ses bras*

Très bien!... Ça, c'est ma Juliette... Viens m'embrasser.

PAUL, *hésitant*

Je ne demanderais pas mieux que de vous croire; mais...

JULIETTE

Vous ne pouvez pas?...

PAUL

Vous venez de le dire... On ne peut pas tout ce qu'on veut.

JULIETTE, *piquée*

C'est parfait!

PAUL

Mettez-vous un peu à ma place.

JULIETTE

Evidemment!... Eh bien, mon cher, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?... Allez-vous-en avec votre idée.

PAUL, *à Mme Ciriette*

Voyons! Vous n'êtes pas sa mère. Vous n'avez jamais été sa mère. Vous n'êtes qu'une spectatrice intelligente et impartiale. Qu'est-ce que vous en pensez?

Mme CIRIETTE

Je ne veux pas vous répondre. Je suis sûre d'elle comme de moi.

JULIETTE

Allons, maman, en voilà assez! Nous sommes là toutes les deux à nous donner un mal ridicule pour faire comprendre à un monsieur qui veut l'être qu'il ne l'a pas été; et il fait la sourde oreille! Il veut l'avoir été!... A son aise! Et maintenant, bonsoir. Je ne dirai plus rien qu'en présence de mon avocat.

(*Elle remonte derrière le pavillon.*)

Mme CIRIETTE, *furieuse*

Vous n'êtes pas convaincu?

PAUL

Non.

Mme CIRIETTE

Eh bien, qu'est-ce qu'il vous faut?

PAUL

Je ne sais pas, moi; autre chose.

Mme CIRIETTE

C'est inouï!... Mais quelles preuves voulez-vous donc qu'on vous donne? Est-ce qu'il y a des preuves de ces choses-là, surtout quand il ne s'est rien passé?

PAUL

Je ne sais pas, mais...

Mme CIRIETTE, *s'emballant*

Mais, mais, mais... vous êtes exaspérant à la fin, avec vos mais!... Eh bien! non et non, vous ne l'avez pas été. Et c'est dommage, car décidément, vous le méritiez... Mais il n'y a pas eu ça, vous entendez, entre Juliette et le boxeur; pas ça! Ne souriez pas! ce sourire l'insulte. C'est bien assez que vous la quittiez. Elle n'a plus personne pour la défendre... Je la défendrai et même contre vous, mon petit Paul. Vous ne me faites pas peur, vous savez... Ah! ne souriez plus, je vous le conseille; votre sourire me tape sur les nerfs; vous allez le rentrer, n'est-ce pas?... Vous allez le rentrer ou sinon... Ah! vous ne souriez plus. Vous riez maintenant... Oh! c'est trop fort. Allez-vous-en! Allez-vous-en! ou sinon... (*Elle lui flanque une gifle.*) Tant pis, ça m'a échappé!

PAUL, *se tamponnant la joue et l'œil*

Charmant!... Ma première gifle!... Et vous ne m'avez même pas laissé le temps de faire un vœu.

Mme CIRIETTE, *désolée*

Pardon!

PAUL

Mais non! ne me demandez pas pardon!... Ah! fichtre oui! vous avez été Juliette! Ça se voit! ça se sent! (*Il se tâte la joue.*) Ça crève les yeux!... ça les crève même un peu trop! (*Il se tamponne les yeux.*) Entre nous, là, franchement, vous n'avez jamais trompé Ciriette, vous?

Mme CIRIETTE

Jamais, je vous le jure. Je ne sais pas comment ça s'est fait, mais c'est comme ça.

PAUL

Alors, Juliette ne m'a jamais trompé... voilà!... J'en

suis sûr... J'ai été touché de la grâce. J'en ai même été frappé. (*Il se frotte la joue.*) Merci.

(*Il lui baise la main.*)

Mme CIRIETTE

Parbleu!... Ah! vous y avez mis le temps!... Avec tout ça, moi, je meurs de faim! Ces émotions m'ont creusée... Juliette, où es-tu?

JULIETTE, *elle tire le rideau du fond et on l'aperçoit installée devant le goûter.*

Là, maman.

Mme CIRIETTE

Dis donc! Si au lieu de faire suisse, tu nous apportais de quoi nous refaire?

JULIETTE, *se levant.*

Voilà maman; qu'est-ce que tu veux?

Mme CIRIETTE

Tout... Aide-moi à porter la table... (*Elles descendent la table à l'avant-scène.*) Assieds-toi. (*Juliette veut s'éloigner.*) Assieds-toi... Tu sais, tu peux l'inviter à goûter avec nous. Ça ne t'est pas défendu.

PAUL, *très aimable.*

D'autant moins, Juliette, que nous ne plaiderons pas. C'est inutile; votre mère vient de gagner votre cause par un coup d'éclat.

(*Il se tâte la joue.*)

JULIETTE, *désagréable.*

Je le regrette; je ne tenais plus à vous convaincre.

PAUL, *s'asseyant.*

Que voulez-vous? Tant pis! Je suis convaincu tout de même. Il faut en prendre votre parti. Permettez-moi... (*Il offre des fruits.*) Oh! ils ne sont pas merveilleux, mais le cœur y est.

JULIETTE, *repoussant les fruits.*

Reprenez-le, il est de trop.

PAUL

Mais non, mais non!... Et puis, je n'avais pas remarqué votre robe de tennis; elle est charmante et vous va à ravir.

JULIETTE, *chiffonnant sa robe.*

Elle a tort... Pas de zèle! Pas de zèle!

PAUL, *à Mme Ciriette, à mi-voix.*

Décidément, je barbotte... Qu'est-ce que je dois faire?

Mme CIRIETTE, *haut.*

Passez-moi le beurre, et (*Bas.*) embrassez-la.

PAUL

Vous croyez?

Mme CIRIETTE, *bas.*

Avec les femmes il faut toujours commencer par là... (*Haut.*) Le sel! (*Bas.*) On s'explique après. Seulement, vous n'osez pas?

PAUL, *bas.*

Je n'ose pas... moi! Ah! la, la! Vous allez voir... (*Il s'approche vivement de Juliette, se penche jusqu'à sa joue et s'arrête.*) C'est vrai, je n'ose pas.

Mme CIRIETTE, *bas.*

Parbleu! parce que vous l'aimez... Sinon, qu'est-ce que vous auriez risqué?... Une gifle!

PAUL

Une autre.

Mme CIRIETTE, *bas.*

On n'en meurt pas.

PAUL, *bas.*

La preuve... (*Très gentiment.*) Juliette! ma petite Juliette!

JULIETTE, *le dos tourné.*

Non, laissez-moi; je suis très fâchée contre vous.

PAUL

Défâchez-vous.

JULIETTE

Vous m'avez soupçonnée?

PAUL

Je vous désoupçonne.

JULIETTE

Insultée?

PAUL

Je vous désinsulte... Ecoutez, je n'ose pas vous embrasser, parce que je ne sais pas comment vous prendriez la chose... Mais je sais très bien comment je la prendrais, moi, si vous vouliez m'embrasser; ça arrangerait tout.

JULIETTE, *se retournant.*

Comment! Je ne suis donc plus adultère?

PAUL

Plus du tout.

JULIETTE

Je ne l'ai jamais été?

PAUL

Jamais!... Et vous ne le serez jamais.

JULIETTE, *se jetant dans ses bras.*

Ça, je te le jure!

Mme CIRIETTE, *radieuse.*

Bon sang de bon Dieu! ça n'a pas été sans mal... Dites donc, vous, vous pourriez bien me passer la crème et vous pourriez même me remercier.

(Elle tend son visage.)

PAUL

Je crois bien. (*A Juliette.*) Cette fois ce n'est pas votre mère que je vais embrasser, Juliette; c'est vous... dans quelques années.

(Il embrasse Mme Ciriette.)

JULIETTE

Eh bien, maintenant... (*Elle lui tend la joue.*) Embrassez donc maman... il y a quelques années. Comme ça, il n'y aura pas de jalouses!

LA JOLIE, *entrant en coup de vent.*

M'sieu, c'est l' vieux et son neveu!

Mme CIRIETTE, *les désignant à la cantonade.*

Il n'y aura que des jaloux! Et des jaloux, ça n'est jamais que des hommes qui souffrent; ça ne compte pas.

RIDEAU.

L'Enfant chérie

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois à Paris, sur la scène du Gymnase, le 26 mars 1906.

PERSONNAGES

Julien Bourneron	MM.	Félix Huguenet.
Pierre Bourneron.		Dumény.
Henri Flavigny.		Henri Burguet.
Grossmuller.		Arvel.
Georges Gardan.		Rameil.
Louis.		Paul Edmond.
Un Facteur.		Chauveau.
Emilienne Gardan.	Mmes	Marthe Régnier.
Madeleine Bérieux.		Madelne Dolley.
Marie Gabin.		Stella Viarny.
Jenny Bourneron.		Camille Liceney.
Jeanne Grossmuller.		Camille Preyle.
Marcel.		La petite Bessy.

L'ENFANT CHÉRIE

ACTE PREMIER

CHEZ BOURNERON, PLACE VENDOME

Un salon en désordre. — Malles et valises. — La porte de gauche au fond est grande ouverte. — Bourneron apparaît par moments; il se lave; il est en manches de chemise. — Louis dresse le couvert sur une petite table.

SCÈNE PREMIÈRE

BOURNERON, LOUIS

BOURNERON, *le nez dans une éponge.*

Ah! ça fait du bien. (*Descendant.*) Ça marche?

LOUIS

Mais oui, monsieur.

BOURNERON

Activons! Activons! J'ai l'estomac dans les talons. Sapristi! Deux heures! Si, dans dix minutes, tu ne sers pas l'omelette, je t'étrangle. (*Criant.*) Madeleine! ma petite Madeleine! Deux heures sonnent au beffroi de la ville.

VOIX DE MADELEINE

Il avance rudement, ton beffroi!

BOURNERON

Penses-tu! — Nous sommes prête?

VOIX DE MADELEINE

Presque!

BOURNERON

Aïe! Si j'avais su, on aurait déjeuné en route! Mais je ne pouvais vraiment pas prévoir que nous prendrions deux heures de retard entre Modane et Paris. (*Il s'installe.*) Pas de courrier aujourd'hui?

LOUIS

Non, monsieur, rien que les journaux.

BOURNERON

Tant mieux! Les journaux, c'est le courrier idéal. On a la petite joie de décacheter et l'on n'a pas le gros ennui de répondre... Voyons, il ne s'est rien passé ici pendant mon absence?

LOUIS

Rien, monsieur. J'ai fait suivre à Milan, à Florence et à Venise toute la correspondance de monsieur, comme monsieur m'en avait donné l'ordre. La feuille des contributions...

BOURNERON

C'est bon, passe. Je contribuerai. Ensuite?

LOUIS

Il est venu environ une dizaine de prospectus; ils sont tous là.

BOURNERON

Je t'en fais cadeau.

LOUIS

Monsieur est bien bon.

BOURNERON

C'est tout?

LOUIS

C'est tout. Ah! j'oubliais! M. Pierre est venu deux ou trois fois. Il a insisté pour savoir quand monsieur rentrerait à Paris. J'ai répondu que je ne savais pas.

BOURNERON

Parfait!

LOUIS

Et si M. Pierre venait aujourd'hui?

BOURNERON

Tu lui dirais que je ne dois rentrer que demain, comme convenu. Pour tout le monde, du reste, je ne serai là que demain.

LOUIS

Même pour Mlle Emilienne?

BOURNERON

Mlle Emilienne! tu ne peux donc pas te décider à l'appeler correctement : Mme Gardan?

LOUIS

Je l'ai connue si longtemps jeune fille!

BOURNERON

La belle raison! Si elle vient, j'y serai; pour elle, j'y suis toujours, mais pour elle seule. Et encore, tu la feras

attendre de toute façon... à cause de... (*Il montre la porte.*)

LOUIS

Compris, monsieur.

BOURNERON, *tirant sa montre.*

Deux heures et quart... Sers.

LOUIS

Tout de suite, monsieur.

BOURNERON, *criant.*

Madeleine, l'omelette fume d'impatience. Sois généreuse. Dépêche-toi... Ah! quand on revient d'Italie, vive l'omelette aux champignons de France!

VOIX DE MADELEINE

Commence! Je vous rejoins à la minute, l'omelette et toi!

BOURNERON, *s'asseyant avec un soupir.*

Oui!

(*Entre Madeleine.*)

SCÈNE II

BOURNERON, MADELEINE, *puis* LOUIS *par moments.*

BOURNERON

Non, ce n'est pas possible. Toi! tu t'annonces et tu viens! C'est fou.

MADELEINE

Attrape! Je suis comme ça. Eh bien, et cette omelette?

BOURNERON

Elle accourt.

MADELEINE

Tricheur!

BOURNERON

Pas trop fatiguée?

MADELEINE

Non, pas trop. D'abord, quand je m'amuse, je ne me fatigue pas.

BOURNERON

Donc, tu t'es amusée. Donc, tu es exquise. Une jeune et jolie femme comme toi qui consent à ne pas s'embêter avec un vieux type comme moi, c'est plus que de la gentillesse, c'est de la générosité. Madeleine, je t'aime. Alors, c'est vrai, cette ballade de trois semaines en Italie...

MADELEINE

A passé comme un rêve charmant. Tu es le compagnon de voyage idéal, toujours gai, toujours allant, toujours dispos.

BOURNERON

Je n'y ai vraiment pas grand mérite. Je t'aime et j'ai la soixantaine alerte.

MADELEINE

Tu nous ennuies avec ton âge. On n'a jamais que l'âge qu'on paraît, et toi, on te donnerait...

BOURNERON

Merci. J'aime autant qu'on ne me donne plus rien. Ce que j'ai me suffit. Vois-tu, ma petite Madeleine, maintenant que c'est fini, il faut que je te dise un grand merci. Grâce à toi, je viens de vivre un mois délicieux,

unique dans mon histoire. Oh! mon histoire! Elle est simple et d'une banalité! J'ai été marié; marié, j'ai été sage comme une image; j'ai eu trois enfants, un garçon et deux filles : Pierre, Jeanne et Emilienne. J'ai travaillé comme un bénédictin. Mon usine de pétrole a prospéré, et, un beau jour, je me suis aperçu que je n'avais plus assez d'années à vivre pour rester emprisonné dans des bureaux. Je venais de perdre ma femme. J'étais riche. Je n'avais plus grand goût au travail; j'ai passé la main à Pierre et à Gardan, mon gendre, le mari d'Emilienne; et, pour la première fois, je me suis mis à flâner sur le boulevard, ce chemin des vieux écoliers. J'ai eu de la veine; quelque temps après, je t'ai rencontrée. Tu étais veuve, libre, indépendante; j'ai pu te dire combien tu me plaisais; tu ne m'en as pas tenu rigueur.

MADELEINE

Au contraire.

BOURNERON

Tu m'as même permis de te le redire.

MADELEINE

Tiens!

BOURNERON

J'ai usé, abusé peut-être de la permission; et, depuis, je t'aime, je t'aime comme un fou, ce qui est, je crois, la forme supérieure de la sagesse. Voilà. Depuis deux ans, grâce à toi, je me sens vivre, enfin! Il y a trois semaines, tu as fini par céder à mes supplications. Tu as consenti à faire avec moi ce voyage d'Italie, dont je rêvais depuis toujours comme d'une fête impossible et grisante. Nous avons visité ensemble Milan, Florence, Venise. Quelles heures, quelles villes, quels souvenirs! Tiens, je t'adore!

(*Il veut l'embrasser. Louis entre.*)

MADELEINE, *le repoussant, en riant.*

L'omelette!

BOURNERON

Ça n'empêche pas les sentiments.

MADELEINE

Au contraire, ça les soutient. — Laisse-moi te servir.

BOURNERON

Toute la vie. Je t'ai monté le coup tout à l'heure. J'ai trente-cinq ans, tu sais.

MADELEINE

Et encore!

BOURNERON

Si! Si! laisse-les-moi, il me les faut! (*S'étalant.*) Ah! la bonne heure! C'est la première vraiment bonne de ma vie!

MADELEINE

Ingrat! Tu oublies celles d'hier.

BOURNERON

Non! Je parlais de l'heure qui a commencé il y a deux ans.

MADELEINE

Tu as une façon à toi de mesurer le temps!

BOURNERON

La vraie. Je ne crois qu'aux horloges morales; ce sont les seules qui sonnent juste. Je suis un sentimental qui se découvre et qui se rattrape. Qu'est-ce qu'on dirait de moi au Cercle si l'on m'entendait? Je serais déshonoré.

MADELEINE

Et envié. — Mange.

BOURNERON

Cette omelette est nationale, magnifiquement nationale. Elle n'est pas une déracinée, elle! Et pourtant, elle ne vaut tout de même pas l'horrible petit brouet noir que nous avons avalé à Sienne!

MADELEINE

Parbleu!

BOURNERON, *à Louis*

Qu'est-ce que nous avons après cela?

LOUIS

La côtelette au cresson.

MADELEINE

Oh! Je n'ai plus assez faim pour monter cette petite côte-là.

BOURNERON

Ni moi.

MADELEINE

Brûlons la côtelette.

BOURNERON

Mais broutons le cresson.

MADELEINE

Pourquoi?

BOURNERON

J'ai envie d'herbe, une envie animale, ovine. Je me sens bête à en manger.

MADELEINE

Merci.

BOURNERON

Cette bêtise-là n'est pas à la portée de tous les idiots.

MADELEINE

Je l'espère bien.

BOURNERON

Et dire que voilà notre dernière journée de liberté, d'indépendance! Demain, j'aurai fait ma rentrée officielle. Toi, tu redeviendras Mme Bérieux, du nom de feu ton digne époux. Aujourd'hui encore, tu es à moi, à moi seul! Tu es ma prisonnière, la prisonnière de mon amour, de notre amour. Je bois à la séquestrée de la place Vendôme.

MADELEINE, *riant*

Tu es stupide.

BOURNERON

Tu vois, je ne te le fais pas dire. Sais-tu que tu as eu là une idée charmante, une idée qui vaut son pesant de baisers? Car c'est toi qui m'as suggéré de rentrer ici un jour plus tôt que nous n'étions annoncés... Pour tout le monde, nous ne revenons que demain, séparément, bien entendu! Nous faisons, aujourd'hui, la garçonnière buissonnière.

MADELEINE

Ça rime.

BOURNERON

Riche, mais surtout agréable. Aujourd'hui, liberté pleine; nous pouvons faire toutes les folies; personne ne sait où nous sommes; l'huis est clos; le monde nous ignore.

MADELEINE

Pas tout à fait. J'ai télégraphié à Marie Gabin de venir me voir.

BOURNERON

Bah! Marie, ce n'est pas une femme. C'est la marraine de notre liaison.

MADELEINE

C'est aussi mon amie, ma plus ancienne, ma seule amie. Je l'aime beaucoup, tu sais.

BOURNERON

Et moi donc! Si on s'embrassait à la santé de cette chère Marie!

MADELEINE

Avec plaisir. (*Entre Louis.*) (*Riant.*) Trop tard! le cresson.

BOURNERON

Qu'il soit le bienvenu tout de même! Louis, la suite, toute la suite, comme nous disions à la crémerie, il y a quelque quarante ans.

MADELEINE

Chut!

BOURNERON

Et laisse-nous.

LOUIS

Dois-je servir le tout ensemble; le jambon, le fromage, les fraises, le café?

BOURNERON

Le tout pêle-mêle, sauf le café, bien entendu.

(*Louis sort.*)

MADELEINE

Non, pas de café, c'est inutile. Ça ne te vaut rien, tu sais bien.

BOURNERON

Je sais... je sais que tu t'imagines que ça ne me vaut rien... Maintenant...

(*Il veut l'embrasser.*)

MADELEINE, *se dégageant*

Nous avons tout le temps. Tu n'attends personne, toi?

BOURNERON

Personne.

MADELEINE

Pas même ta fille, ton Emilienne, ton enfant chérie?

BOURNERON

Pas même. J'aurais été heureux de l'embrasser avant les autres. Mais je n'ai pas voulu que notre exquise solitude à deux fût troublée, même par elle.

MADELEINE

Et cependant...

BOURNERON

Et cependant je suis impatient de la voir. Avant toi, c'est le seul être qui m'ait aimé, et que j'aie vraiment aimé. Le cœur de cette petite, ça a été toute ma richesse jusqu'au jour où je t'ai rencontrée. Je sais la tendresse qu'elle a pour moi; elle sait celle que j'ai pour elle. Nous pouvons compter l'un sur l'autre comme deux camarades qui seraient devenus deux amis.

MADELEINE

Ce doit être délicieux, cette confiance.

BOURNERON

Surtout cette sécurité. C'est délicieux, en effet, et rare!

MADELEINE

Je voudrais la connaître, ton Emilienne. Je suis sûre que je l'aimerais.

BOURNERON

Tu l'adorerais. Mais, sois tranquille, tu la connaîtras; je n'attends que l'occasion favorable. (*Louis apporte les plats.*) C'est bien, merci! Ah! j'oubliais, nous y sommes pour Mme Gabin. Dès qu'elle arrivera...

LOUIS

Bien, monsieur... (*Il sort.*)

MADELEINE, *mangeant*

Tu disais? Ah! oui! Et ton autre fille?

BOURNERON, *mangeant*

Jeanne? Elle est gentille, mais assez indifférente; et puis, elle habite l'Alsace toute l'année. Mon gendre a là-bas des terres qu'il exploite. Il y a des douanes entre nous.

MADELEINE

C'est tout dire.

BOURNERON

N'est-ce pas? Quant à Pierre, c'est un brave garçon, correct et sérieux, mais qui n'a jamais eu pour son papa des élans désordonnés. Depuis qu'il a épousé sa Jenny, il s'est encore un peu détaché de moi; et, aujourd'hui, nous n'avons plus guère que des relations d'affaires; je lui ai cédé ma maison; il me doit certains comptes qu'il me rend aux heures d'échéance, et il vient avec son bambin me souhaiter très exactement la bonne année le premier janvier. Nous n'avons pas la même façon de comprendre la vie tous les deux, heureusement!

(*Il veut l'embrasser.*)

MADELEINE, *se dégageant*

Allons, sois sérieux. Dis-moi, est-ce qu'il est au courant de notre liaison?

BOURNERON

Probable, et probable aussi qu'elle lui déplaît. Il ne s'en est jamais ouvert à moi; il aurait été bien reçu, je t'en réponds! Mais je sais ce que ne pas parler veut dire; il faudra bien qu'il en prenne son parti, sinon...

MADELEINE

Oh! Je t'en prie, pas d'éclat, pas de scandale! Ne mettons pas les torts de notre côté. Si ton fils fait la tête, tu sais que mon beau-frère...

BOURNERON

Oui, oui. Eh bien, s'ils se mettaient à aboyer les uns ou les autres, je sais le bon moyen de les museler tous. Je suis libre, indépendant, majeur, je crois du moins. Si l'on fait mine de nous embêter... (*Faisant le geste de ceindre une écharpe.*) Mossieu le maire!

MADELEINE, *lui mettant la main sur la bouche*

Pas de grands mots. Pas de menaces. Et puis, pour être heureux, il ne faut pas faire son bonheur contre quelqu'un; il faut le faire pour soi.

BOURNERON

Pensée profonde. D'ailleurs, rien ne presse, puisque nous n'avons pas attendu cette formalité pour... (*Il l'embrasse.*) Quelques fraises?

MADELEINE

Merci, j'ai fini.

BOURNERON

Mais ce n'était pas pour toi, vilaine égoïste, c'était pour moi. (*Il la sert.*) Je veux manger ces fraises-là dans ton assiette.

MADELEINE, *tendant son assiette*

Alors, voilà!

BOURNERON, *mangeant*

Tu es exquise.

MADELEINE

Non. Je prends ma revanche. Je me rattrape. J'ai à oublier que j'ai été pendant six ans la femme d'un sous-directeur au ministère de la Justice. Ah! mon pauvre ami, ce que j'en ai vu, reçu, fréquenté, entendu, subi, de fonctionnaires, de gens officiels, de gens graves, de gens empesés, de gens ridicules, de gens ennuyeux! C'est inimaginable!

BOURNERON

Passe-moi le sucre, mais casses-en encore!

MADELEINE

Sur tous ces bonnets de nuit, ma foi non! ils n'en valent pas la peine! Le principal est que je les ai jetés par-dessus les moulins.

BOURNERON

Ça n'a pas été sans peine.

MADELEINE

Dame! Mets-toi un peu à ma place. J'avais des années de bourgeoisie administrative sur la conscience. On ne ramone pas une pareille suie de vertu en un quart d'heure.

BOURNERON

Fichtre non! (*Il veut l'embrasser.*)

MADELEINE

Assez! tu abuses!

BOURNERON

Le dernier! Un baiser à la fraise des bois! (*On frappe.*) Ah! zut! Entrez!

(*Louis entre avec une gerbe de fleurs.*)

MADELEINE

Des fleurs! Je te reconnais bien là. Cette gerbe est ravissante. (*Bas.*) Je te remercierai mieux tout à l'heure quand nous serons seuls.

BOURNERON

Hélas! ma chérie, n'ajoute pas un mot. Je suis confus... je suis... Enfin je ne veux pas escroquer ta reconnaissance; j'aime mieux avouer; ce n'est pas moi qui ai commandé ces fleurs. Je ne m'explique même pas...

LOUIS

Il y a un mot pour monsieur. (*Il sort.*)

BOURNERON

Pour moi! On m'envoie des fleurs! Et personne ne me sait de retour. Cela tient de la féerie! (*Regardant l'enveloppe, riant.*) Emilienne! Parbleu! J'aurais dû m'en douter. Décidément, la voix du sang... Et Dieu sait pourtant si je l'aime, ma gosse! (*Lisant :*) « Cher papa. Tu dois nous revenir demain. Je veux que, dès l'arrivée, ces fleurs t'apportent le salut joyeux de ma tendresse; il ne faut pas que tu trouves ta maison vide; je veux t'en faire les honneurs. D'ailleurs, j'ai comme une idée que je te verrai aujourd'hui... ces fleurs ne me précèdent que de quelques moments. Je suis à Paris où j'ai à faire; je passerai chez toi dans l'après-midi, et j'aurai peut-être l'heureuse surprise de t'y trouver. En tout cas, avant de rentrer à Saint-Germain, je tenterai

cette chance; les risques ne sont pas grands, et, si tu as la gentillesse d'être là, défends-toi bien, cher petit père, j'ai l'intention de t'étouffer de baisers. Ta Mily. »

Chère petite Mily!

MADELEINE

Comme tu l'aimes!

BOURNERON

Comme elle m'aime.

MADELEINE

Faut-il être jalouse?

BOURNERON

Non, ce n'est pas la même chose. C'est plutôt elle! Si elle savait...

MADELEINE

Quand nous serons amies, plus tard, je lui demanderai un grand pardon.

BOURNERON

Et elle te pardonnera, je la connais. Oh! mais à une condition, c'est que tu me rendes heureux.

MADELEINE

Sinon?...

BOURNERON

Sinon, je ne réponds de rien. C'est une vraie petite guerrière et, dès qu'on touche à ceux qu'elle aime, elle a des lueurs d'épée dans les yeux. Prends garde.

MADELEINE

Brr! mais elle est terrible!

BOURNERON

Non, mais elle aime bien.

SCÈNE III

LES MÊMES, MARIE GABIN

LOUIS, *annonçant*

Madame Gabin.

BOURNERON

Soyez la bienvenue, noble Marie!

MARIE

Bonjour, les amoureux!

BOURNERON

Les amants!

MARIE, *à Madeleine*

Il est terrible. Eh bien, et ce voyage?

BOURNERON

Exquis. Madeleine va vous le raconter; moi, je vous demande la permission d'aller réparer le désordre de ma toilette. J'ai honte.

MARIE

Oh! vous savez...

BOURNERON, *riant*

Oui, je sais. Mais ça ne fait rien. J'ai honte tout de même. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

MADELEINE, MARIE

MADELEINE, *à mi-voix*

Un service! Vite! Il faut absolument que je sorte une heure cet après-midi. Emmène-moi.

MARIE, *à mi-voix*

Hein?

MADELEINE

Sous n'importe quel prétexte.

MARIE

C'est pour cela que tu m'as télégraphié?

MADELEINE

Méchante!... Pas seulement.

MARIE

Qu'est-ce qui se passe?

MADELEINE

Des choses qui me bouleversent. J'aime beaucoup Julien, tu sais; j'ai consenti à ce voyage en Italie pour lui faire plaisir. Il est si gentil, si bon, si attentionné! Enfin...

MARIE

Tu perds un temps!

MADELEINE

C'est vrai. Eh bien, voilà : j'ai rencontré à Florence

un jeune homme qui m'a plu, oh! mais plu, presque autant que je lui plaisais...

MARIE

Ah! ah! Et comment le sais-tu? Il te l'a dit?

MADELEINE

Oui, rapidement, brutalement, un soir, dans le salon de l'hôtel. J'étais seule, je lisais les journaux illustrés. Il s'est approché de moi, m'a dit deux mots en passant, les deux mots définitifs, et a disparu. Ça a été une impression délicieuse.

MARIE

Je connais ça. Le grand frisson! entre les deux épaules. Continue.

MADELEINE

Comme par hasard, nous l'avons retrouvé à Venise.

MARIE

C'était évidemment un homme qui voyageait pour son plaisir.

MADELEINE

Oh! ne plaisante pas. C'est très grave.

MARIE

Tu l'espères bien. — Enfin, il t'a suivie de ville en ville. Le naïf Julien ne s'est aperçu de rien.

MADELEINE

De rien.

MARIE

C'est un débutant. Et aujourd'hui, à peine de retour, vous devez vous retrouver?

MADELEINE

Nous voulons nous parler. Nous n'avons pas encore pu.

MARIE

Et tu as compté sur moi?

MADELEINE

Tu es ma seule amie... et je l'aime. Oui, ça a été immédiat, irrésistible. Je l'ai aimé tout de suite, et j'aime pour la première fois. Réfléchis : j'ai été mariée à un homme...

MARIE

Je sais, je sais, toute la justice et tous les ministères en un seul bureaucrate.

MADELEINE

Pendant des années, il n'y a rien eu dans ma vie. Un jour, j'ai connu Julien; sa tendresse, sa grande bonté, l'ardeur de son dévouement passionné m'ont touchée. J'étais libre. J'ai consenti à me donner à lui et l'affection que je lui garde est très sincère, très profonde. Seulement, ça n'était pas de l'amour. Je le sais maintenant. Alors...

MARIE

Alors, va t'habiller; j'en sais assez... trop.

MADELEINE, *l'embrassant.*

Merci, ma chérie.

MARIE

Non, tu me remercieras plus tard... Si tu ne m'en veux pas.

MADELEINE

Oh! la vilaine parole! Comment peux-tu croire? Mais non, jamais, jamais... quand bien même...

MARIE

Je nous connais. Va t'habiller.

(Madeleine sort. Louis sert le café.)

SCÈNE V

MARIE *seule, puis* BOURNERON

BOURNERON

Vous êtes seule, sympathique Marie?

MARIE

Oui. Madeleine est allée s'habiller.

BOURNERON, *se versant une tasse de café.*

S'habiller! Pourquoi faire?

MARIE

Je l'emmène. Je vous l'enlève.

BOURNERON

Jamais de la vie. Je m'y oppose.

MARIE

Une heure.

BOURNERON

Pas dix minutes.

MARIE

J'ai besoin d'elle. Vous ne me refuserez pas?...

BOURNERON

Mais si!

MARIE

A moi? à votre marraine? Il faut qu'elle me rende un service... très délicat.

BOURNERON

C'est si délicat que cela?...

MARIE

Plus.

BOURNERON

Et si pressé?

MARIE

Soyez chic. Dites oui et ne discutez pas. Vous me devez bien ça.

BOURNERON

C'est vrai... Je suis un ingrat. Mais une heure, pas davantage, une heure sans faux-col.

MARIE

Je m'y engage.

BOURNERON

Alors, je vous pardonne. Tenez, Marie, aidez-moi donc à ranger ces fleurs.

MARIE

Avec plaisir.

(Un silence.)

VOIX DE MADELEINE

On ne vous entend plus. Qu'est-ce que vous faites tous les deux?

BOURNERON

Le ménage.

VOIX DE MADELEINE

Hein?

BOURNERON

Oui, Marie et moi, nous versons de l'eau dans des vases et nous nous disposons à y placer, aussi harmonieusement que possible, les fleurs que ma gosse vient de m'envoyer.

VOIX DE MADELEINE

Ça fait bien?

BOURNERON

Pas mal. Du moins, il nous semble. En clignant un peu de l'œil.. Pas, Marie?

MARIE

C'est charmant!

(*Nouveau silence. Marie a ouvert les journaux. Elle lit debout. Bourneron s'assied et prend un journal.*)

VOIX DE MADELEINE

Et maintenant, qu'est-ce que vous faites?

BOURNERON

Nous sommes dans les feuilles.

MADELEINE, *paraissant à la porte*

Après les fleurs. Marie et l'amateur des jardins, fable.

(*Elle rentre dans la chambre.*)

BOURNERON

En principe, tu sais, je suis plutôt... l'ours. Non, nous sommes plongés dans les gazettes. Pas, Marie?

MARIE

Noyés.

MADELEINE, *de la coulisse*

Tiens, c'est vrai! Il a dû se passer des choses sur la terre, depuis trois semaines?

MARIE

C'est à craindre.

MADELEINE, *de même*

Tout le monde ne nous a pas suivis en Italie.

BOURNERON

Louable discrétion.

MADELEINE, *de même*

Que dit-on?

BOURNERON

On se répète.

MADELEINE, *de même*

Que fait-on?

MARIE

Ce qu'on dit.

BOURNERON, *lisant.*

Tiens! Tiens!

MARIE

C'est intéressant?

BOURNERON

Pour moi, oui; vous ne connaissez pas. Il s'agit d'un de mes amis. Un charmant garçon, Henri Flavigny, le fils de l'usine Flavigny, d'Achères.

MARIE

Pardon! pardon! Je connais ça. Un grand garçon silencieux, grave et sérieux...

BOURNERON

Oh! sérieux! A faire frémir. On se demande où il va chercher toute cette gravité-là! Eh bien, lorsque le père Flavigny est mort (ç'avait été mon meilleur concurrent et mon meilleur ami), Henri, qui n'avait aucune vocation pour les lucilines et les motricines, a lâché l'essence pour la science. Il a fait ses études de médecin, comme s'il n'avait pas des rentes énormes, qu'il restitue d'ailleurs (c'est son mot) à la communauté. Il les consacre à des œuvres philanthropiques. On parle justement dans le journal de son dernier beau geste. Il vient de fonder un hôpital à Saint-Cloud.

MARIE

Et si c'était tout simplement un monsieur qui ne déteste pas la réclame?

BOURNERON

Non, au contraire, je suis sûr que cette note a été faite à son insu et lui sera très désagréable. Je le connais depuis toujours; c'est le plus ancien camarade de mes enfants.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADELEINE

MADELEINE, *habillée*

Voilà. Je suis prête.

BOURNERON, *menaçant*

Toi, tu sais!

MADELEINE

Marie t'a expliqué...

BOURNERON

Oui. Mal... Enfin, une heure! Battant.

MARIE

Tapant. Je n'ai qu'une parole.

BOURNERON

Ça m'étonnerait! Enfin, nous verrons bien. Filez. Il est trois heures. Toi, la voyageuse, je t'attends à quatre, sans faute. Promis?

MADELEINE, *l'embrassant*

Juré.

BOURNERON

A bientôt, la Marie!

MARIE

A tous les jours, le Julien!

BOURNERON

A la bonne heure!

(*Elles sortent par le fond; il les suit, laissant la porte ouverte. On aperçoit l'antichambre et la porte du palier. Bourneron ouvre cette seconde porte et, cérémonieusement, fait passer Madeleine qui sort en lui donnant sa main à baiser, puis Marie qui fait le même geste, comiquement. Bourneron referme la porte et reste quelques instants songeur. Au moment où il se dispose à rentrer dans le salon, on frappe à la porte du palier.*)

BOURNERON

Elle aura oublié quelque chose.

(*Il ouvre et se trouve en présence de son fils Pierre.*)

SCÈNE VII

BOURNERON, PIERRE

BOURNERON, *stupéfait.*

Pierre! Ah! ça, par exemple!

PIERRE

C'est une surprise.

BOURNERON

Oui.

PIERRE

On peut tout de même t'embrasser?

BOURNERON

Sans doute.

(Un temps.)

PIERRE

Tu as fait bonne route?

BOURNERON

Excellente.

PIERRE

Quand es-tu revenu?

BOURNERON

A l'instant. J'arrive.

(Un temps.)

PIERRE

Je te dérange?

BOURNERON

Pas du tout. Seulement, je ne m'attendais pas...

PIERRE

Tu ne m'attendais pas.

BOURNERON

Si tu veux. A ce propos, qu'est-ce que c'est que cette façon d'entrer chez les gens? Depuis quand frappe-t-on au lieu de sonner?

PIERRE

Depuis qu'on est forcé d'être ingénieux pour pénétrer auprès... des gens, comme tu dis. Je l'avoue, ce n'est pas très correct; c'est une petite supercherie.

BOURNERON

Qui est presque de l'effraction.

PIERRE

Fi! le gros mot! Après tout, c'est ta faute; tu obliges tes enfants à employer des moyens insidieux pour t'embrasser. Le seul coupable, c'est toi!

BOURNERON

Parbleu! Mais, dis-moi, tu savais donc que j'étais de retour?

PIERRE

Je l'espérais.

BOURNERON

Tu n'aurais pas frappé si tu n'en avais pas été sûr.

PIERRE

En effet, je venais d'en avoir la certitude... en montant.

BOURNERON

Parfait!

(Il s'assied. Pierre s'assied. Un silence.)

PIERRE

Tu es content de ton voyage?

BOURNERON

Enchanté.

PIERRE

Tu aimes l'Italie?

BOURNERON

J'en raffole.

PIERRE

Quand les affaires m'en laisseront le loisir, il faudra que, moi aussi, j'aille faire connaissance avec le Lido, la place Saint-Marc et le Grand Canal.

BOURNERON, *comiquement*

Canale Grande!

PIERRE

D'ailleurs, Jenny ne rêve que de Venise. Si je l'écoutais...

BOURNERON

Ecoute-la. — Elle va bien, ta Jenny?

PIERRE

Très bien, je te remercie.

BOURNERON

Et le crapaud?

PIERRE

Lucien est magnifique. Il a été très sensible à tes attentions; tes cartes de Florence l'ont enthousiasmé.

BOURNERON

C'est un bon crapaud. Je lui ai rapporté de Turin une Fiat minuscule qui marche comme une grande,

une Fiat vingt-quatre poneys qui fera sa joie et votre désespoir.

PIERRE, *riant*

Merci!

BOURNERON

Et les affaires?

PIERRE

Bonnes. Notre nouveau produit, l'électricine, fait fureur. On nous l'arrache.

BOURNERON

Tous mes compliments. Que dit Gardan?

PIERRE

Rien. Il se contente de rayonner.

BOURNERON

Parfait. Parfait. Alors, tout va bien?

PIERRE, *bizarre*

Tout.

BOURNERON

Non. Il y a quelque chose qui cloche.

PIERRE

Rien... rien!

BOURNERON

Mais si. Parle, voyons. J'arrive. J'ai le droit d'être mis au courant. Tu es maintenant le chef de la maison. Je reste le chef de la famille.

PIERRE

Sans doute. Mais il y a temps pour tout. Nous nous reverrons. Aujourd'hui, tu es fatigué; tu reviens de voyage : je m'en voudrais...

BOURNERON

Allons, pas de phrases. Je n'ai plus l'âge de ces petits ménagements ridicules. Tu as dit un mot de trop. Explique-le.

PIERRE

Tu le veux?

BOURNERON

Je l'exige.

PIERRE

Eh bien, mon cher papa, tu vas être très surpris. Il s'agit de toi.

BOURNERON, *très surpris en effet*

De moi?

PIERRE

Oui, de toi. Tu es quelqu'un dans Paris, une des plus importantes personnalités du monde industriel. Ne t'étonne donc pas qu'il puisse s'agir de toi.

BOURNERON

Je m'étonne tout de même; mais va, je t'écoute.

PIERRE

Ton absence a été très commentée.

BOURNERON

Par qui?

PIERRE

Probablement par des gens qui n'ont rien à faire; mais comme ils sont légion!

BOURNERON

Qu'est-ce qu'ils ont dit?

PIERRE

Ce qu'ils ont appris. La vérité, sans doute. Dispense-moi de te la répéter.

BOURNERON

Parce que?

PIERRE

Eh! mon Dieu, parce que, si c'est la vérité, tu pourrais éprouver quelque gêne devant moi.

BOURNERON

Vraiment!

PIERRE

Il me semble. Un homme de ta situation et de ton âge se doit à lui-même et aux siens de ne pas faire... certaines choses. Lorsqu'il les fait, il doit avoir assez d'habileté pour qu'elles restent secrètes. Ça n'a pas été le cas, voilà tout.

BOURNERON

Et tu me le reproches?

PIERRE

Dieu m'en garde! Je ne me permettrais pas... je t'exprime un regret, sans plus.

BOURNERON

C'est déjà trop. Si c'est là tout ce qui te préoccupe, ce n'est pas grave. En tout cas, cela me concerne seul et j'en fais mon affaire.

PIERRE

Cependant...

BOURNERON

Assez. Je n'admets pas de discussion entre nous sur ce point. Je suis d'âge à savoir me conduire. J'ai l'in-

tention de ne demander de conseils à personne, à personne, tu entends, moins encore d'en recevoir. Je regrette qu'il y ait tant d'oisifs à Paris; mais je ne suis pas responsable de l'intérêt gratuit que leur fainéantise veut bien me porter. Quand ils auront assez parlé de moi, ils passeront à un autre sujet de conversation et de diffamation, plus palpitant, j'espère... (*Se levant.*) Si c'est là tout ce que tu avais à me confier...

PIERRE

Non.

BOURNERON

Ah! il y a autre chose? (*Signe de Pierre.*)... qui ne me concerne pas?

PIERRE

Pas directement, mais qui t'intéresse au premier chef.

BOURNERON

Voyons.

PIERRE

Cette fois, il s'agit d'Emilienne.

BOURNERON, *tiquant*

Hein? Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? Emilienne? Vite, voyons, parle.

(*Il va aux fleurs et en casse une qu'il effeuille nerveusement.*)

PIERRE

Naturellement! tout de suite! Emilienne... tu ne tiens plus en place; tu piaffes d'impatience. Ah! tu as une façon de l'aimer qui n'est guère généreuse pour nous, les autres... Enfin, je passe... J'en aurais trop long à dire à ce sujet; et puis, depuis le temps, je me suis fait une raison.

BOURNERON

Laissons cela. Qu'as-tu à m'apprendre au sujet d'Emilienne?

PIERRE

Des choses ennuyeuses.

BOURNERON, *vivement*

Pour elle?

PIERRE

Pour nous surtout.

BOURNERON, *avec soulagement*

J'aime mieux cela.

PIERRE

Cela dépend. Emilienne est une charmante fille dont je suis le premier à apprécier les grandes, très grandes qualités. Elle est intelligente, artiste, généreuse, capable d'élans désintéressés, gaie, toujours d'humeur égale. Enfin, je comprends les sympathies qu'elle inspire et les amitiés qu'elle s'est créées... Seulement... elle oublie trop que le monde ne croit pas aux sympathies... blanches, aux amitiés... platoniques entre hommes et femmes, et elle est tout simplement en train de se compromettre.

BOURNERON

La belle affaire!

PIERRE

Pardon! Cela est très sérieux et tu serais de mon avis si... enfin, tu aurais été de mon avis, il y a deux ans...

BOURNERON

Pierre!

PIERRE

Excuse-moi; mais tu n'aurais peut-être pas affiché une morale aussi indulgente... avant. Je suis bien forcé, en ce moment, de faire le croquemitaine, puisque aussi bien vous avez tous l'air de ne plus vouloir tenir aucun compte de l'opinion. Chacun est libre, c'est entendu; mais nous demeurons, malgré nous, solidaires les uns des autres; nous avons encore tous des intérêts communs; il faudrait cependant ne pas l'oublier. Emilienne est ma sœur; elle est, de plus, la femme de Gardan, mon associé. Il m'est très pénible qu'on puisse parler d'elle avec malignité et tourner en ridicule le nom de son mari. Voilà pourquoi je me permets d'intervenir. J'ai l'air de me mêler de choses qui ne me regardent pas; c'est une erreur; elles me regardent.

BOURNERON

Admettons. Et avec qui Emilienne s'est-elle compromise, ces temps derniers?

PIERRE

Avec Henri.

BOURNERON

Flavigny? Ah! laisse-moi rire. Mais tout le monde sait que ce sont des camarades d'enfance.

PIERRE

Oui; mais quand des camarades d'enfance ne sont plus des enfants, leur camaraderie prend facilement un autre nom.

BOURNERON

Ils n'en sont pas responsables.

PIERRE

Affaire d'appréciation. Pour ma part...

BOURNERON

Tu accuses Emilienne?

PIERRE

Non, mais...

BOURNERON

Pierre, laisse-moi t'avertir à temps; tu deviens le plus fâcheux des censeurs; ton austérité, justifiée ou non, est en tout cas déplacée. L'honnêteté vraie n'a pas besoin d'avoir les dehors de l'honnêteté et j'aime mille fois mieux une honnête femme que les apparences condamnent qu'une coquine que son hypocrisie met à l'abri du soupçon. Or, je réponds d'Emilienne.

PIERRE

Eh parbleu! j'en aurais répondu comme toi jusqu'à ces derniers temps; mais, depuis six semaines qu'elle est installée à Saint-Germain, j'ai appris des choses qui m'ont déplu.

BOURNERON

Lesquelles?

PIERRE

Elle vient à Paris, où elle n'a que faire, presque tous les jours.

BOURNERON

Tu aimerais mieux la voir mourir d'ennui dans son parc!

PIERRE

Et elle y rencontre Henri. On les a vus ensemble.

BOURNERON

C'est donc qu'ils ne se cachaient pas. S'ils se retrouvaient secrètement, ils ne seraient pas assez bêtes...

PIERRE

A moins qu'ils n'aient prévu ce raisonnement et que justement...

BOURNERON

Tiens! Ta vertu te rend d'une subtilité! Tu es le Machiavel de l'honneur conjugal. Fichtre! Ta Jenny a diantrement raison d'être sérieuse. Elle ne serait pas de force. Au fait, je ne te demande pas pourquoi tu as tenu à me raconter toutes ces choses dès mon arrivée. Tu désires sans doute que je parle à Emilienne?

PIERRE

En effet... Tu as sur elle une grande influence. Tu pourras l'empêcher à tout le moins d'être imprudente. Le reste ne regarde qu'elle et son mari.

BOURNERON

C'est bien, j'aviserai. — Un cigare?

PIERRE, *refusant*

Merci.

BOURNERON

Tu ne sais pas ce que tu refuses. Il est italien et frauduleux. Il a traversé la frontière subrepticement.

PIERRE

Je ne fume qu'en sortant de table, jamais entre mes repas, tu le sais bien. Et puis, je ne trouve pas très piquant qu'un homme de ta situation s'amuse à jouer des niches à la douane.

BOURNERON

Pardonne-moi, j'avais oublié tout cela, nid à principes. — Attends. Je vais chercher ma petite Fiat. Tu l'apporteras à ton Lucien de ma part.

PIERRE

Mais ça ne presse pas.

BOURNERON

Si, je me connais, je n'aurais qu'à l'oublier dans une voiture ou dans un train. Il vaut mieux pour lui que tu t'en charges.

PIERRE

Comme tu voudras.

(Bourneron sort.)

SCÈNE VIII

PIERRE, *puis* ÉMILIENNE

Pierre fait quelques pas de long en large, consulte son calepin, regarde l'heure, boutonne son veston et s'assied. A ce moment, on sonne. Louis ouvre et introduit Emilienne. Il fait un geste de surprise en apercevant Pierre.

LOUIS

Monsieur vient tout de suite.

(Il sort.)

ÉMILIENNE

Tiens, tu es là? Bonjour, Pierre! Papa est de retour?

PIERRE

Oui.

ÉMILIENNE

Quel bonheur! Tu l'as vu?

PIERRE

Je viens de bavarder quelques moments avec lui.

ÉMILIENNE

Il va bien? Il a bonne mine?

PIERRE

Il est magnifique. Il a rajeuni.

ÉMILIENNE

A la bonne heure! Je vais bien l'embrasser pour la peine. Il le mérite. C'est un papa sérieux qui ne s'est pas fatigué, qui n'a pas fait de bêtises.

PIERRE

Euh!

ÉMILIENNE

Hein! quoi?

PIERRE

Rien.

ÉMILIENNE

Où est-il?

PIERRE

Dans sa chambre. Il est allé chercher un jouet qu'il a rapporté à Lucien. Il revient tout de suite. (*Ordres de Bourneron confus : paquet... salon.*) Tiens, je l'entends.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BOURNERON

Dès qu'il est entré, Emilienne se précipite sur son père qu'elle embrasse à plusieurs reprises. Baisers sonores.

ÉMILIENNE

C'est moi!

BOURNERON, *étourdi*

Je t'aurais reconnue les yeux fermés. Je dois être joli! Tu m'as saccagé.

ÉMILIENNE, *riant*

Pauvre papa! Je te plains!

PIERRE

Je vous laisse.

BOURNERON

Attends un moment. Louis fait le paquet et te l'apporte.

ÉMILIENNE, *à Pierre*

Ah! pendant que j'y pense, tire donc ton carnet, ton inséparable carnet, et écris : déjeuner dimanche, pas dimanche prochain, l'autre, Saint-Germain. Vous déjeunez tous à Saint-Germain, dimanche en huit. (*A son père.*) Toi aussi. Oh! nous n'acceptons pas d'excuses, Georges et moi. (*Elle le force à écrire sur un bloc-notes — A Pierre.*) Nous comptons sur vous. D'ailleurs, il y aura une surprise, qui n'en sera pas une, car je vais tout

de suite soulever le couvercle du pot aux roses; nous aurons les Grossmuler.

BOURNERON, *très étonné*

Non!

ÉMILIENNE

Si, ils arrivent de leur Alsace samedi en huit et nous les possédons le dimanche. Qu'on se le dise! Léopold vient pour affaires et Jeanne l'accompagne. Je ne sais pas si on rira. Mais on sera tous les fous de la famille. C'est inscrit?

PIERRE

C'est inscrit. (*Louis entre avec le paquet.*) Merci.

ÉMILIENNE

Embrasse bien Jenny pour moi et le petit.

PIERRE

Je n'y manquerai pas. (*A son père.*) Au revoir!

BOURNERON

A bientôt! Je passerai demain au bureau vous serrer la main.

PIERRE

Tu nous feras plaisir.

ÉMILIENNE

En tout cas, à dimanche en huit. Prenez le train de onze heures cinq. C'est le meilleur. On ira vous chercher à la gare.

PIERRE

Merci.

(*Il sort, reconduit par Bourneron.*)

SCÈNE X

ÉMILIENNE, BOURNERON

ÉMILIENNE, *tendant la joue*

Ma monnaie!

BOURNERON, *l'embrassant*

Tu ne te laisses pas refaire, toi, au moins! J'avais tout empoché, froidement... Faut que je rende gorge?

ÉMILIENNE

Un peu, mon père. Enfin! C'est toi tout de même!

BOURNERON

Enfin! Dirait-on pas que je viens de m'absenter quelque six mois. Trois semaines! En voilà une affaire!

ÉMILIENNE

Tu en parles à ton aise! Trois semaines sans toi! Ça m'a paru trois ans.

BOURNERON

Allons! allons! ne cherche pas à me faire trop de plaisir. Ça n'est pas généreux. Tu veux donc me manquer tellement dans l'avenir que je ne puisse plus partir?

ÉMILIENNE

Voui.

(*Bourneron s'approche et l'embrasse.*)

BOURNERON

Ça, c'est une dette. J'acquitte une dette. C'est pour les fleurs.

ÉMILIENNE, *les regardant*

Elles sont jolies.

BOURNERON

Elles te reflètent.

ÉMILIENNE, *touchée*

Eh! — Elles t'ont fait plaisir?

BOURNERON

Comme tout ce qui me vient de mon enfant chérie.

ÉMILIENNE

Quand les as-tu reçues?

BOURNERON

Il y a une heure à peu près.

ÉMILIENNE

Qu'est-ce que tu faisais?

BOURNERON

Je... hum!... Je finissais de déjeuner.

ÉMILIENNE

Le pauvre papa! il a déjeuné tout seul, ici, dans cet appartement sens dessus dessous. C'est très triste.

BOURNERON, *comiquement*

Très triste... Oh! tu sais, j'ai l'habitude.

ÉMILIENNE

Pourquoi ne m'as-tu pas écrit? Je serais venue te tenir compagnie.

BOURNERON

Cela t'aurait dérangée.

ÉMILIENNE, *le menaçant*

Répète voir un peu.

BOURNERON, *se garant*

Je m'en garderai bien. Je tiens à ma beauté; je n'en ai qu'une.

ÉMILIENNE

Tu sais, je te trouve froid avec moi.

BOURNERON

J'ai eu si chaud en Italie.

ÉMILIENNE

C'est joli, l'Italie?

BOURNERON, *comiquement*

C'est beau.

ÉMILIENNE

Tu as dû rencontrer là-bas un tas de gens de connaissance?

BOURNERON

Pas le moindre gens de connaissance.

ÉMILIENNE

Cependant tout le monde est allé en Italie, ce printemps.

BOURNERON

Oh! tu sais, l'Italie n'est qu'une botte, mais c'est une grande botte.

ÉMILIENNE, *taquine*

Le papier à lettres coûte cher dans ce pays-là?

BOURNERON

Il est hors de prix.

ÉMILIENNE

Tu m'as inondée de télégrammes et de billets en style napoléonien. Mais la bonne lettre sérieuse, où l'on met tout son cœur, où l'on fixe ses impressions pour sa petite fille qu'on prétend aimer, elle est restée dans le buvard de l'hôtel.

BOURNERON

Je la réclamerai.

ÉMILIENNE

Tu t'es très mal conduit avec moi, et cependant...

BOURNERON

Tu ne m'en veux pas.

ÉMILIENNE

Qu'en sais-tu?

BOURNERON

Je le devine. Je te connais comme si je t'avais faite.

ÉMILIENNE

Comme si! Je crois que tu viens d'insulter ma mère!

BOURNERON

Pardonne-moi, je suis d'une étourderie!

ÉMILIENNE

Un gamin, quoi!

BOURNERON

Eh bien, mademoiselle! et le respect?

ÉMILIENNE

Il a levé le pied en emportant la caisse des vertus familiales. Il a filé en Belgique.

BOURNERON

Pauvre France! (*Elle se lève.*) Où vas-tu?

ÉMILIENNE

Je m'en vais.

BOURNERON

Déjà! Eh bien, on ne se douterait pas que tu viens de vivre trois années de mortelles angoisses, loin de ton vieux père.

ÉMILIENNE

Méchant! non, voilà, tu comprends, je t'espérais, mais je ne t'attendais pas aujourd'hui. Tu comprends?

BOURNERON

Très bien. Ma présence te comble de joie... mais elle te gêne.

ÉMILIENNE

Oh! papa!

BOURNERON

Dame!

ÉMILIENNE

Tu n'es pas gentil de me taquiner. Ça me fait assez de peine d'être obligée de te quitter si vite.

BOURNERON

Obligée! Par qui?

ÉMILIENNE

Par le temps. Il est trois heures et demie et je reprends tout à l'heure le train pour Saint-Germain.

BOURNERON

Le train de?...

ÉMILIENNE

Je ne sais pas. Le premier que je trouverai.

BOURNERON

Tu ne vas pas me faire croire que tu es femme à rentrer à Saint-Germain à quatre heures et demie.

ÉMILIENNE

C'est ce qui te trompe. Je suis femme à.

BOURNERON

Un jour où la Malle des Indes me ramène dans tes bras, jamais de la vie.

ÉMILIENNE

J'ai du monde à dîner.

BOURNERON

Du monde! quel monde?

ÉMILIENNE

Du monde ennuyeux, du monde d'affaires, des relations qui sentent la naphta, enfin, des amis à Georges.

BOURNERON

Possible. Mais tes ordres sont donnés.

ÉMILIENNE

Mal. Il faut que je chambarde tout mon dîner. Ce

serait trop à long à t'expliquer. Au revoir, mon cher petit papa!

BOURNERON

Emilienne! Emilienne!

ÉMILIENNE

Plaît-il?

BOURNERON

Je ne suis pas content de toi.

ÉMILIENNE

Qu'est-ce que je vous ai fait, je vous prie?

BOURNERON

Vous ne m'avez rien fait, bien que vous veniez de me mentir de la façon la plus impudente.

ÉMILIENNE

Que dites-vous là, mon digne père?

BOURNERON

La vérité, mon indigne fille. Osez me jurer qu'en sortant d'ici vous allez directement à la gare Saint-Lazare prendre le premier train en partance pour Saint-Germain.

ÉMILIENNE

Le premier ou le second.

BOURNERON

Ou le troisième.

ÉMILIENNE

Quelques petites courses à faire avant de rentrer à la campagne.

BOURNERON

Emilienne, assieds-toi.

ÉMILIENNE, *très pressée*

Papa!

BOURNERON

Assieds-toi, je t'en prie. Je suis sérieux, maintenant.

ÉMILIENNE

Je t'en défie.

BOURNERON

Eh bien, tu vas voir. Emilienne, je ne suis pas content de toi.

ÉMILIENNE

Tu l'as déjà dit.

BOURNERON

Je le répète. Tu es la plus exquise des filles et la plus honnête des femmes. Mais tout le monde n'est pas forcé de le savoir. Donc... Donc... (*Il hésite.*)

ÉMILIENNE

Donc! Eh bien, *donc!* Ce *donc* qui ne sort pas! *Donc* quoi? *Donc*, tu me fais de la morale! Je suis exquise, je suis honnête, je suis un amour enfin et monsieur mon père s'offre des *donc* comme si ça ne coûtait rien. Allons, voyons, ce *donc*, ce *donc*, je meurs d'impatience.

BOURNERON, *riant*

Emilienne, il n'y a pas moyen d'être sérieux avec toi.

ÉMILIENNE, *se levant*

Alors, renonces-y et laisse-moi m'en aller.

BOURNERON

Non. Pas avant que je t'aie dit...

ÉMILIENNE

Quoi?

BOURNERON

Ce qu'on m'a dit.

ÉMILIENNE

Qui ça?

BOURNERON

La renommée.

ÉMILIENNE

En voilà une qui a une sale réputation!

BOURNERON

Ça, ça n'est rien. L'embêtant, c'est qu'elle salit la réputation des autres. Enfin, écoute, oui ou non, est-il vrai que tu viennes plusieurs fois par semaine à Paris?

ÉMILIENNE

Oui, il est vrai.

BOURNERON

Et jamais à l'insu de Georges?

ÉMILIENNE

Jamais. Quand je viens à Paris et que je ne le lui dis pas, c'est uniquement pour m'épargner une scène. C'est mon droit, je pense. Si Georges n'était pas un homme qui fait des scènes, un jaloux, un absurde jaloux, je le lui dirais; mais comme c'est Ronchonot lui-même, il m'arrive de faire la carpe, j'en conviens.

BOURNERON

Et pourquoi venons-nous si souvent dans la capitale?

ÉMILIENNE

Parce que nous trouvons qu'une capitale a plus d'attraits qu'un chef-lieu de canton. Si tu crois que c'est drôle, toi, la Laye?

BOURNERON

Quelle Laye?

ÉMILIENNE

Celle en qui se trouve notre Saint-Germain.

BOURNERON

Soit! mais la renommée ne s'en tient pas là.

ÉMILIENNE

Ah! Qu'est-ce qu'elle chante encore, celle-là?

BOURNERON

Elle ne chante pas, elle glose.

ÉMILIENNE

Ah!... et que glose-t-elle, s'il vous plaît?

BOURNERON

Qu'on rencontre madame par les rues et les boulevards en compagnie de jeunes gens.

ÉMILIENNE

Votre renommée, mon cher papa, est une tourte, vous le lui direz de ma part. (*Riant.*) Des jeunes gens, on me voit me promener avec des jeunes gens!... Papa, avoue-le, c'est une histoire de brigands que tu m'as rapportée des Calabres, exprès pour me faire pouffer et me mettre en retard! dis, c'est ça?

BOURNERON

Non, non! Je plaisante parce que tu ne me laisses pas le temps d'être grave et digne comme je le devrais... mais c'est sérieux. Tu veux que je mette les points sur les *i*? Je les mets. Il paraît que tu te compromets avec Henri. Voilà.

ÉMILIENNE

Henri Flavigny?

BOURNERON

Probable, à moins qu'il n'ait changé de nom depuis mon départ.

ÉMILIENNE

A la bonne heure. Ça, c'est net; c'est idiot, mais c'est net.

BOURNERON

Je le sais bien que c'est idiot. Je suis sûr de toi comme de moi-même... plus que de moi-même; mais enfin, que veux-tu? le monde est le monde, c'est-à-dire quelque chose de pas joli, oh! non, de pas joli du tout; seulement, voilà, quand on en est, le moyen de ne pas compter avec lui?

ÉMILIENNE

Il m'embête ton monde, et, en plus, il me dégoûte, voilà aussi.

BOURNERON

C'est bien mon opinion sur lui, mais enfin...

ÉMILIENNE

Ecoute, mon cher petit papa, envoie tes *mais* et tes *enfin* rejoindre tes *donc*. C'est ce que tu as de mieux à faire pour le moment. Ta morale est très gentille, mais tu es bien plus gentil qu'elle, et entre nous je t'aime mieux sans elle.

BOURNERON

Mais, sapristi, on jase.

ÉMILIENNE

Eh bien, sapristi, on déjasera. Et, si l'on ne déjase

pas, on s'en fichera comme on s'en est toujours fichu. Voilà! Mets-toi bien dans la tête, dans ta chère tête de vieux papa adoré, que je ne vais pas être assez bête pour rompre avec Henri une intimité qui date de toujours, parce qu'il a plu à la pimbêcherie de trois vieilles toupies de s'en effaroucher.

BOURNERON

C'est précisément ce que j'ai dit.

ÉMILIENNE

A qui?

BOURNERON

... A la renommée.

ÉMILIENNE

Elle doit avoir une sale tête, ta renommée!

BOURNERON

Mais non, mais non.

ÉMILIENNE

Je ne me suis jamais gênée pour sortir avec Henri quand j'en avais envie; ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai. Et tu m'approuves.

BOURNERON

C'est-à-dire... pas tous les jours, tout de même.

ÉMILIENNE

Quand ça me plaira. Je n'ai de comptes à rendre à personne.

BOURNERON

Cependant... Georges...

ÉMILIENNE

C'est affaire entre lui et moi, pas vrai?

BOURNERON

Evidemment.

ÉMILIENNE

Tu vois! — D'ailleurs...

(*Elle vient de découvrir une voilette sur la cheminée et joue avec.*)

BOURNERON

Qu'est-ce que c'est que ça?

ÉMILIENNE, *négligemment.*

Ça, c'est une voilette.

BOURNERON

Ah!

ÉMILIENNE

C'est même une voilette qui sent très bon.

BOURNERON

Comment, elle n'est pas à toi?

ÉMILIENNE

Tu plaisantes. Attends un peu, je vais te dire le parfum.

BOURNERON

Qu'est-ce qu'elle vient faire ici, celle-là?

ÉMILIENNE

On se le demande. Attends...

BOURNERON, *voulant s'en emparer.*

Rends-la-moi.

ÉMILIENNE, *s'échappant.*

Tout de suite. Ça, c'est de l'eau de Cologne russe avec un soupçon de Chypre, un soupçon, tu entends!

BOURNERON

Hou!

ÉMILIENNE, *lui jetant la voilette.*

Tiens! cache-la bien. Une autre fois, avant de te lancer dans la haute morale et de mettre toutes voiles dehors, tu feras bien de commencer par mettre toutes voilettes dedans.

BOURNERON

Fille de Noé, va!

ÉMILIENNE

Pardon! Noé était paf... tandis que toi!... C'est magnifique... Tous mes compliments. J'ai un père flatteur.

BOURNERON

Un mot de plus, et je te maudis.

ÉMILIENNE

En attendant, moi, je te pardonne; mais n'y reviens plus.

(*Elle lui tend sa joue à baiser. Il l'embrasse. A ce moment, on frappe.*)

BOURNERON, *à Emilienne, qui lui a fait signe.*

Oui, oui.

ÉMILIENNE

Tu sais ce que c'est? le signal. Trois petits coups légers. Des coups de bec de petit oiseau familier cognant à la fenêtre. Je te gêne? C'est bien fait. Fallait me laisser partir tout à l'heure. Elle est jolie; dis? Sûr, elle est

jolie! tu es un homme de goût. Mon cher moraliste, vous avez bien mal choisi votre temps pour faire un prêche. Je voudrais bien la voir avant de filer. Y a pas mèche? Dis donc, au moins, tu ne l'aimes pas plus que moi? Ni même autant? Tu me le jures? C'est que, si tu me trompais de cette façon-là, si ton cœur m'était infidèle, tu sais, je ne répondrais pas de moi. Tu jures?

BOURNERON

Oui, enfant terrible. Mais où vas-tu prendre toutes ces histoires? C'est un fournisseur.

ÉMILIENNE

Un fournisseur? Tu n'as pas honte de mentir comme ça à ton âge, je veux dire aussi maladroitement. Eh bien, soit! Je n'ai pas besoin de me gêner avec un fournisseur. J'ouvre la porte toute grande et je sors.

BOURNERON, *la retenant.*

Non! Attends une minute.

ÉMILIENNE

Oui... Il faut laisser au fournisseur le temps d'enlever sa voilette. Dis donc, conseille-lui autant que possible de ne pas l'oublier en s'en allant. Et embrasse-moi bien fort une dernière fois; il en restera moins pour le fournisseur.

BOURNERON

Ah! méchante fille! (*Il l'embrasse.*)

ÉMILIENNE

Chut! Plus bas! Il pourrait entendre et s'imaginer... (*Tendant l'oreille.*) Plus rien, *il* doit être dans la cuisine. Je crois que je peux m'évader.

BOURNERON, *qui a ouvert comiquement la porte de l'antichambre.*

Oui, la voie est libre.

ÉMILIENNE

Sur la pointe des pieds. Les fournisseurs ont l'ouïe très fine, cette année.

BOURNERON, *riant.*

Quelle gosse!

ÉMILIENNE, *à la porte.*

Vite, un dernier et je me sauve. (*Il l'embrasse.*) Hein! si elle nous voyait! Quelle scène, mon pauvre papa!

(*Madeleine est descendue tout doucement et, au moment où Bourneron se retourne, elle se se trouve face à face avec lui.*)

SCÈNE XI

BOURNERON, MADELEINE

MADELEINE

Tout de même! Si j'étais jalouse! Tu sais, elle est charmante!

BOURNERON

Mieux.

MADELEINE

Et je comprends que tu en sois fou.

BOURNERON

S'pas?

MADELEINE

Aussi, je te pardonne... (*Elle l'embrasse.*) Mais à une condition...

BOURNERON

Ne la dis pas et pardonne-moi encore. (*Il l'embrasse.*) Ah! Quand je pense à ma jeunesse! Que n'ai-je été vieux toute ma vie!

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

CHEZ LES GARDAN, A SAINT-GERMAIN

Une terrasse d'où l'on découvre toute la vallée de la Seine. A droite, véranda et perron. On sert le café.

SCÈNE PREMIÈRE

BOURNERON, PIERRE, GARDAN, GROSSMULLER, FLAVIGNY, EMILIENNE, JENNY, JEANNE.

(Au lever du rideau, ils descendent de la véranda. Jenny et Jeanne d'abord, se donnant le bras; puis Pierre et Gardan; puis Grosmuller et Flavigny, enfin Emilienne et Bourneron.)

GROSSMULLER, *accent alsacien très léger.*

Belle journée, hein?

FLAVIGNY

J'espère que vous n'en avez plus de pareilles en Alsace depuis qu'ils l'ont annexée.

GROSSMULLER

Bien sûr!

JENNY, *à Jeanne.*

Tu vois! D'ici, on découvre la Seine... là, ce miroitement sous les arbres; et là, un peu plus loin, ces masses sombres, c'est la forêt de Saint-Germain.

GARDAN, *s'approchant.*

L'admirable forêt de Saint-Germain! J'ai donné ordre d'atteler le landau. Nous vous en ferons les honneurs cet après-midi, chère petite exilée, ainsi qu'à votre Alsacien de mari.

JEANNE

Nous serons ravis. Ce sont vos domaines, mon cher beau-frère?

GARDAN

Presque, puisque la forêt appartient à l'Etat, et qu'aujourd'hui, l'Etat, c'est nous.

FLAVIGNY, *bas, à Emilienne.*

Contente?

ÉMILIENNE, *bas, à Flavigny.*

Mieux. Heureuse. J'ai mon cher papa, et tu es près de moi. Tout ce que j'aime. Tu me dois ce beau temps. tu sais. C'est vrai. Il fait radieux en moi... et je rayonne. Allons, ingrat, qu'est-ce que tu attends pour me remercier?

FLAVIGNY, *bas, à Emilienne.*

La minute où nous serons seuls.

ÉMILIENNE, *s'avançant.*

Hôtes! Vos cafés refroidissent. Il y a un morceau dans toutes les tasses. Et toi, *my dear* papa?

BOURNERON

Merci. Je ne prends plus de café; il paraît que ça ne me vaut rien. On m'a interdit le café.

ÉMILIENNE, *malicieusement.*

Qui ça, on?

BOURNERON, *avec un sourire.*

Mon médecin.

ÉMILIENNE

Enfin, tu te sens bien? Tu es à ton aise?

BOURNERON

Je digère délicieusement un déjeuner qui fut délicieux.

ÉMILIENNE

Oh! Je t'en prie! Eh bien, si tu étais chic, tu t'inviterais plus souvent.

GARDAN

Emilienne a raison. Depuis quelque temps, vous nous négligez singulièrement, mon cher beau-père.

BOURNERON

Vous savez, Saint-Germain, ça n'est pas précisément dans la banlieue de Florence.

JENNY

A vous entendre, on s'imaginerait que vous venez de passer trois ans en Italie.

ÉMILIENNE

N'est-ce pas? Et il y est resté tout juste trois semaines. Et il y a près de deux mois que nous sommes installés ici. Or, en tout, j'ai compté, tu es venu trois fois.

BOURNERON

Fi! tu as une âme de caissière. D'ailleurs, de quoi te plains-tu? Je te vois presque tous les jours à Paris.

ÉMILIENNE

Presque! Et puis, ce n'est pas la même chose. Et puis, le soir, tu pourrais très bien rentrer dîner avec Georges.

GARDAN

Vous n'auriez qu'à passer me prendre au bureau vers six heures. Je serais ravi...

BOURNERON

Ce n'est pas l'envie qui m'en manque.

PIERRE, *ironique.*

Seulement, tu ne peux pas.

BOURNERON

Eh oui!

ÉMILIENNE

Tu n'as pas le temps?

BOURNERON

Comme tu dis!

ÉMILIENNE

Un monsieur qui n'a rien à faire!

BOURNERON

Justement. Si tu savais comme c'est absorbant de n'avoir rien à faire, surtout quand, pendant trente-cinq ans, on a eu à faire par-dessus la tête. Aujourd'hui, je me la coule sucrée. C'est bien mon tour. Je bats une flème savoureuse.

ÉMILIENNE

Alors, c'est un travail de venir nous voir?

BOURNERON

Tu es bête!

ÉMILIENNE

Tiens! Tu es comme les collégiens qui se rasent en famille. Sous le premier prétexte, ils se défilent.

BOURNERON

Non! Mais fais-moi une scène pendant que tu y es!

ÉMILIENNE

Mon cher papa, j'en meurs d'envie.

BOURNERON

Eh bien, ma chère fille, ne mourez pas et soulagez-vous, je vous en prie.

(*Ils remontent. Pendant ce coin de scène, les autres ont fini de prendre le café.*)

GARDAN, *se levant.*

Dites donc, Henri, en attendant que la voiture soit attelée, si on y allait d'un petit billard?

FLAVIGNY

Mon Dieu! C'est une distraction innocente.

GARDAN

Et hygiénique, donc! Trente points?

FLAVIGNY

Pourquoi pas, après tout? La vie est courte. Dépêchons-nous.

(*Ils sortent à droite.*)

BOURNERON, *redescendant.*

Et moi, mes chers enfants, je vais vous demander la permission d'aller faire une petite sieste. Je me suis couché tard et j'ai un soupçon de migraine.

ÉMILIENNE

Ah! Ah!

BOURNERON

Une heure de repos, il n'y paraîtra plus.

ÉMILIENNE, *passant.*

Eh bien, si tu le permets, je vais t'installer. J'ai des coussins admirables. On baissera les stores. On ouvrira les fenêtres et la porte pour que tu aies de l'air et...

BOURNERON

Tu sais, toi, je te défends de trop me gâter. Je n'aurais qu'à y prendre goût. Je ne démarrerais plus d'ici.

ÉMILIENNE

Vrai? Oh! alors, défends-toi bien. Je vais t'assassiner d'attentions.

BOURNERON, *très tendrement.*

Parricide!

(Ils entrent dans la véranda.)

SCÈNE II

PIERRE GROSSMULLER, JEANNE, JENNY

GROSSMULLER, *s'asseyant.*

Elle est ravissante, la propriété de Gardan. Ah! on voit que la maison Bourneron et Gardan n'a pas eu trop

à souffrir du malaise général des affaires. Pendant qu'ici vous tuez le veau gras tous les ans, nous, nous devons nous contenter de vaches maigres. Et elles maigrissent encore chaque année, les bougresses.

PIERRE

C'est un mauvais moment à passer et qui passera. Nous, en effet, nous n'avons pas à nous plaindre. Nous n'avons qu'à laisser aller les choses pour qu'elles aillent bien. Mais ça ne nous empêche pas d'avoir de gros ennuis.

JEANNE, *à Jenny.*

Ah! oui, au sujet de papa! Ta lettre nous a mis au courant. Alors sa liaison avec cette Mme Bérieux dure toujours?

PIERRE

Plus que jamais. Papa s'est recréé avec elle une véritable existence. Elle l'a déjà presque complètement détaché de nous. Un jour ou l'autre, ça tournera mal, fatalement. A l'âge de papa... une bêtise est vite commise.

GROSSMULLER, *un peu épais.*

A tous les âges.

PIERRE

Et je ne sais pas ce que je donnerais pour l'en empêcher.

JEANNE

Oui, mais comment?

PIERRE

Ah! voilà. Ce n'est pas commode. Cependant, en cherchant bien... Je voudrais commencer par les séparer d'abord. Après, je m'arrangerais.

JEANNE

Tu as une idée de derrière la tête?

PIERRE

Peut-être, mais je ne veux pas en parler encore.

JENNY, *regardant du côté de la véranda.*

Chut! Voici Emilienne.

JEANNE

Est-ce qu'elle est au courant?

PIERRE

Vaguement; mais, elle, tout ce que fait papa!

JEANNE

Ça dépend. Elle a pour papa, tu le sais, une affection exclusive, jalouse, et je ne serais pas étonnée... Si elle savait la vérité vraie sur cette liaison, elle prendrait peut-être les choses moins à la légère.

PIERRE

Tiens! c'est juste. Je n'avais pas pensé à ça.

SCÈNE III

LES MÊMES, EMILIENNE

ÉMILIENNE

Qu'est-ce que vous complotez-là tous les quatre?

PIERRE

Nous parlions de papa.

ÉMILIENNE, *gaiement.*

A la bonne heure! Et qu'est-ce que vous disiez?

PIERRE

Je leur apprenais la vérité.

ÉMILIENNE

Oh! mon Dieu! dirait-on pas? J'imagine qu'elle n'a rien de bien terrible, ta vérité.

PIERRE

De terrible, c'est possible, mais d'inquiétant, c'est autre chose, parfaitement, d'inquiétant, surtout pour l'avenir.

ÉMILIENNE

Laisse donc l'avenir tranquille. On a bien déjà assez à faire avec le présent. Et puis, personne ne peut le deviner, l'avenir.

PIERRE

Non, mais avec un peu de perspicacité, on peut essayer de le prévoir, — et il y a des cas où l'on doit essayer. Celui de papa, par exemple...

ÉMILIENNE

Tu trouves que papa se dérange, qu'il n'est pas sérieux. Pour sûr, il ne l'est pas autant que toi, heureusement d'ailleurs!

JENNY

Pierre craint avec juste raison que votre père... un jour...

ÉMILIENNE, *ironique.*

Ne fasse des dettes?

JEANNE

Non, il n'est pas question de cela. Papa ne dépense même pas ses revenus.

PIERRE

Et quand [illegible] il dépenserait ses revenus, plus que ses revenus! [illegible] que cela serait de nature à nous [illegible] sais bien que tout ce que nous avons serait à [illegible] de papa, s'il en avait besoin.

ÉMILIENNE

Alors, qu'est-ce qu'on peut craindre? Je ne vois pas. Papa s'amuse! Mon Dieu! le grand crime! Il n'a déjà pas eu la [illegible] si gaie!

JEANNE

S'il ne faisait que s'amuser, nous ne dirions rien.

ÉMILIENNE

Vous êtes gentils.

JENNY

Non. C'est beaucoup plus grave ; il a une liaison.

ÉMILIENNE

Voyez-vous!

PIERRE

Ne raille pas. Il est l'amant d'une femme qu'il aime beaucoup.

ÉMILIENNE

Mais tant mieux!

PIERRE

Tu ne veux pas comprendre. Cette femme, il en est éperdument épris.

ÉMILIENNE, *saisie.*

Allons donc!

PIERRE

Ah! tu vois! tu ne blagues plus! Et tu as raison. Je te raconterai en détail ce que je sais; nous craignons... toutes les folies. S'il avait la tête tournée, par exemple, au point...

ÉMILIENNE, *riant nerveusement.*

De l'épouser?

PIERRE, *avec autorité.*

Tu ne crois pas si bien dire; il y a pensé... il y pense.

ÉMILIENNE, *vivement.*

Ce n'est pas vrai! (*Se reprenant.*) Eh bien, mon Dieu, après tout, c'est son droit. Papa est libre. Il est d'âge à savoir ce qui lui convient. Cela ne nous regarde pas. Il n'a pas à nous demander notre consentement.

PIERRE

Pardon! il peut se ruiner si ça lui fait plaisir; cela le regarde seul. Mais il n'a pas le droit, sans nous consulter, d'introduire dans la famille une étrangère, surtout... enfin, je m'entends. S'il se produisait un scandale, est-ce que nous n'en serions pas tous atteints et de la façon la plus grave? Seulement, toi, dès qu'il est question de papa, même s'il a tort, tu lui donnes raison. Ce n'est pas pour rien que tu as toujours été son enfant chérie, sa chouchoute.

ÉMILIENNE

Pierre, pas de mots blessants, je t'en prie. J'aime papa, c'est vrai, et il m'aime et nous avons raison de nous aimer. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je détesterais papa que je n'en trouverais pas moins monstrueux de l'empêcher de vivre à sa guise et d'être heureux comme il lui plaît. Tu parles de scandale possible, mais

il n'y a pas de scandale plus grand que celui qui consiste à faire violence à un être et à lui briser le cœur, fût-ce au nom des principes les plus respectables, fût-ce au nom de cet honneur familial dont tu t'es institué le gardien! Quels que soient tes projets, ne compte pas sur moi.

(Un silence.)

PIERRE, *éclatant de rire.*

Et allez donc! Ah! tu es bien toujours la même soupe au lait, ma pauvre petite Emilienne. Dona Quichotte! De grands emballements sans objet, et des charges à fond de train contre des moulins à vent qui ne tournent même pas. Qui te parle de faire violence à papa? Tiens! tu es stupide.

GROSSMULLER

Mais il ne s'agit pas de cela.

JEANNE

Au contraire, il s'agit d'être utile à papa.

JENNY

De le défendre contre lui-même.

JEANNE

De le guérir tout doucement d'un amour qui commence à devenir dangereux, à lui faire perdre la tête.

PIERRE

Enfin, le vois-tu venant ici nous rendre visite avec une dame à son bras, une dame qu'il nous préférerait, qui serait désormais sa confidente, sa vraie confidente, sa seule amie, et à qui il donnerait le plus intime, le plus secret de son cœur? Le vois-tu?

ÉMILIENNE

Non. Je ne le supporterais pas, d'ailleurs. Ça me ferait trop de peine.

PIERRE

Eh bien, alors, ne t'emporte pas et écoute-moi posément. Ce que je voulais vous proposer, ce n'était ni bien méchant, ni bien terrible, et je ne m'attendais pas, pour si peu de chose, à déchaîner de tels orages. L'idée m'est venue de tenter une expérience qui, suivie de succès, aurait tout ramené dans l'ordre, sans heurt, sans cassure. Au fond, papa n'est peut-être pas aussi attaché à cette femme qu'il se l'imagine. S'il cessait de la voir pendant quelque temps, peut-être s'apercevrait-il qu'elle lui est moins indispensable qu'il ne le croit. Alors j'ai pensé que si vous lui offriez, par exemple, d'aller avec vous en Alsace et d'y passer quelques semaines, en insistant bien, il se laisserait peut-être convaincre... ce serait toujours un premier pas de fait. On verrait ensuite.

JEANNE

Il n'y a là rien de terrible, en effet. D'abord, nous serions ravis, Léopold et moi, d'avoir papa un peu à nous, pendant quelque temps.

GROSSMULLER

Ravis. On pêcherait, on chasserait, on battrait les bois de compagnie. Ce serait charmant.

JEANNE

Cela le dépayserait, l'arracherait à des habitudes qui ne sont peut-être que des habitudes...

GROSSMULLER

Ah! les habitudes!

JEANNE

Lui laisserait tout le temps de réfléchir, de se consulter... Tu ne trouves pas cette idée à la fois ingénieuse et raisonnable, Emilienne?

ÉMILIENNE

Si! Je trouve cette idée excellente, mais je connais papa. Il refusera.

PIERRE

Qu'est-ce qu'on risque d'essayer? Et puis, en s'y prenant bien... Tiens! Si toi, par exemple, tu l'entreprenais, gentiment, persuasivement, comme tu sais le faire quand tu veux. Et regarde; si tu réussissais, tu serais sûre de n'avoir rien perdu de son affection, de sa tendresse. Tu serais sûre de l'avoir toujours autant à toi. Ce serait là un succès significatif.

ÉMILIENNE

C'est vrai. Mais, si j'échoue...

PIERRE

Si tu échoues, ma petite Emilienne, alors nous aviserons. Mais, si tu veux bien t'en donner la peine, je suis certain...

ÉMILIENNE

Eh bien, j'essaierai... pour voir.

GROSSMULLER

C'est ça.

JEANNE

Pour voir.

PIERRE

Qu'est-ce qu'on risque?

(*A ce moment, Flavigny, en manches de chemise, une queue de billard à la main, paraît sur le perron de la véranda.*)

FLAVIGNY, *du perron.*

Chère madame! Le billard meurt de soif. L'académie réclame de la bière.

ÉMILIENNE, *s'éloignant.*

C'est bien. Je vais donner des ordres. (*A Pierre.*) Je reviens.

(*Emilienne sort.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins ÉMILIENNE

PIERRE, *les rassemblant.*

Ecoutez. Nous sommes seuls un moment. Je vais vous parler à cœur ouvert. Il faut absolument que père parte pendant quelque temps. Vous me connaissez. Vous savez bien, les uns et les autres, que je ne me permettrais pas d'intervenir de la sorte si je n'avais de graves raisons de le faire. J'aime profondément papa et la pensée de lui faire de la peine me bouleverse. Mais j'ai appris ces jours derniers sur cette Mme Bérieux, des choses que je ne peux pas dire à père, et qui me donnent le droit, j'allais presque dire qui m'imposent le devoir, d'agir comme je le fais en ce moment. Vous m'avez compris et vous m'approuvez, n'est-ce pas?

JEANNE

Oui, mais crois-tu qu'Emilienne réussira?

PIERRE

Hum! Il y aura du tirage. Papa répondra qu'il ira vous voir plus tard. Il gagnera du temps et, finalement, vous tirera sa révérence. Non, pour le décider, il faudrait qu'Emilienne... Laissez-moi seul quelques minutes avec elle, voulez-vous?

GROSSMULLER

Très volontiers.

JENNY

Je vais vous montrer les serres.

JEANNE

Avec plaisir.

GROSSMULLER

Dépêchez-vous, n'oubliez pas la promenade en forêt.

PIERRE

Soyez tranquille.

(Grossmuller, Jenny, Jeanne sortent par la gauche, au fond. Emilienne reparaît.)

SCÈNE V

EMILIENNE, PIERRE

ÉMILIENNE

Où vont-ils?

PIERRE

Visiter les serres. Jenny les y conduit.

ÉMILIENNE

Rejoignons-les.

PIERRE

Dans un moment.

ÉMILIENNE

Tu as à me parler?

PIERRE

Oui, je voudrais revenir sur ce que nous avons dit tout à l'heure. Je viens de réfléchir à notre plan. Il ne me paraît pas fameux.

ÉMILIENNE

Pourquoi?

PIERRE

Mon Dieu! parce que... d'après tout ce que j'ai appris, père ne me paraît pas, cette fois, homme à céder à tes instances, si tendres, si câlines soient-elles. Je te dis qu'il est fou de cette Mme Bérieux, qui est jolie, élégante, distinguée, et qui a su prendre sur lui une influence extraordinaire.

ÉMILIENNE

Vraiment? Tu es sûr?

PIERRE

Sûr. Voilà deux ans qu'ils vivent pour ainsi dire ensemble.

ÉMILIENNE

Non?

PIERRE

Mais si! C'est avec elle qu'il vient de faire ce voyage d'Italie, un vrai voyage d'amoureux, la tournée classique! Les Offices! les lagunes! Saint-Marc! le Lido!

ÉMILIENNE

Ah! C'était avec elle!

PIERRE

Mais oui! Dans ces conditions, je t'avoue, je ne le vois pas bien consentant à s'exiler et à la quitter, parce que tu le lui auras demandé, même avec toute la gentillesse dont tu es capable.

ÉMILIENNE

Alors?

PIERRE

Il faudrait trouver des raisons plus décisives.

ÉMILIENNE

Sans doute, mais je ne vois pas...

PIERRE

C'est cependant bien simple. La seule personne dont la présence serait de nature à l'attirer là-bas, à l'y retenir, à lui faire oublier un peu... son amie, ce serait toi; ça, oui; si tu voulais bien consentir, par tendresse filiale, à partir avec lui, oh! alors, notre tactique aurait toutes chances de succès et nous serions bien près...

ÉMILIENNE

Ne te donne donc pas tout ce mal, mon petit Pierre. C'est si inutile. Non, je t'en prie, n'insiste pas. Evidemment, si je voulais bien m'en donner la peine, papa ne me résisterait pas longtemps. Seulement, je ne veux pas.

PIERRE

Pourquoi?

ÉMILIENNE

Parce que... parce que ça ne me dit rien, oh! mais

là, rien du tout, de quitter Paris en ce moment et d'aller m'enfouir en Alsace.

PIERRE

Qu'est-ce que ça peut bien te faire? Que tu sois à la campagne ici ou là-bas, c'est toujours la campagne. Elle est même plus jolie là-bas qu'ici.

ÉMILIENNE

Voilà qui m'est égal. Seulement, ici, quand je m'ennuie, j'ai Paris. Là-bas, quand je m'assommerai, j'aurai Colmar. Il y a une nuance.

PIERRE

Mais tu ne t'ennuieras pas, voyons, puisque tu seras avec papa.

ÉMILIENNE

Sans doute, j'aime beaucoup papa, je l'aime infiniment, mais...

PIERRE, *avec intention.*

Il ne te suffit pas?

ÉMILIENNE, *nette.*

Mettons.

PIERRE

Je suis surpris, très surpris... je croyais ton affection pour père capable d'un sacrifice véritable. Et tu n'es même pas assez courageuse pour supporter de passer trois semaines avec lui dans un endroit délicieux, chez des parents qui sont des amis. Je l'avoue, je suis étonné.

ÉMILIENNE

Il y a de quoi, en vérité! Je suis capable pour papa, tu le sais bien, de choses autrement importantes. Mais la perspective de m'ennuyer pendant trois semaines dans un

endroit délicieux, mais lugubre, chez des parents qui sont des amis, mais des amis à qui on n'a rien à dire, cette perspective m'est insupportable. Non, mon petit Pierre, je ne marche pas et je ne marcherai à aucun prix. C'est bien simple.

PIERRE

Tellement simple que je ne m'étonne plus maintenant, je comprends.

ÉMILIENNE

Qu'est-ce que tu comprends?

PIERRE

Mon Dieu, ma chère Emilienne, tu refuses d'accompagner papa, que tu aimes plus que nous tous, sous prétexte que tu as peur de t'ennuyer loin de Paris. C'est donc que tu laisses à Paris quelque chose ou quelqu'un qui te tient au cœur plus que papa lui-même.

ÉMILIENNE

Pierre!

PIERRE

Et rapprochant ce raisonnement, bien simple, lui aussi, des bruits — je voulais croire calomnieux — qui t'attribuent une affection excessive pour une personne que je ne nommerai pas, par discrétion...

ÉMILIENNE, *frémissante.*

Et parce qu'elle est ici?

PIERRE

Si tu veux. J'en conclus...

ÉMILIENNE, *de même.*

Qu'Henri est mon amant!

PIERRE, *froidement.*

Peut-être pas, mais en tout cas, et avec certitude, que tu l'aimes.

ÉMILIENNE, *violente.*

Vraiment? Ah! on peut le dire, tu es un devin admirable! Est-ce que tu lis aussi dans les lignes de la main et dans le marc de café?

PIERRE

A quoi bon le prendre ainsi, ma petite Emilienne? Je ne te fais aucun reproche.

ÉMILIENNE

Il ne manquerait plus que cela!

PIERRE

Je devrais. Mon indulgence est presque coupable. Je suis ton frère aîné.

ÉMILIENNE

Merci. Papa m'a déjà entreprise à ce sujet, ça suffit.

PIERRE

Oh! papa! Mais, moi, je manque à tous mes devoirs. Je pourrais à bon droit t'adresser quelques reproches sur, mettons ta légèreté, ton inconséquence; mais, je te le répète, tu n'es pas en question. Il s'agit de papa, et je tiens à ne faire appel en ce moment qu'à tes sentiments de fille aimante et dévouée; rendons-lui le service de le détacher d'une femme qui menace à la fois son bonheur et le nôtre; toi seule le peux par le moyen que je t'ai indiqué; je n'aurai pas compté en vain, n'est-ce pas, sur ta gentillesse, sur ton affection pour lui?

(Un silence.)

ÉMILIENNE, *ébranlée*

Tu vas! tu vas! il serait bon auparavant de consulter Georges. Il n'est pas dit qu'il consente à me laisser partir, à se séparer de moi.

PIERRE

Si, c'est dit! Nous avons eu ces jours derniers, lui et moi, une longue conversation à ce sujet.

ÉMILIENNE

Ah!

PIERRE, *avec intention*

Oui. Georges est d'avis que quelques semaines de repos lointain te feraient le plus grand bien. Crois-moi, tu devrais partir; ça le tranquilliserait.

ÉMILIENNE, *vivement*

Mais je n'ai pas à le tranquilliser.

PIERRE

Si! A tort ou à raison, tu lui as donné des sujets d'inquiétude.

ÉMILIENNE

Tant pis! Ces habiletés que tu me conseilles, ces calculs, ces astuces, ne sont pas dans ma nature; ils me déplaisent souverainement, tu le sais.

PIERRE

Je le sais. Aussi ne t'aurais-je pas parlé de Georges si tu n'avais, la première, paru craindre de le voir s'opposer à ton départ.

(*Un nouveau silence.*)

ÉMILIENNE

Soit. Admettons. Je consens à m'en aller. J'entreprends

papa. Il me cède. Nous partons ensemble. A quoi aurons-nous réussi? Il passera ses journées à télégraphier à son amie, à lui écrire, à moins qu'il ne trouve encore plus pratique de l'installer à Mulhouse ou à Colmar. En tout cas, à son retour...

PIERRE

Oh! à son retour! Laisse-moi faire. Décide-le seulement à partir.

ÉMILIENNE

Que veux-tu dire?

PIERRE

Plus tard. Je ne veux rien te dire aujourd'hui. J'entends assumer seul l'entière responsabilité de ce qui se passera. Allons! c'est promis? Je peux compter sur toi?

ÉMILIENNE, *avec émotion*

Tu es sûr au moins que le bonheur de papa est en jeu dans cette aventure?

PIERRE

Sûr, et sûr aussi que si nous ne nous dépêchons pas d'agir, dans quelques semaines il sera trop tard; comprends-moi bien : papa sera perdu pour nous; *elle* nous l'aura pris. Tu entends. Nous n'existerons plus pour lui; je te dis, il l'aime comme un gamin.

ÉMILIENNE

Eh bien! C'est entendu. J'essayerai.

PIERRE

A la bonne heure! (*Remontant.*) Viens-tu les rejoindre aux serres?

ÉMILIENNE

Non, je préfère me reposer ici un moment. Je me sens un peu fatiguée.

PIERRE

Comme tu voudras. En attendant, fais-toi donc toujours ordonner la campagne, la vraie, pas la banlieue rabougrie et poussiéreuse, mais la campagne près des montagnes, des Vosges, avec leurs sapins hygiéniques... Allons, à tout à l'heure!

ÉMILIENNE, *s'asseyant*

A tout à l'heure!

SCÈNE VI

ÉMILIENNE *seule, puis* FLAVIGNY, GARDAN

(Ils descendent le perron.)

FLAVIGNY, *gaiement*

Je ne suis décidément qu'une mazette. Je me suis fait battre deux fois de la façon la plus humiliante. Je suis confus.

GARDAN

Allons! remettez-vous! ça passera. Trois heures et demie! Les voitures doivent être prêtes. Je vais voir.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII

FLAVIGNY, ÉMILIENNE

FLAVIGNY, *à mi-voix*

J'attendais ce moment avec quelle impatience! Je l'ai. Ma chérie, je vous adore, je t'adore.

ÉMILIENNE, *même jeu*

Tais-toi; nous n'avons qu'une minute à nous. Vite, j'ai à te dire des choses très importantes.

FLAVIGNY

Tu m'inquiètes.

ÉMILIENNE

Je vais être forcée de partir, de quitter Paris pendant quelque temps.

FLAVIGNY, *nerveux*

Quelque temps?

ÉMILIENNE

Trois semaines au plus.

FLAVIGNY, *avec humeur*

Au plus! Tu en as de bonnes! Et où vas-tu, s'il te plaît?

ÉMILIENNE

En Alsace. Il faut que j'accompagne ma sœur et papa à Ribeauvillé!

FLAVIGNY

Pourquoi faut-il?

ÉMILIENNE

Je t'expliquerai. Il va même falloir que tu me conseilles ce déplacement pour ma santé.

FLAVIGNY

Mais jamais de la vie. Je m'y oppose.

ÉMILIENNE

Je t'en prie. Il le faut. Je te demande cela comme un service.

FLAVIGNY, *douloureusement*

Et moi?

ÉMILIENNE

Tu m'aimes assez pour patienter, n'est-ce pas?

FLAVIGNY

Je t'aime assez pour mourir d'impatience.

ÉMILIENNE

Mon chéri!

FLAVIGNY

Qu'est-ce que c'est que toutes ces complications? Hier, il n'était question de rien... Aujourd'hui...

ÉMILIENNE

Je t'expliquerai.

FLAVIGNY, *avec colère*

Oh! je n'en doute pas!

ÉMILIENNE

Henri!

FLAVIGNY

Pardon! mais aussi l'idée d'être séparé de toi trois semaines! Non, non et non.

ÉMILIENNE

Tu viendras me voir une fois ou deux, comme ami et comme médecin... Et puis, on tâchera de se voir aussi... mieux. Je ferai l'impossible, je te le promets. Allons! sois raisonnable, sois courageux. Ne t'emporte pas; obéis-moi sans comprendre. Tu le peux, va! Si tu savais comme je t'aime!

FLAVIGNY, *avec humeur*

Je m'en aperçois!

ÉMILIENNE, *très tendrement*

Méchant!

FLAVIGNY

Méchant! moi! C'est admirable! C'est moi sans doute qui pars brusquement pour des villégiatures ineptes; c'est moi qui n'ai jamais que des minutes de trente secondes et des heures de douze minutes à te donner; c'est moi qui ne suis pas libre; qui ne dispose pas de moi; qui t'énerve tous les jours dans des attentes odieuses; qui te fais perdre dans l'impatience de me voir et l'affolement de ne pas me voir, les plus belles années de ta jeunesse! C'est moi enfin qui n'ai pas le courage de quitter un mari que je n'aime pas pour vivre librement et loyalement avec l'homme que j'aime!

ÉMILIENNE

Tais-toi, je t'en prie, je sais tout cela aussi bien que toi, mieux que toi, hélas! et, si ça peut te consoler, dis-toi que j'en souffre autant que toi, sinon plus.

FLAVIGNY

Ça ne me console pas. D'ailleurs, tu me connais, j'ai horreur de récriminer. Je t'aime. Cela suffit. Cela veut dire que je suis prêt à tout accepter, à me résigner à tout. Il arrivera ce qu'il arrivera. J'attendrai. Je t'attendrai;

et si j'attends en vain, j'aurai attendu en vain; mais, une autre fois, tu feras attention avant de me reprocher ma méchanceté.

ÉMILIENNE

Alors, c'est moi qui suis méchante?

FLAVIGNY

Ni toi, ni moi, c'est la vie, ce sont les autres.. Un surtout. Oui, ton frère. Je ne sais pas pourquoi, je me méfie. Est-ce que, par hasard, ce ne serait pas lui qui aurait imaginé toute cette comédie à seule fin de nous séparer?

ÉMILIENNE

Non. Il a des raisons sérieuses de me pousser à partir, mais elles ne nous concernent pas.

FLAVIGNY

Tu en es sûre?

ÉMILIENNE

Certaine.

FLAVIGNY

C'est que... il a des façons avec moi qui me font penser qu'il est au courant de tout.

ÉMILIENNE

C'est vrai.

FLAVIGNY

Il a deviné?

ÉMILIENNE

Il a observé.

FLAVIGNY

C'est un mot indulgent.

ÉMILIENNE

Henri!

FLAVIGNY

Je serais tout de même curieux de les connaître, ces raisons sérieuses!

(*A ce moment, Bourneron paraît sur le perron.*)

ÉMILIENNE

Je vous les dirai demain, chez vous... (*Se reprenant.*) chez toi. (*Riant.*) Je suis bête!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BOURNERON

ÉMILIENNE

Eh bien, et cette sieste?

BOURNERON

Elle fut salutaire; maintenant, me voilà frais comme un jeune homme. C'est égal, mon cher Henri, si j'ai un conseil à vous donner, ne vieillissez pas.

FLAVIGNY

Oh! quand on vieillit artistement! Parole! Vous donnez envie.

BOURNERON

Ne vous fiez pas aux étalages, mon cher petit. Si la marchandise était marquée en chiffres connus! (*Silence.*) Je ne vous dérange pas, au moins?

ÉMILIENNE

Papa!

BOURNERON, *malicieux*

Eh! eh! on ne sait jamais. Et puis, les vieillards sont si indiscrets. Quelle heure est-il?

ÉMILIENNE

L'heure de ne pas encore demander l'heure. D'ailleurs, il n'y a pas de train avant six heures.

BOURNERON

Laisse-moi rire.

ÉMILIENNE

Pour toi.

BOURNERON

Vraiment?

ÉMILIENNE

Vraiment. Je t'ai, je te garde. Tu ne vas pas me marchander une demi-heure. Pour un papa chic, cela manquerait de chic.

BOURNERON

C'est qu'on m'attend.

ÉMILIENNE

Eh bien, *on* t'attendra.

BOURNERON

Ce n'est pas sûr.

ÉMILIENNE

Alors, tant pis pour elle!

BOURNERON

Emilienne! (*A Flavigny.*) L'heure, s. v. p.?

ÉMILIENNE

Il est quatre heures, là!

BOURNERON

Parfait. Que ne le disais-tu plus tôt? Je pourrai donc être à la fois un papa chic et un homme exact.

ÉMILIENNE

Un caniche exact. En attendant, je te garde pour moi toute seule; les autres vont aller se promener; nous, nous bavarderons.

BOURNERON

Avec volupté! Mais si tu me fais rater mon train!

SCÈNE IX

Les Mêmes, GARDAN, *puis* PIERRE, JENNY JEANNE, GROSSMULLER

GARDAN, *tapant dans ses mains*

Il y a dix minutes qu'on vous attend! Vous êtes attelés! Dépêchons! Flavigny, on vous emmène! Il reste une place à côté des Grossmuller.

FLAVIGNY

Très volontiers.

GARDAN

Pierre et Jenny nous suivront dans la charrette anglaise.

PIERRE

Entendu.

(Gardan remonte.)

ÉMILIENNE, *à son père*

Tu vois, on nous laisse à la maison.

BOURNERON

Exprès. On connaît nos goûts.

FLAVIGNY

On les flatte même.

BOURNERON

Et on a bien raison.

BOURNERON, *à Jeanne*

N'oubliez pas que vous déjeunez demain chez moi à midi et demi tapant.

JEANNE, *l'embrassant*

Fais-nous un bon déjeuner.

BOURNERON, *souriant*

Je connais l'Alsace à table.

GROSSMULLER, *lui serrant la main*

A demain!

FLAVIGNY, *de même*

A bientôt!

(*Sortent Flavigny, Jeanne et Grossmuller.*)

BOURNERON, *à Jenny*

Vous embrasserez bien Lucien pour moi. Je suis un grand-père détestable; je ne le gâte vraiment pas assez ce mioche-là. Vous lui présenterez toutes mes excuses.

JENNY, *riant*

C'est beaucoup.

BOURNERON

Si, si, toutes mes excuses! J'y tiens.

PIERRE, *riant en sortant*

Nous n'y manquerons pas. Au revoir.

BOURNERON

Bonne promenade!

(*Pierre et Jenny sortent.*)

ÉMILIENNE, *de la balustrade*

Ne rentrez pas trop tard pour le dîner.

VOIX DE PIERRE

Sois tranquille!

SCÈNE X

ÉMILIENNE, BOURNERON

BOURNERON, *redescend allégrement*

Bonjour, vous!

ÉMILIENNE

Bonjour, monsieur!

BOURNERON

Vous m'aimez?

ÉMILIENNE

Tiens!

BOURNERON

Et vous êtes contente de moi?

ÉMILIENNE

Pas des tas.

BOURNERON

Ah! bah! Et qu'est-ce qui cloche?

ÉMILIENNE

Tout.

BOURNERON

Fichtre!

ÉMILIENNE

D'abord, vous devenz un monsieur de plus en plus pressé. Moins vous avez à faire, plus vous êtes occupé.

BOURNERON

Les temps sont durs.

ÉMILIENNE

Ne plaisantons pas, je vous en prie, je suis très sérieuse. Vous avez pour votre fille des sentiments mous. Votre tendresse devient tiède. Mon cher papa, vous m'aimez moins.

BOURNERON

Tu es bête!

ÉMILIENNE

Eh bien, je suis une bête moins aimée, voilà tout. En second lieu, je ne vous trouve pas une de ces mines qui imposent l'admiration.

BOURNERON

Je me porte comme un charme.

ÉMILIENNE

Qui commencerait à ressembler à un saule.

BOURNERON

Emilienne!

ÉMILIENNE

C'est aussi l'avis d'Henri. Nous parlions précisément de toi tout à l'heure quand tu es entré.

BOURNERON, *malicieusement*

Ça, c'est gentil.

ÉMILIENNE

Dans le temps tu n'avais jamais de torpeur après les repas.

BOURNERON

Mais maintenant non plus! Pour une fois que tu m'offres l'hospitalité d'un de tes divans, si tu me la reproches!

ÉMILIENNE

Enfin, Henri était très net. Il affirmait que tu avais besoin de prendre du repos.

BOURNERON

Mais je ne prends que ça.

ÉMILIENNE

Oh! pas de celui-là, de l'autre, du vrai, du repos campagnard, du repos dans les arbres...

BOURNERON

Il est ridicule, ton Henri! Enfin, je veux bien faire quelque chose pour lui. Il y a ici du chêne, de l'orme, du bouleau et du peuplier. Je viendrai te voir très souvent.

ÉMILIENNE

Le malheur est que tu ne m'y trouveras pas.

BOURNERON

Hein!

ÉMILIENNE

Eh non! cet animal d'Henri n'est pas non plus très satisfait de ma santé; il m'envoie au vert et il a si bien entrepris Georges qu'il a été décidé que je partais la semaine prochaine avec les Grossmuller.

BOURNERON

En Alsace?

ÉMILIENNE

A Ribeauvillé, comme par hasard.

BOURNERON

Pauvre choute!

ÉMILIENNE

C'est tout?

BOURNERON

Comment tout?

ÉMILIENNE

C'est toute ta douleur de me voir partir?

BOURNERON

Ne pars pas.

ÉMILIENNE

Georges exige.

BOURNERON

Ah! ah! C'est un tyran, alors?

ÉMILIENNE

C'est un mari.

BOURNERON

Je te plains de tout mon cœur.

ÉMILIENNE

Tu es bien bon. Mais tu devrais garder un peu de ton cœur pour te plaindre à ton tour. Tu pars aussi; je t'emmène.

BOURNERON

Ah! elle est drôle!

ÉMILIENNE

Il a été décidé que tu m'accompagnerais.

BOURNERON

Voyez-vous ça! Décidé! Et par qui, s'il vous plaît?

ÉMILIENNE

Par moi. J'ai déclaré à Georges que je ne consentirais à m'exiler que si tu étais du voyage.

BOURNERON

Charmant!

ÉMILIENNE

Il y a des années qu'on ne s'est vus, qu'on n'a vécu ensemble. Tu dois t'ennuyer...

BOURNERON

Mais non, mais non, je t'assure.

ÉMILIENNE

Enfin, tu dois être ravi de passer quelque temps avec moi, toute seule, bien à toi, rien qu'à toi! Tu n'es pas ravi, dis?

BOURNERON

Si! si! Je suis même aussi ravi qu'il est possible de l'être; à mon âge, je suis victime d'un rapt!

ÉMILIENNE, *câline*

A main désarmée.

(*Elle lui prend la main.*)

BOURNERON

Lâche ma main.

ÉMILIENNE

Pourquoi?

BOURNERON

Parce que je ne veux pas que tu m'attendrisses; parce que je ne veux pas te promettre une chose que je ne

tiendrai pas; parce que... enfin, parce que je n'ai pas la moindre intention de partir, là!

ÉMILIENNE

Tu ne veux pas partir avec moi?

BOURNERON

Si, mais pas maintenant, plus tard.

ÉMILIENNE

Plus tard, on ne m'enverra pas à la campagne. Qu'est-ce qui peut bien t'empêcher de partir maintenant? Tu es libre, tu n'as pas d'affaires.

BOURNERON

Pardon!

ÉMILIENNE

La preuve, c'est que tu viens de passer trois semaines en Italie. Elles ne t'ont pas beaucoup inquiété pendant ce temps-là, tes affaires?

BOURNERON, *comiquement*

C'est ce qui te trompe. Elles m'ont énormément préoccupé.

ÉMILIENNE

Pas assez tout de même pour te faire revenir. Et tu n'avais pas les raisons de t'absenter que tu as cette fois-ci. Car enfin, sans me compter, il y a Jeanne que tu ne vois jamais.

BOURNERON

Oh! Jeanne!

ÉMILIENNE

C'est une excellente fille.

BOURNERON

Pas spécialement pour son père.

ÉMILIENNE

Elle le deviendra. Là-bas, vous ferez connaissance.

BOURNERON

Il sera temps!

ÉMILIENNE

Eh bien, soit. Ne parlons pas d'elle. Ne parlons que de moi; moi, je suis ta petite Mily, ton enfant chérie; tu m'aimes, ou du moins, tu m'aimais de tout ton cœur, il n'y a pas encore très longtemps. Je pars; je croyais te faire un gros plaisir en t'enlevant, et tu te défends! tu te défends, toi, contre moi! pourquoi, dis? pourquoi? je veux le savoir. Tu me caches quelque chose. Dis-moi la vérité, tout de suite. Tu n'oses pas. Et d'abord ne prononce plus ce mot d'affaires. Quelles affaires? Je te mets au défi de préciser.

BOURNERON

Tu n'y comprendrais rien.

ÉMILIENNE

Comment donc! Alors, tu refuses de m'accompagner?

BOURNERON

C'est à dire...

ÉMILIENNE

Papa, regarde-moi bien dans les yeux. Je n'insiste plus. Je ne veux pas forcer tes secrets. Je ne croyais pas que tu en avais pour moi. Mais enfin, tu es libre d'en avoir. même contre moi!

BOURNERON

Contre toi!

ÉMILIENNE

Oui, contre moi... puisque je ne peux pas les partager. Je ne te demande plus de m'accompagner. Je ne veux pas t'imposer de corvée.

BOURNERON

Voyons, ma chère petite Mily...

ÉMILIENNE

Seulement, écoute-moi bien. Si tu ne viens pas avec moi chez Jeanne, j'aurai un chagrin fou, le plus gros chagrin que j'aie jamais eu de ma vie, tu entends; et je t'en voudrai, oh! je t'en voudrai affreusement... et pour toujours, il y aura quelque chose de cassé entre nous. Ça, sûr!

BOURNERON, *furieux*

Méchante enfant!

ÉMILIENNE

Oh! non! Cette fois ce n'est pas moi qui suis méchante.

(*Silence.*)

BOURNERON, *réfléchissant*

Oui. (*Un silence.*) Eh bien, rentre tes foudres, petite déesse irritée. Elles sont inutiles. On t'obéira.

ÉMILIENNE, *joyeuse*

Tu viendras?

BOURNERON

Je te le promets.

ÉMILIENNE

Et tu resteras là-bas avec moi tout le temps que je resterai?

BOURNERON

Tout le temps.

ÉMILIENNE

Et tu ne t'ennuieras pas?

BOURNERON

Et je ne m'ennuierai pas.

ÉMILIENNE

Tu m'engages ta parole?

BOURNERON

D'honnête père, stupidement esclave de sa fille.

ÉMILIENNE

Ah! Je t'aime!

(Elle lui saute au cou.)

BOURNERON

Parbleu!

ÉMILIENNE

Seulement, promets-moi que tu ne viens pas là-bas uniquement pour me faire plaisir. Ça te fera aussi plaisir, dis, d'être avec moi?

BOURNERON

Elle le demande! Mais, si ça ne me faisait pas un gros plaisir, est-ce que je partirais?

ÉMILIENNE

Alors tes affaires, tes fameuses affaires?

BOURNERON, *souriant*

J'ai trouvé un moyen de tout arranger.

ÉMILIENNE, *pensive*

Ah!

BOURNERON

Eh bien! Qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce qui te prend? Tu n'es pas contente?

ÉMILIENNE, *sérieuse.*

Si. Très.

BOURNERON

On ne le dirait pas. Alors, à quoi penses-tu?

ÉMILIENNE

A toutes les exigences que je vais avoir. Tu sais, là-bas, tu seras mon prisonnier; tu m'appartiens; je ne te lâche plus; je te mets les menottes.

BOURNERON, *tendrement*

Celles-là, tant que tu voudras! (*Il tend les poignets qu'elle encercle avec ses mains.*) Je ne te demanderai que quelques heures de congé, de-ci de-là; les prisonniers font deux fois par jour le tour de leur préau. C'est de droit. J'aurai mes tours de préau. C'est tout ce que je me réserve.

ÉMILIENNE

Hum! C'est beaucoup.

BOURNERON

Tu as donc une âme de geôlière?

ÉMILIENNE

J'ai une âme de femme qui aime passionnément les gens qu'elle aime.

BOURNERON

Et j'en suis. Je nous plains.

ÉMILIENNE, *l'embrassant*

Je t'en défie !

(*Silence.*)

BOURNERON, *tapant du pied*

La sale bête !

ÉMILIENNE

Oh !

BOURNERON

Ce n'est pas à toi que je pensais.

ÉMILIENNE

Vrai ?

BOURNERON

Vrai, mais à cet animal d'Henri ! Il nous en joue un tour, avec ses appréciations sur nos mines et sur nos santés. Celui-là, la première fois que je le rencontrerai, je lui dirai ma façon de penser, et je ne mâcherai pas les mots, je te prie de le croire.

ÉMILIENNE, *très gentiment*

Tu lui diras d'abord que tu as pour lui beaucoup d'amitié, puisque c'est la vérité, et, ensuite, que tu le remercies de t'avoir procuré le plaisir de faire un séjour charmant à la campagne, avec ton enfant chérie !

BOURNERON

Oui, compte là-dessus.

ÉMILIENNE

J'y compte.

BOURNERON, *regardant sa montre.*

Sapristi ! Avec tout cela, tu vas me faire manquer...

ÉMILIENNE

Ton rendez-vous?

BOURNERON

Sans doute.

ÉMILIENNE

D'affaires?

BOURNERON, *remontant.*

Probable!

ÉMILIENNE

Un dimanche! Il est vrai qu'il n'y a pas de jour pour les gens sérieux. Au revoir, mon cher petit papa, à demain; je déjeune chez toi avec les Grossmuller, on arrangera tout.

BOURNERON, *près de l'escalier du fond*

C'est ça!

(Il disparaît.)

ÉMILIENNE, *redescendant; avec gravité*

Pierre avait raison! Il était temps!

(Elle remonte lentement le perron.)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

CHEZ LES GROSSMULLER, A RIBEAUVILLÉ

Un jardin devant une grande villa alsacienne. — La villa est à gauche, premier plan; à droite, au fond, les communs, écuries, remise, cellier et serre. — Massifs de fleurs, à droite et à gauche. — Au fond, à gauche, en biais, une grande porte fermière donnant sur la route. — On aperçoit de grands arbres et, plus loin, la plaine vallonnée d'Alsace.

SCÈNE PREMIÈRE

BOURNERON, LE PETIT MARCEL

(Bourneron, au lever du rideau, se promène de long en large. Il arpente la cour. Il s'arrête chaque fois plus longtemps à la porte. Il allume une cigarette qu'il jette aussitôt pour en rallumer une autre, prend son portefeuille, en sort une photographie qu'il regarde longuement, tire le Temps *de sa poche, le déplie, essaye de le lire, le replie et le rentre; tous les dix pas, il regarde sa montre. Le petit Marcel arrive de la route en jouant au cerceau.)*

MARCEL

Prends garde, bon-papa. Tu vas faire tomber mon cerceau.

BOURNERON, *l'arrêtant*

Dis donc, mon petit Marcel, tu n'as vu personne sur la route?

MARCEL

Personne, bon-papa.

BOURNERON

Tu es sûr?

MARCEL

Oh! sûr!

BOURNERON

Tu connais bien le facteur, avec sa casquette liserée de rouge?

MARCEL

Oh! oui! tu serais même bien gentil de m'en donner une comme ça, de casquette. Je jouerais au télégraphe. J'enverrais des dépêches comme toi; t'en envoies tout le temps. A qui donc, dis?

BOURNERON

Mais... à ton oncle Pierre, à ton oncle Georges.

MARCEL

Ils ont bien de la chance! Dis, moi, quand je serai grand, tu m'en enverras aussi, des dépêches?

BOURNERON

Certainement. Alors, tu ne l'as pas aperçu sur sa bicyclette?

MARCEL

Qui ça?

BOURNERON

Le facteur.

MARCEL

Mais non, que j'te dis. Voyons, es-tu drôle!

(Il joue avec son cerceau.)

BOURNERON, *regardant sa montre*

Cinq heures. Il est en retard, d'au moins dix minutes. C'est incompréhensible.

(Il s'assied sur un banc, à droite, rouvre le Temps, *rallume une cigarette et s'absorbe. Cependant Marcel joue avec son cerceau et, brusquement, le lance dans les jambes de Bourneron, qui sursaute, jure et secoue le petit.*

BOURNERON

Nom d'un petit bonhomme! Tu ne peux donc pas faire attention! *(Marcel se met à pleurer.)* Tu m'as fait très mal. C'est insupportable! Le jardin est assez grand cependant. Il faut toujours que tu viennes te fourrer dans les jambes des grandes personnes. Et puis, ne pleure pas. Tu m'énerves. Veux-tu te taire! Dirait-on pas que je l'ai assommé? Allons, tais-toi! Je ne le ferai plus, là. Tu ne vas pas ameuter toute l'Alsace, n'est-ce pas? J'irai demain à Colmar et je t'achèterai... Non, tu ne veux pas finir?... Faut-il que je me traîne à tes genoux?

SCÈNE II

Les Mêmes, JEANNE

JEANNE

Eh bien, quoi? Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi ces cris?

MARCEL, *pleurant*

Bon-papa m'a battu.

BOURNERON

Ce marmot est absurde. Il m'a lancé son cerceau dans les jambes. Je l'ai grondé. En avant, le déluge et les abois !

JEANNE

Allons ! allons ! ça ne sera rien.

MARCEL, *de même*

Bon-papa m'a fait mal, très mal. Il m'a battu.

BOURNERON

Menteur ! Fi ! que c'est laid de mentir !

MARCEL

Je ne mens pas. Il m'a battu parce que je n'avais pas rencontré le facteur sur la route.

BOURNERON

Marcel !

MARCEL

Ce n'est c'pendant pas de ma faute, si l'facteur est en retard.

(*Bourneron marche, énervé.*)

BOURNERON

Emmène-le ; il me tape sur les nerfs ; cette fois, je pourrais bien finir par lui tirer les oreilles.

JEANNE, *à Marcel*

Allons, viens et tais-toi. (*A Bourneron.*) Faut-il faire atteler ? Veux-tu faire une promenade avant le dîner ?

BOURNERON

Non, merci. Je préfère rester à la maison.

JEANNE

Comme tu voudras.

MARCEL, *revenant sournoisement*

J'aurai tout de même ma casquette de télégraphiste, dis?

BOURNERON

Oui, oui, oui. Mais, pour l'amour de Dieu, disparais! (*Jeanne emmène Marcel.*) Et cette lettre, cette lettre qui n'arrive pas. C'est à devenir enragé!

(*Emilienne descend au moment où Jeanne remonte.*)

JEANNE, *à Emilienne à part*

Va lui tenir compagnie, il ne tient pas en place.

(*Elle sort avec Marcel.*)

ÉMILIENNE

Pauvre papa!

SCÈNE III

BOURNERON, EMILIENNE

ÉMILIENNE, *s'approchant de lui, très tendrement*

Alors quoi? Ça ne va pas?

BOURNERON

Pas fort.

ÉMILIENNE

Tu ne te plais pas ici?

BOURNERON

Si! Si! seulement...

ÉMILIENNE

Seulement, tu te déplais. Je le sens bien. Il n'y a pas dix jours que nous sommes ici et tu t'ennuies déjà.

BOURNERON

Je ne m'ennuie pas. J'ai des ennuis. Ce n'est pas la même chose.

ÉMILIENNE

Confie-les-moi.

BOURNERON

Ah! Si je pouvais... il y a longtemps que... mais je ne peux pas, et je le regrette, car toi seule...

ÉMILIENNE

Et si j'avais... un peu deviné?...

BOURNERON, *vivement*

Je te le défends bien.

ÉMILIENNE

Elle arrive peut-être trop tard, ta défense... mon cher papa. Tu as du chagrin. Oh! si, j'en suis sûre. Je devrais même t'en vouloir d'avoir ce chagrin-là. C'est un chagrin qui ne devrait pas me toucher, qui devrait me faire horreur, dont j'aurais le droit d'être jalouse... et j'en suis jalouse, au fond. Seulement, je t'aime tant que, malgré tout, de te sentir triste, si inquiet, ça me bouleverse. Avoue. Avoue au moins que tu es malheureux.

BOURNERON

C'est vrai. Je ne suis pas très heureux en ce moment.

ÉMILIENNE

Et je ne peux rien faire pour toi?

BOURNERON

Rien, que continuer à être toi, l'enfant exquise et tendre que tu es, que tu as toujours été, et sans laquelle je serais bien vieux. Heureusement, tu es là; tu me rajeunis.

ÉMILIENNE

Hélas! Il y a beaucoup d'heures maintenant où le charme n'opère pas. Il existe quelque part une influence mystérieuse qui paralyse la mienne. J'ai une rivale.

BOURNERON, *vivement*

Ne dis pas de bêtises.

ÉMILIENNE

Je t'assure que j'ai... un peu deviné.

BOURNERON

Trop. Tu ne veux pas que je rougisse devant toi, n'est-ce pas?

ÉMILIENNE

Aussi, je ne te demande rien. Ne me dis rien, quoique... tu pourrais très bien... à demi mot; vois-tu, je serais discrète; je comprendrais le moins possible, juste assez pour te consoler. Une grande fille, est-ce que ce n'est pas un peu une petite maman à qui on peut confier bien des choses? Je trouverais les mots qui bercent, les gestes qui endorment le chagrin. Allons! pourquoi as-tu de la peine?

BOURNERON

Je te le dirai... plus tard.

ÉMILIENNE

Non! non! tout de suite! C'est trop grave! Je commence à avoir des remords de t'avoir amené ici. Tu es trop triste; je ne peux pas supporter de te voir comme ça. Vraiment, *elle* te manque tant que cela?

BOURNERON

Je t'en prie...

ÉMILIENNE

Si tu savais comme je suis près de toi en ce moment, comme je comprends ton chagrin!

BOURNERON

Non, tu ne peux pas; tu crois, mais tu ne peux pas.

ÉMILIENNE

Oh! si!

(*Bourneron regarde sa montre.*)

BOURNERON

Et ce facteur qui n'arrive toujours pas! c'est incompréhensible!

ÉMILIENNE

Le train-poste aura eu du retard, voilà tout.

BOURNERON

Voilà tout! Tu trouves cela naturel?

ÉMILIENNE

Mais oui... Il ne faut pas te bouleverser pour si peu!

BOURNERON

C'est facile à dire. Je voudrais bien te voir à ma place...

ÉMILIENNE, *avec émotion.*

Oh! mon Dieu! avec un peu d'imagination...

BOURNERON, *frappé*

C'est vrai! Mais oui, parfaitement! Pas besoin d'imagination, la mémoire suffit. Je me rappelle. Il y a trois jours, ici même, à cette même heure, c'est toi qui faisais le guet. Tu piaffais dans cette cour comme j'y piaffe moi-même depuis vingt minutes. Tu attendais des nouvelles qui te tenaient terriblement au cœur. Tu étais là, je me souviens très bien; tu avais une rose à la main; tu faisais semblant d'être impassible et tes doigts tremblaient comme les pétales qu'ils arrachaient un à un. Tu as enfin reçu la lettre que tu espérais. Ta figure s'est rassérénée. Tes mains se sont apaisées. Tu as souri, d'un sourire que tu n'avais plus trouvé pour moi depuis notre arrivée. Et tranquillement, posément, tu as ensuite décacheté une autre lettre, une lettre à en-tête. L'enveloppe m'avait frappé, malgré moi; je la connais bien, tu penses : une lettre du bureau, une lettre de Georges, de ton mari. J'étais ailleurs; j'étais moi-même en proie à mille préoccupations; je n'ai rien remarqué sur le moment, et maintenant, c'est drôle, tous ces détails me reviennent.

ÉMILIENNE, *gênée*

Tu les inventes exprès, après coup, pour me taquiner.

BOURNERON

Oh! non! Je les vois photographiquement. Malgré moi, à mon insu, ce jour-là, mon cœur a pris de toi un instantané.

ÉMILIENNE

Et après, quand même ce serait exact, qu'est-ce que cela prouverait? Que nous avons le même tempérament,

la même nature, les mêmes nerfs, que je te ressemble. Eh bien, soit, je suis heureuse de te ressembler.

BOURNERON

Cela prouve peut-être aussi autre chose.

ÉMILIENNE

Quoi donc?

BOURNERON

Que tu me ressembles trop.

ÉMILIENNE

Je ne comprends pas.

BOURNERON

Oh! si! nous nous comprenons très bien. Nous jouons en ce moment à cache-cache avec les mots, parce que nous avons la pudeur de nous montrer l'un à l'autre tels que nous sommes vraiment; mais j'ai bien peur que nous n'ayons plus rien à nous apprendre.

ÉMILIENNE, *gênée*

Papa!

BOURNERON

Nous ne sommes guère courageux tous les deux. Sinon, nous nous dirions cette vérité qui nous effraye. Nous n'osons pas nous avouer que nous ne sommes pas tout l'un pour l'autre. Ce n'est pas vrai?

ÉMILIENNE

Mais non.

BOURNERON

Enfin! — Avant-hier, c'était le lendemain de la lettre, comme par hasard Henri passait ici en automobile, allant à Bade. Il s'arrêtait quelques heures et repartait. Hier, tu as dû aller à Strasbourg.

ÉMILIENNE, *contrainte*

Eh bien, oui...

BOURNERON

Et tu avais tout à l'heure ton sourire, ce sourire heureux que j'aime tant. Et tu me conseilles le calme et tu trouves tout naturel qu'un train-poste ait du retard!

ÉMILIENNE

Je t'assure, je ne comprends pas.

BOURNERON

Décidément, les femmes sont toujours sur la défensive, même toi et vis-à-vis de moi! Mais pourquoi te défends-tu encore? Mais qu'est-ce que ça peut bien me faire qu'il y ait dans ta vie un homme que tu aimes et qui t'aime, si tu es heureuse, si tu viens à moi avec ton sourire, avec tes yeux de joie? Car, heureuse, tu m'aimes davantage et j'y gagne.

ÉMILIENNE, *fiévreusement*

Ah! je savais bien que tu m'aimais ainsi; je savais bien que tu m'aimais plus que tout, mieux que tout, en dehors de tout, et que rien ne pouvait compter auprès de l'amour que tu as pour moi. Je le savais, mais tu ne me l'avais jamais dit dans une minute aussi émouvante. Ah! mon cher papa! Tu sais, c'est aussi ma façon de t'aimer, à moi. Voilà, nous ne pouvons pas nous juger. Alors nous ne nous jugeons pas; nous nous prenons tels que nous sommes, avec nos faiblesses, nos misères, et nous nous gardons passionnément. N'est-ce pas?

BOURNERON

Oui. Seulement... Oh! il y a un grave seulement; je suis libre, moi; je suis libre de mes actes, libre de ma vie; toi, tu ne l'es pas. Tu risques beaucoup; tu cours un

danger, un grand danger. Georges est jaloux et violent. S'il s'apercevait jamais, s'il comprenait, s'il découvrait enfin la vérité...

ÉMILIENNE, *s'exaltant*

Eh bien, me connaissant comme il me connaît, il comprendrait peut-être en même temps que j'ai été généreuse en acceptant de n'avoir d'Henri que des minutes inquiètes et des heures tourmentées, au lieu de la vie ardente et pleine à laquelle j'avais droit. Tu sais bien que je n'ai jamais eu pour Georges qu'une grande affection; c'est un camarade loyal et droit, un ami sûr que tu m'as choisi toi-même et à qui je me suis confiée; mais ce n'est pas l'homme de ma vie et je te jure qu'à l'heure présente je l'aurais quitté si je n'avais pas la certitude de lui être nécessaire. En restant, malgré tout, avec lui, sinon près de lui, j'ai le sentiment de faire tout mon devoir et aussi d'être courageuse. Ah! plût à Dieu qu'il comprît la vérité et qu'il exigeât la rupture! Mais je l'attends, mais je la souhaite, mais je l'appelle de tous mes vœux! Seulement, pour le repos de ma conscience, je ne veux pas qu'elle vienne de moi; je ne veux pas l'abandonner; je veux qu'il me chasse.

BOURNERON, *sourdement*

Et s'il te tue?

ÉMILIENNE

Tant pis pour lui, s'il en est capable! Moi, tu sais bien le cas que je fais de la vie. Mon bonheur m'est plus précieux qu'elle. Et puis, je te l'ai dit, je suis courageuse; qu'est-ce que ça peut bien faire de mourir?

BOURNERON, *violemment*

Tais-toi! Tu es une fille ingrate et sèche. Un petit être égoïste et sans cœur. Ah! le beau courage vraiment et

qu'il y a lieu d'en être fière! Va-t'en, tu me déplais. Je ne t'aime plus.

ÉMILIENNE

Je t'ai fait de la peine, mon pauvre papa. Pardonne-moi.

BOURNERON

Non, tu ne m'as pas fait de peine, je t'en veux. Oser me dire cela à moi, en face, à moi qui n'ai que toi, à moi qui t'aime de toutes les forces de mon vieux cœur, juste le jour où je suis déjà si accablé, c'est mal.

(*Il pleure.*)

ÉMILIENNE, *bouleversée*

Papa! mon chéri! Pardon! Je ne savais pas! j'ai parlé comme ça, au hasard, bêtement. N'aie pas de chagrin, voyons... je ne veux pas, tu entends.

BOURNERON

Amoureuse! Je vous demande un peu. Cette gamine, ces vingt ans qui en paraissent dix-sept en se donnant du mal, ça se mêle d'aimer comme les grandes personnes. Et qui, encore? Henri, cet Henri que j'ai vu grandir, que j'ai presque élevé, que j'aime, pis, que j'estime! Ah! les monstres que vous faites!

ÉMILIENNE

Oh! non! pas lui! Moi, insulte-moi tant que tu voudras! Mais pas lui, il ne le mérite pas. Tout a été de ma faute, tout, tu entends. Je l'aime trop pour te permettre de le calomnier.

BOURNERON

Comme tu l'aimes, en effet! Ah! il t'a bien volée à moi, le misérable!

ÉMILIENNE, *très doucement*

Maintenant, je crois que tu peux te confesser à moi!

BOURNERON

Non, ce n'est pas la même chose. Plus tard, quand tu auras des enfants, et que je serai très vieux. Alors, tu pourras me confondre avec eux. Aujourd'hui, nous sommes encore trop jeunes tous les deux. Allons, renégate! Viens me demander pardon pour tout le chagrin que tu me fais et tout le souci que tu me donnes. Et puis, regarde-moi bien dans les yeux et jure-moi un grand serment. Jure-moi d'être prudente. Jure-moi de ne pas exposer la vie de mon enfant chérie. Sinon, je ne vivrais plus, j'aimerais mieux mourir tout de suite. C'est juré, hein? Je te confie ce que j'ai de plus cher au monde.

ÉMILIENNE

Sois tranquille.

BOURNERON

Tu as vu jusqu'où pouvait aller ma tendresse. Je compte bien que toi, de ton côté...

ÉMILIENNE, *vivement*

Tu n'as jamais douté de moi, je pense?

BOURNERON

Est-ce que je pourrais? — Ah! voilà le facteur, enfin!

ÉMILIENNE

Attends! Je cours te chercher ta lettre. J'irai plus vite que toi.

BOURNERON

Ce n'est pas sûr. (*Il la devance et prend des mains du facteur qui salue, quelques lettres.*) Voici; les autres sont pour Léopold et Jeanne. Porte-les-leur.

ÉMILIENNE

J'espère que je vais te retrouver content.

BOURNERON

J'y compte bien aussi. (*Il ne bouge pas.*)

ÉMILIENNE

Eh bien, qu'est-ce que tu attends.

BOURNERON

Que tu sois partie.

ÉMILIENNE

C'est vrai, je suis indiscrète. Il y a des joies qu'on ne savoure bien qu'à l'écart, tout seul, dans son petit coin. A tout à l'heure, mon cher vieux papa! (*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE IV

BOURNERON seul, puis LOUIS

BOURNERON

Dieu! que c'est bête! J'ai des battements de cœur comme un collégien. Un collégien de soixante ans! Si ça n'est pas à pouffer! Allons! du courage, vieux potache! (*Il décachette la lettre, lit et peu à peu sa figure prend une expression atterrée.*) Tonnerre de Dieu! je n'ai pas la

berluc, tout de même! Hein! quoi! j'ai bien lu! elle s'en va! elle part en voyage! sans dire où! Quand je recevrai cette lettre, elle sera loin! Forcée pour des raisons de famille! Et elle n'a pas de famille! C'est admirable! Holà! Qu'est-ce que cela signifie? Madeleine! elle! se conduire ainsi avec moi, sachant comme je l'aimais, comme je l'aime, sachant... Non, ce n'est pas possible! Ce serait une gueuse! ce serait... eh bien, qu'est-ce que j'ai moi? Oh! (*Mettant la main sur son cœur.*) Assez! tu me fais mal! Je ne suis pas sourd! J'entends bien! Voyons! Il y a dans tout cela quelque chose qui m'échappe, un mystère, une énigme!... Imbécile! Pourquoi suis-je parti? Pourquoi ne pas l'avoir emmenée? Oh! je ne resterai pas ici un jour, une heure de plus! Je vais filer par le premier train, et une fois à Paris, nous verrons bien. (*Criant.*) Louis! Louis!

LOUIS, *paraissant*

Monsieur!

BOURNERON

Tout de suite les malles, les valises. Nous partons par le premier train.

LOUIS

Pour quelle heure dois-je être prêt?

BOURNERON

Je n'en sais rien. Le plus tôt possible. Apporte-moi l'indicateur, vite, vite.

LOUIS

Bien, monsieur. (*Il sort.*)

BOURNERON

Non, je ne peux pas croire qu'elle se soit jouée de moi. Elle avait l'air sincère! Je vois, je me rappelle ses

expressions, ses façons de me regarder, de m'embrasser... Mon Dieu !

LOUIS, *apportant l'indicateur*

Voilà, monsieur.

BOURNERON

C'est bien. Va ; mets-t'y tout de suite, et dépêche-toi.

SCÈNE V

BOURNERON, GROSSMULLER
JEANNE, puis EMILIENNE

BOURNERON, *feuilletant*

Huit heures. Nous partirons à huit heures. (*Regardant sa montre.*) Cinq heures et demie. Encore deux heures et demie à attendre. Dix ans !

GROSSMULLER

Qu'est-ce que vous faites là ?

BOURNERON

Rien. — Ah ! Je vous annonce mon départ. Je prends le train de huit heures.

JEANNE, *stupéfaite*

Qu'est-ce que tu dis ?

BOURNERON

Je dis que je m'en vais. Louis fait mes malles.

JEANNE

Mais c'est de la folie. Ça n'a pas le sens commun.

BOURNERON

C'est possible!

GROSSMULLER

Vous êtes venu pour trois semaines et il y a juste huit jours que vous êtes là.

BOURNERON

C'est encore possible.

JEANNE

Enfin, tout à l'heure, tu ne partais pas.

BOURNERON

C'est toujours possible!

JEANNE

Alors, pourquoi ce départ précipité?

BOURNERON

J'ai à faire à Paris; on me rappelle.

(Il montre sa lettre.)

JEANNE

Oui, connu, un prétexte. Tu t'ennuies ici; tu saisis la première occasion de t'évader. C'est charmant, c'est aimable pour nous. Pour une fois que tu nous honores de ta visite, tu ne la fais même pas complète; tu l'écourtes. Si tu crois que c'est gentil!

BOURNERON

Non, je crois que ça n'est pas gentil, mais je n'y peux rien. Ce qui m'arrive n'est pas gentil non plus, je t'assure.

GROSSMULLER

Nous ne pouvons cependant pas le retenir de force.

BOURNERON

Très juste. Excellente pensée! Ecoute ton mari, Jeanne, c'est un homme de sens.

JEANNE

Il ferait mieux de se taire. On ne lui demande rien. Ce n'est pas son baragouin qui arrangera les choses.

GROSSMULLER

Baragouin!

JEANNE

Peut-on savoir ce qui t'arrive?

BOURNERON

Non, on ne peut pas.

JEANNE

Tu ne le diras même pas à Emilienne?

BOURNERON

Non.

JEANNE

C'est elle qui va avoir une surprise agréable! Tu viens ici avec elle; tu t'engages à lui tenir compagnie, et pan! brusquement, tu la lui fausses!

BOURNERON

Il y a des cas de force majeure.

GROSSMULLER

La voici: mettez-la au courant.

ÉMILIENNE, *descendant*

Pourquoi ces mines consternées? Qu'est-ce qui se passe?

JEANNE

Papa s'en va. Il prend le train de huit heures.

ÉMILIENNE

C'est vrai?

BOURNERON

C'est vrai.

ÉMILIENNE

Tu as reçu la lettre que tu attendais?

BOURNERON

Oui.

ÉMILIENNE

Et elle te rappelle?

BOURNERON

D'urgence.

ÉMILIENNE

Ah!

JEANNE

Voyons! Emilienne, insiste auprès de papa. Tâche de le retenir.

BOURNERON

Inutile. J'ai donné à Emilienne et à vous une grande preuve de tendresse en quittant Paris à un moment où j'aurais dû y rester. J'y retourne. Il faut que je parte.

GROSSMULLER

Eh bien, c'est entendu. Puisqu'il en est ainsi...

JEANNE, *à Grossmuller*

Mais tais-toi donc, toi. (*A Emilienne.*) Qu'est-ce que tu en dis?

ÉMILIENNE

Papa est d'âge à savoir se conduire. Nous n'avons pas le droit d'abuser de son affection en le retenant ici contre son gré. Son départ nous fera beaucoup de chagrin, il le sait; mais, s'il doit en avoir davantage en restant avec nous...

(*Bourneron attire Emilienne et l'embrasse fébrilement.*)

BOURNERON

Merci, toi! A tout à l'heure.

(*Il rentre dans la maison.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins BOURNERON

JEANNE

Oui, mais qu'est-ce que va dire Pierre quand il apprendra?...

ÉMILIENNE, *nette*

Ce qu'il voudra.

JEANNE

Il est évident que papa va retrouver cette femme.

GROSSMULLER

Parbleu!

ÉMILIENNE

Nous aurons fait tout ce qui était en notre pouvoir. Le reste ne nous regarde plus.

GROSSMULLER

Evidemment.

ÉMILIENNE

On n'emprisonne pas un homme de son âge. L'épreuve que nous lui avons imposée est déjà suffisamment dure; je m'en veux presque maintenant de m'y être prêtée. Je sais très bien pourquoi j'ai cédé aux instances de Pierre; ce n'est pas seulement parce que je craignais pour le bonheur de papa; au contraire, je n'avais qu'une terreur, c'était qu'il fût trop heureux avec elle; mais, maintenant, la jalousie ne m'aveugle plus. Je comprends que nous avons fait violence à son cœur, que nous l'avons fait beaucoup souffrir et que nous avons tous été lâches, oui, lâches!

GROSSMULLER

A la bonne heure! Ça, c'est parler. J'aurais pas pu dire ça, bien sûr, mais je le sentais.

JEANNE, *perfidement*

Emilienne, pour être indulgente à certaines faiblesses, a peut-être des raisons, que je suis fière, moi, de ne pas avoir.

ÉMILIENNE, *tristement*

Ta fierté se contente à peu de frais, ma pauvre Jeanne, et, si tu ne la surveillais pas, elle pourrait facilement te rendre méchante. Prends garde!

GROSSMULLER

Voyons! voyons! vous n'allez pas...

ÉMILIENNE

Non, je préfère ne pas comprendre. Je te laisse désormais la responsabilité de tout ce que tu pourras faire pour empêcher père de partir.

JEANNE

Je vais d'abord télégraphier à Pierre, le mettre au courant.

ÉMILIENNE

Tu es libre.

JEANNE

Je pense bien.

(*Au moment où elle va remonter, on entend un bruit de grelots. Une voiture s'arrête à la porte. Un voyageur en descend.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, PIERRE

GROSSMULLER

Pierre! Oh! ça, c'est extraordinaire!

ÉMILIENNE, *stupéfaite*

Pierre!

PIERRE, *les embrassant*

Vite! Papa est là?

JEANNE

Oui, mais il se prépare à partir par le train de huit heures. J'allais te télégraphier. Tu arrives à temps.

PIERRE

Heureusement! — Il vient de prendre cette décision, n'est-ce pas?

JEANNE

Oui, tout à l'heure.

PIERRE

Après avoir reçu une lettre de Paris?

JEANNE

Oui, par le courrier de cinq heures. Une lettre grave, paraît-il, et qui le rappelle d'urgence. J'ai fait l'impossible pour le retenir. Il n'a rien voulu entendre.

PIERRE

Je m'en doutais. C'est pour cela que je suis venu.

ÉMILIENNE

Ah!

PIERRE

Je vous expliquerai.

JEANNE

J'ai dû subir seule les rebuffades de papa. Emilienne s'est refusée à me seconder.

PIERRE

Pourquoi?

ÉMILIENNE

Je l'ai vu trop malheureux.

PIERRE

Comment ne comprends-tu pas, ma chère Emilienne, que ce chagrin-là cautérise peu à peu sa blessure, et nous le rend douloureusement, mais infailliblement? C'est là, sois-en assurée, de la sensibilité déplacée.

ÉMILIENNE

C'est possible; je ne la regrette pas. Nous n'avons pas à lui apprendre, moins encore à lui imposer sa façon d'être heureux. Qu'il le soit désormais comme il vou-

dra l'être ; moi, je vous en préviens, je n'interviendrai plus.

PIERRE

Soit. Je comprends tes scrupules et tes hésitations, si je ne les partage pas. Quand papa va redescendre tout à l'heure, laissez-moi seul avec lui ; j'ai à lui parler.

ÉMILIENNE

Je sens que tu vas lui faire encore de la peine.

PIERRE

Pour la dernière fois, je te le promets.

ÉMILIENNE, *le regardant fixement*

Et s'il ne la supporte pas ?

PIERRE

Il la supportera et ce sera enfin la guérison complète, définitive. Je te le rendrai, ton père chéri, je te le jure, et tu l'auras désormais à toi seule, à toi toute seule.

ÉMILIENNE, *douloureusement*

Oui, mais à quel prix !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BOURNERON, avec son cache-poussière sur le bras

JEANNE, *le désignant à Pierre*

Déjà prêt, tu vois !

PIERRE, *s'avançant*

Bonjour, père!

BOURNERON, *sursautant*

Toi, ici, sans prévenir! Qu'est-ce que cela signifie? Qu'est-ce qui se passe?

PIERRE

Mais rien. J'ai voulu vous faire une surprise.

BOURNERON

Tu as réussi. (*Aux autres.*) Vous l'attendiez, vous?

JEANNE

Je te jure que non.

BOURNERON, *à Emilienne*

Hein?

ÉMILIENNE

C'est vrai.

JEANNE

C'est délicieux! Dis tout de suite que je mens. (*Elle remonte avec humeur et sort.*)

BOURNERON

Quand es-tu arrivé?

PIERRE

Par le train de six heures.

BOURNERON

Tu as du flair, mon garçon, car si tu étais venu par le train du soir, tu ne m'aurais plus trouvé ici.

PIERRE

Oui, c'est ce qu'on vient de m'apprendre, à mon grand étonnement, d'ailleurs.

BOURNERON

Mon garçon, il y a des choses plus surprenantes, sois-en sûr.

ÉMILIENNE

Tu vas dîner avec nous.

BOURNERON

Non, je dînerai en route.

GROSSMULLER

Il n'y a pas de wagon-restaurant dans le train de huit heures.

BOURNERON

Eh bien, je ne dînerai pas, voilà tout. D'ailleurs, ça tombe à merveille, je n'ai pas faim.

GROSSMULLER

Maintenant.

BOURNERON

Je n'aurai pas faim.

GROSSMULLER

Ta, ta, ta.

ÉMILIENNE

Je vais toujours te faire préparer un panier : du poulet, du jambon, des œufs durs et des fruits. Venez, mon brave Léopold ; ne laissons pas ce vieux papa mourir d'inanition.

(*Ils remontent et sortent à gauche.*)

SCÈNE IX

BOURNERON, PIERRE

(*Un léger temps.*)

BOURNERON

On va bien chez toi? Jenny? Le petit?

PIERRE

Très bien, merci.

BOURNERON

Allons, tant mieux! Quelle drôle d'idée tu as eue tout de même de les planter tous là et de venir faire un tour par ici!

PIERRE

Ça me démangeait depuis longtemps. Et puis, Gardan voulait venir voir Emilienne; j'ai eu peur qu'il ne lui prît fantaisie de la ramener et de t'en priver. Alors je l'ai dissuadé de partir cette fois et je suis venu à sa place.

BOURNERON

Ça, c'est gentil. C'est même une attention dont je te suis reconnaissant. Bien que, maintenant, elle n'ait plus guère qu'un intérêt rétrospectif, puisque je m'en vais.

PIERRE

Oui; mais, moi, je ne pouvais pas prévoir.

BOURNERON

Je pense bien.

PIERRE

J'ai obéi aussi à un autre sentiment en dissuadant Gardan de venir à Ribeauvillé. Je me suis laissé dire qu'Henri roulait en auto dans ces parages, et j'ai trouvé inutile, peut-être même dangereux...

BOURNERON

Encore une bonne pensée dont je te félicite, bien que... Tu sais, j'ai beaucoup réfléchi à ce que tu m'as dit, lors de mon retour d'Italie. J'ai observé; j'ai fait tout doucement ma petite enquête et je suis arrivé à une conviction que je désire te faire partager. Il n'y a rien entre Emilienne et Henri, rien qu'une amitié très solide et, j'espère, très durable. A l'occasion, je ne serais pas fâché, si tu abordes ce sujet avec Georges, que tu insistes là-dessus.

PIERRE

Sois tranquille, je n'y manquerai pas.

BOURNERON, *tirant sa montre*

Six heures un quart! Et on dit que le temps passe vite!

PIERRE

Tu parais singulièrement pressé de regagner Paris.

BOURNERON

En effet.

PIERRE

Tu as des ennuis?

BOURNERON

Qui n'en a pas?

PIERRE

Oui, mais enfin, pour t'enfuir ainsi, car c'est une véritable fuite...

BOURNERON

Tu peux même dire une évasion. A mon âge, on n'a plus de patience; on est capricieux, changeant; on devient nomade.

PIERRE

Voyons, je rentre à Paris demain. Je ne peux pas t'épargner ce dérangement fatigant?

BOURNERON

Non.

PIERRE

De quelle nature sont tes ennuis?

BOURNERON

Inutile. Tu ne peux pas me remplacer.

PIERRE

Intimes, donc?

BOURNERON

Oui, intimes.

PIERRE

Toujours cette femme?

BOURNERON

N'insiste pas.

PIERRE

Je suis bien forcé d'insister. Je te vois tout bouleversé; d'une minute à l'autre, tu changes tes projets; tu renonces à une villégiature charmante; j'ai peur que ce soit sans grande raison et que tu regrettes bientôt...

BOURNERON

Rassure-toi; je ne regrette jamais rien.

PIERRE

Cependant, cette fois, je t'assure, je pressens que tu fais une démarche inutile, peut-être même...

BOURNERON, *brusque*

Eh bien, quoi? achève; tu parais renseigné... explique-toi.

PIERRE

Je ne suis pas renseigné... mais tu sais ce qu'est la vie de Paris; on y entend dire bien des choses; on y apprend malgré soi... enfin...

BOURNERON, *presque brutal*

Allons, vite! Qu'est-ce que tu sais?

PIERRE

A quoi bon? Tu ne me croiras pas.

BOURNERON

Dis tout de même.

PIERRE

Et cela te fera beaucoup, beaucoup de peine.

BOURNERON, *violemment*

Que t'importe! (*Geste de Pierre.*) Non, je veux dire : ne t'inquiète pas, ça m'est égal, je suis habitué.

PIERRE

Tu comprends. Ta liaison n'est pas assez secrète pour que l'on ne se fasse pas un malin plaisir de me mettre au courant de certains incidents...

BOURNERON

Mais va donc, va donc, tu me fais mourir!

PIERRE

Tu as raison. Dans des cas aussi graves, les précautions, les ménagements sont un supplice de plus; je te l'épargne. Je vais te dire la vérité. Tu l'aurais apprise dès ton arrivée à Paris; il vaut mieux que tu l'apprennes ici; au moins tu n'es pas seul pour en soutenir le choc. Mme Bérieux est partie.

BOURNERON

Je le sais. Elle me l'a écrit. Où est-elle allée?

PIERRE

J'ai cherché à le savoir. Cela m'a été impossible. Elle n'a pas laissé d'adresse.

BOURNERON

C'est bien extraordinaire.

PIERRE

A moins que ça ne soit tout naturel. Suppose qu'elle l'ait fait exprès.

BOURNERON, *inquiet*

Exprès?

PIERRE

Oui, pour que tu ne puisses pas la rejoindre.

BOURNERON, *violemment*

C'est impossible! C'est fou! De quel droit te permets-tu de calomnier cette femme? Dis, de quel droit?

PIERRE

Où prends-tu que je la calomnie?

BOURNERON

Soit! Tu ne la calomnies pas. Elle est partie sans

laisser son adresse pour que je ne puisse pas la rejoindre. Tu vois, j'admets. Mais, je te prie, comment le sais-tu? Comment peux-tu le savoir?

PIERRE

Je t'ai dit : je le suppose; seulement, j'ai des raisons sérieuses de le supposer.

BOURNERON

Ces raisons?

PIERRE

Elle n'est pas partie seule.

BOURNERON, *furieux*

Tu mens!

PIERRE

Si tu veux.

BOURNERON

Ah! Prends garde. Je te défends de l'insulter. Plus un mot sur ce sujet, n'est-ce pas? (*Il fait quelques pas, tire la lettre, la relit.*) C'est évident. Elle est partie avec quelqu'un. (*S'approchant de Pierre.*) Avec qui?

PIERRE

Avec un jeune homme que vous avez rencontré en Italie et qu'elle n'a pas cessé de voir depuis votre retour.

BOURNERON

Un jeune homme! en Italie! Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Attends un peu! Mais oui, maintenant, je me rappelle! A Florence, puis à Venise! Parfaitement! Ah! bien! C'est bien ça; j'ai été berné comme tous les vieux. J'ai été roulé, c'est classique. Je n'ai rien vu, rien compris, rien deviné. J'étais le seul. Pauvre

idiot! On s'est beaucoup moqué de moi, hein? J'ai été ridicule?

PIERRE

Non. Mais tu le serais peut-être devenu si elle n'avait pas eu la bonne idée de s'en aller.

BOURNERON, *se frottant les mains avec violence*

L'excellente idée! Mazette! Il était temps! Je l'ai échappé belle! Merci, tu viens de me rendre un fameux service. Et où sont-ils allés?

PIERRE

On ne sait pas.

BOURNERON

En Italie, probablement. Ce sera plus savoureux, plus... (*Il étouffe.*) Fais-moi donner quelque chose à boire... J'ai soif.

PIERRE

Tout de suite.

(*Pierre remonte. Pendant ce temps, Bourneron sort de son portefeuille la photographie qu'il a regardée au début de l'acte et la déchire rageusement. Comme Pierre revient, suivi d'une bonne portant un plateau, il fourre précipitamment les morceaux dans sa poche.*)

BOURNERON, *après avoir bu*

Merci, Marie. — Ça va mieux. — Qui est ce garçon?

PIERRE

Un nommé Jacques Moutier, paraît-il.

BOURNERON

Connu?

PIERRE

Non.

BOURNERON

Qu'est-ce qu'il fait?

PIERRE

Rien.

BOURNERON

Et elle s'est mise à l'aimer comme ça, tout à coup, après l'avoir croisé deux fois dans des ascenseurs d'hôtel? C'est merveilleux! Tu ne trouves pas ça d'un comique énorme?

PIERRE

Hélas, non!

BOURNERON

Oh! ne me plains pas, je t'en prie! J'étais tombé sur une rouleuse; m'en voilà débarrassé; mais j'en suis ravi! mais tu m'en vois heureux, prodigieusement heureux! Elle s'en va, elle m'épargne, elle a pitié de moi; j'ai ce qu'on appelle de la veine. Ah! oui, j'en ai.

(Il fait de grands efforts pour se maîtriser.)

PIERRE

Calme-toi, je t'en prie.

BOURNERON

Mais je suis calme, très calme... Et moi, triple imbécile qui, pendant ce temps-là, venais m'enterrer ici, à cent lieues de Paris, pour la laisser plus libre, pour leur laisser tout leur temps. Ah! ils pourront vous remercier à l'occasion! Vous leur avez facilité la besogne! Sans vous, sans votre insistance obstinée à m'emmener ici... Vous vous seriez entendus avec eux que... *(Il rumine.)* Pierre, tu n'es pas capable d'un mensonge, n'est-ce pas? Savais-tu, quand tu as insisté avec les autres pour que je vienne passer ici ces trois semaines, savais-tu déjà qu'elle me trompait?

PIERRE, *après avoir hésité*

Oui.

BOURNERON, *douloureusement*

Ah! — Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

PIERRE

Voyons! Réfléchis.

BOURNERON

Evidemment. Cependant, tu as tenu, vous avez tenu à m'éloigner... Les autres savaient donc?

PIERRE

Non, moi seul.

BOURNERON

Seulement, tu les avais engagés à te soutenir. Tu te disais : Père parti, elle filera avec son amant et nous en serons débarrassés. Tu t'es dit ça ou à peu près? Avoue.

PIERRE

Mon Dieu!...

BOURNERON

Elle vous gênait donc bien!... Enfin, je commence à m'en rendre compte; j'ai été victime de quelque chose qui ressemble à un complot. On a parlé de ma santé, de la santé d'Emilienne... prétextes, comédie! L'important était que je m'en aille... et je suis parti! Pourquoi suis-je parti? Ça, je me le demande. Ah! oui, je me rappelle, maintenant... Saint-Germain... Emilienne... (*Soupçonneux.*) Alors, Emilienne *en* était?

PIERRE

En était! Dirait-on pas que tu as été la victime d'une machination ténébreuse?

BOURNERON

Emilienne *en* était! (*Il tombe rêveur. Brusque et violent.*) Et qu'est-ce qui me dit que ce n'est pas toi qui as forcé Madeleine à quitter Paris, en la menaçant de m'apprendre la vérité. Qu'est-ce qui me le dit?

PIERRE

Et quand cela serait!

BOURNERON

Quand cela serait! Cela est, cela est, parbleu! Maintenant, je comprends tout. Tu as lâchement profité de mon absence pour tuer mon bonheur, parce que ce bonheur te choquait, parce que l'avenir te faisait peur... parce que... parce que sans doute tu craignais pour ton argent.

PIERRE

Papa!

BOURNERON

Eh! Toutes les hypothèses sont possibles maintenant. — Tu l'as vue, avoue que tu l'as vue?

PIERRE

Eh bien, oui!

BOURNERON

Quand?

PIERRE

Ces jours-ci.

BOURNERON

Ce n'est pas une réponse. Quand?

PIERRE

Hier.

BOURNERON

Allons donc! Au moment où elle allait venir?

PIERRE

Oui.

BOURNERON

C'est bien cela. Allons, avoue, mais avoue donc, puisque j'ai tout compris. Aurais-tu honte, maintenant, de ce que tu as fait?

PIERRE

Non. Et je ne le regrette pas.

BOURNERON

Tu as de la chance.

PIERRE

Je ne regrette rien, parce que je suis sûr d'avoir agi pour ton bien, pour ton bonheur. Oui, je suis allé trouver Mme Bérieux et j'ai fait appel à son affection pour toi, qui est profonde, à sa loyauté aussi, qui est réelle. Elle a compris que son devoir, oui, son devoir, était de renoncer à toi, puisqu'elle ne t'aimait pas exclusivement, et elle a décidé de partir.

BOURNERON, *avec violence*

Ce n'est pas vrai. Tu l'as *forcée* à partir.

PIERRE

Forcée!...

BOURNERON

Tu avais découvert qu'elle ne se conduisait pas avec moi comme elle devait. Tu en as abusé. Tu lui as fait peur.

PIERRE

Je te jure...

BOURNERON

Et, finalement, tu m'as privé d'elle définitivement. Eh bien, tu as fait là du joli ouvrage, mon garçon!

(*Il marche, très agité.*)

PIERRE

Ecoute...

BOURNERON

De quel droit es-tu intervenu ainsi dans ma vie? De quel droit t'es-tu fait juge d'une chose qui me regardait seul?

PIERRE

Cependant...

BOURNERON

Qui t'avait autorisé à disposer ainsi de moi? Te voilà bien avancé, maintenant. Tu m'as cassé bras et jambes. Tu m'as brisé le cœur. Tu as tué d'un coup toutes les joies de ma vie.

PIERRE

Laisse-moi...

BOURNERON

Et qui te dit, malheureux enfant, que je n'aurais pas mille fois mieux aimé la garder, même me trompant, même me rendant ridicule? Qui te dit que je puisse me passer d'elle?

PIERRE

Voyons, père...

BOURNERON, *hors de lui*

Plus un mot. Va-t'en! Va-t'en! Tu t'es conduit avec moi d'une façon que je ne te pardonnerai jamais. Je ne veux plus te voir!

ÉMILIENNE *paraît sur le perron*

Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui se passe? Pierre, je t'en supplie, explique-moi.

PIERRE, *très violemment*

Non. Il m'a défendu de parler. Je ne dirai plus rien. Il m'a défendu de rester devant lui. Je m'en vais.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE X

BOURNERON, ÉMILIENNE, *elle est habillée, prête à partir*

BOURNERON, *durement*

Viens, toi! Depuis que tu es au monde, j'ai toujours eu pour toi une tendresse particulière; je t'ai aimée comme je n'ai jamais aimé aucun être. Tu as été l'enfant de mon cœur; entre tous les miens, je t'ai choisie; je t'ai choyée; je t'ai gâtée; je t'ai donné le plus pur de mes pensées, le meilleur de moi; il n'y a pas de mère qui se consacre plus jalousement à son enfant que je me suis consacré à toi; pas un soir je ne me suis endormi sans avoir ton image devant mes yeux pour te garder encore dans mes rêves; tu étais tout mon espoir, toute ma joie, toute mon inquiétude; tu étais tout pour moi. Il était juste qu'en récompense tu me fisses éprouver la plus grande douleur qu'un être puisse infliger à un autre; tu m'as trahi.

ÉMILIENNE, *bouleversée*

Je t'ai trahi, moi! Je t'ai trahi! Quand? Comment

cela ? Parle, parle vite ! C'est abominable de pouvoir penser de telles choses, d'oser les dire... abominable !... Pour l'amour de Dieu, explique-toi ; tu vois bien que tu m'affoles !

BOURNERON

Tu savais que je ne voulais pas quitter Paris, que je ne voulais pas venir ici. Tu as tout fait pour m'y décider. Tu as été jusqu'à me déclarer qu'il y aurait quelque chose de brisé entre nous si je ne te cédais pas. Je t'ai cédé comme un imbécile et je suis venu.

ÉMILIENNE

Eh bien ?

BOURNERON

Eh bien, tu étais complice de ceux qui profitaient de mon absence pour commettre le plus lâche des attentats, pour forcer une femme que j'aimais à m'abandonner. Tu m'as tenu les mains pendant qu'on m'étranglait. Tu as étouffé mes cris pendant qu'on m'assassinait.

ÉMILIENNE, *avec violence*

Ce n'est pas vrai ! Je ne comprends rien à tes reproches ; jamais je n'ai consenti à ce qu'il te soit fait le moindre mal ; je te jure que je suis innocente, que je ne savais pas ce qui se passait ; je ne le sais même pas encore ; s'il t'a été fait de la peine, je n'y suis pour rien ! Dis-moi tout de suite que tu es sûr que je n'étais pas leur complice ? Réponds-moi tout de suite, je t'en supplie !

BOURNERON

Toi ! Toi !

ÉMILIENNE

Tu ne réponds pas ? Tu ne veux pas répondre ? C'est décidé ? (*Un temps.*) Dis vite, que faut-il pour te convaincre ?

BOURNERON, *avec accablement*

Rien, je ne veux plus être convaincu.

ÉMILIENNE, *hors d'elle*

Ah! c'est comme ça! Alors, tu me chasses aussi? Moi! Toi! (*Un temps.*) Ah! prends garde! Si tu ne me cries pas à l'instant que tu m'as pardonné, si tu ne m'ouvres pas les bras, si tu ne me prouves pas que je n'ai rien perdu de ton cœur... (*Un temps.*) C'est bien!

(*Elle s'échappe et se met à courir.*)

BOURNERON, *la rattrapant*

Où vas-tu?

ÉMILIENNE, *se débattant*

Lâche-moi.

BOURNERON

Où vas-tu? Que veux-tu faire?

ÉMILIENNE

Ça ne te regarde pas. Laisse-moi.

BOURNERON

Emilienne!

ÉMILIENNE

Mais laisse-moi donc! Tu vois bien que j'en ai assez, que je n'en peux plus! J'aime mieux en finir.

BOURNERON, *effrayé*

Qu'est-ce que tu dis? Répète voir un peu! Tu es folle, n'est-ce pas?

ÉMILIENNE

Oui. Folle! C'est toi qui me rends folle! Toi, m'avoir soupçonnée! toi, m'avoir accusée! tu as dit : trahir! Tu as pu penser cela! tu as pu dire cela! Moi! moi! te trahir.

(*Elle éclate d'un rire nerveux.*)

BOURNERON

Pardonne-moi. Le chagrin m'avait égaré.

ÉMILIENNE

Ah! si tu n'avais pas cette excuse! (*Se jetant à son cou et pleurant.*) Oh! méchant!

BOURNERON

Ma pauvre gosse! Je suis bien malheureux!

ÉMILIENNE

Je le vois. — Maintenant, dis-moi vite! Qu'est-ce qu'on t'a fait?

BOURNERON

On l'a forcée à me quitter.

ÉMILIENNE

Pierre?

BOURNERON

Oui.

ÉMILIENNE

Et où est-elle allée?

BOURNERON

On ne sait pas.

ÉMILIENNE

Eh bien, nous le saurons. Nous la retrouverons. Je te le promets. Je te la rendrai, je te le jure; je lui en veux d'être nécessaire à ton bonheur, mais ton bonheur avant tout. Je n'hésite plus.

BOURNERON

Enfin! je te retrouve!

(*Il la prend dans ses bras.*)

ÉMILIENNE

Mais, tu ne m'avais jamais perdue, ingrat! — Je vais faire porter nos malles à la gare.

BOURNERON

Nos malles?

ÉMILIENNE

Oui. Je pars avec toi. (*Appelant.*) Louis! — Tu ne penses pas que je vais t'abandonner pendant une pareille crise. Je ne pourrais pas supporter de te savoir seul à Paris avec un tel chagrin. Je t'accompagne.

BOURNERON

Ma chère petite!

ÉMILIENNE, *à Louis qui paraît*

Louis, occupez-vous des bagages. Qu'ils soient à la gare dans une demi-heure. Nous, nous y allons tout doucement, à pied, par le petit bois. On va jouer à s'évader tous les deux. Ça va être très amusant. Allons, souris. Tu as de la chance... Tu as une Antigone et tu n'as même pas les yeux crevés.

BOURNERON

Oui, mais le cœur!

ÉMILIENNE, *lui mettant la main sur la bouche*

Chut! (*Lui offrant le bras.*) Allons, prenez mon bras, cher Œdipe!

(*Ils sortent lentement par la grande porte fermière.*)

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au premier acte. — Huit jours plus tard; il est trois heures de l'après-midi.

SCÈNE PREMIÈRE

BOURNERON, LOUIS

BOURNERON, *étendu sur le divan*

Passe-moi la glace. (*Il se regarde*) Tu ne me trouves pas mauvaise mine?

LOUIS

Mais non, monsieur se fait des idées. Monsieur a sa mine de tous les jours.

BOURNERON

Oui, oui. Tu ne me diras pas la vérité, mais je me vois. J'ai terriblement vieilli depuis trois semaines. Ça a commencé là-bas en Alsace, et ces quinze jours de Paris n'ont pas été pour me remettre. Ah! mon pauvre Louis, ce qu'on est bête à mon âge!

LOUIS

Que monsieur se console! On est bête à tous les âges.

BOURNERON

Ça ne me console pas. Je commence à prendre mon appartement en grippe. Il faudra que je déménage.

LOUIS

Tant pis! Moi, je commençais à m'y faire.

BOURNERON

Je ne peux plus m'y voir. Il me rappelle trop de souvenirs, les moments délicieux que j'ai passés ici, dans ce même salon, à notre retour d'Italie; ce déjeuner que tu nous as servi parmi les malles, l'omelette, le cresson, les fraises... Non, c'est trop douloureux, je m'en irai.

LOUIS

Que monsieur me permette de lui dire. Ça n'a pas le sens commun de se bouleverser pour de pareilles fadaises. Cette dame était très gentille, certainement, mais monsieur en retrouvera certainement dix autres qui la vaudront.

BOURNERON

Faut croire que non, mon pauvre Louis. (*On sonne.*) Allons, va ouvrir; ce doit être ma fille. Tu la feras entrer tout de suite.

SCÈNE II

BOURNERON, ÉMILIENNE

ÉMILIENNE, *après l'avoir embrassé*

Comment ça va, aujourd'hui?

BOURNERON

Comme hier, c'est-à-dire mal.

ÉMILIENNE

Tu ne penses qu'à elle?

BOURNERON

Elle ne me laisse pas un instant de répit. Elle est tout le temps là en moi, et jamais là, près de moi. C'est un supplice continu... Je m'endors en pensant à elle; je rêve d'elle. Et l'on dit que les absents ont tort! Les absents ont une puissance mystérieuse; ils envoûtent ceux qui les aiment. Ah! ma pauvre Mily, je te demande pardon de te donner tous ces soucis et de t'infliger un spectacle aussi pitoyable; heureusement, je ne te l'imposerai plus bien longtemps.

ÉMILIENNE *vivement*

Ose un peu répéter cette infamie-là! Tiens, ce que tu viens de me dire est si vilain, si honteux que, pour te punir, je ne devrais pas te faire part d'une nouvelle, d'une bonne nouvelle, que je viens d'apprendre.

BOURNERON, *très vite*

On sait où elle est?

ÉMILIENNE

Tout de suite, là, tu pars, tu t'emballes! C'est à te cacher les choses comme aux enfants. Si tu as ensuite une déception, tu souffriras davantage, n'est-ce pas?

BOURNERON

Dis-moi ce que tu sais, vite, je t'en prie.

ÉMILIENNE

Eh bien, Henri est passé ce matin à Saint-Germain. Il venait de recevoir d'une agence un renseignement qui paraissait sérieux. On signalait la présence de Mme

Bérieux à Valvins, près de Fontainebleau. Il est aussitôt parti là-bas en auto, aux nouvelles. Dès qu'il saura quelque chose, il reviendra ici à toute vitesse. Là, es-tu content?

BOURNERON

Oui, assez. Mais nous avons été déjà si souvent déçus.

ÉMILIENNE

Eh! Ça n'est pas commode de retrouver quelqu'un qui se cache. Demande aux policiers.

BOURNERON

En tout cas, merci et de tout cœur. Henri et toi, vous me donnez depuis huit jours les preuves les plus touchantes d'affection. Ah! si je ne vous avais pas eus, où serais-je maintenant? (*Geste d'Emilienne.*) Oui, je sais, je te fais de la peine, mais que veux-tu? J'ai eu du courage dans la vie tant qu'il s'est agi de lutter contre les autres; je l'ai usé sans doute, car je n'en ai plus maintenant pour lutter contre moi.

ÉMILIENNE

Tu as été trop gâté, voilà tout. Tout le monde a toujours été trop gentil pour toi. Alors, à la première contrariété...

BOURNERON, *avec un sourire mélancolique*

Tu appelles ça une contrariété?

ÉMILIENNE

Mettons au premier chagrin, plus personne.

BOURNERON

Tu verras qu'Henri aura encore fait du chemin inutile et suivi une fausse piste. C'est couru.

ÉMILIENNE

Mais non! Cette fois, je t'assure, il y a de bonnes chances... Voyons, il est parti ce matin à dix heures; il en est trois et demie. Il pourrait être déjà de retour.

BOURNERON

Tu vois!

ÉMILIENNE

C'est bon signe, au contraire.

BOURNERON, *avec espoir*

Ah! tu trouves?

ÉMILIENNE

C'est évident. Réfléchis. (*On sonne.*) Non, ne réfléchis pas. Inutile. Ce doit être lui.

SCÈNE III

LES MÊMES, FLAVIGNY

BOURNERON, *vivement*

Eh bien?

FLAVIGNY, *joyeusement*

Nous sommes bons.

BOURNERON, *avec exaltation*

Hein! vrai?

ÉMILIENNE

Ah! tu vois!

FLAVIGNY

La fugitive est retrouvée.

BOURNERON

Grands dieux! (*Portant la main à son cœur.*) Ah! le voilà qui recommence! Il en fait une musique! Veux-tu te taire, animal, sinon, je ne vais rien entendre. Voyons, mon bon Henri, des détails, vite, beaucoup de détails!

FLAVIGNY, *s'asseyant*

Voilà. L'agence m'avait signalé à Valvins, dans une petite villa, la présence d'un couple répondant exactement au signalement de Mme Bérieux et de... son ami. J'y suis allé en auto. J'ai commencé par m'arrêter à l'auberge, où j'ai déjeuné; j'en ai profité pour faire parler l'hôtelier. Il m'a donné des renseignements qui ne m'ont laissé aucun doute. C'était bien elle.

BOURNERON, *impatient*

Enfin! Après?

FLAVIGNY

Après? Je n'ai pas hésité. Je me suis rendu à sa villa et j'ai demandé à parler à Mme Bérieux, en me servant, comme vous m'y aviez engagé, du nom de son amie, Mme Gabin. Elle m'a reçu tout de suite.

BOURNERON

Seule?

FLAVIGNY

Seule. Là, j'ai été très diplomate. Je lui ai dit que Mme Gabin m'avait prié de la ramener à Paris en auto, désirant la voir d'urgence pour une chose que j'ignorais. Je l'assurai que je la reconduirais à Valvins avant le dîner. Elle me pria de l'attendre un moment, sortit, obtint évidemment la permission de s'absenter quelques heures, car elle reparut habillée et prête à me suivre.

BOURNERON, *impatient*

Henri, vous êtes un homme admirable. Après? Après?

FLAVIGNY

C'était un enlèvement, ni plus ni moins. Nous voilà repartis. Chemin faisant, je lui demande pardon de la petite supercherie à laquelle j'avais recours et la mets au courant. Je lui raconte ce qui s'était passé depuis son départ, votre désespoir à la nouvelle de sa fuite, votre retour d'Alsace, votre affolement à la pensée de ne plus la revoir, etc.

BOURNERON, *avec inquiétude*

Alors?

FLAVIGNY

Alors, elle me supplie d'arrêter, de la déposer sur la route, disant qu'elle s'était très mal conduite avec vous, qu'elle était désolée de vous avoir fait tant de peine, mais qu'il valait mieux, pour elle et pour vous, que vous ne vous revoyiez jamais plus. Cependant, je filais à toute vitesse, lui répondant que, si vous deviez cesser de vous voir, il était impossible qu'elle vous refusât au moins une dernière entrevue et je fus assez éloquent ou assez heureux pour la convaincre.

BOURNERON

Ah! mon cher Henri! Je n'oublierai jamais, jamais!... Alors, elle est là?

FLAVIGNY

Mais oui!

BOURNERON

Eh bien, allez la chercher tout de suite. Qu'elle vienne! qu'elle vienne! Je vous en supplie!

FLAVIGNY

Elle m'attend en bas. Je vais la prévenir. Je vous l'envoie.

(Il sort.)

SCÈNE IV

BOURNERON, ÉMILIENNE

BOURNERON

Je ne sais plus où j'ai la tête. Je suis fou de joie. Je suis comme un homme ivre.

ÉMILIENNE

Ecoute, dans l'état où tu es, tu ne lui diras peut-être pas les choses que tu voudrais. Tu ne me parais pas assez maître de toi. Retire-toi un moment, veux-tu, et laisse-moi la recevoir à ta place. Cela me paraît plus sage.

BOURNERON

Tu crois? Mais je suis si impatient...

ÉMILIENNE

Je t'en prie. Il faut que nous nous connaissions toutes les deux. Je te jure, je saurai parler pour toi mieux que tu ne le ferais toi-même. Laisse-nous seules un moment.

BOURNERON

Tu l'exiges?

ÉMILIENNE

Je t'en serai très reconnaissante. J'ai de graves torts envers vous; je veux les réparer. Va, tu peux cette fois me confier ton bonheur sans crainte.

BOURNERON

Oh! je suis tranquille, mais dépêche-toi. J'entends du bruit, je me sauve. Je suis même très content de pouvoir me sauver. C'est drôle! Maintenant, j'ai peur.

(Il sort à gauche.)

SCÈNE V

ÉMILIENNE, MADELEINE

ÉMILIENNE

Laissez-moi d'abord vous remercier d'être venue, madame. C'était une question d'humanité. Vous allez voir mon père; vous constaterez tout de suite combien il a dû souffrir, combien il a souffert depuis qu'il a craint de vous perdre.

MADELEINE, *avec émotion*

Ah!

ÉMILIENNE

Je vais au plus pressé. Il ne faut pas que vous partiez d'ici avec la pensée de ne plus revenir; il ne le faut pas. Mon père aura dans votre vie la place que vous voudrez bien lui laisser, fût-ce la plus effacée, la plus humble, j'allais dire la plus humiliée; mais je vous supplie de lui en conserver une. Sinon... oui, tout est à redouter.

MADELEINE

Mon Dieu!

ÉMILIENNE

Je vous le demande en grâce; même si vous n'êtes

plus libre, soyez assez généreuse pour ne pas délaisser complètement un homme dont vous êtes toute la pensée et que votre abandon tuerait.

MADELEINE

Je n'aurais jamais eu le courage de faire ce que j'ai fait, madame, si votre frère n'était pas venu me persuader que le bonheur de votre père l'exigeait. Je savais qu'il m'aimait, mais je ne me doutais pas que ce fût au point que vous dites; je pensais que votre présence auprès de lui suffirait à adoucir l'amertume d'une séparation brusque et peu à peu la ferait oublier.

ÉMILIENNE

Hélas! non, madame, mon père m'aime infiniment, mais la tendresse qu'il a pour moi n'a rien pu contre le désespoir où l'a plongé votre départ. Il vous aime vraiment d'un amour de jeune homme, et ces sentiments-là sont si forts que, près d'eux, tous les autres pâlissent. Je le sais maintenant.

MADELEINE

Il est très à plaindre.

ÉMILIENNE

Il a été très à plaindre. Il l'est moins maintenant, puisque vous voici.

MADELEINE

Sans doute, me voici. Mais je ne reviens pas telle que peut-être il l'espérait. Vous l'avez deviné, madame; je ne dispose plus de moi; je ne suis plus libre. Et je ne le suis plus dans le sens le plus grave du mot; je ne m'appartiens plus moralement; j'ai donné ma vie, mon cœur à un autre être; j'aime, en un mot.

ÉMILIENNE

Je le pensais. Sinon, vous n'auriez jamais eu le courage de faire à un être qui vous adorait le chagrin que vous n'avez pas hésité...

MADELEINE, *vivement*

Ne croyez pas cela! J'ai hésité longtemps et j'ai été déchirée d'agir comme j'ai agi. J'avais pour votre père une profonde affection.

ÉMILIENNE

Il la mérite. C'est le meilleur des êtres.

MADELEINE, *à mi-voix*

Je le sais bien.

ÉMILIENNE

Mais vous ne l'aimez pas et vous êtes effrayée à la pensée de vous aliéner à cause de lui quelqu'un...

MADELEINE

C'est vrai.

ÉMILIENNE

Pourtant, si cette personne vous aime vraiment, vous ne risquez rien.

MADELEINE

Sait-on jamais?

ÉMILIENNE, *avec profondeur.*

Laissez-moi vous le dire, madame. Beaucoup de femmes sont dans une situation analogue à la vôtre. Il faut beaucoup de courage pour en accepter les risques; mais elles l'ont trouvé; vous le trouverez aussi, j'en suis sûre. Tenez, j'ai une amie qui aime passionnément un homme qu'elle désespère, parce qu'elle se refuse à vivre

avec lui. Eh bien, si elle n'y consent pas, c'est uniquement pour ne pas se conduire sans générosité vis-à-vis de son mari qu'elle n'aime pas, mais à qui elle se sait indispensable. Cela lui demande un grand effort de volonté, une énergie de chaque jour, mais elle ne pourrait plus être heureuse si elle savait qu'il y a dans quelque coin du monde un être qui, à cause d'elle, étouffe des sanglots.

MADELEINE

Oui, je comprends.

ÉMILIENNE

Je ne vous demande que cela pour mon père : votre amitié. Ne la lui refusez pas. Il a besoin de vous voir, de poser ses yeux sur votre visage, de garder quelques moments vos mains dans les siennes. Il a besoin enfin de ne pas perdre l'amie que nulle ne peut lui remplacer. Vous ne l'abandonnerez pas, n'est-ce pas? Vous vous arrangerez pour le voir?

MADELEINE

Je tâcherai.

ÉMILIENNE

Oh! Ça ne me suffit pas. Il me faut votre promesse. Je vous demande de vous engager vis-à-vis de moi. Je ne pourrais plus être tranquille sans cela.

MADELEINE, *après avoir hésité.*

Ah! — Eh bien... Je vous promets.

ÉMILIENNE

Merci. Laissez ignorer à mon père les raisons vraies pour lesquelles vous le reverrez. Qu'il ait l'illusion d'être lui-même généreux en vous pardonnant. Je vais l'appeler. Votre main, je vous prie. Vous avez désormais en moi une

amie, et, je vous le jure, je ne donne pas facilement mon amitié.

Elles se serrent la main avec émotion. Un temps. (Emilienne sort à gauche et laisse la porte ouverte; Bourneron rentre un moment après.)

SCÈNE VI

MADELEINE seule, puis BOURNERON

BOURNERON, *très ému*

Madeleine!

MADELEINE

Mon ami!

BOURNERON

Enfin, je vous revois. J'ai bien cru... Ah! que j'ai eu de la peine! Asseyez-vous. Vous êtes très gentille d'être venue... J'avais si peur... Je ne vous suis donc pas tout à fait indifférent?

MADELEINE

Ne dites pas cela! J'ai pour vous, vous le savez, une grande tendresse et je souffre du chagrin que je vous ai fait. Car je sais que vous avez eu beaucoup de chagrin.

BOURNERON

Oui, beaucoup. Je ne pouvais pas m'habituer à l'idée que je ne vous verrais plus. Je ne pouvais pas. Mais, maintenant, vous n'allez pas vous sauver, n'est-ce pas? Ce ne serait pas bien; je n'y résisterais pas, je vous jure.

MADELEINE

Je vous promets que vous me verrez souvent.

BOURNERON, *avec inquiétude*

Aussi souvent qu'autrefois?

MADELEINE, *légère hésitation*

Presque.

BOURNERON

Enfin, très souvent. Il le faut, ma petite Madeleine. Aujourd'hui, je ne peux pas vous parler comme je voudrais; je suis trop ému; mais demain, voulez-vous? revenez demain. Je vous dirai tout ce que j'ai là en moi et qui ne sort pas aujourd'hui.

MADELEINE, *hésitant*

Demain?...

BOURNERON

Oui. Je sais... on m'a appris... il faudra que, bien des fois, je me résigne à vous voir... mal. Eh bien, je m'y résignerai; je serai courageux; mais, aujourd'hui, ça ne compte pas, n'est-ce pas? Aussi, demain, je veux vous voir longuement, avoir avec vous une grande, grande, après-midi, seul à seule. Vous voulez bien?

MADELEINE, *hésitant*

Oui.

BOURNERON

Merci. — Ah! Je vous prierai de m'apporter votre photographie. Vous me ferez un grand plaisir.

MADELEINE, *souriant*

Mais je vous l'ai déjà donnée.

BOURNERON

Oui, ça ne fait rien.

MADELEINE

Vous l'avez égarée?

BOURNERON

Oui, non... je vais vous dire la vérité. (*Tirant des morceaux de sa poche.*) La voici! je l'ai déchirée quand j'ai reçu votre lettre. J'étais très en colère; ça a été plus fort que moi. Vous me pardonnez?

MADELEINE, *baissant les yeux*

Ce n'est pas à moi de vous pardonner.

BOURNERON, *après s'être retourné*

Nous sommes seuls. Je vous en prie, laissez-moi vous embrasser.

MADELEINE

Avec joie, mon pauvre grand ami! (*Il veut lui baiser les lèvres. Instinctivement elle se détourne et lui tend la joue qu'il baise en pleurant.*)

BOURNERON

Ah! Madeleine! Ce n'est plus du tout comme avant, et pourtant je suis bien heureux, oui, bien heureux!

SCÈNE VII

LES MÊMES, ÉMILIENNE

ÉMILIENNE

Si vous voulez être de retour à Valvins avant le dîner, madame, il faut que vous partiez.

BOURNERON

Un moment encore.

ÉMILIENNE

Sois raisonnable! Demain.

MADELEINE

Me voici. Je suis prête.

BOURNERON

Alors, à demain?

MADELEINE

A demain, mon grand ami!

(Elle lui tend la main, qu'il baise longuement et sort.)

SCÈNE VIII

BOURNERON, ÉMILIENNE

BOURNERON

Voilà! Je suis son grand ami, maintenant. *(Il sanglote.)*

ÉMILIENNE, *tout doucement*

Mon cher papa, n'aie pas de chagrin. Tu verras. Ce sera très doux. Tu auras toujours près de toi une amie que tu adores et ton enfant chérie que tu aimes un peu aussi, n'est-ce pas?

BOURNERON, *secouant la tête et l'embrassant fébrilement*

Non!

RIDEAU

THÉATRE COMPLET

TOME I...... **Les Amants de Suzy.**
Cœur à Cœur.

TOME II..... **Petite Peste.**
Antoinette Sabrier.

TOME III.... **Les Bleus de l'Amour.**
Les Roses Rouges.

TOME IV..... **Quatre fois sept, vingt-huit.**
L'Enfant chérie.

A PARAITRE :

TOME VI.... **La Cote d'Amour.**
Le Risque.

ROMAIN COOLUS

THÉATRE COMPLET

:: :: L'Autruche :: ::

Une Femme passa...



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22, — PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage
5 exemplaires sur papier vergé pur fil
des Papeteries Lafuma
numérotés à la presse de 1 à 5

L'Autruche

COMÉDIE EN TROIS ACTES

représentée pour la première fois, à Paris, au Théâtre Michel, le 27 janvier 1923

PERSONNAGES

Mariette Fillot	Mmes Charlotte LYSÈS
Gaby Verdier	Carletta CONTI
Nini Carence	Renée VIVELL
Gisèle	VARVILLE
Stanislas Le Hibel	MM. André DUBOSC
Le baron Fernand Farin ...	MORTON
Chavol	Robert CLERMONT et Robert PIZANI
Jacques Biroult	LAGRENÉE
Zozo................	Robert TOURNEUR
Le père Bouron	Emmanuel CLOT

A Paris, de nos jours. Les deux premiers actes chez Gaby, le troisième à l'Impérial-Palace, dans la loge de Mariette.

L'AUTRUCHE

ACTE PREMIER

Un petit boudoir très élégant chez Gaby Verdier, rue Murillo.

Portes à coulisses ou grandes tentures au fond dissimulant une salle de bains modern style. Quand le fond sera ouvert, on verra la baignoire, surélevée sur une petite estrade. Contre le mur du fond, une tablette portant une cantine avec de nombreux objets de toilette. A droite, second plan, porte de la chambre à coucher. Un grand paravent en coromandel peut se déployer entre la porte de la chambre à coucher et la salle de bains, de façon à passer de l'une à l'autre sans être vu. Porte à droite, premier plan, donnant sur le salon. Entre les deux portes de droite, un secrétaire Louis XVI. A gauche du secrétaire, une grande coiffeuse élégante avec glace, se présentant de biais par rapport au public. Plus à gauche encore, table, chaises, fauteuils. Grand divan à gauche, divan bas et coussins contre le mur de droite. A gauche, second plan, porte donnant sur l'office; à gauche, premier plan, porte donnant sur un corridor aboutissant lui-même à l'antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE

GABY, MARIETTE

Au lever du rideau, Gaby est assise à sa coiffeuse et finit de s'arranger tout en fredonnant un air qui se termine par ces paroles :

GABY

Non, Lucile,
Non, tes cils,
Non, non, ça n'est pas du persil.

(*Parlé.*) Quelle heure, Mariette?

MARIETTE

Trois heures de relevée.

GABY

Qu'est-ce que ça veut dire, ça?

MARIETTE

Trois heures de l'après-midi.

GABY

Vous ne pouviez pas le dire tout simplement?

MARIETTE

Ça ne m'amuserait pas.

GABY

Ah! Il faut que vous vous amusiez même en me disant l'heure?

MARIETTE

Ça n'est pas drôle de servir; faut se distraire.

GABY, *levant la main*

Vous! si je ne me retenais pas...

MARIETTE

Mademoiselle se retiendra, et elle fera bien, d'ailleurs! Au XXe siècle, on ne bat plus ses gens, et nous avons des syndicats.

GABY

Ça va!

MARIETTE

Mademoiselle met sa voilette à gros pois, naturellement.

GABY

Pourquoi naturellement?

MARIETTE

Parce que c'est mardi et que le mardi, généralement...

GABY

Ça va, on ne vous demande pas votre âge, ma fille!

MARIETTE

Sa fille!

GABY

Donnez-la moi.

MARIETTE, *tendant la voilette*

La voici. Je l'avais préparée.

GABY, *à mi-voix*

Poison! (*Haut.*) Si M. Le Hibel vient, vous lui direz...

MARIETTE

Que Mademoiselle ne se donne pas de mal. Pour le patron, je connais le boniment.

GABY

Tâchez d'être adroite; n'oubliez pas qu'il est jaloux comme un tigre.

MARIETTE

Jusqu'ici, je crois avoir assez bien manœuvré.

GABY

C'est bien pour ça que je vous garde, parbleu!

MARIETTE

C'est bien pour ça que je n'en ai aucune reconnaissance à Mademoiselle.

GABY

Amour! — Comment trouvez-vous M. Le Hibel?

MARIETTE

Epatant! Un type qui reste chic tout en étant très riche, c'est rare. Ah! Mademoiselle en a eu une veine de tomber dessus. (*A part*)... ou dessous!

GABY

Ça va, je n'ai pas besoin de votre bénédiction. Donc si M. Le Hibel vient...

MARIETTE

Compris.

GABY

Connaissez-vous le baron Farin?

MARIETTE

Je n'ai pas cet honneur.

GABY

Vous l'avez cependant vu dans ma loge, la semaine dernière.

MARIETTE

C'est si passant la loge de la belle Gaby Verdier, au Lyric-Palace! Elle est si à la mode, cette étoile, depuis ses deux triomphes... (*Chantonnant.*) *Non, Lucile, non, tes cils... Non, non, ce n'est pas du persil!...* et *Veux-tu bien finir, méchant, ne me bouffe pas l'nez, il a plu dedans.*

GABY

Ça va. — Eh bien! le baron Farin est un homme mûr.

MARIETTE

Je m'en doutais.

GABY

Il m'avait annoncé sa visite pour un de ces jours; ce pourrait être aujourd'hui.

MARIETTE

Rien ne s'y oppose.

GABY

S'il vient, vous lui direz que j'ai été forcée de sortir et qu'il veuille bien repasser.

MARIETTE

Il repassera. Un homme mûr, ça repasse toujours!

(*Pendant ce temps, Gaby a fini de mettre sa voilette et s'est levée.*)

GABY

Oui ou non, suis-je reconnaissable ainsi?

MARIETTE

Pour les gens qui ne connaissent pas Mademoiselle, pas du tout.

GABY

Pochetée!

MARIETTE

Envoi de fleurs!

GABY

Oh! ce que vous pouvez m'agacer, par moments!

MARIETTE

Je forme le caractère de Mademoiselle. Si ses amants étaient justes, ils devraient me renter. (*Gaby hausse les épaules et finit de se ganter. Très gentiment.*) Mademoiselle rentrera tard?

GABY

Assez.

MARIETTE

Pour dîner, tout de même?

GABY

Oui. Trois couverts.

MARIETTE

Mademoiselle, M. Le Hibel et M. Chavol, le compositeur favori de Mademoiselle, l'auteur de ces deux chefs-d'œuvre immortels : *Lucile* et *Le nez en trompette*. Un as! Ah! s'il n'était pas si jaloux!

GABY, *remontant*

Le fait est...

MARIETTE

Lui, je suis bien tranquille; il ne viendra pas cet après-midi (*Plus bas.*) ...et pour cause! (*Haut.*) Le menu?

GABY

Composez-le vous-même.

MARIETTE

Entendu, me voilà compositeur, moi aussi... Chavolette!

GABY

Idiote!

MARIETTE

Nouvel envoi! Mademoiselle finira fleuriste. (*Gaby remonte. Mariette a accompagné Gaby jusqu'à la porte de gauche, premier plan. Aussitôt que Gaby est sortie, elle referme la porte.*) Douce autruche!

SCÈNE II

MARIETTE, puis ZOZO

Mariette va s'installer à la coiffeuse, se sert des objets de Gaby pour se faire une beauté, puis prend un journal de modes sur la table, allume une cigarette et va se vautrer sur le divan. On frappe.

MARIETTE, *sans se déranger*

Entrez, monsieur Zozo. (*Entre Zozo, le maître d'hôtel de Gaby. Il est jeune, assez beau garçon; il a l'air avantageux et gouape.*)

MARIETTE

Pourquoi diable frappez-vous?

ZOZO

Parce que vous m'impressionnez. Je me sens un vague respect pous vous.

MARIETTE

Très flattée. (*Lui offrant une cigarette.*) Une cigarette?

ZOZO, *tirant un magnifique étui de sa poche*

Merci, je préfère les miennes, elles sont ambrées...

MARIETTE, *reprenant ses cigarettes*

Economie!

ZOZO, *s'installant*

On a du temps aujourd'hui.

MARIETTE

C'est mardi!

ZOZO, *fumant*

Et ce jour-là la patronne...

MARIETTE

Parfaitement.

ZOZO

Ah! c'est une belle fille et si, par hasard, quelque jour, elle voulait...

MARIETTE

Vous ne vous refuseriez pas?

ZOZO

Non, figurez-vous.

MARIETTE

Vous lui feriez ça au plus juste?

ZOZO, *riant*

Prix coûtant. Seulement, voilà, je la trouve un peu grue pour mon goût.

MARIETTE

Et moi donc! J'ai horreur des grues modernes; je ne comprends que les grandes courtisanes d'autrefois; mais elle, c'est surtout une autruche.

ZOZO

Hein?

MARIETTE

Vous n'avez pas remarqué? Nous ressemblons tous, plus ou moins, à certaines espèces d'animaux. Ainsi, par exemple, Monsieur..., enfin M. Le Hibel, il a tout du renard; le petit Chavel, c'est le hanneton; moi, j'ai le tempérament de la chatte...

ZOZO

Et moi, s'il vous plaît?

MARIETTE

Vous, charmant Zozo, du chapard.

ZOZO

Connais pas.

MARIETTE

Je vous aurai expliqué le caractère de ce carnassier, quand je vous aurai dit que nous lui devons le verbe « chaparder ».

ZOZO

Délicieux!

MARIETTE

Vous ne volez pas la patronne, peut-être?

ZOZO

Si l'on peut dire! Je prends ma commission sur un certain nombre d'achats, voilà tout. Mais cela ne m'explique pas pourquoi la patronne...

MARIETTE

...Est une autruche? Parce qu'elle a la même façon de raisonner que cet oiseau subtil. Elle s'imagine qu'il suffit de se cacher la tête derrière un arbre et de ne pas voir le danger pour que le danger n'existe plus.

ZOZO

Par exemple?

MARIETTE

Eh bien! si elle va rejoindre son petit chéri, elle se croit invisible dès qu'elle s'est collé sur le visage une voilette à gros pois, et plus les pois sont gros, plus elle est convaincue qu'on ne peut pas voir où va le reste de son corps.

ZOZO, *riant*

C'est vrai, je ne m'étais pas rendu compte. Vous êtes rudement forte, mademoiselle Mariette.

MARIETTE

Non! Je vis des faiblesses des autres et j'ai de la jugeotte, voilà tout! (*Zozo se lève.*) Où allez-vous?

ZOZO

A la cuisine. On attend le menu pour ce soir; la patronne ne vous l'a pas confié en douce, par hasard?

MARIETTE

Elle m'a chargé de le composer. Ecrivez : potage Du Barry; ça, c'est pour moi, j'adore le XVIII[e] siècle; langoustines; ça, c'est pour elle, elle a la passion des crustacés...

ZOZO, *écrivant*

C'est tout plein mignon.

MARIETTE

Pour Monsieur — je le gobe, ce vieux-là — selle d'agneau avec aubergines et fonds d'artichauts.

ZOZO, *écrivant*

On voit tout de suite que c'est le ponte sérieux. J'ajoute des asperges; ça, c'est pour moi, si vous permettez.

MARIETTE

Je crois bien. mon légume préféré. Et, pour le petit Chavol, c'est si gourmand, les musiciens...

ZOZO, *riant*

Des chattes, comme vous.

MARIETTE

Crêpes Suzette.

ZOZO

Eh! mais, voilà un menu qui ne me paraît pas piqué des Chavol, je veux dire des hannetons. (*On sonne.*)

MARIETTE

On a sonné, je crois.

ZOZO

Je crois-z-aussi.

MARIETTE

Si c'est pour Mademoiselle, éconduisez. Si c'est pour moi, introduisez. Les après-midi où la patronne découche, j'en ai fait, moi, mes jours de réception. (*On resonne.*) Voulez-vous vous dépêcher!

ZOZO, *sortant*

Je vole.

MARIETTE

Je ne vous le fais pas dire.

ZOZO, *rentrant*

C'est Mlle Carence.

MARIETTE

Nini! Qu'elle entre!

ZOZO, *sortant*

Je vais m'occuper du menu.

MARIETTE

C'est ça! (*Entre Nini. Zozo sort.*)

SCÈNE III

MARIETTE. NINI

MARIETTE

Tu es gentille d'être venue me voir.

NINI

Je me suis rappelée que souvent, le mardi...

MARIETTE

C'est bien de ne pas laisser tomber ta payse.

NINI

On a beau être depuis longtemps à Paris, je n'oublie pas qu'on s'est connues toutes petites à l'école de Bressuire.

MARIETTE

Et comment va le boulot?

NINI

Comme ça! Si c'était à refaire, je ne me mettrais plus dans les éventails.

MARIETTE

A-t-on idée de se flanquer éventailliste!

NINI

Qu'est-ce que tu veux, je peignais gentiment.

MARIETTE

Et tu voulais gentiment rester honnête! Tu croyais à la vertu!

NINI

Mais la vertu serait une chose épatante s'il n'y avait pas les gens vertueux.

MARIETTE

Sûr! Et puis, tu n'as pas d'ambition, veinarde! Ce n'est pas comme moi. Je veux réussir. Avant six mois, je serai installée dans un amour d'appartement qui me sera offert par l'amour.

NINI

De qui?

MARIETTE

Si tu me le disais, tu me ferais plaisir. En tout cas, celui qui me découvrira ne sera pas à plaindre; il m'embêtera peut-être, mais lui ne s'embêtera pas.

NINI, *lui mettant un coussin dans le dos, riant.*

J'amortis la chute, tu pourrais te faire mal en tombant.

MARIETTE

Blague, Jenny l'ouvrière; c'est tout de même moi qui suis dans le vrai. Aujourd'hui, sans argent, on n'existe pas. J'ai décidé d'en avoir.

NINI

Tout le monde décide ça tous les matins.

MARIETTE

Oui, mais moi, j'ai compris en même temps que l'argent, ça ne se trouvait ni dans le petit piano d'une machine à écrire, ni dans le panier des blanchisseuses, ni même sur le dos des éventails.

NINI

Tu peux le dire!

MARIETTE

Vois-tu, ma petite enfant, les femmes ne peuvent pas gagner d'argent. Pour qu'elles en aient, il faut qu'on leur en donne. Et qu'est-ce qui peut leur en donner? Les gens qui en ont. Et où rencontrer les gens qui en ont? Là où ils fréquentent. Et où fréquentent ces cocos-là? Chez les femmes de mœurs légères. Voilà pourquoi la fille de feu le receveur des contributions indirectes de Bressuire, Mariette Fillot, bien que pourvue de tous ses brevets, a décidé d'entrer comme femme de chambre au service de Gaby Verdier, chanteuse et demi-mondaine à la mode.

NINI

Eh bien! si ton père t'entendait!

MARIETTE

Il serait très content. Au fond, je ne fais que continuer les traditions paternelles. Moi aussi, j'entends prélever des impôts sur le contribuable, et le contribuable, c'est le bonhomme riche.

NINI

Et allez donc!

MARIETTE

Allons-y! Vois-tu, il faudrait que je trouve un type dans le genre de Le Hibel, qui me fasse confiance et qui me lance. Il paraît que, comme danseuse, je n'en crains pas. Le talent, c'est un capital. Nous ferons une affaire entre capitalistes, voilà tout.

NINI

Tu m'en bouches un joli coin, ma payse!

MARIETTE

C'est que, ma payse, j'ai compris ma jolie époque.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ZOZO

(Zozo entre. Il apporte une petite table sur laquelle il y a un plateau, un sucrier, une théière et des tasses.)

ZOZO

J'apporte le thé.

MARIETTE

Quel thé? On ne vous a rien demandé, monsieur Zozo.

ZOZO

Si on m'avait demandé, où serait le mérite? Je suis comme ça, j'ai des attentions. C'est pour ça que je plais aux femmes.

MARIETTE

N'essayez pas d'impressionner mon amie, elle est honnête.

ZOZO, *avec admiration*

Rare! Mais j'espère que mademoiselle n'est pas fière et qu'elle consentira à ce que nous prenions le thé ensemble.

NINI, *riant*

Pourquoi pas? Un maître d'hôtel est un homme comme un autre.

MARIETTE

Et tous les hommes se valent.

ZOZO

C'est bien mon avis. Ce n'est pas encore celui des patrons. Ça viendra. En attendant, fort, faible? (*Il verse.*)

NINI

Faible.

MARIETTE

Toujours timide. Moi, half and half.

ZOZO

Sucre?

NINI

Deux morceaux.

MARIETTE

Trois.

ZOZO

Toujours chatte. Moi, très fort, je suis un mâle, et un seul sucre. Je chaparde peut-être, mais je n'aime pas abuser.

MARIETTE, *riant*

Crois-tu qu'il est pépère, ce gars-là!

(On sonne.)

ZOZO

Quel métier! On ne peut même pas prendre son thé tranquille. Les gens sont d'une indiscrétion!

MARIETTE

Ils nous sonnent sans même nous connaître.

ZOZO

Un jour viendra où nous n'irons ouvrir qu'aux gens qui nous auront été présentés.

(On resonne.)

MARIETTE

Mais allez donc, lambin!

(Zozo sort.)

NINI, *riant*

Eh bien! il n'est pas ordinaire, le maître d'hôtel de la belle Gaby!

MARIETTE

On a les maîtres d'hôtel et les amants qu'on mérite.

NINI

Alors, elle est fadée.

ZOZO, *rentrant*

C'est M. Biroult.

MARIETTE, *vivement*

Voulez-vous bien le faire entrer tout de suite. (*Zozo sort.*) A-t-on idée de ça, faire faire antichambre à Jacquot!

(*Zozo introduit Biroult.*)

ZOZO, *sortant*

Je vais chercher une 4e tasse.

SCÈNE V

MARIETTE, NINI, BIROULT

(*Biroult a, à la main, un petit rouleau.*)

MARIETTE

Bonjour, Jacquot. C'est gentil de vous êtes rappelé que le mardi, c'était jour de voilette à gros pois. Embrassez-la, votre danseuse; la dame permet; je vous présenterai après.

BIROULT

Avec plaisir.

(*Il embrasse Mariette. Nini, pour se donner une contenance, avale vivement sa tasse de thé et fait une grimace.*)

MARIETTE, *riant*

Ce n'était pas la peine de te brûler pour ça. Quelle pudeur, cette Nini! (*Présentant.*) Nini Carence, amie

d'enfance, éventailliste; Jacques Biroult, dit Jacquot, ami de dancing, dessinateur et caricaturiste.

BIROULT

Mademoiselle, enchanté.

NINI

Monsieur, ravie.

BIROULT

Nous sommes presque confrères.

NINI

Oui, mais, moi, je ne danse pas.

MARIETTE

Elle est d'un autre siècle. On ne croirait jamais qu'elle est née sous Loubet Ier. Dites donc, Jacquot, vous pourriez peut-être faire des croquis pour ses éventails!

BIROULT

Avec plaisir.

MARIETTE, *à Nini*

Tu vois, ça sert d'aller dans le monde, on s'y fait des relations.

BIROULT, *raillant*

Et de chouettes!...

NINI

Mais certainement.

MARIETTE

Il blague, mais ça ne l'empêche pas d'être gentil. Et puis, il guinche comme un dieu. (*Lui arrachant le rouleau.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

BIROULT

Ce que vous m'avez demandé, voyons!

MARIETTE, *défaisant le rouleau*

Qu'est-ce que j'ai bien pu...? Ah! ça, par exemple, c'est tapé. Pige-moi ça, Nini. La caricature de la patronne en autruche. Non, mais regarde un peu si c'est ressemblant! Hein! crois-tu qu'il en a, du talent?

NINI, *timidement*

Oh! oui!

BIROULT

Ça n'est rien! Ça n'existe pas! J'ai jeté ça sur un coin de table.

MARIETTE

Oui, eh bien! elle me plaît comme ça, la petite gueugueule de la patronne, et je la confisque.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ZOZO

(*Zozo apporte une magnifique corbeille de fleurs.*)

NINI, *admirant la corbeille*

Mince!

MARIETTE

Mazette!

BIROULT

Fichtre!

MARIETTE

C'est pour moi, cet engin?

ZOZO, *posant la corbeille*

Tu visionnes! Mais vous pouvez toujours vous en offrir la vue! Mettez-vous-en plein les châsses, ça ne coûte rien.

MARIETTE

Et quel est le fou?...

ZOZO

Mystère.

MARIETTE

Il y a une carte?

ZOZO

Bien sûr. (*Montrant l'enveloppe.*) Dans une housse! Mais si vous tenez absolument à savoir...

BIROULT, *voyant Zozo prendre l'enveloppe*

Qu'est-ce que vous allez faire?

ZOZO, *s'approchant de la table à thé*

Jeter un œil en douce.

BIROULT, *ahuri*

Mais dites donc, ça s'appelle violer le secret de la correspondance, ça!

ZOZO

Formaliste!

(*Tout en parlant, il a mis l'enveloppe au-dessus de la théière; la buée décolle l'enveloppe. Zozo en extrait une carte.*)

BIROULT, *choqué*

Oh!

ZOZO, *lisant*

« Le baron Fernand Farin...

MARIETTE

Tiens, tiens!

ZOZO, *lisant*

... Présente... à la patronne... ses hommages les plus admiratifs; cette corbeille ne fait que le précéder; il viendra lui rendre visite tout à l'heure. » (*Recollant l'enveloppe.*) On n'est pas plus régence!

NINI

Un de plus au tableau.

ZOZO, *à Mariette*

A quoi pensez-vous donc, ma chère? Vous n'avez pas encore offert le thé à monsieur!

BIROULT, *sèchement*

Inutile, merci.

MARIETTE, *riant*

Je m'en doutais, Biroult est un pur; il ne boit pas de ce thé-là. Desservez, Zozo, et laissez-nous.

NINI

Je me sauve aussi, je ne suis pas en avance.

MARIETTE

Et puis, tu te dis que tu es peut-être de trop.

NINI

Dame, des amoureux.

MARIETTE

Oui, mais pas des amants.

ZOZO, *desservant*

Hum! hum!

BIROULT, *à Zozo*

Dites donc, vous!...

MARIETTE

C'est comme ça. A bientôt, ma petite Nini.

NINI

Entendu! (*A Biroult.*) Monsieur Biroult, enchantée d'avoir fait votre connaissance; si vous avez des idées d'éventails, vous savez, ne vous gênez pas. Voici mon adresse.

BIROULT

Vous pouvez compter sur moi. Mais aurai-je des idées?

MARIETTE

Tout arrive. Zozo, reconduisez Nini.

ZOZO, *cérémonieux*

Je suis-z-aux ordres de Mademoiselle. (*Zozo et Nini sortent.*)

SCÈNE VII

MARIETTE, BIROULT

BIROULT

Très gentille, cette petite.

MARIETTE

La gourde sympathique; aucun avenir.

BIROULT

Tant pis!

MARIETTE

Incompréhensible, d'ailleurs. Tout le monde la trouve charmante et personne n'en veut. C'est le problème Nini.

BIROULT

L'important, dans la vie, n'est pas de plaire à tout le monde, mais à quelqu'un.

MARIETTE

Voilà!

BIROULT

Mariette, vous me plaisez beaucoup.

MARIETTE

Je m'en doutais.

BIROULT

Vrai?

MARIETTE

Je ne mens jamais, je laisse ça aux cuisinières.

BIROULT

Alors, vous m'attendiez?

MARIETTE

Je vous espérais.

BIROULT

Avec fièvre?

MARIETTE

C'est trop dire. Avec une pointe d'émotion. C'est énorme. J'ai beaucoup de sympathie pour vous, Jacquot.

BIROULT

Moi, Mariette, c'est pis, je vous aime.

MARIETTE

Pas de gros mots. Soyez poli.

BIROULT

Celui-là a beau être gros, je ne le retire pas.

MARIETTE

Jacquot, vous allez rendre toute conversation impossible.

BIROULT

Eh bien, on ne parlera pas, on s'embrassera.

MARIETTE

N'est-ce pas?

BIROULT

Aujourd'hui, je ne partirai pas sans vous avoir embrassée, et bien. Pourquoi n'avez-vous pas voulu que je vous reconduise avant-hier soir?

MARIETTE

Parce que.

BIROULT

Vous sentiez cependant combien j'en avais envie?

MARIETTE

Bien sûr, sinon, je ne serais pas femme.

BIROULT

Et vous êtes femme?

MARIETTE

Jusqu'au bout des regards.

BIROULT

Depuis, je n'ai pensé qu'à vous.

MARIETTE

Gentil, mais bête.

BIROULT

Si ce n'était que bête, mais c'est terrible! Vous permettez?

(Il s'approche pour l'embrasser.)

MARIETTE, *se dérobant*

Non.

BIROULT

Pourquoi?

MARIETTE

Parce que.

BIROULT

Encore! Je vous déplais donc?

MARIETTE, *vivement*

Je n'ai pas dit ça, mais si je vous disais la vraie raison, vous seriez capable de prendre des airs fats, et j'ai horreur de ça.

BIROULT

Je vous plais donc?

MARIETTE, *vivement*

Je n'ai pas dit ça!

BIROULT

Alors, je ne comprends plus.

MARIETTE

Devinez. (*Biroult lève les bras au ciel.*) Eh bien! oui, vous me plaisez, et beaucoup, par conséquent, trop.

BIROULT, *joyeusement*

Oh! mais, oh! mais...

MARIETTE

Ne vous réjouissez pas; c'est précisément pour ça que je vous repousse. Si vous ne me plaisiez qu'un peu, je vous dirais : « On se convient, allons-y ». Et on irait.

BIROULT

Jusqu'où?

MARIETTE

Plus loin. Je ne suis ni une enfant, ni une novice. J'ai eu des amants.

BIROULT

Beaucoup?

MARIETTE

Je n'en ai pas fait le compte, mais comme ils n'ont pas compté pour moi, ça ne compte pas.

BIROULT

Tandis que moi, je compterais?

MARIETTE

Justement. Aussi, je ne veux rien savoir, parce que, vous, mon petit Jacquot, vous n'êtes pas dans mes plans; je ne vous ai pas prévu; je ne veux pas.

BIROULT

Et pourquoi?

MARIETTE

Je serais peut-être assez bète pour vous aimer sincèrement, et ça, ça n'est pas dans ma carrière. Ça ferait du joli si je laissais parler mon cœur!

BIROULT

Qu'est-ce qu'il dirait donc?

MARIETTE

Des bêtises, puisqu'il me conseillerait d'en faire, et je me connais, je suis comme les camarades, j'en ferais. Voyez-vous Jacquot, je n'ai consenti à servir que pour commander. Ce n'est pas pour mon plaisir que j'ai accepté d'être au service d'une dame de plaisir; c'est pour réussir plus vite. Elle croit que je la sers; je m'en sers. Je me suis installée dans cette place comme dans une chasse giboyeuse et, pan, le premier gibier, je le tirerai, car je me suis mis en tête d'être riche. Oh! ne croyez pas que je tienne à l'argent, il me dégoûte. Mais je veux être riche pour avoir le droit de mépriser les gens riches et être bien sûre que ce n'est pas par envie. Vous, vous me feriez peut-être voir du pays; je ne veux faire que mon chemin. Ainsi...

BIROULT, *rosse*

Oh! ça vous a été facile de ne pas laisser parler votre cœur. Vous n'en avez pas.

MARIETTE

Imbécile! j'en ai à revendre!

BIROULT, *rageur*

A vendre!

MARIETTE

Veux-tu te taire! Tu sais bien que je ne vendrai que le reste. Mon cœur, je le garde — pour te le donner peut-être — quand j'aurai assez de luxe pour m'offrir aussi celui-là. Tu fais la tête! Mais ça devrait te flatter, au contraire, puisque je te dis que si je ne t'aimais pas, je me serais donnée à toi depuis longtemps.

BIROULT

Depuis quand?

MARIETTE

Depuis le premier jour.

BIROULT

Je vous déteste.

MARIETTE

Mais non! (*Lui montrant une place à côté d'elle sur le divan.*) Viens t'asseoir là. (*Il s'assied à côté d'elle, penche sa tête sur son épaule.*) Tu as du chagrin, c'est idiot. Heureusement, les chagrins d'enfant, ça n'est pas grave; ça passe vite avec une bonne tartine de confitures... (*Biroult, brusquement, lui donne un long baiser sur les lèvres. Mariette se laisse aller un moment, puis se ressaisit et le repousse.*)

MARIETTE

Assez, assez, mais finissez donc, voyons!

BIROULT

J'ai tâché de me consoler avec les confitures. Les confitures de lèvres, c'est celles que je préfère.

MARIETTE

C'est malin! Vous venez de mettre de l'irréparable entre nous, mon cher.

BIROULT, *vexé*

Ma chère, je n'aurais pas cru.

MARIETTE

Ce baiser-là nous a trop rapprochés pour que nous ne nous séparions pas pour toujours.

BIROULT, *vivement*

Hein?

MARIETTE

Enfin, pour très longtemps. Il vous faudra du courage? Eh bien! j'en aurai. Seulement sans ton baiser, il m'en aurait fallu moins, méchant garçon!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ZOZO, CHAVOL

ZOZO, *ouvrant vivement la porte*

C'est M. Chavol.

MARIETTE, *stupéfaite*

Chavol? Ce n'est donc pas avec lui que la patronne...

ZOZO, *gouaillant*

Faut croire!

MARIETTE

Mais alors?...

ZOZO

Mystère! Il insiste pour entrer; je vous le livre; débrouillez-vous.

CHAVOL, *entrant vivement*

Qu'est-ce que me dit Zozo? Mademoiselle n'est pas là?

MARIETTE

Mademoiselle est sortie.

CHAVOL

Un mardi?

MARIETTE, *à mi-voix*

Son jour!

CHAVOL

Elle m'avait prévenu qu'aujourd'hui elle ne pourrait pas me rejoindre. Je pensais donc la trouver chez elle.

MARIETTE

Mademoiselle aura peut-être été forcée de sortir pour des raisons de famille.

CHAVOL

Bon pour Le Hibel, ces raisons-là! — Elle avait sa voilette à gros pois?

MARIETTE

Je ne sais pas, Monsieur.

CHAVOL

Osez me dire ça dans les yeux? Eh bien, je vous affirme, moi, qu'elle avait sa voilette à gros pois.

MARIETTE

Je ne me permettrai pas de donner un démenti à Monsieur.

CHAVOL

Vous avouez?

MARIETTE

Oh! pardon! Mais du moment que Monsieur est sûr...

CHAVOL, *s'apercevant soudain de la présence de Biroult, à mi-voix*

D'où sort-il, celui-là?

MARIETTE

Celui-là ! Mais il était ici avant que Monsieur s'amène.

CHAVOL

Allons donc !

MARIETTE

Faut-il que la jalousie rende aveugle, tout de même !

CHAVOL

Jaloux, moi ! Vous en avez de bonnes ! Mais je n'ai jamais été jaloux, ma petite, vous saurez ça. Ah ! là là ! Les jaloux me font assez rire !

MARIETTE, *lui montrant la glace de la coiffeuse*

Eh bien ! si Monsieur veut se faire une pinte de bon sang, il n'a qu'à regarder dans cette glace.

CHAVOL

Vous êtes stupide, ma fille. (*Il s'assied rageusement dans un fauteuil.*)

MARIETTE, *à mi-voix*

Je suis sa fille, à lui aussi. C'est inouï ce qu'on peut avoir de pères et de mères dans notre métier !

CHAVOL, *apercevant la corbeille*

D'où sort cette corbeille ?

MARIETTE

Mais elle était là tout à l'heure, comme Monsieur.

CHAVOL

C'est fou, des distractions pareilles ! (*Regardant la corbeille.*) Dieu, qu'elle a l'air bête ! Je serais curieux de savoir quel est l'imbécile... (*A Mariette.*) Quel est l'imbécile ?

MARIETTE

Je ne sais pas, Monsieur, il y a tant d'imbéciles!

CHAVOL, *regardant l'enveloppe*

Je ne connais pas cette écriture. (*A Mariette.*) Et vous?

MARIETTE

Moi non plus.

CHAVOL, *essayant de lire au travers*

On ne peut pas lire. Ces enveloppes opaques, quelle mode stupide!

(*Rageusement, il arrache une fleur de la corbelle et l'effeuille.*)

MARIETTE, *protestant*

Oh! — Elles ne vous ont rien fait, ces fleurs!

CHAVOL

Elles m'ont fait qu'on les lui envoie, ça suffit. (*Il tire la langue à la corbeille.*) Ah! si je ne me retenais pas... (*Il fait le geste de les saccager.*)

MARIETTE

Calmez-vous!

(*Pendant tout ce dialogue, Biroult, qui est assis sur le canapé, n'a pas bougé; il s'est amusé en cachette à jeter quelques traits sur son carnet.*)

MARIETTE

Vous êtes un artiste, monsieur Chavol; permettez-moi de vous présenter un autre artiste, de beaucoup de talent comme vous, M. Biroult.

CHAVOL

Le dessinateur?

MARIETTE

Lui-même. (*Présentant Chavol.*) M. Chavol.

BIROULT

Le compositeur?

MARIETTE

Lui-même.

BIROULT

L'auteur du *Nez en trompette?*

CHAVOL

Ne me bouffe pas le nez, il a plu dedans. Oui.

BIROULT

Et de *Lucile?*

CHAVOL

Oui. *Non, Lucile, non, tes cils, non, non, ça n'est pas du persil!* Vous aimez ma musique?

BIROULT

J'en raffole.

CHAVOL

Ça ne m'étonne pas, j'adore vos dessins.

MARIETTE

Et ses caricatures?

CHAVOL

Et ses caricatures. Tout ce que fait M. Biroult.

MARIETTE, *prenant le dessin qu'a apporté Biroult*

Tenez, voilà sa petite dernière.

CHAVOL, *sursautant*

Mais c'est Gaby!

MARIETTE

Oui, c'est mademoiselle, en autruche.

CHAVOL

Ah! ça, par exemple, c'est rigolo! Et pourquoi en autruche?

BIROULT

Comme ça, une idée que m'a donnée Mlle Mariette. Je l'ai trouvée amusante.

CHAVOL

Quand on y réfléchit, c'est inouï ce qu'elle peut ressembler à une autruche. Il faudra que je fasse une chanson sur elle.

MARIETTE

Bonne idée!

CHAVOL

Ça lui apprendra à me semer un mardi. (*A Mariette qui rit.*) Pourquoi riez-vous?

MARIETTE

Je trouve ça drôle!

CHAVOL

Justement, j'ai dans la tête un rythme épatant que je ne savais où placer. (*Il fait marcher ses mains comme s'il jouait du piano — chantonnant.*) Poum, poum, poum, poum. Ça n'imite pas la démarche de l'autruche?

BIROULT

A s'y méprendre.

CHAVOL, *faisant le tour de la pièce en marchant comiquement sur le rythme qu'il fredonne*

Regardez, poum, poum, poum, poum... on ne se croirait pas au Jardin d'Acclimatation? Poum, poum, poum, poum, je vais faire un chef-d'œuvre avec cette autruche-là! Poum, poum, poum, poum, et, par-dessus le marché, je la ferai créer par elle au Lyric. (*Se frottant les mains rageusement.*) Et elle y aura un triomphe, poum, poum, et elle ne saura jamais que c'est elle qui me l'a inspirée, poum, poum, poum, poum. Comme vengeance...

MARIETTE

C'est machiavélique.

CHAVOL

Ah! nom d'un chien, ça ne va pas, il manque quelque chose. Où est le piano?

MARIETTE

Il n'a pas changé de place, il est toujours dans le salon.

CHAVOL

C'est juste. Ecoutez, je vais vous sortir ça; vous me direz si ça a du jus!

(*Il sort par la porte de droite premier plan qu'il laisse grande ouverte.*)

BIROULT, *se tordant, et à mi-voix*

Il est mourant!

(*Il tire son carnet et trace rapidement quelques traits.*)

MARIETTE, *idem*

Lui, c'est en hanneton qu'il faudra le typer!

BIROULT, *idem*

Il n'y coupera pas... (*A voix basse.*) Alors, nous?

MARIETTE, *même jeu*

Pour le moment...

(*Signe négatif.*)

BIROULT, *toujours en dessinant*

Je n'ai pas de chance!

MARIETTE

Mais, moi non plus!

(*A ce moment, on entend Chavol qui prélude.*)

VOIX DE CHAVOL

Ça y est, je commence...

(*Chavol joue un rythme très entraînant ponctué de poum, poum, dans lesquels il intercale les mots cruche, cruchon, autruchon, autruche.*)

Poum, poum, poum, poum, poum, poum, poum, cruche
Poum, poum, poum, poum, poum, poum, cruchon
Poum, poum, poum, poum, poum, autruchon
Poum, poum, poum, poum, poum, poum, autruche.

(*Chavol tape sur le piano avec une sorte de frénésie féroce. A ce moment la porte de gauche premier plan s'ouvre. Paraît Farin, monoclé.*)

SCÈNE IX

Les Mêmes, FARIN

FARIN, *apercevant les fleurs — à part*

Ma corbeille! Bien! (*Haut.*) A la bonne heure! On ne s'ennuie pas ici.

MARIETTE

Mais, Monsieur...

FARIN

Quand le chat n'est pas là, les souris dansent.

(*Chavol continue de jouer.*)

MARIETTE

Mademoiselle est sortie, on ne vous a donc pas dit?

FARIN

Si on m'a dit.

MARIETTE

Alors?

FARIN

Alors j'ai demandé à être introduit tout de même, et j'ai demandé de telle façon qu'on ne m'a pas refusé.

BIROULT, *à mi-voix*

Il a un sourire horripilant, ce coco-là. (*Remontant.*) Je me sauve.

MARIETTE, *idem*

Déjà? On avait encore des tas de choses à se dire...

BIROULT

Je ne vois vraiment pas...

(Il prend son chapeau qu'il avait posé sur une chaise en entrant.)

MARIETTE, *à mi-voix*

On s'écrira.

BIROULT

A quoi bon?

FARIN, *à Mariette*

Excusez-moi de vous avoir interrompus, mais j'ai à vous parler... en particulier (*Montrant le salon où Chavol continue toujours à jouer*) et pas en musique.

MARIETTE, *gênée*

C'est que...

FARIN

Arrêtez le pianiste et renvoyez-le. Ce n'est pas possible! Il est remonté. (*Tirant de son portefeuille un billet de cent francs.*) Glissez-lui ça dans la main, adroitement. S'il est susceptible, ça le calmera. Il n'y a pas de meilleur emplâtre pour les amours-propres meurtris.

(Biroult rit malgré lui.)

MARIETTE

Mais, Monsieur, ce monsieur n'est pas un pianiste; c'est un ami de Mademoiselle. Il joue pour son plaisir.

FARIN

Diable! Pas pour le nôtre, en tout cas. Enfin, arrangez-vous et expédiez-le. (*Chavol s'arrête de jouer.*) Ouf! il a cessé de lui-même, c'est inespéré!

(Entrée vive de Chavol.)

SCÈNE X

LES MÊMES, CHAVOL

CHAVOL

Qu'est-ce qu'il y a? (*Apercevant Farin.*) Monsieur...

FARIN, *le fixant*

Monsieur...

CHAVOL, *bas à Mariette*

Qu'est-ce que c'est que ce type-là?

MARIETTE, *même jeu*

Je ne sais pas.

CHAVOL, *même jeu*

Qu'est-ce qu'il veut?

MARIETTE, *même jeu*

Il a une communication à me faire.

CHAVOL, *soupçonneux*

A vous?

MARIETTE

On peut avoir des communications à me faire! Vous seriez même gentil d'accompagner un moment M. Biroult. Vous reviendrez tout à l'heure. Vous voulez bien?

CHAVOL

Ça m'embête!

MARIETTE

C'est gentil pour Biroult, ça!

CHAVOL

Ce n'est pas ce que je voulais dire. (*A Biroult.*) Nous descendons ensemble?

BIROULT

Très volontiers.

CHAVOL, *à Mariette*

Dépêchez-vous de le sacquer, je remonte tout de suite.

MARIETTE

Ça, je m'en doute.

(*Chavol arrache une fleur de la corbeille.*)

FARIN, *à part*

Délicieux!

BIROULT, *passant devant Farin*

Monsieur...

FARIN

Monsieur...

CHAVOL, *passant devant Farin*

Monsieur...

FARIN

Monsieur...

CHAVOL, *sortant, à Biroult*

Ça m'aurait fait plaisir de lui enfoncer son monocle dans l'œil, à cet empalé-là!

(*Ils sortent par la gauche, premier plan*).

SCÈNE XI

MARIETTE, FARIN

FARIN

Charmants, ces jeunes gens! Ce sont des amis de Mlle Verdier?

MARIETTE

Oui, monsieur.

FARIN

Ils n'en ont que plus d'intérêt. Le second surtout. Il s'appelle?

MARIETTE

Pardon, Monsieur, mais...

FARIN

Oh! parfait! Nous y reviendrons. Quant à vous... mademoiselle... mademoiselle?...

MARIETTE

Mariette.

FARIN

J'adore ce nom. Vous avez une physionomie piquante, vous devez être une fine mouche.

MARIETTE

Je ne sais pas ce que Monsieur entend par là.

FARIN

J'entends une personne sympathique avec qui on peut s'entendre.

MARIETTE

Ça dépend.

FARIN

Du prix? Je ferai bien les choses. Je suis le baron Farin. (*A Mariette qui lui rend le billet de cent francs.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

MARIETTE

Le billet destiné au pianiste.

FARIN

Gardez-le. (*Tirant son portefeuille.*) Et comme il s'ennuie tout seul, faisons-le se retrouver avec quelques-uns de ses compagnons d'écurie. (*Il tire quelques billets.*)

MARIETTE, *lui rendant les billets*

Mille regrets, Monsieur, mais je ne fais pas courir.

FARIN

Oh! oh! c'est grave. Feriez-vous marcher?

MARIETTE

Moins encore.

FARIN

Diable! Si vous n'acceptez pas d'argent, ça va être cher. Et, peut-on savoir pourquoi vous refusez?

MARIETTE

Parce que je n'accepte pas les pourboires. Quand je me suis décidée à entrer en condition — je suis de bonne famille — je ne m'en suis imposé qu'une : celle de n'accepter jamais de pourboire.

FARIN

Très bien!

MARIETTE

Toute somme au-dessous de mille francs est un pourboire.

FARIN

Parfait! Le tout est de s'entendre. Et à partir de mille francs?

MARIETTE

Ça devient un cadeau.

FARIN

Très bien. Faites-moi donc la grâce d'accepter ce cadeau. (*Il lui tend un billet de mille francs.*)

MARIETTE, *mirant le billet*

Mille francs! (*Elle siffle.*) Ce que ç'aurait été beau avant la guerre!

FARIN

La beauté passe, mais l'esprit reste; c'est encore spirituel.

MARIETTE

Assez. — Et maintenant, puis-je savoir?

FARIN

Ce que j'attends de vous? Je veux avoir une alliée dans cette place; il faut que vous m'aidiez.

MARIETTE

A quoi?

FARIN

A devenir l'amant de la belle Gaby.

MARIETTE

Mais, Monsieur, Mademoiselle est pourvue; c'est de notoriété publique.

FARIN, *riant*

« Publique » me plaît. En effet, Le Hibel m'est connu ; nous sommes du même cercle ; mais je me suis mis en tête de le supplanter. Je ferai tout ce qu'il faudra pour ça. Et vous voyez, je commence par vous.

MARIETTE

Très flattée. Mais, Monsieur, c'est très délicat ; je n'ai rien à reprocher à M. Le Hibel.

FARIN

Moi non plus.

MARIETTE

C'est un homme que j'estime beaucoup.

FARIN

Moi aussi.

MARIETTE

Je suis ici pour le servir, non pour le desservir.

FARIN

Bravo ! Mais j'estime tout de même qu'une étoile de la grandeur de votre patronne mérite mieux qu'un ancien industriel. Le Hibel a gagné sa fortune dans les cuirs ; c'est plus luisant que reluisant. Ce qu'il faut à votre maîtresse, mon enfant, c'est un homme du monde.

MARIETTE, *malicieusement*

N'importe lequel ?

FARIN

Oh ! non ! Là aussi, là surtout, il faut choisir.

MARIETTE

Vous.

FARIN

Mais oui, moi.

MARIETTE

Vous voyez grand; ma maîtresse est très dispendieuse; les hommes du monde sont tous d'anciens riches, et les fortunes anciennes aujourd'hui...

FARIN

Judicieux! Mais les hommes du monde intelligents — oh! on les compte! — s'arrangent pour s'adapter à leur époque. Or, pour rajeunir les fortunes d'autrefois, il n'y a qu'un moyen... les affaires d'aujourd'hui.

MARIETTE

Vous m'en direz tant. Vous faites donc des affaires?

FARIN

Non, j'en fais faire par d'autres; mais je m'y intéresse et je pourrais, par contre-coup, y intéresser des personnes qui s'intéresseraient à ce qui m'intéresse.

MARIETTE, *riant*

Intéressant.

FARIN

Qu'est-ce que vous diriez, par exemple, si, au lendemain de ma réussite, je vous offrais quelques bonnes actions?

MARIETTE

Ç'en serait une, et je dirais merci.

FARIN

Des actions, ce n'est pas de l'argent; ce n'est que du papier. Même avec des scrupules, ça peut s'accepter.

MARIETTE

Ça rentre dans les cadeaux.

FARIN

Précisément.

MARIETTE

Faut-il que vous soyez chipé pour Mademoiselle, tout de même!

FARIN

Non!

MARIETTE

C'est cependant une jolie femme...

FARIN

Sans doute, mais, à Paris, les jolies femmes sont légion. Ce qui est rare, ce sont les vedettes. Aussi on se les dispute. Etre l'amant officiel de Gaby Verdier, c'est plus qu'un plaisir, c'est une fonction sociale; ça classe, ça pose. Avec les autres jolies femmes, on ne fait que des jaloux; avec celle-là, on fait des envieux. C'est autrement agréable. Au point où j'en suis de ma carrière commerciale et financière, Gaby Verdier s'impose; il me la faut, je l'aurai.

MARIETTE, *riant*

A la bonne heure! Monsieur le baron est un sentimental! Mais puisque vous aimez les vedettes, pourquoi n'en faites-vous pas vous-même? (*L'aguichant.*) Vous devriez lancer une femme; il n'en manque pas qui la valent. Ça, ce serait de l'ouvrage amusant.

FARIN, *la regardant*

On a trop de mécomptes! Je préfère le travail tout fait.

MARIETTE

Monsieur le baron manque de cran.

FARIN

Je suis pressé. — Et maintenant, parlons peu, mais bien. On dit Le Hibel jaloux. Est-ce vrai?

MARIETTE

Mademoiselle prétend qu'il l'est comme un tigre!

FARIN

Tant mieux! Avec les jaloux, il y a toujours de la ressource. Et de quoi est-il jaloux?

MARIETTE

Surtout de ses prérogatives. Vous imaginez bien qu'un homme de son âge ne doit pas être très exigeant; nous supposons ici qu'il n'honore guère Mademoiselle qu'aux anniversaires.

FARIN, *riant*

Et encore doit-il trouver qu'ils sont bien rapprochés! Les années passent si vite.

MARIETTE

Mais, ses privilèges, Monsieur n'admet pas qu'on y touche. Ainsi, tenez; Mademoiselle a le droit de disposer de ses après-midi; ça, c'est consacré aux répétitions, aux couturières, aux modistes, etc. Par contre, les matinées sont réservées à M. Le Hibel; elles lui appartiennent exclusivement; l'heure du bain, surtout, est sacrée.

FARIN

Tiens! tiens!

MARIETTE

Sur ce point, Monsieur rappelle tout à fait les pachas turcs. Lui seul a le droit d'entrer dans la salle de bains quand Mademoiselle se baigne.

FARIN, *riant*

Oh! mais, très intéressant! De sorte que si je m'introduisais à ce moment... confidentiel, il serait capable d'avoir un coup de sang?

MARIETTE

Ou de vous tuer.

FARIN

Ça m'étonnerait; ça ne m'effraie pas, d'ailleurs; ce sont les risques du métier. Et si, plus simplement, il se contentait de rompre?

MARIETTE

Ça ne serait pas impossible.

FARIN

Il se semble qu'il y aurait une jolie petite succession à recueillir. Si vous m'y aidiez adroitement, je serais capable d'ajouter aux actions quelques parts de fondateur.

MARIETTE

Monsieur le baron va fort.

FARIN

Parce que j'aime aller vite.

SCÈNE XII

Les Mêmes, LE HIBEL

Le Hibel entre par la gauche. Il s'arrête sur le seuil en reconnaissant Farin. Les deux hommes manifestent une certaine surprise de se rencontrer.

LE HIBEL

Non, ce n'est pas possible! Vous ici, mon cher baron! Je n'en crois pas mes yeux.

FARIN, *s'approchant et lui tendant la main*

Croyez-les, cher ami, ils ne vous trompent pas.

MARIETTE, *à part, en sortant par la droite, deuxième plan*

C'est toujours ça!

LE HIBEL

Vous connaissez donc Gaby, je veux dire Mlle Verdier?

FARIN

Très peu, trop peu, car elle est charmante.

LE HIBEL

C'est assez mon avis.

FARIN

Je lui ai été présenté, l'autre soir, dans sa loge.

LE HIBEL

Un soir où je n'étais pas là.

FARIN

Je l'ai vivement regretté. Mlle Verdier a bien voulu m'autoriser à venir lui rendre visite; j'avais un moment de libre aujourd'hui; j'ai tenté le hasard; il ne m'a pas été favorable, en ce qui la concerne, du moins.

LE HIBEL

Oh! Mlle Verdier est bien rarement chez elle, l'après-midi. Le matin, c'est comme si elle n'y était pas; elle

ne reçoit jamais; et, le soir, elle est prise à son théâtre. Je crois décidément, mon cher baron, que vous aurez bien du mal à la rencontrer. Occupé comme vous l'êtes, vous feriez mieux d'y renoncer; vous perdriez votre temps.

FARIN

Sait-on jamais?

LE HIBEL

Je vous croyais accaparé par les affaires.

FARIN

C'est beaucoup dire; je leur consacre des moments, mais je les estimerais fort désobligeantes si elles ne me laissaient pas le loisir de venir visiter une des reines de Paris.

LE HIBEL

Une reine que j'ai faite, ne l'oubliez pas.

FARIN

Le moyen, mon cher. Vous rappelez volontiers vos citations et Mlle Verdier n'est pas votre première victoire.

LE HIBEL

J'aimerais qu'elle fût la dernière. J'ai gagné mes galons et peut-être quelque droit au repos.

FARIN

Vous souhaitez la retraite?

LE HIBEL

Eh oui! A d'autres le soin de me remplacer et l'honneur d'enrichir Paris de célébrités nouvelles. A bon entendeur, salut! (*Farin remonte. — Désignant la corbeille*

qu'il n'a pas quittée des yeux.) Jolie corbeille, n'est-ce pas?

FARIN

Oh! bien simple.

LE HIBEL, *sonnant*

Elle est d'un homme de goût et qui fait royalement les choses.

FARIN

Quand on s'adresse à une reine, n'est-ce pas tout naturel?

LE HIBEL

Tout naturel. (*Entre Mariette.*) Reconduisez le baron et revenez; j'ai à vous parler. Au revoir, baron.

FARIN, *sortant*

Au revoir, cher.

(*Le Hibel reste seul un moment pendant lequel il considère la corbeille avec le plus vif intérêt. Rentre Mariette.*)

SCÈNE XIII

LE HIBEL, MARIETTE

LE HIBEL, *sévèrement*

Qu'est-ce que cela signifie, je vous prie? Je vous trouve en conversation dans le boudoir de Mademoiselle avec un monsieur qui n'aurait pas dû dépasser l'antichambre et qui, en tout cas, n'avait droit qu'au salon.

MARIETTE

Que Monsieur m'excuse! Ce monsieur est entré dans cette pièce directement.

LE HIBEL

C'est fort incorrect. Il était déjà venu ici?

MARIETTE

Jamais, Monsieur. C'est sa première visite.

LE HIBEL

J'entends que ce soit la dernière.

MARIETTE

Bien, Monsieur.

LE HIBEL

S'il se représente, je défends qu'on le reçoive. Mademoiselle n'y sera jamais pour lui. C'est compris?

MARIETTE

Oui, Monsieur. (*Elle remonte.*)

LE HIBEL

Où allez-vous?

MARIETTE

Transmettre à Zozo les ordres de Monsieur.

LE HIBEL

Rien ne presse, le baron ne reviendra pas aujourd'hui. Ne les oubliez pas, voilà tout. (*S'approchant de la corbeille.*) C'est de lui, cette corbeille?

MARIETTE

Je ne sais pas, Monsieur.

LE HIBEL, *prenant l'enveloppe*

Vous ne reconnaissez pas son écriture?

MARIETTE

Je ne la connais pas.

LE HIBEL, *essayant de regarder à travers l'enveloppe*

On ne voit rien. Ces enveloppes opaques, c'est une mode stupide. (*Mariette rit.*) Pourquoi riez-vous?

MARIETTE

Parce que j'ai déjà entendu cette phrase tout à l'heure.

LE HIBEL

Ah! bah! et à quel propos?

MARIETTE

Le même.

LE HIBEL

Ça, par exemple, c'est curieux. Qui donc l'a prononcée?

MARIETTE

Monsieur Chavol.

LE HIBEL

De plus en plus curieux. M. Chavol est donc venu cet après-midi?

MARIETTE

Oui, Monsieur, il est même resté là un bon moment... bon, enfin...!

LE HIBEL

Et il a paru surpris de ne pas rencontrer Mademoiselle?

MARIETTE

Plus que surpris, furieux; il n'en revenait pas.

LE HIBEL, *souriant*

Amusant! (*Il s'assied.*) Ne restez pas debout, ça me fatigue.

MARIETTE

Mais, Monsieur...

LE HIBEL

Allons! asseyez-vous!

MARIETTE, *s'asseyant*

Comme Monsieur voudra.

LE HIBEL

J'ai idée que vous ne ferez pas de vieux os dans le métier de caméristе, mademoiselle Mariette.

MARIETTE, *riant*

Moi aussi, Monsieur. Je n'attends qu'une occasion pour m'en évader.

LE HIBEL

Je m'en doutais.

MARIETTE

Elle se présentera bien un jour ou l'autre.

LE HIBEL

Je n'en doute pas.

MARIETTE

Pourquoi ne réussirais-je pas aussi bien que Mademoiselle?

LE HIBEL

Vous êtes moins belle.

MARIETTE

Qu'est-ce que ça fait?

LE HIBEL

En outre, Mademoiselle a du talent; elle chante fort agréablement.

MARIETTE

On prétend que je danse d'une façon charmante.

LE HIBEL

Tiens, tiens! Un jour ou l'autre, il faudra me mettre à même d'en juger.

MARIETTE

Quand Monsieur voudra.

LE HIBEL

Je trouverai bien dans mes amis quelqu'un qui s'intéressera à vous. Pour moi, comme je le disais tout à l'heure au baron, l'heure de la retraite a sonné. Mais nous ne manquons pas de Diogènes à la recherche d'une femme.

MARIETTE

Que Monsieur me recommande à ses amis et connaissances; je crois qu'ils ne seront volés d'aucune façon.

LE HIBEL

A la bonne heure, vous ne vous écorchez pas trop.

MARIETTE

Dame, il faut bien... à Paris, à l'âge d'or de l'absence de l'or!

LE HIBEL

Je suis enchanté, mademoiselle Mariette, de connaître votre opinion sur vous et de savoir qu'elle est avantageuse.

MARIETTE

Plutôt.

LE HIBEL

En avez-vous une sur moi?

MARIETTE

Evidemment.

LE HIBEL

Puis-je la connaître?

MARIETTE

Bien sûr. J'aurais voulu qu'elle fût mauvaise; ça m'aurait amusée d'épater Monsieur par ma franchise. A mon grand regret, elle est bonne.

LE HIBEL, *riant*

Tant pis! Dites-la-moi tout de même.

MARIETTE

Je tiens Monsieur pour un homme très intelligent.

LE HIBEL, *protestant*

Oh! oh!

MARIETTE

Ah! si Monsieur a peur de la vérité!

LE HIBEL

Je la crains toujours quand elle m'est agréable.

MARIETTE

Alors je m'arrête.

LE HIBEL

Mon Dieu, continuez tout de même.

MARIETTE

Monsieur a une philosophie de la vie qui me plaît. D'abord, il n'est pas assez bête pour être jaloux.

LE HIBEL

Qu'en savez-vous?

MARIETTE

Monsieur tient beaucoup à passer pour jaloux; il fait le jaloux, mais il ne l'est pas.

LE HIBEL, *riant*

Drôle! Ainsi, vous avez remarqué...

MARIETTE

Oui, je suis assez observatrice.

LE HIBEL, *souriant*

Cependant, votre patronne croit...

MARIETTE

Oui, elle prend Monsieur pour un tigre.

LE HIBEL, *souriant*

Elle exagère.

MARIETTE

C'est une enfant.

LE HIBEL, *vivement*

Il ne faut surtout pas qu'elle change d'opinion. Je tiens à ce qu'elle prenne des précautions pour me tromper.

MARIETTE

Elle les prend si mal.

LE HIBEL

Oui, mais elle en prend, c'est énorme. La voilette à gros pois...

MARIETTE, *riant*

Je vois que Monsieur est fixé! J'adore Monsieur.

LE HIBEL

Eh là! eh là! — Cependant, mademoiselle Mariette, je ne voudrais pas que vous ayez de moi une trop bonne opinion; je ne la mérite peut-être pas.

MARIETTE

Monsieur veut rire.

LE HIBEL

Hélas! non. Je ne suis pas un vieillard parfait; y en a-t-il? J'ai beau avoir une assez bonne cuirasse d'indifférence; cette cuirasse a des défauts.

MARIETTE

Qui n'en a pas?

LE HIBEL

Je ne me formalise pas que cette jeune femme ait des aventures, peut-être même des liaisons...

MARIETTE

C'est de son âge.

LE HIBEL

C'est aussi du mien; ce goût lui passera d'ailleurs avant qu'il ne me revienne.

MARIETTE

Monsieur se calomnie.

LE HIBEL

Vous voulez dire que je me connais. Ce sont les autres qui nous calomnient quand ils se permettent de dire de nous ce que nous en pensons nous-mêmes. Eh bien! si je ne m'offusque pas de ces peccadilles, je ne pourrais pas supporter qu'un homme de mon monde, de ma condition, à plus forte raison...

MARIETTE, *malicieusement*

De votre cercle?

LE HIBEL

J'allais le dire... obtînt d'elle ce qu'elle accorde volontiers à de petits jeunes gens insignifiants.

MARIETTE

Vous trouveriez alors l'aventure significative?

LE HIBEL

C'est-à-dire inacceptable. Ainsi le baron Farin...

MARIETTE

Oui!

LE HIBEL

Ça ne vous a pas échappé?

MARIETTE

Non!

LE HIBEL

Il tourne fort autour de Mademoiselle depuis quelque temps. Sa visite d'aujourd'hui... cette corbeille, car je suis sûr que cette corbeille...

MARIETTE

Ça se pourrait.

LE HIBEL

Eh bien! je ne veux pas. L'autre, les autres même, aucune importance; ils n'ont pas de surface mondaine; ils n'intéressent personne. Tandis que le baron, gros personnage, beau nom, belle situation; je le rencontre tous les jours : aux courses, il me donne des tuyaux qui me font perdre régulièrement; au cercle, il me tient des bancos que je ne gagne presque jamais. S'il était reçu ici, on jaserait; sa bonne fortune prendrait vite un caractère officiel; il aurait tout le bénéfice de la création que j'ai faite et aussi tout le mérite. Le boulevard est si injuste! Eh bien! ça, je ne suis pas d'humeur à le supporter. Vous voyez! on n'est pas parfait. Vous avez saisi?

MARIETTE

Lumineux.

LE HIBEL

Je ne vous en dirai pas davantage. Dans l'intérêt même de votre patronne, croyez-moi, découragez le baron.

MARIETTE

Bien.

LE HIBEL

D'autre part, si j'ai à me louer de vous...

MARIETTE, *riant*

Diogène!

LE HIBEL, *riant*

Oui. Et cet homme à lanterne me devra une chandelle. Car vous êtes vraiment charmante, mademoiselle Mariette.

MARIETTE

C'est aussi mon avis, Monsieur.

LE HIBEL

En plus vous n'êtes pas modeste, excellente affaire. Si vous avez du talent par-dessus le marché...

MARIETTE

J'en ai.

LE HIBEL

A la bonne heure! Vous pourrez aller loin.

MARIETTE

J'irai. (*Entrée brusque de Gaby par la gauche, premier plan.*)

SCÈNE XIV

Les Mêmes, GABY

LE HIBEL

Déjà!

MARIETTE, *à part*

Et sans voilette! C'est un lapin!

LE HIBEL, *à Gaby*

A cinq heures et demie! Un mardi!

GABY

C'est admirable! Vous allez me reprocher maintenant de rentrer chez moi de bonne heure!

LE HIBEL

Oh! pardon, je ne vous reproche rien; ce n'est pas beaucoup mon genre, reconnaissez-le.

GABY

Oui, enfin, c'est une scène.

LE HIBEL

Vous ne voudriez pas.

GABY

C'est bien ça! C'est une scène; inutile d'offrir ce divertissement à Mariette. (*Lui tendant sa voilette qu'elle tire de sa poche et lui remettant son chapeau et ses gants.*) Tenez, emportez ça et laissez-nous.

MARIETTE, *à mi-voix*

Chocolat!

GABY, *se retournant vivement*

Vous dites?

MARIETTE

Je dis : bien voilà. (*Elle sort par la droite second plan.*)

SCÈNE XV

LE HIBEL, GABY

LE HIBEL

Qu'est-ce que vous avez?

GABY, *désagréable*

Mais rien; il fait beau; je me porte à merveille et la politique me donne toute satisfaction.

LE HIBEL

Voyons, ma chère...

GABY

Qu'est-ce que vous voulez que je voie? Je vois que la vie est assommante et que les hommes sont des mufles.

LE HIBEL

Tous?

GABY

Presque! (*Elle prend une cigarette, s'étend sur le divan et l'allume.*)

LE HIBEL, *s'asseyant*

Je comprendrais votre ton si je vous posais des questions déplacées, si je vous priais de me dire, par exemple, d'où vous venez.

GABY

Il ne manquerait plus que ça! Vous auriez l'air d'être mon mari.

LE HIBEL

A Dieu ne plaise! Puis-je tout de même vous demander qui vous a envoyé cette somptueuse corbeille?

GABY

Quelle corbeille? Tiens, c'est vrai, il y a là une corbeille; je ne l'avais pas vue.

LE HIBEL

Où avez-vous la tête? — Qui vous l'a envoyée?

GABY

Comment voulez-vous que je le sache?

LE HIBEL

Très simplement. (*Il prend l'enveloppe qui accompagne la corbeille et la lui tend.*) Regardez.

GABY

Regardez vous-même, je n'ai rien à cacher.

LE HIBEL

Bien sûr. Puisque vous permettez... (*Il ouvre l'enveloppe et lit la carte.*) Naturellement!

GABY

Plaît-il?

LE HIBEL

C'est du baron Farin.

GABY

Ah!

LE HIBEL

Ça ne vous étonne pas? Moi non plus. (*Tendant la carte.*) Le baron était là tout à l'heure; il était venu vous rendre la visite que vous annonce cette carte. Malheureusement pour lui, il ne vous a pas rencontrée; il n'a trouvé que moi; c'est peu, et je l'ai plaint bien sincèrement.

GABY

Oh! je vous en prie, ne raillez pas, ce n'est pas le jour.

LE HIBEL

Avec vous, hélas! ce n'est jamais le jour. — Vous connaissez donc le baron?

GABY

Comme on connaît un homme qui est venu cinq minutes dans votre loge et qu'on vous a présenté au milieu de vingt personnes.

LE HIBEL

Vous ne l'aviez pas remarqué?

GABY

A peine.

LE HIBEL

Eh bien! je ne serais pas surpris que vous ayez fait sur lui une impression moins superficielle. Cette corbeille, cette visite, ce sont les signes précurseurs d'une cour stratégique, d'un siège en règle. Votre vertu, ma chère, va courir les plus grands dangers. Il me plairait qu'elle en sortît intacte.

GABY

Et qui peut vous faire supposer?

LE HIBEL

Je connais mon Farin. C'est un homme tenace; ce qu'il veut, il le veut bien. Et comme en ce moment-ci, c'est vous qu'il veut...

GABY

Il vous a fait des confidences?

LE HIBEL, *montrant les fleurs*

Inutile. J'avais déjà sa confession. Eh bien! pour une fois, laissez-moi manquer d'élégance et vous avertir; je vous serais *très* reconnaissant d'éconduire le baron et cela, comment dirais-je? militairement. Oui, je suis jaloux; c'est une fâcheuse disposition de mon caractère. Je m'en accuse et m'en excuse. Eh bien! le baron

m'est spécialement antipathique et je vous en voudrais beaucoup si...

GABY

Alors je suis prisonnière? Vous m'interdisez de recevoir les hommages d'un homme du monde, de votre monde?

LE HIBEL

Justement. Tous les autres hommages que vous voudrez, mais pas ceux-là. Manie de vieillard! Il faut être indulgente. Quant à vous interdire! Fi! le vilain mot! Je ne me permettrais pas! Je vous demande seulement, mais avec insistance, de ne pas le recevoir. Ce n'est pas la même chose.

GABY, *rageusement*

Ça n'a même aucun rapport!

LE HIBEL

N'est-ce pas?

SCÈNE XVI

LES MÊMES, ZOZO

ZOZO, *entrant*

Mademoiselle, c'est M. Chavol.

GABY

Ah! il tombe bien, celui-là!

LE HIBEL

Vous oubliez que vous l'avez convié à dîner.

GABY

Il ne l'oublie pas, lui.

LE HIBEL

C'est peut-être trop lui demander. (*A Zozo.*) Introduisez M. Chavol.

SCÈNE XVII

Les Mêmes, CHAVOL

LE HIBEL

Entrez, Chavol ; Gaby et moi sommes ravis de vous voir.

CHAVOL

Bonjour, cher ami. (*A Gaby, sèchement.*) Bonjour.

GABY, *même jeu*

Bonjour.

CHAVOL

Vous êtes rentrée tout de même ?

GABY

Vous voyez.

LE HIBEL

Je vous engage, mon petit Chavol, à être très gentil avec Gaby. Elle est de fort méchante humeur.

CHAVOL

Pourquoi ?

LE HIBEL

Je n'en sais rien, demandez-le-lui.

CHAVOL, *à Gaby*

Pourquoi?

GABY

Ça ne vous regarde pas.

LE HIBEL

Qu'est-ce que je vous disais? Si vous n'êtes pas très adroit, ça finira mal, et nous ferons un dîner impossible.

GABY

N'est-ce pas? Dites tout de suite que je ne suis pas vivable? Non, mais dites-le, vous en mourez d'envie tous les deux. Eh bien! mes petits, il y a une façon très simple d'arranger les choses, c'est que vous dîniez sans moi; comme ça, vous pourrez dire du mal de moi tout à votre aise.

CHAVOL

Charmant caractère!

GABY, *sonnant*

C'est celui que m'ont donné mes parents, mon cher, et s'il n'est pas à votre goût, vous pouvez changer de crémerie.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, MARIETTE

MARIETTE

Mademoiselle a sonné?

GABY

Oui. Vous direz qu'on ne mette que deux couverts; je ne dînerai pas. J'ai la migraine; je vais dans ma chambre m'étendre sur mon lit.

LE HIBEL

Voyons, Gaby, vous n'y pensez pas.

GABY

Je ne pense qu'à ça. Notre dîner finirait mal; vous n'avez tous les deux qu'une idée, c'est de me faire une scène. J'y coupe!

LE HIBEL

Dînez avec nous, nous serons sages comme des images.

GABY

Possible, mais si vous ne me faites pas de scène, vous me ferez la tête, deux têtes! C'est encore pis! (*Montrant Chavol.*) Regardez celle de Monsieur.

CHAVOL

Ça, c'est admirable, je ne dis rien.

GABY

Justement, c'est ce que je vous reproche.

CHAVOL, *rageant*

Oh!

GABY, *sortant par la porte de droite, second plan*

Bien du plaisir, mes bons messieurs, moi j'ai assez ri! (*Elle sort.*)

SCÈNE XIX

LE HIBEL, CHAVOL, MARIETTE

(*Chavol s'assied rageusement sur une chaise.*)

LE HIBEL, *mettant la main sur l'épaule de Chavol*

Allons, allons, calmez-vous. Est-il jeune, ce Chavol?

CHAVOL

Evidemment, je n'ai pas votre âge.

LE HIBEL, *riant*

Oh! mais, oh! mais, c'est à moi qu'il va s'en prendre, maintenant! Ce ne serait vraiment pas juste. (*A Mariette.*) N'est-ce pas?

MARIETTE

Sûr!

LE HIBEL, *descendant*

Laissons cet enfant faire ses dents. (*Mariette rit.*)

CHAVOL

Hein?

LE HIBEL, *riant*

Ne ragez pas; on ne s'occupe plus de vous; ne vous occupez pas des autres. Ecoutez, Mariette (*Il descend légèrement.*) Vous allez dire à Zozo d'emporter cette corbeille et de la jeter où il voudra; je ne veux plus la voir. Puis, vous dresserez ici nos deux couverts. Ce sera moins solennel que dans la salle à manger. Ah! servez-

nous du porto pour commencer; je me sens d'ailleurs une faim de loup. Menu sympathique, ce soir?

MARIETTE

Je crois, Monsieur; c'est moi qui l'ai composé.

LE HIBEL

C'est très gentil de votre part.

MARIETTE

Crème Du Barry.

LE HIBEL

Très bien.

MARIETTE

Langoustines... c'était pour Mademoiselle.

LE HIBEL

Vous lui en donnerez tout de même, en cachette; elle nous jurera qu'elle n'a pas dîné; nous ferons semblant de la croire.

MARIETTE, *riant*

Très drôle.

LE HIBEL, *sévèrement*

Eh bien, Mademoiselle?

MARIETTE, *se reprenant*

Oui, Monsieur. — Selle d'agneau avec aubergines et fonds d'artichauts...

LE HIBEL

Ça, c'est une attention pour moi; j'y suis très sensible.

MARIETTE, *minaudant*

Oh! Monsieur!

LE HIBEL, *sévèrement*

Eh bien, Mademoiselle?

MARIETTE, *se reprenant*

Oui, Monsieur. — Asperges et (*montrant Chavol*) crêpes Suzette.

LE HIBEL, *donnant un petit coup sur l'épaule de Chavol*

Vous avez entendu, il y aura des crêpes Suzette.

CHAVOL

Ah!

LE HIBEL

Oui, la vie offre de ces petites compensations. Il ne faut pas les dédaigner. (*Apercevant à ce moment le dessin de Biroult sur la coiffeuse.*) Qu'est-ce que c'est que ça? On dirait notre Gaby.

MARIETTE

C'est elle.

LE HIBEL, *riant*

En autruche! Ça, par exemple, c'est amusant! Il y a du talent là-dedans.

MARIETTE, *vivement*

N'est-ce pas, monsieur?

LE HIBEL, *la regardant*

Mais oui. Et c'est signé? (*Déchiffrant.*) Bi...

MARIETTE

Biroult!

LE HIBEL

Vous connaissez ce Biroult?

MARIETTE

Un peu.

LE HIBEL

Il faudra me le présenter.

MARIETTE

Bien, Monsieur.

LE HIBEL

Un homme qui a deviné l'autruche dans Gaby mérite tout mon intérêt. Je le lancerai.

MARIETTE

Il en sera ravi. (*A part.*) Décidément, c'est une manie, il lance même les hommes. (*Haut.*) Je vais prévenir Zozo. (*Elle sort.*)

SCÈNE XX

CHAVOL, LE HIBEL, PUIS MARIETTE ET ZOZO

LE HIBEL, *à Chavol*

Allons, ne pensez plus à ça, c'est trop triste.

CHAVOL

Ce que les femmes sont rosses, tout de même !

LE HIBEL

Il ne faut pas leur en vouloir, elles ne le font pas exprès. Elles sont trop faibles pour ne pas abuser de leur faiblesse ; vous comprendrez ça plus tard.

CHAVOL

A la bonne heure! vous, au moins, vous êtes gentil.

LE HIBEL

N'est-ce pas? Eh bien, elle est incapable de s'en rendre compte, et, vous voyez, je ne lui en veux pas.

CHAVOL

Vous êtes peut-être à un âge où l'indulgence est plus facile.

LE HIBEL

Encore! Vous y tenez!

(*A ce moment entre Zozo, portant une petite table qu'il va placer au milieu de la pièce. Mariette le suit portant un plateau avec une bouteille de porto et deux verres. Zozo prend la corbeille et l'emporte.*)

LE HIBEL, *regardant Zozo sortir avec la corbeille*

Disparue! Enfin!

MARIETTE, *ouvrant la bouteille*

Ces messieurs prendront le porto tout de suite?

LE HIBEL

Mais, certainement, le vin dissipe la tristesse. Ça doit être vrai, ça se chante. (*S'asseyant près de la table.*) Allons, mettez-vous là, Chavol, et n'oubliez pas que vous êtes un musicien gai, que vous composez des airs entraînants. (*Montrant Mariette.*) Demandez à cette danseuse.

MARIETTE

Rien qu'à les entendre les jambes tricotent. On a surnommé M. Chavol la terreur des fourmis.

LE HIBEL, *riant*

Vous entendez, terreur des fourmis! Allons! venez trinquer avec votre vieil ami. (*Il verse deux verres.*) Nous boirons aussi à l'avenir de Mlle Mariette, à ses succès chorégraphiques.

MARIETTE, *le regardant avec insistance*

A Diogène!

LE HIBEL, *détournant son regard et montrant la porte de la chambre à coucher*

Oui, et même à notre délicieuse amie.

CHAVOL

Vous y tenez?

LE HIBEL

J'y tiens. (*Ils trinquent et boivent.*)

CHAVOL

Qu'est-ce qu'elle peut faire en ce moment?

LE HIBEL

Elle s'occupe à nous détester de toutes ses forces.

CHAVOL

Mais nous ne lui avons rien fait.

LE HIBEL

Raison de plus. Pour nous venger, savez-vous ce que nous allons faire pendant tout le dîner, mon petit Chavol?

CHAVOL

Nous nous raconterons des histoires de femmes.

LE HIBEL

Quel enfantillage! Ça ne nous amuserait ni l'un ni l'autre. Non! Nous dirons d'elle tout le mal que nous n'en pensons pas.

CHAVOL

Parlez pour vous; moi...

MARIETTE, *à mi-voix*

Sont-ils beaux!

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'à l'acte précédent. Quelques jours plus tard.

SCÈNE PREMIÈRE

CHAVOL, MARIETTE, PUIS ZOZO

Au lever de rideau, Mariette est sur le seuil de la porte de gauche premier plan, en grande discussion avec Chavol qu'elle essaie d'empêcher d'entrer.

MARIETTE

Enfin, monsieur Chavol, ce n'est pas raisonnable. On ne vient pas chez les gens à neuf heures et demie du matin.

CHAVOL

Gaby, ce n'est pas les gens, et j'ai besoin de lui parler tout de suite.

MARIETTE

Mademoiselle n'est pas encore réveillée.

CHAVOL

Naturellement, tandis que moi je n'ai pas dormi de la nuit.

MARIETTE

Ce n'est pas une raison pour venir troubler son sommeil.

CHAVOL

Pas une raison, quand c'est à cause d'elle que je n'ai pas dormi?

MARIETTE

Qu'est-ce qu'elle vous avait encore fait?

CHAVOL

Elle m'a fait... qu'elle m'a refait. Enfin, je m'entends. Vous ne voulez pas la réveiller?

MARIETTE, *énergiquement*

Non.

CHAVOL

C'est bien, je vais la réveiller moi-même. (*Il remonte vivement et, tout à coup, s'arrête.*) Réflexion faite, je préfère la réveiller en douceur.

MARIETTE

Comment cela?

CHAVOL, *redescendant et se dirigeant vers la droite, premier plan*

Par la suavité de mes accords. Je viens justement de terminer sa chanson.

MARIETTE

La chanson de l'*Autruche*?

CHAVOL

Oui. Paroles de Cochard, musique de Chavol; je vais la lui chanter, et si ça ne suffit pas, nous la chanterons tous les deux, à tue-tête. Je prends tout sur moi. (*Il entre dans le salon par la droite premier plan. Mariette reste accotée à la porte.*)

MARIETTE, *à mi-voix*

Un réveil en fanfare, ça nous promet une matinée pas ordinaire.

VOIX DE CHAVOL. *Après un court prélude, Chavol chante*

CHANSON DE L'AUTRUCHE

L'autruche est c't'oiseau plein de malice,
Astucieux comme un entonnoir,
Qui croit qu'sur lui le danger glisse
Aussitôt qu'il ne peut plus l' voir.

Sa p'tit' tête derrière une écorce,
On n'peut plus lui rentrer dans le chou.
Ce raisonnement est d'première force!
Madame, il pourrait êtr' de vous.

Ah! mes enfants, c'est confondant
De par le mond' c'qu'il y a d'autruches!
On croit qu'elles sont toutes au Soudan;
Y en a encor' plus à Pantruche!

CHAVOL, *rentrant*

Qu'est-ce que vous dites de ça, Mariette?

MARIETTE

Epatant !

CHAVOL, *modestement*

Je crois que ça aura du succès. Ça y est, quoi ! (*Regardant du côté de la chambre de Gaby.*) Qu'est-ce que ça a donné?

MARIETTE, *qui est remontée près de la porte de droite, second plan*

Rien.

CHAVOL

Quel sommeil !

MARIETTE

Le roupillage du juste n'est rien à côté.

CHAVOL

A recommencer, mais cette fois, vous allez chanter avec moi.

MARIETTE

Il faudrait que je la susse, votre autruche !

CHAVOL, *lui tendant un papier*

Vous me faites rire et je n'en ai guère envie. Tenez, vous l'apprendrez en la chantant. Voilà le poème ; l'air vous l'avez entendu ; on va en mettre. (*Chavol se réinstalle dans le salon; ils chantent tous les deux.*)

CHAVOL, *rentrant*

Encore rien?

MARIETTE, *écoutant*

C'est beau, une conscience pure !

CHAVOL

Cristi ! (*Appelant.*) Zozo !

MARIETTE, *riant*

Ça, c'est drôle!

ZOZO, *entrant*

Monsieur!

CHAVOL

Vous allez chanter avec nous.

ZOZO, *ahuri*

Hein?

MARIETTE, *lui montrant le papier*

Poum, poum, poum, c'est simple comme chou.

ZOZO

Allons-y, à la va comme je te pousse l'ut de poitrine! (*Ils chantent tous les trois. Potin énorme. Au second quatrain, la porte de droite second plan s'ouvre. Gaby paraît en bâillant et en s'étirant. Elégant déshabillé du matin. Zozo se sauve.*)

SCÈNE II

Les Mêmes, GABY

GABY

Oh! là là! ce vacarme! Qu'est-ce que ça veut dire?

MARIETTE

C'est M. Chavol qui s'est introduit de force; il veut absolument parler tout de suite à Mademoiselle.

GABY

Quelle heure est-il donc?

MARIETTE

Neuf heures et demie.

GABY

Ah! ça, par exemple, c'est raide! Laissez-nous, Mariette, et préparez mon bain.

MARIETTE

Bien, Mademoiselle. (*Elle sort par le fond, face au public.*)

SCÈNE III

GABY, CHAVOL

GABY, *applaudissant*

Bravo! Tout à fait réussi. Comme aubade au vingtième siècle, on ne fait pas mieux.

CHAVOL, *entrant à droite, premier plan*

Ah! toi! enfin!

GABY

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?

CHAVOL

Ce n'est pas une plaisanterie, c'est très sérieux. Mais, d'abord, tu as entendu?

GABY

Quoi?

CHAVOL

Ma chanson.

GABY

A peu près. Comment l'intitules-tu?

CHAVOL, *rageotant*

Tules-tu? (*Violemment.*) « L'Autruche! »

GABY

Pas heureux! Ce n'est vraiment plus à la mode, c't'oiseau-là!

CHAVOL

Compte sur moi, je l'y remettrai.

GABY

Nous l'y remettrons. Comme je la créerai, évidemment...

CHAVOL

Oh! oh! ce n'est pas sûr.

GABY

Je ne créerai pas ton Autruche? Ce serait imprévu. Et ça dépend?

CHAVOL

De toi. — Qui attends-tu, ce matin?

GABY

En voilà une question! Le Hibel, parbleu!

CHAVOL

Seulement?

GABY

Qui veux-tu donc?

CHAVOL

Oh! moi, personne! Je t'autorise Le Hibel, c'est déjà bien gentil!

GABY

Tu m'autorises? Admirable!

CHAVOL

Et maintenant, vite, pourquoi n'es-tu pas venue hier?

GABY

Quelle barbe! Ce que tu peux être assommant avec ton éternelle jalousie! Je ne finirai par me fâcher, tu sais.

CHAVOL

Pourquoi n'es-tu pas venue hier?

GABY

Et me fâcher, ça voudra dire te lâcher. Je te préviens tout doucement, mais je romprai brutalement.

CHAVOL

Parbleu, quand ça t'arrangera.

GABY

Quand je serai lasse d'être dérangée. C'est un peu raide tout de même! Quand nos titulaires nous fichent la paix, ce sont les surnuméraires qui nous empoisonnent l'existence!

CHAVOL

Pourquoi n'es-tu pas venue hier?

GABY

Zut! zut! zut! parce que ça ne m'a pas plu, là!

CHAVOL

Jolie raison!

GABY

Je n'en connais pas de meilleure.

CHAVOL

Et tu crois que je vais m'en contenter?

GABY

Il faudra bien. Alors, tu t'es levé dès l'aube pour venir me faire une scène?

CHAVOL

Je suis venu m'expliquer avec toi.

GABY

C'est ce que je disais. Eh bien, mon petit, mille regrets; mais le bureau des scènes n'est ouvert que l'après-midi. A cette heure-ci, il n'y a que Le Hibel qui aurait le droit... et c'est un homme bien élevé, lui, il n'en use pas.

CHAVOL

Tout ça ne me dit pas pourquoi tu n'es pas venue hier. (*Gaby prend une lime sur la coiffeuse, va s'étendre sur le divan et se fait les ongles.*) Tu ne veux pas me répondre? (*Gaby lève les yeux au ciel.*) Oui, tu es une martyre.

GABY

Comme toute femme à qui on fait une scène quand elle n'en a pas envie.

CHAVOL

Eh bien! moi, je vais te dire pourquoi tu n'es pas venue.

GABY

Alors, à quoi bon me le demander?

CHAVOL

Parce que tu as un autre amant.

GABY

Enchantée de l'apprendre.

CHAVOL

Tu n'as pas un autre amant, peut-être?

GABY

Sans doute, puisque tu l'affirmes.

CHAVOL

Et tu crois que ça va se passer comme ça!

GABY

Je verrai bien.

CHAVOL

Tu me connais cependant.

GABY

Trop.

CHAVOL

Ça finira mal.

GABY

Si ça finit par ton départ, ça finira toujours assez bien.

CHAVOL, *rageant*

Oh!

GABY, *toujours très calme*

Tâche de ne rien casser; je tiens beaucoup à mes bibelots.

CHAVOL

Plus qu'à moi!

GABY

Dame! Il y en a quelques-uns que je ne pourrais pas remplacer, tandis que toi...

CHAVOL

Tiens, tu mériterais... (*Il fait le geste de la battre.*)

GABY, *brandissant la lime à ongles*

Non, mais essaie voir un peu?

CHAVOL

Me faire ça, à moi!

GABY

Oui, aux autres, ça va très bien; à Le Hibel, pain bénit; mais au maëstro Chavol, sacrilège!

CHAVOL

Alors... c'est fini entre nous?

GABY

Si tu veux.

CHAVOL

Fais attention, je suis capable de te prendre au mot.

GABY

Prends.

CHAVOL

Soit! (*Un silence; il arpente la pièce et se dirige vers la porte de gauche premier plan.*) Sais-tu où je vais de ce pas?

GABY

Non, mais ça va bien t'étonner, je n'ai aucune envie de le savoir.

CHAVOL

Chez Maud Berton.

GABY

Bien du plaisir!

CHAVOL

A vingt reprises elle m'a fait comprendre que si je voulais...

GABY

Veuille.

CHAVOL

Plaît-il?

GABY

Cours-y!

CHAVOL

Tu dis?

GABY

Je te dis d'y courir. Voles-y, précipite-t'y!

CHAVOL

Comme le zèbre. Et cette chanson que j'avais faite pour toi, c'est Maud Berton qui la créera.

GABY

Je serai la première à aller l'applaudir. Je serai même probablement la seule, car ce qu'elle peut chanter faux!

CHAVOL

C'est toi qui le dis.

GABY

J'ai donc le courage de l'opinion des autres.

CHAVOL

Oui, oui, n'empêche...

GABY

Que quoi?

CHAVOL

Que tu la crains; c'est ta concurrente de ce jour, peut-être ta rivale heureuse de demain. Qu'est-ce qui lui a manqué jusqu'ici? Quelqu'un qui s'intéresse à elle, quelqu'un de talent...

GABY

Toi?

CHAVOL

Parfaitement! A moins que tu ne t'imagines que je n'ai aucun talent, et que je te dois tout le succès de mes chansons.

GABY

Je ne serais pas éloignée de le penser.

CHAVOL, *furieux*

Cabotine!

GABY

Croque-notes!

CHAVOL

Bien, très bien. Après ce mot-là, c'est fini pour la vie.

GABY

Et même davantage.

(Chavol remonte, puis redescend jusqu'à la porte de gauche second plan. Arrivé sur le seuil, il s'arrête.)

CHAVOL

Tu me laisses partir?

GABY

Je ne retiens pas les gens de force.

CHAVOL

Tiens, tu n'as pas de cœur.

GABY

C'est admirable! Tout à l'heure tu me reprochais de l'avoir donné à un autre.

CHAVOL

Cependant, quand on s'est aimé comme nous nous sommes aimés, il y a des choses qui ne s'oublient pas!

GABY

Parfaitement, les mots blessants. Tu n'oublieras pas croque-notes, je n'oublierai pas cabotine.

CHAVOL

Tu me regretteras, tu sais.

GABY

Ce n'est même pas impossible, on est si drôle.

CHAVOL

Bien des choses à Le Hibel.

GABY

Bien des choses à la Berton.

CHAVOL

Je n'y manquerai pas.

(Il sort. On entend le bruit d'une porte fermée violemment.)

GABY

Ouf!

SCÈNE IV

GABY, MARIETTE

GABY, *seule*

Et dire qu'il y a des gens qui s'imaginent que nous prenons des amants pour notre plaisir.

MARIETTE, *entrant*

Le bain de Mademoiselle est prêt. Mais que Mademoiselle ne se presse pas; il est très chaud.

GABY

Vous aviez encore de la crème d'amandes?

MARIETTE

Oui. Mademoiselle pourra recevoir Monsieur; sa pudeur ne court aucun risque. On dirait un bain de lait.

GABY

Bien. Ah! dites donc, Mariette! M. Chavol vient de s'en aller pour toujours. Quand il reviendra cet après-midi, même si je suis là, je n'y serai pas pour lui. Il mérite une petite leçon.

MARIETTE

Mademoiselle est sûre qu'il reviendra?

GABY

Parbleu! S'il avait voulu s'en aller vraiment, il n'aurait pas dit qu'il s'en allait pour toujours; il serait parti sans rien dire.

MARIETTE

Mademoiselle a peut-être tort de croire ça. Depuis la semaine dernière, M. Chavol ne dérage pas. Il en veut beaucoup à Mademoiselle et je ne serais pas étonnée...

GABY

Alors, sérieusement, il irait porter ses chansons à cette petite Berton dont la voix a l'air d'avoir confit des cornichons?

MARIETTE

Hé, hé..., avec les hommes vexés il faut s'attendre à tout.

GABY

Mais il se fera le plus grand tort.

MARIETTE

C'est ça qui lui sera égal s'il est sûr de bien embêter Mademoiselle.

GABY, *rêveuse*

Vous croyez?

MARIETTE

Ça m'étonne que ça étonne Mademoiselle. Est-ce qu'à sa place nous n'en ferions pas autant?

GABY, *toujours rêveuse*

Evidemment! (*Un temps.*) Comment est-elle, sa nouvelle chanson?

MARIETTE

Bien.

GABY

Vous croyez à un succès?

MARIETTE

Gros.

GABY

Alors, il faut l'empêcher de faire un coup de tête, ce petit; il le regretterait trop par la suite. (*Elle s'approche du secrétaire de droite, l'ouvre et griffonne rapidement.*) Zozo lui portera ce mot pendant que je prendrai mon bain. (*Ecrivant.*) « Idiot. »

MARIETTE

Comme ça, il se reconnaîtra tout de suite.

GABY

N'est-ce pas? (*Montrant un petit pouf près du secrétaire.*) Asseyez-vous là, Mariette; il y a certains mots dont je ne suis pas très sûre et sur lesquels je tiens à avoir votre impression.

MARIETTE, *riant*

« Impression » me plaît.

GABY

Quand on écrit une lettre d'amour à un homme qui vous aime, on peut faire des fautes d'orthographe.

MARIETTE

C'est même un charme de plus.

GABY

Mais quand on envoie un mot à un monsieur avec lequel on vient de se disputer, qui a des raisons de vous en vouloir...

MARIETTE

Faut pas gaffer.

GABY

Ce serait lui donner des armes contre soi.

MARIETTE

Dans ce cas-là, faire des fautes d'orthographe serait une faute d'orthographe.

GABY

C'est ce que je me dis. (*Relisant.*) «Idiot » (*Ecrivant.*) « Attends-moi cet après-midi à 4 h. 1/2 dans notre petit nid. Je te mettrai le nez dans ton pipi ».

MARIETTE, *riant*

Mais ce sont des vers.

GABY

Tant pis!

MARIETTE, *riant*

Ça continue.

GABY

Du moment que ça vient en vers, il ne pourra pas douter de ma sincérité. (*Ecrivant.*) « Avant de reprendre tes pantoufles et de les porter chez la môme Berton...

MARIETTE, *lisant par-dessus son épaule*

Mademoiselle a tort de mettre deux *f* à pantoufles.

GABY

Pourquoi? Une pour chaque pied.

MARIETTE, *riant*

Ce n'est pas une raison.

GABY

Bien, comme vous voudrez, je ne suis pas dure. (*Ecrivant.*) « Je te ferai comprendre l'injustice de tes soupçons. »

MARIETTE, *même jeu*

Cédille.

GABY

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MARIETTE

Une sorte de petit hameçon qu'on met sous les *c* pour les adoucir.

GABY, *triomphalement*

Comme dans poisson, parbleu ! Hameçon, poisson, ça va ensemble ! (*Mariette rit.*) Pourquoi riez-vous ?

MARIETTE

Mademoiselle est désarmante.

GABY

Tâchez de ne pas faire courir ce bruit-là, ça me ferait du tort. (*Continuant à écrire.*) « L'injustice de tes soupçons — avec le petit hameçon — qui sont pour moi de véritable soufflets. » (*Triomphalement.*) Ah ! cette fois, vous pouvez être contente, Mariette, je n'ai mis qu'un *f*.

MARIETTE, *riant*

Ce n'est pas de chance, il en fallait deux.

GABY

J'aurais dû m'en douter, il a deux joues. Ce que c'est contrariant, les mots, tout de même ! On dirait des hommes. Il est vrai que ce sont eux qui les ont inventés pour embêter les femmes. (*Terminant sa lettre.*) « Je ne vous

embrasse pas; je vous embrasserai chez nous si vous le méritez et si votre chanson me plaît. N'oubliez surtout pas de l'apporter. » Pourvu qu'il n'ait pas l'idée que je lui cours après à cause de sa chanson!

MARIETTE

Mais non! (*A part.*) Chère autruche! (*Haut.*) Les hommes sont si fats!

(*Gaby prend une enveloppe, y introduit la lettre, la ferme et met l'adresse.*)

GABY, *tout en écrivant*

Sonnez, Mariette. (*Mariette sonne.*) Tout de même, si vous n'aviez pas été là, il n'y avait que demi-mal; je mettais deux *f* à pantoufle et un seul à soufflet; c'est entendu; mais comme il fallait trois *f* pour les deux mots, le compte y était!

SCÈNE V

LES MÊMES, ZOZO

ZOZO

Mademoiselle a sonné?

GABY

Oui. Cette lettre pour M. Chavol tout de suite. S'il n'est pas chez lui, qu'on la lui remette dès qu'il rentrera.

ZOZO

Bien, Mademoiselle. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

GABY, MARIETTE

(*Pendant ce temps Mariette a ouvert la porte du fond; on aperçoit toute l'installation; il y a une chaise de chaque côté de la baignoire.*)

MARIETTE, *après avoir tâté l'eau et redescendant sur le seuil de la salle de bains*

Le bain de Mademoiselle est à point. Que Mademoiselle se dépêche! Il ne faut pas faire attendre un bain, même avec une jolie femme.

GABY, *finissant de se déshabiller*

Quand vous aurez fini de charrier, vous! (*Elle entre dans la salle de bains.*) Ah! mettez le paravent en travers, que je puisse sortir de la salle de bains et passer dans ma chambre sans être vue.

MARIETTE, *déplaçant le paravent*

Faisons l'aiguille! — Là! ça y est! Mademoiselle pourra regagner son cagibi; la pudeur sera sauve. (*Pendant ce petit dialogue, Gaby est entrée dans le bain.*) L'eau est-elle au gré de Mademoiselle?

GABY

Elle est.

MARIETTE

Suffisamment laiteuse?

GABY

Le nuage indispensable. (*S'étirant et soupirant.*) Ah!

MARIETTE, *la parodiant*

Ah!

GABY

C'est bon, ça délasse, on se sent meilleure.

MARIETTE

Dame, ça assouplit la peau.

GABY

Et puis, ça repose des hommes.

MARIETTE

Et ça y prépare.

GABY

Vous! — Prenez donc le *Figaro*.

MARIETTE

Où est-il?

GABY

Sur la grande table, et lisez-le-moi. (*Mariette prend le* Figaro, *s'installe sur une chaise près de la baignoire et déplie la première page.*) Oh! pas la première page, c'est trop sérieux; la nécrologie.

MARIETTE, *stupéfaite*

Ah! Mademoiselle trouve ça plus gai?

GABY

Non, mais plus amusant. Dans la nécrologie du *Figaro*, on trouve toujours le nom de quelqu'un qu'on connaît.

MARIETTE

Très rigolo, en effet. (*Elle cherche à la troisième page et tout à coup pousse un petit cri.*) Ah!

GABY

Qu'est-ce que c'est?

MARIETTE, *légèrement troublée*

Rien, Mademoiselle.

GABY

Montrez donc. (*Elle prend* le Figaro *et regarde.*) Tiens, un dessin signé Biroult... cela vous intéresse donc?

MARIETTE

Oui... enfin... je le connais un peu, ce Biroult.

GABY

Un peu?... Vous paraissez bien émue...

MARIETTE

Oh! non, un souvenir! (*A ce moment on sonne.*)

GABY

Monsieur. Allez ouvrir. (*Mariette descend et sort par la porte de gauche premier plan. Pendant ce temps, Gaby prend vivement dans une cantine, qui est à côté de la baignoire, une glace et se met du rouge et de la poudre. Bruit de voix dans l'antichambre, Mariette rentre vivement.*) Hein! Quoi! Ce n'est donc pas Monsieur?

MARIETTE

Non, Mademoiselle, c'est le baron Farin. Encore un *f*; décidément, c'est le jour.

GABY

Vous lui avez dit que je ne pouvais pas le recevoir?

MARIETTE

Bien sûr. Il m'a répondu qu'il attendrait, qu'il fallait absolument qu'il voie Mademoiselle; il a une communication urgente à lui faire.

GABY

A cette heure-ci! Qu'est-ce que ça peut bien être?

MARIETTE

Je ne m'en doute pas.

GABY

C'est qu'il est très intéressant, le baron.

MARIETTE

Je crois bien. L'avenir, peut-être.

GABY

Sait-on jamais?

MARIETTE

Les hommes, c'est si perfide! Le premier jupon, froutte!

GABY, *riant*

Je ne vois pas beaucoup Le Hibel... froutter. Mais, enfin, à tout hasard, ce serait bête de décourager le baron.

MARIETTE

Mademoiselle a déjà manqué sa visite l'autre jour.

GABY

C'est vrai et je ne l'ai même pas encore remercié de sa corbeille.

MARIETTE

Qui finit de se faner dans la lingerie, ordre du patron.

GABY

Ça, c'est une justice à lui rendre, Le Hibel ne peut pas le sentir.

MARIETTE

Dame! il le craint.

GABY

Oui, mais il va venir tout à l'heure. Bon Dieu de bois, s'ils se rencontraient! Je suis bien embêtée... (*A Mariette.*) Qu'est-ce que vous feriez à ma place, vous?

MARIETTE

Je commencerais par me tordre les mains; ça se fait toujours dans ces cas-là.

GABY

Voulez-vous être sérieuse! C'est très sérieux.

MARIETTE

Eh bien! à la place de Mademoiselle, je ne recevrais pas le baron... Quand on a accepté d'être esclave, il faut obéir.

GABY, *se remuant et éclaboussant Mariette*

Comment accepté d'être esclave?

MARIETTE, *s'essuyant*

Que Mademoiselle fasse attention, elle va m'inonder. — Bien sûr, M. Le Hidel a donné l'ordre à Mademoiselle de ne jamais recevoir le baron Farin et à moi de ne pas le laisser entrer.

GABY

Oh! pardon, ma fille...

MARIETTE, *à part*

La fille revient, il y a du bon.

GABY

On vous donne des ordres à vous, pas à moi!

MARIETTE

C'est exact. A Mademoiselle on exprime des désirs qui y ressemblent.

GABY

M. Le Hibel n'a pas d'ordre à me donner, vous saurez ça.

MARIETTE

Je le saurai, mais je n'en serai pas autrement convaincue.

GABY

Oh! (*Elle l'éclabousse.*) J'écume.

MARIETTE

Dans l'eau, ça n'est pas grave, ça ne se verra pas.

GABY

Dieu que c'est compliqué la vie!

MARIETTE

Evidemment, la mort est plus simple, mais c'est moins varié.

GABY

Quelle scie!

MARIETTE

Je sens que Mademoiselle va recevoir le baron Farin;

mon devoir est de l'avertir; ce sera une faute. Si M. Le Hibel survient pendant l'entrevue, quel grabuge! Il est capable de laisser tomber Mademoiselle avec un bruit mou.

GABY

Dites donc, vous!

MARIETTE

Je l'entends encore me dire : « Là-dessus, je ne plaisanterai pas! »

GABY, *furieuse*

Ah! il a dit ça!

MARIETTE

« Et si Mademoiselle se permet de le recevoir malgré ma défense... »

GABY, *furieuse*

Il a dit « se permet » et « défense »?

MARIETTE

Et comment! « Eh bien! on rira. »

GABY

Eh bien! on va rire. Introduisez le baron. Mettez le paravent de façon qu'il ne puisse même pas apercevoir le bout de mon nez et laissez-nous.

MARIETTE

Comme Mademoiselle voudra, mais je fais toutes mes réserves.

GABY

Vous feriez mieux d'en montrer et de ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

MARIETTE

Bien, je la boucle. Ma conscience...

GABY

Oh! pas de chichis! Seulement, guettez l'arrivée de Monsieur, et dès que vous entendrez son pas, venez me prévenir. On fera filer le baron par l'office et l'escalier de service.

MARIETTE

Pour une première visite, ce sera pommé!

GABY

Le baron sera ravi, ça le rajeunira. Il aura l'impression d'être un gigolo.

MARIETTE

Le rêve des quinquagénaires.

GABY

Quinqua quoi? Ce que pous pouvez être barbante, vous, avec vos mots à la noix! Allons, ouste, le baron, et vivement! (*Mariette sort de la salle de bains, place le paravent et cogne une chaise en se dépêchant.*) Eh bien! qu'est-ce que vous faites?

MARIETTE

J'ouste. (*Ouvrant la porte de gauche premier plan.*) Monsieur le baron, Mademoiselle vous prie d'entrer. Vous ne pourrez pas la voir, parce qu'elle est dans son bain, mais Mademoiselle consent à vous recevoir, vu l'urgence de votre communication. Vous pourrez lui parler par-dessus le paravent. (*A mi-voix.*) Vos actions montent, monsieur le baron.

FARIN, *id.*

Les vôtres aussi, mademoiselle Mariette.

(Petit signe d'intelligence et sourires entre Mariette et le baron. Mariette sort par la gauche, premier plan.)

SCÈNE VII

GABY, FARIN

FARIN, *à part, se frottant les mains*

Enfin! *(Il tousse légèrement, après avoir déposé son chapeau et ses gants sur une chaise.)*

GABY, *derrière le paravent*

Vous êtes là, baron?

FARIN

Oui, ma chère grande étoile. Tout heureux et tout confus. Avant tout, il faut que vous me pardonniez; je n'aurais peut-être pas dû insister pour être reçu par vous à pareille heure.

GABY

Puisqu'il y a urgence!

FARIN

Je sais bien, c'est une raison; est-ce une excuse?

GABY

Nous verrons. Seulement, je vous préviens tout de suite. Si par malheur Le Hibel s'amenait pendant que

vous êtes là... (*Farin fait claquer ses doigts sur ses lèvres.*) Qu'est-ce que vous faites?

FARIN

Je vous envoie un baiser par-dessus le paravent. Vous avez dit « par malheur ». Vous êtes charmante. Le baiser est arrivé?

GABY, *riant*

Par avion postal. — Eh bien, si Le Hibel arrive, il faudra que vous disparaissiez par l'escalier de service. Vous ne m'en voudrez pas trop, n'est-ce pas?

FARIN

Au contraire, je vous en garderai une reconnaissance émue. L'escalier de service! A mon âge! Je n'en espérais pas tant!

GABY

Dame! Je vous reçois en cachette; il faudra que vous me gardiez le secret.

FARIN

Jalousement.

GABY

Merci! Ah! pendant que j'y pense, laissez-moi vous remercier aussi pour votre corbeille; elle était ravissante, elle m'a fait un plaisir énorme.

FARIN

Vrai?

GABY

Elle n'a pas quitté ma chambre, sauf la nuit, bien entendu; les fleurs, ça entête. Mais, dès mon réveil, je me la faisais apporter.

FARIN

Et vous pensiez à moi?

GABY, *riant*

Enfin je pensais que vous aviez pensé à moi.

FARIN

Et cette pensée ne vous était pas trop désagréable?

GABY

Mais non! — Et maintenant, mon cher baron, vite, la raison de cette visite matinale?

FARIN

Eh bien! voilà. Je suis sur le point de prendre une grave détermination et, comme il faut que je donne ma réponse avant midi, j'ai dû, ah! fi! ah! pouah! comme un créancier, m'imposer à vous ce matin.

GABY

Je ne saisis pas.

FARIN

On me demande de quitter Paris immédiatement et d'aller pendant quelques mois, un an peut-être, en Australie, où l'une de mes Sociétés vient d'acquérir d'importants gisements de phosphates.

GABY, *riant*

C'est des drogues, ça?

FARIN, *riant*

Aussi. — Et je n'ai pas voulu donner ma réponse définitive avant de connaître la vôtre.

GABY, *riant*

Qu'est-ce que j'ai à faire avec des phosphates?

FARIN

Je suis très épris de vous, belle Gaby, et si vous me faisiez l'honneur de voir mes avances d'un œil favorable, je n'estimerais pas opportun de quitter Paris en un pareil moment. Dites, sérieusement, ai-je une chance?

GABY

Comment voulez-vous que je vous réponde? Je n'en sais rien.

FARIN

Vous êtes cruelle.

GABY

Mais non, je ne suis pas libre, voilà tout!

FARIN

C'est entendu... Le Hibel.

GABY

Eh oui!

FARIN

Vous y tenez donc?

GABY

Mon Dieu!

FARIN

Ce n'est pas du tout l'ami qu'il vous faut. Vous êtes bien trop fine pour cet ancien marchand de cuirs.

GABY

Eh! c'est avec le cuir qu'on fait les portefeuilles, et le sien est d'un souple...

FARIN

Ne craignez rien. Je ne serais pas moins chic que lui.

Noblesse oblige, et, en plus, je vous apporterais, je crois, un certain éclat qu'avec toute sa bonne volonté ce brave... cuirassier...

GABY

Je sais. Malheureusement je n'ai rien à reprocher à M. Le Hibel. (*Farin comme tout à l'heure envoie un baiser à Gaby par-dessus le paravent.*) Qu'est-ce que vous faites?

FARIN

L'avion postal repart; un second baiser pour « malheureusement ».

GABY, *riant*

Ça m'a échappé.

FARIN, *riant*

De mieux en mieux.

(*Nouveau baiser.*)

GABY, *riant*

Arrêtez-vous.

FARIN

L'avion descend en vol pâmé. Je m'arrête; mais, je vous en prie, chère Gaby, ne m'imposez pas l'Australie.

GABY

Je vous impose, moi?

FARIN

Je me sens déjà si dépaysé quand je vais jusqu'à Asnières; n'exigez pas que je parte.

GABY

J'exige, moi?

FARIN

Allons, un bon mouvement. Sacrifiez-moi le cuirassier et mettons-nous bruyamment ensemble; ça épatera tout Paris.

GABY, *riant*

Et même moi par-dessus le marché!

(*Entrée vive de Mariette par la gauche second plan.*)

SCÈNE VIII

FARIN, GABY, MARIETTE

FARIN, *à Mariette, à mi-voix*

C'est Le Hibel?

MARIETTE, *même jeu*

Oui. (*Haut.*) Mademoiselle, Zozo vient de rentrer; il a aperçu M. Le Hibel au coin de la rue.

GABY

Ah! mon Dieu!

MARIETTE

Que Mademoiselle ne se noie pas dans son bain; Zozo a de l'avance sur le patron. M. le baron a tout le temps de se disperser.

FARIN, *à mi-voix, protestant*

Mais...

MARIETTE, *même jeu*

Chut!

GABY

Vous avez entendu, baron; nous reprendrons cette conversation plus tard; pour l'instant, pas une minute à perdre; éclipsez-vous.

FARIN

L'escalier de service?

GABY

On le dit très propre.

MARIETTE

Il l'est.

FARIN

J'aurais bien voulu avoir ma réponse.

GABY

Plus tard. Faites patienter vos Australiens. Au revoir, cher, suivez Mariette, elle va vous guider.

FARIN, *avec un gros soupir*

Alors, à bientôt.

GABY

C'est ça, à un de ces soirs dans ma loge. Mariette, disposez le paravent; je vais sortir de mon bain; aussitôt que le baron sera parti, rejoignez-moi dans ma chambre.

MARIETTE

Bien, Mademoiselle.

(*Elle dispose le paravent de biais, de façon à ce que Gaby puisse sortir de la salle de bains et passer dans sa chambre sans être vue. Farin s'est approché d'elle pendant cette manœuvre.*)

FARIN, *à mi-voix*

Alors, quoi, c'est raté?

MARIETTE, *même jeu*

Penses-tu! Pardon, pensez-vous! Dans votre précipitation, oubliez votre chapeau. (*Regardant le chapeau.*) Ce sera invraisemblable, car il est inoubliable! Mazette! un tube! A cette heure-ci!

FARIN

Oui, je vais aux courses tout à l'heure. Et puis, je suis pour la résurrection du haut de forme.

MARIETTE

Enfin, oubliez ce monument. Au moment de sortir, vous vous serez aperçu de cet oubli et vous aurez attendu le départ de Le Hibel dans la lingerie. Vous y retrouverez votre corbeille, complètement flapie, d'ailleurs.

FARIN

Comment! Ma corbeille n'est donc pas dans la chambre de Mademoiselle?

MARIETTE

Elle n'y est jamais entrée. Ordre supérieur.

FARIN, *à mi-voix*

Vous me paierez ça, mon bon Le Hibel!

(*A ce moment on sonne.*)

MARIETTE, *à mi-voix*

On a sonné, venez.

(*Farin et Mariette sortent vivement par la porte de gauche second plan. L'instant d'après, on voit la tête

de Gaby à l'extrémité du paravent. Elle regarde anxieusement dans le boudoir.)

GABY

Parti! Dieu soit loué! Il était temps!

SCÈNE IX

GABY, *derrière le paravent*, PUIS ZOZO ET LE HIBEL

ZOZO

Mademoiselle?

GABY, *derrière le paravent*

Qu'est-ce que c'est?

ZOZO

Monsieur Le Hibel.

GABY

Qu'il entre. (*Zozo introduit Le Hibel. — Un léger temps.*) Vous êtes là, cher ami?

LE HIBEL

Mais oui. Je ne vous dérange pas?

GABY, *trop aimable*

Est-ce que vous pouvez me déranger? Je suis toujours si contente de vous voir. Vous allez vous asseoir bien sagement et m'attendre cinq minutes. (*Lançant le* Figaro *par-dessus le paravent.*) Tenez, voilà pour vous distraire. Je sors du bain, je suis toute frissonnante...

jugez plutôt. (*Elle passe la main par-dessus le paravent. Le Hibel s'approche et y dépose un baiser.*) Qu'est-ce que vous faites?

LE HIBEL

Je bois les gouttelettes.

GABY, *riant*

Elles doivent sentir l'amande amère.

LE HIBEL, *riant*

Pas trop.

GABY

Le temps de passer une robe et je suis à vous. J'ai toujours beaucoup de plaisir à vous voir; mais, aujourd'hui, je suis particulièrement impatiente de bavarder avec vous.

LE HIBEL

Pas possible?

GABY

Parole! Je m'ennuyais de vous.

LE HIBEL

Comme c'est gentil!

GABY

J'étais là, toute seule, à me morfondre; vous me manquiez beaucoup. (*A ce moment le regard de Le Hibel tombe sur le chapeau haut de forme de Farin.*)

LE HIBEL

Ah! vraiment!

GABY

Mais oui. Vous n'en doutez pas, j'espère?

LE HIBEL

Que non! (*Il se lève tout doucement et prend en mains le chapeau qu'il examine avec un très vif intérêt. Un silence.*)

GABY

Qu'est-ce que vous faites en ce moment?

LE HIBEL, *qui continue à examiner le chapeau*

Je m'instruis.

GABY

Pourtant, dans les journaux, il n'y a pas grand'chose; qu'est-ce que vous lisez?

LE HIBEL, *déchiffrant la coiffe*

Des initiales.

GABY, *riant*

Comme ça le journal sera vite lu! Si vous ne regardez que la première lettre des mots!

LE HIBEL

Ce n'est pas ce qu'il y a de moins intéressant, surtout quand ces mots sont des noms.

GABY, *riant*

Ah! je vois, vous vous êtes, comme moi, précipité sur la nécrologie. N'est-ce pas que c'est amusant?

LE HIBEL

Bouffon!

VOIX DE GABY, *qui s'éloigne*

Je suis presque prête.

LE HIBEL

Prenez tout votre temps. Quand je suis entré, vous

deviez être nue comme le péché; j'attendrai que vous soyez vêtue comme la sagesse.

VOIX DE GABY, *riant*

N'en espérez pas tant, sinon vous risqueriez de m'attendre toute votre vie. (*Silence. Le Hibel repose tout doucement le chapeau à la place où il l'avait trouvé. Entre Mariette.*)

SCÈNE X

LE HIBEL, MARIETTE

LE HIBEL, *s'approchant vivement de Mariette, à voix basse*

Le baron est là.

MARIETTE

Mais, Monsieur...

LE HIBEL

Enfin, il y était tout à l'heure.

MARIETTE

Mais, Monsieur....

LE HIBEL

Ne niez pas, j'en suis sûr. (*Silence de Marieite.*) Oui, vous ne voulez rien dire. Vous ne voulez pas compromettre votre patronne. Libre à vous! Ça ne me déplaît pas, d'ailleurs. Mais, vous, personnellement, vous avez désobéi à mes ordres.

MARIETTE

Monsieur n'avait pas à m'en donner; je n'ai jamais été à son service.

LE HIBEL

Très juste.

MARIETTE

Monsieur sait que je ne suis pas une femme de chambre ordinaire.

LE HIBEL

Vous me l'avez dit.

MARIETTE

Je le prouve. Ce n'est pas par ma servilité que je serais heureuse de conquérir la sympathie de Monsieur, mais, au contraire, par mon indépendance, ma personnalité, et, puis-je le dire sans immodestie, mon talent. Je suis une artiste, moi aussi.

LE HIBEL

Vous le croyez.

MARIETTE

J'attends toujours que Monsieur m'autorise...

LE HIBEL

Ce moment approche peut-être.

MARIETTE

Tant mieux!

VOIX DE GABY, *appelant*

Mariette!

LE HIBEL

On vous appelle, allez. Mais pas un mot du baron, n'est-ce pas?

MARIETTE, *à mi-voix*

Entendu, Monsieur. (*Haut.*) Voilà, Mademoiselle. (*Elle sort vivement par la porte de droite second plan qu'elle ferme derrière elle après avoir déplacé légèrement le paravent.*)

SCÈNE XI

LE HIBEL, PUIS ZOZO

(*Dès qu'il est seul, Le Hibel va sonner. Un instant après entre Zozo.*)

ZOZO

C'est Monsieur qui a sonné?

LE HIBEL

Plus bas. Approchez. A quelle heure le baron Farin est-il venu?

ZOZO

Monsieur le baron est venu ce matin? première nouvelle!

LE HIBEL

Oui, c'est un mot d'ordre.

ZOZO

Je ne sais pas ce que Monsieur veut dire; Mademoiselle m'avait envoyé en course; je rentre à l'instant.

LE HIBEL

Ah! vraiment?

ZOZO

Oui, Monsieur, une lettre urgente à porter à M. Chavol.

LE HIBEL

Mais je ne vous demandais pas à qui, mon garçon; je ne tiens pas à être renseigné sur tout. Dans votre métier il faut de la discrétion, vous saurez ça.

ZOZO, *ahuri*

Bien, Monsieur. (*La porte de droite second plan s'ouvre.*)

GABY

Ça y est, je suis prête.

LE HIBEL, *à Zozo*

Laissez-nous.

(*Zozo sort par la gauche, premier plan, pendant que Gaby entre par la droite, second plan.*)

SCÈNE XII

LE HIBEL, GABY

GABY

Bonjour, grand ami. (*Montrant sa robe.*) C'est une primeur; comment trouvez-vous cette petite robe du matin?

LE HIBEL

Divine. (*Lui baisant la main.*) Comme vous, d'ailleurs.

GABY

Oh! je vous en prie, ne me faites pas rougir; j'ai déjà mis ce qu'il faut.

LE HIBEL

Vous vous êtes peut-être dépêchée pour ne pas me faire attendre; j'en serais désolé.

GABY

Même si c'était vrai, je n'aurais que ce que je mérite; je me suis trop attardée dans mon bain; je rêvassais.

LE HIBEL

C'est bien naturel. Quand on est seule.

GABY

N'est-ce pas? On s'ennuie si vite. (*Gaby s'étire et bâille; mais, à ce moment, elle aperçoit le chapeau de Farin sur le canapé. Le Hibel, qui a saisi l'expression de sa physionomie, fait un petit pas vers la coiffeuse de façon à tourner le dos au canapé.*)

LE HIBEL

Vous permettez que je vous vole une de vos cigarettes?

GABY

Je vous en prie. (*Elle profite du moment où Le Hibel prend la boîte et en extrait une cigarette pour s'asseoir vivement sur le canapé en écrasant le chapeau. Le Hibel, qui a deviné tout ce manège, lui a laissé volontairement*

le temps de le mener à bien. Il a prestement mis dans sa poche une boîte d'allumettes qui était sur la coiffeuse.)

LE HIBEL, *se retournant*

Excusez mon importunité, mais...

GABY, *troublée*

Mais... quoi?

LE HIBEL

Rassurez-vous, rien de bien grave. Je n'ai pas de feu.

GABY

Ah! — Il y a une boîte d'allumettes sur la coiffeuse.

LE HIBEL, *regardant*

Vous croyez?

GABY

J'en suis sûre.

LE HIBEL, *faisant semblant de chercher*

C'est singulier, je ne la trouve pas. (*Lui faisant signe de se lever.*) Voyez vous-même.

GABY, *assise sur le chapeau*

Oh! inutile, vous avez d'aussi bons yeux que moi. Sonnez, je vous prie.

LE HIBEL

A quoi bon déranger Mariette pour si peu? Je fumerai tout à l'heure. (*Il pose la cigarette sur la coiffeuse, prend une chaise et s'approche de Gaby.*)

LE HIBEL

Ma chère Gaby... (*Il remue sur sa chaise.*) Non,

décidément, je ne suis pas bien assis; voudriez-vous être assez gentille pour me faire une petite place à côté de vous?

GABY

Très volontiers. (*Montrant la place vide.*) Pas besoin de vous la faire, d'ailleurs; elle est toute faite.

LE HIBEL

C'est que... voyez comme je suis contrariant, c'est celle-ci que je désirerais. (*Il désigne à Gaby la place qu'elle occupe.*) Ce n'est pas de la manie, je vous assure; je vais vous faire un aveu qui me coûte, mais tôt ou tard j'aurais dû y arriver; j'ai une oreille moins bonne que l'autre, précisément celle-ci. (*Il lui montre son oreille droite.*) C'est pourquoi vous me feriez plaisir en glissant vers l'est.

GABY, *troublée*

Mais... très volontiers. Seulement, auparavant, sonnez donc Mariette; je voudrais boire quelque chose.

LE HIBEL

Vous avez la gorge sèche?

GABY

Le bain, sans doute.

LE HIBEL

Ça doit être ça, le bain altère. Et puis ce que ça doit être fatigant d'être en équilibre sur un chapeau!

GABY, *vivement*

Vous dites?

LE HIBEL

Vous m'avez fait une bien méchante farce, ma chère Gaby. J'avais un chapeau magnifique tout à l'heure; il doit avoir maintenant tout juste l'épaisseur d'une galette.

GABY, *malgré elle*

Comment, c'était votre chapeau?

LE HIBEL

Vous ne le saviez donc pas? Rendez-le-moi, je vous en prie. (*Gaby s'est levée brusquement et a tendu à Le Hibel le chapeau aplati.*)

GABY

Je suis désolée, excusez-moi; si j'avais pu me douter...

LE HIBEL, *avec intention*

Mais à qui le croyiez-vous donc? (*Examinant le chapeau.*) Ah! ça, par exemple, c'est stupéfiant! Vous aviez raison, ce n'est pas mon chapeau.

GABY, *à part*

Bon Dieu de bois!

LE HIBEL

Cette galette vient de chez Clark's et moi, mon pâtissier, c'est Primson.

GABY

Alors! (*Elle fait le geste de le reprendre.*)

LE HIBEL

Minute, je serais curieux de savoir ce que ce chapeau faisait là.

GABY

Moi aussi.

LE HIBEL

A l'époque où Jupiter se changeait en cygne et en mille autres choses, ç'aurait pu être Jupiter, mais, aujourd'hui...

GABY

Evidemment.

LE HIBEL

Alors, qui est-ce? Ou plutôt à qui est-ce?

GABY

Est-ce que je sais?

LE HIBEL

A qui appartient-il?

GABY

Demandez-le-lui.

LE HIBEL

Excellente idée! (*Il regarde la coiffe.*)

GABY

Bon Dieu de bois, que je suis bête!

LE HIBEL

Ah! Sapristi!

GABY, *tremblante*

Qu'est-ce qu'il y a?

LE HIBEL

Regardez : deux *f*.

GABY, *à part*

Ça fait six! Ah! ces *f* ce qu'elles m'auront fichu la cerise aujourd'hui!

LE HIBEL, *très calme*

Inutile de chercher bien loin : Fernand Farin, parbleu! (*Très près de Gaby.*) Le baron est là.

GABY

Mais...

LE HIBEL

Un homme comme lui n'est certainement pas sorti dans la rue sans couvre-chef. Priez-le donc de venir.

GABY

Je vous jure...

LE HIBEL

Ne jurez pas! Il ne faut pas gaspiller les serments inutilement. Vous m'autorisez à le mander, n'est-ce pas? (*Il se dirige vers la sonnette.*)

GABY, *essayant de le retenir*

Cher grand ami, écoutez-moi...

LE HIBEL, *sonnant*

En sa présence. Ça vaudra mieux, ça évitera des redites. (*Se retournant vers elle, et très doucement.*) Je vous avais bien prévenue, cependant... (*A Mariette qui entre.*) Allez chercher le baron Farin et introduisez-le ici.

GABY, *malgré elle*

Mais il est sûrement parti.

LE HIBEL, *du tac au tac*

Vous voyez donc bien qu'il était venu. — Tel que je

connais mon baron, il n'est pas parti tête nue. Il n'est certainement pas pour cette mode américaine. Allez-nous-le chercher. (*Mariette sort par la gauche, second plan.*) Ainsi, malgré ma prière, malgré ma défense, vous avez reçu cet homme ici, chez vous, au petit lever, cependant que vous étiez dans votre bain. Ah! fi! ma chère!

GABY

Mais il y avait tout un paravent entre nous.

LE HIBEL

Ça n'en est pas moins indécent, pis, incorrect.

GABY

Voyons, Stanislas...

LE HIBEL

Oh! je vous en prie, remettez le prénom dans la naphtaline! Ce n'est pas le moment de le sortir. (*Tendant à Gaby un petit flacon qu'il a pris sur la coiffeuse.*) Tenez.

GABY

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE HIBEL

Vos sels. Je vous les donne à tout hasard; vous en aurez peut-être besoin tout à l'heure.

GABY

Mais vous êtes un homme effrayant. Qu'est-ce que vous méditez donc?

LE HIBEL

Des choses très simples.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, FARIN

(*A ce moment entre Farin par la gauche, second plan.*)

LE HIBEL, *tendant la main à Farin*

Bonjour, cher. (*Remarquant l'hésitation de Farin.*) Je vous en prie.

FARIN

Comme vous voudrez. (*Il lui serre la main.*)

LE HIBEL

Je vous délivre ; je ne sais pas où vous étiez gîté, mais vous deviez y être très mal. Vous êtes rouge, vous avez dû avoir chaud.

FARIN

Mon Dieu !

LE HIBEL, *à Gaby*

Quelque placard, sans doute ! Pour une maîtresse de maison, c'est impardonnable. Quand on a un invité de la qualité du baron Farin...

FARIN, *à part*

Il se fout de moi.

LE HIBEL, *prenant le chapeau qu'il avait posé sur une chaise et le lui tendant*

Voici votre chapeau, cher ami.

FARIN, *regardant comiquement son chapeau*

Ah!

LE HIBEL

Oui. Il est signé comme une toile de maître; il y a les deux *f*. Votre prénom est bien Fernand, n'est-ce pas?

FARIN

Jusqu'ici, oui.

LE HIBEL

Gardez-le. C'est un prénom d'opéra, mais qui a encore bien du charme.

FARIN

Tout le monde ne peut pas s'appeler Stanislas!

LE HIBEL

Evidemment! (*Voyant que Farin regarde toujours son chapeau avec ahurissement.*) Oui, il s'est un peu modifié depuis tout à l'heure; mais qu'est-ce qui ne change pas aujourd'hui? (*Farin prend son chapeau et le retourne dans tous les sens.*) Vous qui êtes pour le haut de forme, ce n'est pas de chance.

FARIN

C'est bon, n'insistez pas.

LE HIBEL

Surtout, ne m'accusez pas du désastre; je n'y suis pour rien. Quand je suis entré dans cette pièce, votre tube était en parfait état. Il faisait feu de tous ses reflets. (*Désignant Gaby.*) C'est notre belle amie qui, je ne sais pourquoi, a éprouvé le besoin de se peser sur cette balance improvisée. Idée de jolie femme! Il ne faut pas contrarier les jolies femmes.

FARIN, *sèchement*

Tout cela est fort spirituel, mon cher, mais je voudrais bien savoir...

LE HIBEL

Où je veux en venir? A ceci. (*Montrant le canapé et la chaise.*) Asseyons-nous, voulez-vous? (*Regardant la chaise.*) Nous le pouvons sans dommage, il n'y a pas de chapeau. (*Ils s'asseyent tous les trois. Un silence.*) De quoi s'agit-il, en somme? De savoir lequel de nous deux possédera cette chose séduisante, mais instable, une jolie femme, qui est en même temps une grande vedette parisienne. Je croyais, l'ayant inventée, créée, lancée, avoir des droits à la garder. Vous me les contestez...

FARIN

Pardon, je...

LE HIBEL

Mais si, mon cher, puisque vous tournez autour d'elle avec une affectation qui n'échapperait pas longtemps à la bénignité publique. Depuis une quinzaine, vous la compromettez à plaisir; on ne voit que vous dans sa loge; vous l'asphyxiez de fleurs et votre impatience de la voir est telle que vous la venez saluer dès l'heure des ablutions. Il est heureux pour vous que tout ceci se passe à Paris; au Bosphore, cela vous aurait peut-être valu d'assez sérieux désagréments.

FARIN

Eh! mon cher, chacun joue son jeu et sa chance. Il en va ainsi depuis qu'il y a des hommes et des femmes. Mais permettez-moi tout de même de m'étonner de votre susceptibilité à mon égard. Vous n'êtes pas aussi ombrageux avec tout le monde.

LE HIBEL

C'est que tout le monde n'est pas de notre monde. Vous faites peut-être allusion à certaine camaraderie de notre belle amie. Mettons que je la lui tolère. Elle n'a, en effet, rien qui me taquine; elle ne me dépossède pas. Tandis que la vôtre... (*A mi-voix à Gaby qui paraît bouleversée.*) Vos sels, c'est le moment, et, croyez-moi, respirez fort. (*Plus haut.*) Voulez-vous me confier un instant votre main? La gauche me paraît la plus indiquée, mais enfin, si la droite vous est plus commode...

GABY, *lui tendant la main et à part*

Ce que ça me soulagerait de le gifler!

LE HIBEL, *à Farin*

Cher ami, pousserez-vous la complaisance jusqu'à me prêter également la vôtre un quart de seconde?

FARIN

Mais...

LE HIBEL

Ce chapeau vous embarrasse; reprêtez-le-moi un instant, voulez-vous? Dans l'état où il est, il ne risque plus grand'chose. (*Farin se laisse faire.*) Et maintenant, souffrez qu'un ancien marchand de cuirs, retiré des affaires après fortune assez bien faite, mette la main de la belle Gaby Verdier dans celle du noble baron Farin. (*Il unit leurs mains.*) Votre noblesse était faite pour la comprendre et même pour la prendre; ma roture s'évanouit. (*Il se lève.*)

FARIN, *à part*

Ce que ça me soulagerait de le gifler!

LE HIBEL, *qui a deviné sa pensée, se retournant vivement*

Non, mon cher baron, ce ne serait pas élégant; songez à mon âge. Là, non plus, vous n'auriez pas le beau rôle! Et puis ce serait inique, puisque c'est vous qui triomphez. Je vous cède la place... et de toutes les façons.

FARIN, *se levant*

Bien, mon cher, il suffit. Mlle Verdier et moi avons suffisamment supporté vos ironies; je pensais que vous étiez là pour la défendre et non pour l'attaquer; à partir de maintenant elle est sous ma protection. Vous m'obligerez de ne plus l'oublier.

LE HIBEL

Elle y gagne; elle y gagne au moins de n'avoir plus à cacher le baron Farin quand il viendra lui rendre visite. (*S'inclinant.*) Baronne, j'ai bien l'honneur de vous saluer...

GABY, *hors d'elle*

Mais, mon cher, mais mon cher...

FARIN

Ah! pardon, ma chère, à partir de maintenant, Monsieur n'est plus votre cher; il ne vous est plus rien.

LE HIBEL

C'est précisément ce que je m'efforçais de lui faire comprendre, baron. Je vous laisse ce soin et toutes mes prérogatives. Adieu. Surveillez l'heure du bain! (*Il sort par la gauche, premier plan.*)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MOINS LE HIBEL, PUIS LE HIBEL ET CHAVOL

GABY

Ça, par exemple!

FARIN

Ah! ce n'est pas un numéro ordinaire; mais, moi, je suis ravi, fou de joie. Et vous?

GABY

Je suis abrutie. (*A ce moment bruit de voix dans l'antichambre.*) Qu'est-ce que c'est?

LE HIBEL, *dans la coulisse*

Mais oui, mon garçon, c'est comme ça.

GABY

Hein? (*A ce moment, Le Hibel rouvre la porte.*)

LE HIBEL

Excusez-moi si je suis déjà indiscret; mais avant de disparaître, j'ai un dernier devoir à remplir. (*Poussant Chavol devant lui.*) Passez Chavol. (*Chavol paraît interloqué.*) J'avais oublié ce petit. Mon cher successeur, je vous présente M. Chavol, le célèbre compositeur, un familier de la maison. J'aimerais que vous lui fissiez bon accueil. (*Montrant Gaby.*) Elle, je vous l'ai cédée. (*Montrant Chavol.*) Lui, je vous le lègue. Je vous souhaite bien de l'agrément à tous les trois. (*Il sort vivement en les laissant tous les trois ahuris.*)

SCÈNE XV

FARIN, GABY, CHAVOL

CHAVOL

Ça, par exemple!

GABY

C'est ce que j'ai dit tout à l'heure. (*Elle rit bêtement.*) Vous ne vous attendiez pas à ça? Moi non plus. (*Montrant Farin.*) Monsieur non plus, d'ailleurs. — Vous ne le connaissez pas?

CHAVOL

Très peu, nous ne nous sommes guère qu'entr'aperçus.

GABY

Dans ma loge?

FARIN

Non, il y a quelques jours, ici même.

GABY, *présentant*

M. Chavol, le baron Farin. (*A Farin.*) Vous savez déjà par... enfin, que M. Chavol est mon compositeur favori.

FARIN

Je le savais même avant que ce bon Le Hibel m'en eût avisé.

GABY

Comment ça?

FARIN

La renommée! Vous êtes célèbres tous les deux. (*Lui prenant la main.*) J'étais en train de me réjouir quand Monsieur est entré. Permettez-moi de continuer, même en sa présence. Il est trop votre ami pour n'être pas enchanté de ce qui vous arrive. En somme, me voilà revenu d'Australie sans y être allé; je peux donner ma réponse, car je ne doute pas de la vôtre et je coupe aux phosphates. C'est imprévu et délicieux!

CHAVOL, *à mi-voix*

Qu'est-ce qu'il chante?

FARIN, *qui a entendu*

Une chanson que vous n'avez pas composée, maestro, mais qui n'en est pas moins des plus piquantes. (*A Gaby.*) N'est-ce pas?

GABY, *gênée*

Certainement.

CHAVOL, *à Gaby*

Pourriez-vous m'expliquer ce qui vient de se passer? Je ne suis pas à la page. Je crois comprendre que ce brave Le Hibel nous fausse compagnie...

FARIN

« Nous fausse » est adorable!

CHAVOL, *à Gaby*

Pourquoi?

FARIN

Parce que... Vous êtes un artiste, monsieur Chavol; vous ne pouvez qu'être ravi, vous aussi. Un ancien marchand de cuirs était indigne d'une telle aubaine. (*Il montre Gaby.*)

CHAVOL

Permettez-moi, Monsieur, de réserver mon appréciation. M. Le Hibel était très gentil; il nous convenait parfaitement.

FARIN

« Nous convenait » est délicieux! C'est juste, son cas était célèbre. Il poussait la bienveillance jusqu'à la cécité. C'était une grande âme.

CHAVOL

Mais oui.

FARIN

Je n'aurai peut-être pas sa mansuétude.

CHAVOL

Je ne saisis pas.

FARIN

Ça n'a aucune importance; il suffit que Mlle Verdier... (*A Gaby.*) Ma chère amie, excusez-moi, mais il vaut mieux que je vous prévienne tout de suite. Il ne faut pas qu'il y ait de malentendu entre nous. Dieu sait si je vous aime et si je désire... Mais je ne suis pas un oisif, moi, je fais des affaires; je ne peux pas m'offrir le luxe d'être ridicule.

CHAVOL

Plaît-il?

GABY

Qu'est-ce que vous dites?

FARIN

Je n'aurai pas le mauvais goût d'apprendre à M. Chavol qu'un duo ne s'écrit pas à trois voix. Je n'aime pas les trios; il y a toujours une voix qui se marie mal aux deux autres. (*A Gaby.*) N'est-ce pas votre avis?

GABY

Mais...

FARIN

Je vois. Cela vous gène de me répondre devant lui. Eh bien... je vous laisse. Faites-lui comprendre... (*Bas.*) Liquidez-le.

GABY, *choquée*

Que je...

CHAVOL, *avec hauteur*

Je n'ai pas besoin qu'on me donne des leçons, Monsieur.

GABY, *avec irritation*

Moi non plus. J'estime, mon cher baron, que vous allez fort. Ah! vous ne perdez pas de temps!

FARIN

Excusez-moi, l'habitude des affaires.

GABY

Justement, vous me traitez un peu trop comme une affaire. Vous vous installez avec une désinvolture! On dirait, ma parole, que vous êtes ici chez vous. Déjà! C'est brusqué! Vous prévenez, vous avertissez, vous menacez, enfin vous parlez en maître. Je voudrais bien savoir qui vous y a autorisé.

CHAVOL

Oui, nous voudrions bien savoir qui vous y a autorisé.

FARIN, *à Chavol*

Je regrette beaucoup, Monsieur, mais il ne saurait me convenir de vous répondre. Quant à vous, chère Gaby, ne vous emballez pas et réfléchissez. (*Montrant Chavol.*) Il y a évidemment un de nous deux qui est de trop ici.

CHAVOL

C'est aussi mon avis.

FARIN

Enchanté sur ce point d'être d'accord avec vous. (*A Gaby.*) Si vous estimez que c'est Monsieur, vous voudrez bien le lui dire et me le faire savoir. Pour le moment, il me déplairait de lui disputer la place.

GABY

Mais...

FARIN

J'attends de vos nouvelles. Un coup de téléphone, Wagram 98-32, et j'accours. (*Il remonte légèrement.*)

CHAVOL

Vous oubliez votre chapeau, Monsieur, ou, du moins, ce qu'il en reste.

FARIN

Tel qu'il est, il suffit pour me coiffer, Monsieur, et je n'ai pas besoin d'un chapelier supplémentaire. (*A Gaby.*) Mes hommages, chère amie, et à bientôt, j'espère. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI

GABY, CHAVOL

GABY

Ça, par exemple !

CHAVOL, *s'étalant sur le divan*

On n'a pas idée de ça. Quel sauvage !

GABY

Ah! c'est une matinée dont je garderai le souvenir! Engueulade et rupture avec toi pour le réveil; engueulade et rupture avec Le Hibel une demi-heure après; engueulade et rupture avec Farin pour finir. Je me demande vraiment maintenant ce qui pourrait m'arriver.

CHAVOL

Je ne vois pas.

GABY, *respirant ses sels*

Tout ce que je vois, c'est que tu te tiens en ce moment d'une façon tout à fait indécente. Tu n'as pas l'air de te douter que je suis en plein drame. Me voilà seule dans la vie!

CHAVOL

Eh bien! et moi?

GABY

Oh! toi! Ce n'est tout de même pas avec ce que tu me donneras que je pourrai... Enfin, si tu avais du cœur, tu n'étalerais pas tant tes pieds dans un moment pareil! Tiens, tu ne te vautrerais pas avec plus de sans-gêne si tu étais chez une grue!

CHAVOL, *ironiquement*

Au lieu d'être chez une artiste!

GABY

Parfaitement, je tiens beaucoup à la nuance.

CHAVOL, *sautant vivement du divan*

Sauf à moi, à quoi ne tiens-tu pas? Sois heureuse, je vais être d'une correction effrayante. Veux-tu me dire, je te prie, car enfin, moi aussi, j'ai le droit d'être renseigné,

ce qui s'est passé avec Le Hibel? Et pourquoi cet homme exquis a cru devoir se séparer de toi en cinq minutes?

GABY

Est-ce qu'on sait jamais? Les hommes, c'est si bizarre!

CHAVOL

N'est-ce pas? Le Hibel avait ses nerfs! Cette jolie petite femme capricieuse a éprouvé pour toi, sans raison, une répulsion subite! A d'autres, ma petite! Si Le Hibel a fichu le camp, c'est parce qu'il a trouvé ici ton Farin, à une heure où tu n'avais même pas le droit de me recevoir, moi! A l'heure de ta petite trempette. Veux-tu me dire pourquoi tu l'avais reçu?

GABY

Ah! ça, c'est trop fort! Combien êtes-vous donc à vous permettre de me demander des explications? Après Le Hibel, Farin; après Farin, Monsieur! Non, mon petit, faudra repasser; aujourd'hui, ce n'est pas le jour; je suis suffisamment servie comme ça.

CHAVOL, *marchant de long en large*

Bien, bien. Ce n'était vraiment pas la peine de me faire porter une lettre d'urgence; nous avions rompu, c'était parfait. Est-ce que c'est moi qui t'ai priée de revenir là-dessus?

GABY

Non, mais je ne t'avais pas demandé de reparaître ce matin. Je pouvais patienter jusqu'à l'après-midi; je t'avais donné rendez-vous à 4 heures 1/2 dans notre petit nid.

CHAVOL

Ah! oui, pour me mettre le nez dans mon petit pipi.

GABY

Mais, naturellement, toi, avec ce sens prestigieux de l'à-propos qui te caractérise, tu n'as rien eu de plus pressé que de t'amener dans le quart d'heure.

CHAVOL

Est-ce que je pouvais me douter que tu avais eu l'imprudence et l'impudeur de recevoir un baron Farin pendant que tu prenais ton bain?

GABY

Le jour où tu te douteras de quelque chose, on mettra des girandoles au balcon.

CHAVOL, *furieux*

Ah! tu mettras des girandoles?

GABY

Tu parles, et des lanternes vénitiennes par-dessus le marché!

CHAVOL

Eh bien! fais-en acheter six douzaines tout de suite et illumine dès ce soir. Ce sera notre 14 juillet de rupture. Cette fois, ma petite, c'est fini, et je vais de ce pas chez Maud Berton.

GABY

Bravo!

CHAVOL

C'est elle qui créera la chanson de l'*Autruche* que je t'avais apportée...

GABY

Tant mieux!

CHAVOL

Elle est là dans cette poche. (*Il tape sur son porte-feuille.*)

GABY

Qu'elle y reste!

CHAVOL

Autruche toi-même! Tu crois que je n'avais pas vu que c'est uniquement pour ça que tu me priais de revenir? Mais c'était écrit en toutes lettres dans ta lettre! Ton poulet ne parlait que de l'autruche.

GABY

Oui, mon poulet.

CHAVOL

En route pour la concurrence!

GABY

A ton aise, joli blond! (*Lui montrant la porte.*) La voie est libre...

CHAVOL, *sortant*

A cet été, sur la glace!

GABY

Entendu. Apporte les patins. (*Chavol sort.*)

SCÈNE XVII

GABY, PUIS MARIETTE

GABY, *seule*

Ça, par exemple! Engueulade et rupture n° 2 avec Chavol! Et de quatre! c'est un record; maintenant je ne

vois vraiment plus... (*Elle s'approche de la coiffeuse, prend machinalement la cigarette que Le Hibel y avait laissée et veut l'allumer. Elle ne trouve pas la boîte d'allumettes.*) C'est vrai, elle n'était déjà pas là tout à l'heure. Dire que sans cette maudite boîte rien de tout ça, peut-être, ne serait arrivé. Tout ça, c'est de la faute à cette peste. (*Elle va sonner et s'étale sur le divan dans la même position où était Chavol il y a un moment. Le remarquant.*) Oui, mais moi, je suis chez moi. (*Entre Mariette.*)

MARIETTE

Mademoiselle a sonné?

GABY, *nerveuse*

Dire que vous avez toutes la manie de poser cette question stupide! Evidemment j'ai sonné; les sonnettes ne sonnent pas encore toutes seules, je suppose!

MARIETTE

Ç'aurait pu être M. Le Hibel ou M. Chavol.

GABY

Ou le baron Farin. Eh bien! non, ça n'aurait pas pu. Et ça ne pourra même plus, car ils ne reviendront pas.

MARIETTE, *jouant la stupéfaction*

Ni les uns ni les autres?

GABY

Je viens de faire maison nette.

MARIETTE

Qu'est-ce qui s'est donc passé?

GABY

Si on vous le demande... D'ailleurs, tout ce qui est arrivé, c'est par votre faute.

MARIETTE

? ? ?

GABY

Voulez-vous me dire où vous avez mis la boîte d'allumettes qui était sur cette coiffeuse?

MARIETTE

Je n'y ai pas touché.

GABY

N'est-ce pas? Ce n'est pas tout d'ailleurs. Comment! Je vous donne la consigne de faire disparaître le baron Farin au moment où M. Le Hibel s'amènera, et qu'est-ce que vous faites?

MARIETTE

Je...

GABY, *l'interrompant*

Vous le laissez partir de ce boudoir sans son chapeau, un chapeau haut de forme, un chapeau qui crevait les yeux.

MARIETTE, *jouant la surprise*

Pas possible!

GABY

M. Le Hibel l'a repéré tout de suite...

MARIETTE

Je suis sincèrement désolée de ce qui arrive à Mademoiselle.

GABY

Faites-moi grâce de vos condoléances.

MARIETTE

J'avais cependant bien prévenu Mademoiselle.

GABY

Faites-moi grâce de votre sagacité.

MARIETTE

Je ne suis d'ailleurs pas inquiète sur le sort de Mademoiselle. Jolie comme elle l'est...

GABY

Faites-moi grâce de vos pronostics.

MARIETTE

Oh! mais j'y pense... (*Elle remonte vivement vers le téléphone.*)

GABY

Plaît-il?

MARIETTE

Que Mademoiselle me laisse faire, elle me remerciera. (*Téléphonant.*) Allô! allô Wagram 98-32.

GABY

Je connais ce numéro-là, c'est celui du baron Farin.

MARIETTE

Parfaitement! — Allô, Wagram 98-32. Je désirerais parler à Monsieur le baron.

GABY, *ahurie*

Mais de quoi vous mêlez-vous?

MARIETTE

Puisque je suis fautive, je vais réparer; je veux faire le bonheur de Mademoiselle.

GABY

De quoi vous mêlez-vous, je vous prie?

MARIETTE

Allô, Monsieur le baron Farin? C'est moi, Mariette. Oui, sa femme de chambre. J'ai une très bonne nouvelle à donner à Monsieur le baron. Mademoiselle me charge de lui annoncer qu'elle vient de rompre avec le petit C. — C..., vous savez bien, le compositeur, je ne dis jamais les noms dans le téléphone... — et qu'elle est toute à sa composition, oh! pardon, je veux dire à la disposition de Monsieur le baron.

GABY

C'est inimaginable!

MARIETTE, *au téléphone*

Monsieur le baron est fou de joie? Je comprends ça!... (*A Gaby.*) Il est fou de joie!

GABY, *rageant*

Vous!...

MARIETTE, *au téléphone*

Que Monsieur le baron vienne tout de suite, on l'attend. Ah! vous ne pouvez pas?... Vous avez à faire? Chez vous? Mais si Mademoiselle pouvait venir, Monsieur le baron serait aux anges? (*A Gaby.*) Il serait aux anges... (*Au téléphone.*) Eh bien! c'est entendu, Monsieur le baron, soyez aux anges; dans une demi-heure, Mademoiselle sera chez Monsieur le baron... Je suis un amour... merci. (*Fermant le téléphone.*) Je suis un amour, Voilà!

GABY, *exaspérée*

Ah! voilà! (*Mariette remonte.*) Où allez-vous?

MARIETTE, *avec un sourire délicieux*

Mon Dieu, si Mademoiselle le permet, je vais vider ce bain historique.

GABY

Non, je ne permets pas. — Savez-vous que vous avez un sacré toupet?

MARIETTE

Je suis comme ça quand j'aime les gens; j'aime beaucoup Mademoiselle.

GABY

Ouiche! — Voulez-vous me dire, je vous prie, comment vous saviez que le baron était parti tout à l'heure à cause de M. Chavol?

MARIETTE

Tout à fait par hasard. La porte de ce boudoir devait être mal fermée; celle de la lingerie où je travaillais devait être bien ouverte; ces messieurs parlaient un peu fort...

GABY

Oui; autrement dit, vous écoutez aux portes.

MARIETTE

Elles joignent si mal.

GABY

Tenez, allez-vous-en, vous me mettez hors de moi.

MARIETTE

Mademoiselle n'est vraiment pas juste. Je retourne dans la lingerie.

GABY

Vous m'avez mal comprise; je veux que vous vous en alliez tout à fait.

MARIETTE

Tout à fait?

GABY

Ailleurs!

MARIETTE

Si je comprends bien, c'est un congé? Mademoiselle me renvoie?

GABY

Et comment!

MARIETTE

J'ai cessé de plaire.

GABY

Vous ne m'avez jamais plu, vous m'avez toujours tapé sur les nerfs. Vous êtes une petite personne prétentieuse et insupportable; vous êtes insolente; vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas; vous croyez avoir plus d'esprit que tout le monde; enfin, je souhaite bien du plaisir à votre future patronne.

MARIETTE

Que Mademoiselle ne perde pas son temps à la plaindre, je n'en aurai pas.

GABY

Ah! bah!

MARIETTE

Je ne me contente pas de rendre mon tablier; je le jette aux orties.

GABY

Vraiment? Et peut-on savoir ce que vous allez faire?

MARIETTE

Je vais devenir courtisane, à la manière d'autrefois. J'ai horreur des grues modernes et je ferai ma fortune. C'est d'ailleurs à Mademoiselle que je la devrai, car j'ai appris chez elle bien des choses, entre autres tout ce qu'il convient de ne pas faire pour réussir.

GABY

N'est-ce pas? Ce que vous pouvez m'agacer, ma fille, avec vos airs supérieurs!

MARIETTE

Oh! pardon, je prie Mademoiselle de ne plus m'appeler sa fille; elle vient de cesser d'être ma mère; c'est une collègue qu'elle a devant elle maintenant, donc une égale. Parfaitement, une égale. Dans notre monde, au départ, toutes les femmes se valent; elles ne diffèrent qu'à l'arrivée par les hommes qui les ont choisies.

GABY

Vous êtes inouïe!

MARIETTE

J'ai du bon sens. J'ajoute que mon amant sera plus enviable que le vôtre, car je lui épargnerai les scènes. Il ne me paraît pas indispensable de faire expier à ces messieurs le plaisir qu'ils prennent avec nous. Je serai gaie, de belle humeur et je ne passerai pas mon temps à l'engueuler. Pourquoi les hommes mariés prennent-ils des

maîtresses? Pour avoir la vie agréable. Or, elles s'ingénient toutes à la leur rendre insupportable. Comme c'est malin! Et puis, je ne tromperai pas mon amant.

GABY, *estomaquée*

Qu'est-ce que vous en savez?

MARIETTE

On résiste bien aux hommes. On peut se résister à soi-même.

GABY

C'est peut-être plus difficile.

MARIETTE

C'est indispensable si on veut être à la page. Les gigolos, les voilettes à gros pois, ça a cent ans; ça ne se porte plus. On n'enferme plus des petits jeunes gens dans des placards, c'est démodé. Que les femmes mariées trompent leur mari, passe encore, les trois quarts sont si mal mariées! Mais les demi-mondaines n'ont aucune excuse. Ce n'est pas par amour qu'elles se sont mises avec un monsieur; elles ont fait un marché avec lui; ce qu'elles lui ont cédé, elles ont perdu le droit de le donner. Quand elles trompent leur amant, elles le trompent aussi sur la marchandise; ce sont des commerçantes malhonnêtes.

GABY

Vous allez fort.

MARIETTE

Je dis les choses comme elles sont. Je serai, moi, une commerçante honnête. Mademoiselle aurait compris tout ça d'elle-même, si elle voyait plus loin que le bout de son nez. Mais quand on a la mentalité d'une autruche!

GABY

Ah! ah! l'autruche...

MARIETTE

Oui, c't'oiseau plein de malice...

GABY

Astucieux comme un entonnoir... c'était moi?

MARIETTE, *sourire narquois*

On ne cache rien à Mademoiselle.

GABY

Alors, c'est sur moi que cet animal de Chavol a eu le toupet?...

MARIETTE

C'est si ingrat, les hommes!

GABY

En collaboration avec vous?

MARIETTE, *modeste*

A peine.

GABY

C'est délicieux.!

MARIETTE

C'est la vie.

GABY, *rageant et jetant sa cigarette*

Bien! (*Sèchement.*) Vous avez une heure pour vider le plancher. (*Elle se lève.*) Je ne veux plus vous retrouver quand je rentrerai ici. Le concierge aura des ordres et règlera votre compte. (*Elle remonte.*)

MARIETTE

Le temps que Mademoiselle se réconcilie avec le baron, j'aurai disparu.

(*Gaby rentre dans sa chambre.*)

MARIETTE, *seule*

Et maintenant, à nous deux, Monsieur Le Hibel! (*Se tournant vers la salle de bains.*) Cette baignoire aura été le berceau de ma fortune. Je ne prendrai jamais plus de bain sans me sentir pénétrée de reconnaissance. (*Gaby sort de sa chambre chapeautée et elle traverse la scène en finissant de mettre ses gants.*) Au revoir, Mademoiselle.

GABY

Oh! non, adieu!

MARIETTE

Qui sait?

GABY, *sortant*

Engueulade et rupture avec Mariette! Et de cinq! Enfin, il me reste Zozo! C'est toujours ça! (*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII

MARIETTE, PUIS ZOZO

(*Aussitôt qu'on a entendu la porte d'entrée se fermer, Mariette se précipite sur le téléphone.*)

MARIETTE

Allô, Mademoiselle, allô! Elysée 82-28. Monsieur Le Hibel? C'est moi Mariette. Je me permets de télé-

phoner à Monsieur, parce qu'il m'a toujours témoigné beaucoup de bonté. Ah! il vient de s'en passer ici des choses! Si Monsieur voulait bien me recevoir un moment, je lui expliquerais. Et puis, je pourrais aussi, s'il le permettait, lui montrer ce que je peux faire comme danseuse. Monsieur rit?... Ça l'amuse? Monsieur est si indulgent! Mais quand Monsieur voudra. Je suis libre comme Monsieur. Nous aussi, nous venons de nous quitter, Mademoiselle et moi. Entendu, Monsieur, j'y serai. (*Elle ferme le téléphone. Appelant.*) Zozo! (*Entre Zozo.*) Monsieur Zozo, où croyez-vous être ici?

ZOZO

Mais...

MARIETTE

Dans un boudoir? Pas du tout. Vous êtes dans un désert.

ZOZO, *gouape, montrant la porte*

Ah! ah! vous dites ça à cause du chameau?

MARIETTE

Non, monsieur Zozo, je dis ça parce que tout le monde a fichu le camp. Plus de Le Hibel, plus de Chavol, pas encore de Farin et votre servante cassée aux gages.

ZOZO

Oh! là! là! Que d'avaros!

MARIETTE

Il ne reste plus ici que la Gaby et son Zozo.

ZOZO

Oh! pardon, dans ces conditions...

MARIETTE

Sûr! Si vous aviez un peu de cran...

ZOZO

Je vous vois venir, vous voulez que je démissionne.

MARIETTE

Comme un simple président du Conseil qui ne s'entend plus avec son président de la République. Zozo, si vous voulez me suivre, je vous attache à ma fortune.

ZOZO

Je n'y aurai pas grand mérite, j'y crois.

MARIETTE

Et moi donc! Alors, ça colle?

ZOZO

Pourquoi pas?

MARIETTE

Tournant d'histoire! Zozo, je vous engage.

ZOZO

J'entrerai au service de Mademoiselle quand Mademoiselle voudra.

MARIETTE

Nous fixerons vos appointements plus tard.

ZOZO

Quand vous serez fixée sur les vôtres.

MARIETTE

Oui, mon fiston, et j'ai comme une idée que ça ne traînera pas. Et vous savez, chez moi, vous serez chez

une patronne à la redresse; vous ne serez pas chez une autruche.

ZOZO

Je m'en doute. — Dites donc, si on lui mettait son portrait sous le portrait, avant de partir?

MARIETTE

Excellente idée! Ce sera peut-être dur à digérer.

ZOZO

Bah! les autruches, ça digère tout. (*Ouvrant vivement la porte après avoir placé le dessin de Biroult du premier acte bien en évidence sur la coiffeuse.*) La cent chevaux de Mademoiselle est avancée.

MARIETTE, *sortant*

En route pour la gloire!

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

(Le théâtre représente un petit salon attenant à la loge de Maryse Fillot, au Théâtre Impérial. La disposition et l'ameublement de ce salon sont extrêmement personnels, d'un goût audacieux mais sûr, qui contraste avec le goût incertain et parfois douteux du décor et de l'ameublement précédents. Au premier plan, à droite, un radiateur dissimulé dans une cage grillagée. Près du radiateur, une chaise. Au second plan, à droite, porte donnant sur la loge de Maryse; dans le fond, à droite, un canapé en rotonde. Face au public, une console sur laquelle il y a des corbeilles de fleurs. Autour de la console, à terre, d'autres corbeilles. Face au public, dans l'angle de gauche, un tambour mordant sur le salon. Derrière ce tambour une petite antichambre, d'où l'on sort de la loge pour gagner le couloir des artistes. Au premier plan, à gauche, un meuble sur lequel il y a le téléphone. Devant ce meuble, un fauteuil. Au second plan, une petite table; au troisième plan, un pouf.

SCÈNE PREMIÈRE

GISÈLE, PUIS LE PÈRE BOURON

(Au lever du rideau, Gisèle verse l'eau d'une carafe dans les corbeilles de fleurs. On frappe.)

GISÈLE

Entrez.

(Paraît le père Bouron par la porte du fond et le tambour. Il porte une corbeille de fleurs.)

LE PÈRE BOURON

Encore une corbeille pour Mlle Fillot ! Si ça continue, mam'zelle Gisèle, moi, je donne ma démission de concierge de l'Impérial-Palace. V'là près de vingt ans que j'y travaille, j'ai encore jamais vu ça. (*Il s'assied.*)

GISÈLE, *riant, tout en le débarrassant de la corbeille*

Pauvre père Bouron !

LE PÈRE BOURON

Dix rappels et ce qu'ils disaient les Messieurs de la Presse en sortant... Alors vrai, c'est si épatant que ça, les danses sévillanes de votre patronne ?

GISÈLE

Plus encore.

LE PÈRE BOURON, *se levant*

Une femme pas ordinaire, Mlle Maryse.

GISÈLE

Vous pouvez le dire.

LE PÈRE BOURON

Elle m'impressionne. Elle a un air grande dame, un air « nous n'avons pas gardé les petits cochons ensemble » qui me fait un peu frais dans le dos. Parole, depuis près de vingt ans que je travaille ici, c'est la première fois que ça m'arrive. C'est comme c'te loge, tenez ! elle m'impressionne aussi ; j'ose à peine y entrer, c'est d'un

luxe! Faut qu'il soit rudement plein aux as, le vieux élégant qui la protège! D'ailleurs, s'il n'avait pas raqué ferme, le directeur de l'Impérial n'aurait pas consenti à ce que votre patronne fasse tous ces travaux et qu'elle prenne trois loges pour s'offrir un petit cagibi à elle toute seule. Ah! elle a du cran, votre patronne, et ce qu'elle veut...

GISÈLE

Elle le veut bien.

LE PÈRE BOURON

Allons, je me sauve. Je sais qu'elle n'aime pas trop à trouver des gens dans sa loge, surtout des gigolos. Tenez, eh ben, ça encore, c'est la première, depuis près de vingt ans que je travaille ici...

GISÈLE, *le poussant dehors*

C'est ça, sauvez-vous. Mais vous savez, comme gigolo... (*A ce moment, on frappe.*) Entrez...

SCÈNE II

Les Mêmes, CHAVOL

GISÈLE

Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur?

CHAVOL

Je voudrais parler à Mariette.

GISÈLE

Plaît-il?

CHAVOL

Je veux dire à Mlle Maryse Fillot.

GISÈLE

A la bonne heure!

LE PÈRE BOURON

Impossible, Monsieur, vous me feriez attraper. La consigne est formelle : pas de gigolo ici.

CHAVOL

Mais je ne suis pas un gigolo, je suis un de ses plus vieux amis; M. Chavol, le compositeur bien connu.

LE PÈRE BOURON

Ah! alors...

(Il remonte et sort.)

SCÈNE III

GISÈLE, CHAVOL

CHAVOL

Mlle Fillot ne vous a jamais parlé de moi?

GISÈLE

Jamais, Monsieur.

CHAVOL

C'est étrange. Je l'ai beaucoup connue autrefois, enfin il y a encore six à huit mois, quand elle était au service de Gaby Verdier.

GISÈLE

C'est donc vrai que Mademoiselle a été femme de chambre?

CHAVOL

Si c'est vrai!

GISÈLE

Moi, je croyais que c'était un mauvais bruit qu'on faisait courir. Elle en a si peu l'air; elle a tant d'allure.

CHAVOL

Oh! elle a été très bien élevée; elle est de bonne famille; elle est même instruite.

GISÈLE

Ça ne s'efface pas, ces choses-là.

CHAVOL

Vous êtes son habilleuse?

GISÈLE

Non, sa femme de chambre. Mademoiselle ne veut pas d'habilleuse; elle ne veut rien faire comme les autres; elle a du caractère.

CHAVOL

Et du talent! Avant-hier elle n'était rien; aujourd'hui, la voilà étoile! J'assistais hier à sa première; elle a eu un triomphe; mais je n'ai pas osé venir la féliciter; il devait y avoir un monde ici!

GISÈLE

Ah! là! là! la sacristie de la Madeleine, un jour de grand mariage! (*Montrant les corbeilles.*) Et puis, regardez.

CHAVOL

Oui. Ça a bardé. (*Attirant Gisèle.*) Dites-moi, ma petite...

GISÈLE

Plaît-il?

CHAVOL, *se reprenant*

Pardon, je veux dire Mademoiselle. Votre patronne et M. Le Hibel... ils sont « officiellement » ensemble?

GISÈLE

Mais oui, Monsieur, et Mademoiselle ne s'en cache pas et elle tient à ce que tout le monde le sache. Mais... (*Le regardant.*) Vous avez une bonne tête, vous êtes un rigolo, je vais vous dire quelque chose « officieusement »... nib, pouic?

CHAVOL

Nib? Pouic?

GISÈLE

Le dos de la main, la coque de l'œuf! M. Le Hibel a tenu à attendre la première; j'ai entendu une conversation où il lui disait : « Pas maintenant, plus tard, quand vous serez une grande vedette; un Le Hibel ne se mésallie pas ». Ah! il a de la branche, ce vieux-là.

CHAVOL

S'il en a! Je l'ai beaucoup connu dans le temps. Mais alors, dites donc, ça doit approcher?

GISÈLE

Ça immine, et avec Mademoiselle, M. Le Hibel pourra être tranquille. Ah! en voilà une qui ne le trompera pas; elle sera honnête comme une femme mariée.

CHAVOL, *riant*

Qui serait honnête.

GISÈLE, *riant*

C'est vrai que c'est rare. Il n'y a pas de placard ici; on ne peut cacher personne. Juste ce salon et sa loge à côté, d'où on descend directement sur la scène. Mademoiselle a horreur du gigolo.

CHAVOL

Et comme elle a raison! Par le temps qui court!... (*Regardant sa montre.*) Dix heures, on m'attend. (*Tirant son portefeuille.*) Vous voudrez bien lui remettre ma carte, n'est-ce pas?

GISÈLE

Mais certainement, Monsieur.

CHAVOL

Vous lui direz que je suis enthousiasmé de son succès et que je reviendrai la féliciter tout à l'heure.

GISÈLE

Je n'y manquerai pas.

(*Sort Chavol par le tambour*).

SCÈNE IV

GISÈLE, PUIS MARIETTE ET LE HIBEL

(*Après la sortie de Chavol, Gisèle place dans le fond la corbeille apportée par le père Bouron et en détache une enveloppe avec une carte de visite. A ce moment entrent Mariette, puis Le Hibel, par la porte de droite, venant de la loge.*)

MARIETTE

Ah! vous êtes là, Gisèle.

GISÈLE

Oui, Mademoiselle. Je rangeais cette corbeille qu'on vient d'apporter à l'instant. Voilà la carte.

MARIETTE, *lisant la carte*

Connais pas.

(*Elle tend la carte à Le Hibel.*)

LE HIBEL

C'est le président de mon cercle.

MARIETTE

Il est galant.

LE HIBEL

Il est Parisien. Il vole au secours du succès. Le succès, c'est le dernier roi des Républiques.

MARIETTE

Je ne voudrais pas en dire de mal, car il a été vraiment gentil pour moi, le succès; mais ce qu'il en a de courtisans, ce cochon-là!

LE HIBEL

C'est bien simple, tout le monde.

GISÈLE, *tendant à Mariette la carte de Chavol*

Il y a eu aussi la visite de ce monsieur.

MARIETTE, *riant*

Chavol! c'est amusant.

LE HIBEL

Qu'est-ce que je vous disais? Tous rappliquent. Le succès les attire comme des mouches.

GISÈLE

Il a dit qu'il reviendrait tout à l'heure.

LE HIBEL

Je n'en doute pas.

MARIETTE, *à Gisèle*

Allez préparer mes affaires, je vous suis.

GISÈLE

Que Mademoiselle ne se presse pas, Mademoiselle est en avance. Je préviendrai Mademoiselle quand il sera temps.

(*Gisèle sort par la droite en refermant la porte.*)

SCÈNE V

MARIETTE, LE HIBEL

(*Avant d'enlever sa pelisse, Le Hibel sort de toutes ses poches des tas de journaux.*)

MARIETTE, *riant*

Ce n'est pas possible! Vous avez dévalisé un kiosque! Qu'est-ce que c'est que ces feuilles?

LE HIBEL

Mais votre presse. Je sais par cœur tous ces articles; je les ai lus dix fois.

MARIETTE

Vous êtes un amour d'ami.

LE HIBEL

Non, je suis un homme qui aime lancer les artistes, et vous, ma chère Mariette, oh! pardon... Maryse, vous êtes partie comme une fusée. Je suis très content de vous.

MARIETTE

Vous êtes indulgent.

LE HIBEL

Je suis fier aussi.

MARIETTE, *riant*

L'orgueil touchant des mères d'actrices.

LE HIBEL

Le résultat dépasse mes espérances; ma petite dernière a un énorme talent. Elle a dansé comme une nymphe.

MARIETTE

J'avais en tout cas la cuisse émue.

LE HIBEL

Vous voilà étoile! (*Montrant les journaux.*) Tous parlent de votre triomphe.

MARIETTE

Ils exagèrent. Tenez, Paris, c'est Gogoville; ce qu'on les emballe facilement dès qu'ils vous ont à la bonne! (*Riant.*) A la bonne, en ce qui me concerne, c'est assez drôle!

LE HIBEL, *riant*

Au moins, vous, vous ne reniez pas vos origines!

MARIETTE, *riant*

Mais je ne m'en fais pas accroire, et si je ne vous avais pas rencontré...

LE HIBEL

Vous en auriez rencontré un autre. L'indispensable était d'avoir du talent, et vous en aviez.

MARIETTE

J'ai eu celui de vous plaire, c'est le principal. Tenez, cet hôtel que vous m'avez offert, avenue de Messine.

LE HIBEL

Il est à votre goût?

MARIETTE

Je l'adore. Si j'étais encore caméristе, je le maudirais sans doute à cause des étages; mais comme propriétaire, je les trouve beaucoup moins durs à monter.

LE HIBEL, *riant*

Effet d'optique pour jambes assez fréquent. (*Un temps.*) Alors?

MARIETTE

J'allais y arriver. La soirée d'hier a-t-elle fait de moi une vedette?

LE HIBEL

Je le crains.

MARIETTE

Ce ne serait donc plus une mésalliance pour un Le Hibel de...

LE HIBEL

Je le crois.

MARIETTE

Alors, l'heure me paraît venue...

LE HIBEL

A moi aussi, mais uniquement si vous en avez le désir. Ne vous croyez surtout pas obligée de me prouver votre reconnaissance...

MARIETTE

Comme vous me connaissez mal, cher ami! Si ça ne me faisait pas plaisir, je me réfugierais dans l'ingratitude.

LE HIBEL, *lui baisant la main*

Vous êtes exquise. Alors, vous m'autorisez à vous inviter à souper ce soir?

MARIETTE

Très volontiers. Je mettrai même pour vous faire honneur un amour de robe qu'on vient de me livrer.

LE HIBEL

Bravo! Nous souperons au *Veau sur la Coupole.*

MARIETTE

Après je vous inviterai à me raccompagner chez moi... chez nous.

LE HIBEL

Ce programme me ravit. (*Changeant de ton.*) Mais comme vous me plaisez beaucoup, presque trop, et qu'à mon âge l'emballement est toujours à craindre...

MARIETTE, *sceptique*

Oh! vous...

LE HIBEL

Je suis fait de la même pâte que les autres... il faut que je vous pose une toute petite question, simplement pour qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous.

MARIETTE

Je suis prête à vous répondre.

LE HIBEL

Je désirerais savoir...

MARIETTE

S'il n'y a rien dans ma vie?

LE HIBEL

C'est ça. Vous pouvez tout me dire. Il me sera beaucoup moins désagréable d'apprendre de vous la vérité que de la surprendre. Ne me traitez pas comme les camarades; ne me mentez pas; nous valons mieux que ça tous les deux.

MARIETTE

Je suis très touchée. — Eh bien! je vous le dis en toute sincérité, il n'y a rien dans ma vie.

LE HIBEL

Rien?

MARIETTE

Rien.

LE HIBEL

Pas le moindre roman?

MARIETTE

Pas le moindre.

LE HIBEL

C'est invraisemblable!

MARIETTE

C'est la vérité pourtant. Oh! il a failli y avoir quelque chose.

LE HIBEL

Ah! ah!

MARIETTE

Attendez! j'ai eu, il y a quelques mois, un certain penchant pour quelqu'un.

LE HIBEL

Eh! eh!

MARIETTE

Mais ce quelqu'un a disparu.

LE HIBEL

Le penchant aussi?

MARIETTE

Je crois. En tout cas, ce garçon n'a jamais rien été pour moi; je ne l'ai plus revu et je ne le reverrai sans doute jamais. Dans ces conditions, pous pouvez être bien tranquille, je vous serai fidèle.

LE HIBEL

Ça me changera.

MARIETTE

Vous vous y ferez, vous verrez.

LE HIBEL

On se fait à tout, même aux choses agréables.

MARIETTE

Je n'y aurai d'ailleurs pas grand mérite, je vous dois tant. Comme caméristc, j'étais partie placée; grâce à vous, j'arrive gagnante.

LE HIBEL, *l'embrassant*

Et le poteau, c'est moi.

MARIETTE, *se levant*

Vous permettez? C'est pour ma robe. (*Mariette s'approche du téléphone qui est sur le meuble de gauche, premier plan. Téléphonant.*) Allô, allô!... Elysées 85 deux fois... Allô... C'est vous, Jasmin? (*Le Hibel rit. A Le Hibel.*) Pourquoi riez-vous?

LE HIBEL

J'adore ce prénom démodé dont vous avez affublé ce brave Zozo. Ça vous a un petit air de distinction périmée tout à fait agréable.

MARIETTE

Il me plaît de le remettre à la mode. (*Au téléphone.*) Ah! c'est vous, Jasmin... Vous savez, la robe qu'on m'a envoyée hier de chez Fanny frères... Faites-en soigneusement un paquet et apportez-la-moi tout de suite au théâtre. Sautez dans un taxi, je l'attends d'urgence. (*Fermant le téléphone.*) Et voilà.

LE HIBEL, *lui baisant la main*

Je sens que je vais être très heureux.

MARIETTE

Mais moi aussi. (*A ce moment on frappe à la porte.*) Entrez.

SCÈNE VI

Les Mêmes. Le père BOURON

(*Il entre, tenant une magnifique corbeille dans les bras.*)

LE PÈRE BOURON

Encore une! Ça ne finira pas.

LE HIBEL

J'espère bien.

MARIETTE

Celle-là est féerique. (*Au père Bouron.*) Mettez-la là. Gisèle la rangera.

LE PÈRE BOURON

Bien, Mademoiselle.

LE HIBEL, *tendant un billet à Bouron*

Tenez, mon ami, voilà pour votre peine.

LE PÈRE BOURON

Ça n'est pas de refus. Ça a beau n'être que des fleurs; ça paraît lourd à cause que c'est encombrant; et puis y a toujours les escaliers, s'pas? Ah! ce que je les aurai montés, ceux-là, depuis près de vingt ans que je travaille ici! (*Il sort.*)

SCÈNE VII

MARIETTE, LE HIBEL

MARIETTE, *qui a ouvert l'enveloppe et regardé la carte*
Ça, par exemple!

(Elle tend la carte à Le Hibel.)

LE HIBEL

Le Baron Farin, déjà! A la bonne heure! Eh bien! il ne perd pas de temps, celui-là! Décidément, il me vise. Mais il faut lui rendre cette justice, il a de la suite dans les idées!

MARIETTE

Et ça ne vous déplaît pas.

LE HIBEL

J'avoue. Il est odieux avec une persévérance qui force l'admiration.

MARIETTE

Pas la mienne.

(*A ce moment Gisèle ouvre la porte de droite.*)

GISÈLE

Mademoiselle...

MARIETTE

Tout de suite. (*Remontant.*) Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles; Farin n'a aucune chance de me plaire; il aime trop les affaires toutes cuites; c'est un larbin du succès. Il a beau être noble; de vous deux, cher ami, l'homme du monde, c'est vous.

(*Elle sort par la droite en laissmnt la porte entr'ouverte.*)

SCÈNE VIII

LE HIBEL, *seul*, PUIS NINI

LE HIBEL

Merci. On m'a servi bien des compliments dans ma vie; il y en a peu qui m'aient fait autant de plaisir. (*Détachant une fleur de la corbeille de Farin et la mettant à sa boutonnière.*) L'homme du monde, c'est moi. (*S'inclinant devant la corbeille.*) Vous, mon cher baron, vous n'êtes qu'un mercanti, je ne vous l'envoie pas dire. (*Il s'assied, prend le* Figaro *et le lit; un moment après, on frappe à la porte.*)

VOIX DE MARIETTE

On a frappé, Gisèle; voyez donc!

LE HIBEL, *se levant*

Non, ne dérangez pas Gisèle, je vais voir. (*Il pousse le tambour, puis ouvre la porte du fond. Entre Nini. A Mariette.*) C'est Nini. Entrez donc, jeune Nini.

(*Nini entre, Le Hibel referme la porte.*)

NINI

Je ne vous dérange pas, au moins?

LE HIBEL

Au contraire.

NINI

Mariette est là?

LE HIBEL

Non.

NINI

Hein?

LE HIBEL

Il n'y a plus de Mariette, voyons! Maryse est là en train de se faire une beauté bien andalouse.

NINI

Ah! bien! (*Elevant la voix.*) Bonsoir, Maryse.

VOIX DE MARIETTE

Bonsoir, Nini.

NINI

Non, mais quel succès, hier!

LE HIBEL

Assez coquet, je dois le dire.

(*A ce moment-là, on frappe.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE PÈRE BOURON

LE HIBEL

Entrez.

VOIX DE MARIETTE

Qu'est-ce que c'est?

LE HIBEL

Le père Bouron et sans corbeille, c'est indécent!

LE PÈRE BOURON

Mademoiselle, il y a là un Monsieur qui vient pour

« intervéver » Mademoiselle de la part du journal *les Deux Casques.*

LE HIBEL, *riant*

Les Deux Masques!

VOIX DE MARIETTE

Pas le temps! Envoyez promener ce petit indiscret.

LE HIBEL, *vivement*

Gardez-vous-en bien, père Bouron. (*A Mariette.*) Vous n'y pensez pas! Vous mettre mal avec *les Deux Masques!* (*Au père Bouron.*) Je vais le recevoir. (*A Mariette.*) Avec un peu d'imagination et de la veine, je suis très capable de vous faire dire des choses épatantes.

VOIX DE MARIETTE

Mais je n'en doute pas.

(*Le Hibel et le père Bouron sortent par le fond.*)

SCÈNE X

NINI, PUIS MARIETTE

(*Aussitôt que Le Hibel est sorti, Nini s'approche vivement de la porte de la loge.*)

NINI

Dis donc, Mariette, tu as une minute?

VOIX DE MARIETTE

Pourquoi?

NINI

Un mot à te dire, vite, confidentiel.

MARIETTE, *paraissant sur le seuil de la porte*

Tu m'intrigues.

(*Mariette entre; elle est aux trois quarts maquillée; elle a les cheveux bizarrement tordus; elle est dans un costume invraisemblable.*)

NINI, *à voix presque basse*

Confidentiel, je te dis; ferme la porte.

MARIETTE, *très intriguée, s'asseyant à côté de Nini*

Qu'est-ce qu'il y a?

NINI

Il y a que Biroult est dans la salle.

MARIETTE, *tressautant*

Hein! Jacquot...?

NINI

Oui. Il est dans la salle.

MARIETTE

Comment le sais-tu?

NINI

Il m'a dit tout à l'heure, avant le dîner, qu'il viendrait ce soir.

MARIETTE

Tu le vois donc?

NINI

Souvent. Tu te rappelles, tu lui avais demandé de s'occuper de moi. Eh bien, il a été très gentil. Il m'a donné vingt fois des idées d'éventail, des conseils...

MARIETTE, *vivement*

Oui, enfin, il t'a fait la cour?

NINI

Oh! il avait bien le cœur à ça! Ce qu'il est triste depuis que vous vous êtes quittés! Et puis, est-ce qu'on me fait la cour?

MARIETTE

Il t'a souvent parlé de moi?

NINI

Non, pas souvent, quelquefois.

MARIETTE, *un peu vexée*

Quelquefois!

NINI

En passant.

MARIETTE, *un peu vexée*

En passant! C'est charmant! Je suis sûre qu'il t'a dit du mal de moi.

NINI

Ma foi non.

MARIETTE

Pas même! Ah! les hommes!

NINI

Tu oublies que c'est toi qui l'avais balancé.

MARIETTE

Justement, il aurait dû m'en vouloir.

NINI

Il t'en veut peut-être.

MARIETTE

Seulement il ne le dit pas.

NINI

Il est fier, ce garçon.

MARIETTE

Il est stupide, ton Biroult.

NINI

Oh! mon Biroult!

MARIETTE

Tu as bien fait de me prévenir, tout de même; si je l'avais aperçu brusquement, je ne sais pas ce que ça m'aurait fait; ça m'aurait peut-être troublée. — Tu vois si on m'a gâtée! (*Elle montre les corbeilles.*) Il aurait pu, je ne sais pas, moi, m'envoyer un bouquet de violettes; il n'en serait pas mort; nous ne sommes tout de même pas des ennemis!

NINI

Faut pas lui en vouloir; il est comme il est; il a une nature ombrageuse.

MARIETTE

Dis donc, tu vas dans la salle tout à l'heure?

NINI

Bien sûr.

MARIETTE

Eh bien, si tu le rencontres, tu lui diras de ma part... (*Brusquement.*) Au fait, non, tu ne lui diras rien.

(*A ce moment rentre Le Hibel par le fond.*)

SCÈNE XI

Les Mêmes, LE HIBEL

LE HIBEL, *se frottant les mains*

Je crois que vous n'aurez pas à vous plaindre de moi, chère Maryse; le rédacteur des *Deux Masques* vous fera bonne mesure.

(*Il rit.*)

MARIETTE, *riant*

Je ne sais comment vous remercier, cher ami. Vite, l'heure!

LE HIBEL

Onze heures moins le quart.

MARIETTE, *rentrant vivement dans sa loge*

Faut que je me dépêche; dans dix minutes, ça va être à moi.

(*Mariette rentre dans sa loge dont, cette fois, elle ferme la porte.*)

LE HIBEL, *montrant les journaux*

Vous avez lu sa presse?

NINI

Oui, magnifique!

LE HIBEL, *montrant le* Figaro

Il y a dans le *Figaro* un petit article dont je suis particulièrement satisfait.

NINI

Pourquoi? Il est meilleur que les autres?

LE HIBEL

Il est excellent comme les autres. Mais notre ancienne maîtresse à tous les deux se fait lire le *Figaro* tous les jours et il m'amuse d'imaginer la tête qu'elle a dû faire ce matin dans son bain! Pauvre Gaby!

NINI

Vous deviez lui porter la veine, car elle n'a guère eu de chance depuis que vous l'avez quittée.

LE HIBEL

C'est bien sa faute.

NINI

Il est vrai qu'en vous perdant elle a aussi perdu Chavol.

LE HIBEL

Oui... à cause du baron. Ce Farin! Il n'a aucun usage du demi-monde. Gaby ne doit d'ailleurs pas être très heureuse avec lui, car, à plusieurs reprises, ces temps derniers, elle a fait mille travaux d'approche ou plutôt de rapprochement. Petits billets très aimables; coups de téléphone; bien entendu, je n'ai pas répondu. Qu'est-ce que vous voulez? Ce Farin, à l'heure du bain, malgré ma défense expresse... Il y a comme ça des petites choses de rien du tout que je ne peux pas pardonner; et, à côté, des grandes me laissent d'une indifférence déconcer-

tante. Décidément, l'homme est un abîme de contradictions.

NINI

Sans doute, monsieur Le Hibel, pour Gaby, ça va tout seul; mais avec le baron, comment faites-vous? Vous devez le rencontrer souvent à votre cercle?

LE HIBEL

Tous les jours, et je suis très courtois avec lui.

NINI

Vous ne devez pourtant pas l'aimer beaucoup?

LE HIBEL

Je le déteste; mais toute l'éducation, mon enfant, consiste à savoir haïr avec politesse. C'est un art perdu, d'ailleurs; aujourd'hui, on hait visiblement, démocratiquement; ça me choque; je trouve ça laid.

(*A ce moment, sonnerie au téléphone.*)

NINI

On téléphone; Gisèle, voyez donc.

LE HIBEL, *se précipitant*

Non, non, ne dérangez pas Gisèle. Le téléphone, ça fait partie de mes fonctions astronomiques.

NINI

Plaît-il?

LE HIBEL

Dame, j'ai découvert une étoile. (*Prenant le récepteur.*) La loge de Mlle Maryse Fillot? Parfaitement. (*Nini est remontée jusqu'à la porte de la loge. Le Hibel au téléphone.*) Qui je suis? Mettons... son manager... Oh! impossible, elle ne peut pas se déranger en ce moment...

La grande artiste finit de s'habiller; elle va entrer en scène.

NINI

Notre grande artiste!

LE HIBEL, *au téléphone*

Pardon, mais à qui ai-je l'honneur?... Pas possible, le directeur du Lyric-Palace... (*A Nini.*) C'est le directeur du Lyric.

NINI

Mince!

LE HIBEL, *à Nini*

Tous les mêmes, ces cocos-là, dès que ça colle!... (*Au téléphone.*) Vous voudriez voir Mlle Fillot dès demain pour un engagement? (*Se tournant vers Nini.*) Nous nageons dans l'apothéose... (*Au téléphone.*) Entendu, mon cher directeur.. (*A Nini.*) Il faut battre le directeur pendant qu'il est chaud. (*Au téléphone.*) Mlle Fillot vous recevra demain après-midi, dans son hôtel, 78, avenue de Messine... Vous pouvez compter sur elle et sur moi. (*Sursautant.*) Hein? Qu'est-ce que vous dites? (*Riant.*) Ah! oui, parfaitement, à cause de ma commission. C'est ça, vous avez deviné juste, on ne peut rien vous cacher. (*Reposant le téléphone et riant encore.*) C'est délicieux! Il me promet un pourboire. (*Se mettant à danser.*) Le Lyric du premier coup ma chère, mais c'est fou! Les directeurs nous font des avances, quel avancement!

(*Il rit.*)

NINI

Pourquoi riez-vous?

LE HIBEL

Je pense à Gaby; je pense à la tête qu'elle va faire quand elle saura que son directeur...

NINI

Pauvre Gaby!

LE HIBEL

Ne la plaignez pas. Chacune pour soi; c'est la vie; la roue tourne; Maryse monte, Gaby descend.

NINI

Je vais même faire comme elle. Je ne veux pas rater l'entrée de Mariette.

LE HIBEL

Je vous accompagne.

(*On frappe.*)

SCÈNE XII

NINI, LE HIBEL, CHAVOL

LE HIBEL

Entrez. (*Entre Chavol par le fond.*) C'est Chavol! Bonjour, Chavol!

CHAVOL

Bonjour, monsieur Le Hibel.

NINI, *saluant*

Monsieur... (*A Le Hibel.*) Je vous laisse.

LE HIBEL, *présentant*

Monsieur Chavol.... Mademoiselle Carence. (*A Nini.*) C'est ça, je vous rejoins tout de suite.

(*Le Hibel reconduit Nini jusqu'à la porte du fond.*)

SCÈNE XIII

LE HIBEL, CHAVOL, PUIS GISÈLE

CHAVOL, *montrant la porte de la loge*

Bravo, bravo et encore bravo! On peut la féliciter?

LE HIBEL

Non, ne la dérangez pas, elle va entrer en scène.

CHAVOL

J'étais là hier soir. Quel succès! Ah! cher monsieur Le Hibel, vous ne pouvez pas savoir combien je suis content de vous voir.

LE HIBEL

Je m'en doute au plaisir que j'éprouve moi-même.

CHAVOL, *soupirant*

Vous me manquez beaucoup!

LE HIBEL

Et vous donc!

CHAVOL

Quand on a vécu pendant des mois dans une intimité...

LE HIBEL

Quotidienne...

CHAVOL

Cette séparation brusque...

LE HIBEL

Indécente...

CHAVOL

Ah! il n'y a pas à dire, c'est dur!

LE HIBEL

Si c'est dur!

CHAVOL

Vous me croirez si vous voulez, j'ai fait de la neurasthénie.

LE HIBEL

Je vous crois.

CHAVOL

C'est pour ça qu'on ne m'a pas vu depuis des temps...

LE HIBEL

Ne vous excusez pas! Moi, de mon côté, j'aurais peut-être fait du cafard; heureusement, j'ai eu cette jeune femme pour me distraire; elle m'a beaucoup occupé.

CHAVOL, *naïvement*

Oh! je ne vous en veux pas.

LE HIBEL, *souriant*

Vous êtes gentil.

CHAVOL

Mais croyez-vous tout de même, cette Gaby, ce qu'elle m'a fait!

LE HIBEL

Ce qu'elle nous a fait! Il ne faut pas lui en vouloir, mon petit! Ce n'est pas sa faute; c'est cet animal de Farin!

CHAVOL

Je le déteste.

LE HIBEL

Moi aussi.

CHAVOL

C'est un homme d'un autre âge!

LE HIBEL

Dix ans de moins que moi! Sous prétexte qu'il devenait le titulaire de notre belle Gaby, exiger du jour au lendemain qu'elle bazarde son compositeur favori!

CHAVOL, *naïvement*

N'est-ce pas? (*Après réflexion.*) Vous tenez à « bazarde »?

LE HIBEL, *riant*

Du tout. Ce qui m'indigne, c'est la chose. Si Gaby avait eu du cœur...

CHAVOL, *vivement*

Elle n'en a pas.

LE HIBEL

Ce n'est même pas sûr... elle aurait dû continuer à vous voir en cachette. On fait toujours des voilettes à gros pois.

CHAVOL, *interloqué*

Comment! Vous saviez?

LE HIBEL

Voyons!

CHAVOL

Ah! Eh bien! elle ne me l'a même pas proposé.

LE HIBEL

C'est une ingrate.

CHAVOL

Elle a d'ailleurs aussi bien fait... car tant qu'elle sera avec ce Farin de malheur...

LE HIBEL, *l'arrêtant*

Pas de serment d'ivrogne, je veux dire d'amoureux! Allons, Chavol, un bon mouvement; un Farin, c'est comme les camarades; ça peut se tromper!

CHAVOL, *avec énergie*

Non!

LE HIBEL

Il ne le mérite pas?

CHAVOL

Il m'est trop antipathique.

LE HIBEL, *riant*

Ah! il faut que... Tous mes compliments! Vous êtes un raffiné! Il me reste à souhaiter que Gaby le remplace par quelqu'un qui vous soit sympathique.

CHAVOL, *le regardant*

Elle aura du mal.

LE HIBEL

Merci. (*Regardant sa montre.*) C'est le moment; venez-vous avec moi?

CHAVOL

Dans la salle, jamais de la vie!

LE HIBEL

La soirée d'hier vous suffit, vous avez peur de ne plus retrouver vos impressions?

CHAVOL

Oh! ce n'est pas ça; seulement, tout à l'heure, pendant que je faisais les cent pas devant le péristyle, j'ai aperçu Gaby qui descendait de voiture.

LE HIBEL, *tiquant*

Gaby, fichtre!

CHAVOL

C'est ce que je me suis dit. Je ne me soucie pas de la rencontrer.

LE HIBEL

Moi non plus.

CHAVOL

Alors je l'ai laissée entrer dans le théâtre et je me suis réfugié ici; ici, au moins, je suis tranquille.

LE HIBEL

Ça oui. Ici nous n'avons rien à craindre, ni l'un ni l'autre. Mais comme je m'énerverais à rester là en pénitence pendant que Maryse est sur la scène, nous allons aller faire un petit tour. Venez avec moi, je vous emmène. Nous deviserons chemin faisant.

CHAVOL

Avec plaisir.

LE HIBEL, *remettant sa pelisse et prenant son chapeau*

Gisèle! (*Entre Gisèle.*) Mademoiselle est en scène?

GISÈLE

Oui, Monsieur..

LE HIBEL

Quand elle remontera, vous lui direz que je suis allé avec M. Chavol jusqu'au *Veau sur la Coupole.*

CHAVOL

Qu'est-ce que vous allez faire au *Veau sur la Coupole,* monsieur Le Hibel?

LE HIBEL

Retenir une table pour Maryse et pour moi; nous y soupons ce soir. (*Montrant les journaux.*) Je vous confie ces journaux, Gisèle; veillez sur eux comme sur la prunelle de vos yeux.

GISÈLE

Bien, Monsieur.

LE HIBEL, *remontant vers la porte du fond*

Passez devant, Chavol. Gaby est dans la salle! Evitons la collision! (*A Gisèle, montrant les journaux.*) La prunelle de vos yeux! Soignons nos archives.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV

GISÈLE *seule*, PUIS ZOZO

GISÈLE, *regardant la porte par où est sorti Le Hibel*

Quel type! Brave type, d'ailleurs! Les vieux pantes amoureux d'une jeune femme sont toujours ridicules. Eh bien! celui-là est encore le moins ridicule que j'aie rencontré. (*Pliant les journaux et les ficelant. Elle a tiré une ficelle de la poche de son tablier.*) On va les lui mettre dans du coton, ses journaux.

(*A ce moment on frappe. Elle va ouvrir. Entre Zozo portant une boîte qui contient la robe de soirée de Mariette.*)

GISÈLE

Ah! c'est M. Zozo-Jasmin!

ZOZO

Oui, mademoiselle Mélanie-Gisèle, car, vous aussi, on a changé votre prénom; s'il y a des déracinés, nous, nous sommes des débaptisés. Voici la robe d'apparat.

GISÈLE, *prenant la boîte*

Merci. Je vais sortir l'enfant de ses langes de soie. Quand j'aurai tout préparé pour Mademoiselle, je vous demanderai de me rendre un petit service.

ZOZO, *s'asseyant sur le canapé*

Tous les services que vous voudrez, mademoiselle Gisèle. Quand on a la petite gueugueule que vous avez, on a droit aux attentions des hommes.

VOIX DE GISÈLE, *qui est entrée dans la loge*

Oh! je vous en prie, monsieur Jasmin, pas de boniment; vous êtes beau môme, je le reconnais; mais, à mon grand regret, je suis pourvue.

ZOZO

Du moment que vous le regrettez, je n'y suis qu'à moitié de ma poche.

VOIX DE GISÈLE

Il faudra que vous me rendiez ce petit service sans intérêt.

ZOZO

Entendu, je n'ai pas l'âme d'un usurier. Voyons le service.

VOIX DE GISÈLE

Garder la loge de Mademoiselle pendant un quart d'heure, juste le temps qu'elle est en scène; ça me permettra d'aller chez le bistrot du coin siffler un banyuls avec mon souitard.

ZOZO

Votre souitard? Qu'est-ce que c'est que ça? Un bonhomme qui vous « souit »?

VOIX DE GISÈLE

Idiot, c'est mon amoureux; j'ai servi chez une Engliche qu'appelait le sien comme ça.

ZOZO

Elle en a du vice, la perfide Albion! Et faut que je garde la loge comme un simple concierge pendant que vous, de votre côté, avec le souitard!... Ah! tenez, vous me déchirez, mademoiselle Gisèle; vous avez un cœur en fil de fer barbelé.

GISÈLE, *rentrant*

Merci, monsieur Zozo.

ZOZO

Il n'y a pas de quoi, Mélanie.

GISÈLE

A propos, pourquoi est-ce qu'on vous appelait Zozo dans le temps?

ZOZO

C'est un secret de famille.

GISÈLE

Est-ce que vous vous appelleriez Zoé, par hasard?

ZOZO

Je voudrais bien; non, c'est pis; je m'appelle Zoroastre.

GISÈLE

Nom de Dieu!

ZOZO, *prononçant à la marseillaise*

Pas moinsse! C'est le nom d'un mage, paraît-il; faut m'excuser, j'avais un père théosophe.

GISÈLE, *riant*

Vous m'en direz tant! Ce qu'il y en a de cadavres, tout de même, dans les familles!

ZOZO

Hein! croyez-vous!

GISÈLE, *défaisant son tablier et le posant sur la console*

Je laisse là mon tablier; ne me le cachez pas, surtout; je serai rentrée avant que Mademoiselle remonte.

ZOZO, *jouant l'amertume*

C'est bon, allez vous vautrer dans le banyuls et la débauche.

GISÈLE, *remontant*

Et vous, Jasmin, tâchez que Mademoiselle ne vous trouve pas vautré sur son canapé; c'est qu'elle ne plaisante pas avec la tenue.

ZOZO

Je le sais, troublante Gisèle.

GISÈLE

A tout à l'heure, Zoroastre!

ZOZO

A tout à l'heure, guipure.

(Gisèle sort en riant.)

SCÈNE XV

ZOZO, *seul*, PUIS GABY

(*Zozo, seul, se vautre outrageusement sur le canapé, puis va s'asseoir successivement sur la chaise, sur le pouf et sur le fauteuil. A ce moment on frappe.*)

ZOZO

Ah! zut! on n'a même pas cinq minutes tranquilles pour s'expliquer avec les meubles.

(*Il va ouvrir. Paraît Gaby.*)

GABY, *au moment où la porte s'ouvre*

C'est bien ici la loge...

ZOZO

Ah! par exemple!

GABY, *entrant*

Tiens, c'est Zozo.

ZOZO

Pardon, Jasmin. Mademoiselle prétend que, quand on a gardé les maîtres ensemble, il faut garder les distances; aussi, depuis que j'ai quitté le service de Mademoiselle pour celui de Mademoiselle, Zozo est mort.

GABY

Il ne l'avait pas volé. Il m'avait salement lâchée, celui-là!

ZOZO

Si on peut dire! Mademoiselle vient pour voir Mademoiselle?

GABY

Oui... enfin...

ZOZO

Il faudra que Mademoiselle repasse; Mademoiselle n'est pas là.

GABY

Je le sais, elle est en scène, mais ça ne fait rien.

ZOZO

Au contraire.

GABY

Plaît-il?

ZOZO

Mademoiselle espérait trouver ici M. Le Hibel?

GABY

Comment le savez-vous?

ZOZO, *gouaillant*

Une idée.

GABY

Ça, c'est drôle. Je n'en avais parlé à personne.

ZOZO

J'ai de la voyance.

(Un temps.)

GABY

Alors... où est M. Le Hibel?

ZOZO

Je ne m'en doute pas.

GABY, *tirant un billet de son portefeuille*

Même avec ça?

ZOZO, *faisant mine de repousser le billet*

Même. (*Prenant le billet.*) Lâchez tout de même; ça me donnera le moyen de m'informer.

GABY

Auprès de qui?

ZOZO

Du concierge, donc. Ce n'est pas que le concierge soit vénal; les concierges ne sont jamais vénaux, pas plus que les maîtres d'hôtel, d'ailleurs; mais c'est un homme accessible.

GABY

Comme les maîtres d'hôtel.

ZOZO

Exactement. (*Gaby jette un coup d'œil sur l'ameublement de la loge.*) Oh! Mademoiselle peut regarder; c'est pas du toc! Il y a là du goût.

GABY, *à mi-voix*

Parbleu! Celui de Le Hibel! (*Haut.*) Ah! elle s'en paie une loge, cette jeune arriviste! Aucun rapport avec la mienne au Lyric.

ZOZO

Mademoiselle est si différente de Mademoiselle! Rien de ce qu'il y a chez Mademoiselle ne ressemble à ce qu'il y avait chez Mademoiselle.

GABY

Sauf le maître d'hôtel! — Dites-moi, Zozo, vous êtes content de la place?

ZOZO

Je vais faire plaisir à Mademoiselle, mais elle me gardera le secret?

GABY

Bien sûr!

ZOZO

C'est la plus mauvaise de toute ma carrière.

GABY, *surprise*

Pourquoi ça?

ZOZO

Parce qu'avant d'être Maryse et Jasmin, on s'est connus à l'office, parbleu, quand on était Mariette et Zozo; je ne peux cependant pas la voler comme une simple bourgeoise!

GABY

Elle a toutes les veines, cette chipie-là! Vite pour Le Hibel, dépêchez-vous.

ZOZO, *sortant*

Je vais cuisiner le concierge.

SCÈNE XVI

GABY, *seule*, PUIS MARIETTE

(*Gaby, seule, examine toutes les corbeilles.*)

GABY

Eh bien! (*Tout à coup elle aperçoit la carte de Farin sur une corbeille.*) Le baron! Ça, par exemple! Mais elle me chipera donc tout dans la vie!

(Pendant qu'elle fait cette pantomime, la porte de la loge s'est ouverte. Mariette paraît en disant : Gisè... *Elle s'arrête brusquement. Mariette est costumée en Espagnole et drapée dans un grand châle.)*

MARIETTE, *haut*

C'est bien fait. La curiosité est punie. Ah ça! ma chère Gaby, qu'est-ce que vous faites là dans mon salon?

GABY, *embarrassée*

Mais... j'étais venue... pour vous féliciter.

MARIETTE

De mon succès? Oh! il vous fait tant de plaisir que ça?

GABY

Mon Dieu!

MARIETTE

Fallait-il que vous soyez pressée! Vous n'avez même pas attendu la fin de mon numéro pour grimper dans ma loge.

GABY

C'est-à-dire...

MARIETTE

Mais ne vous excusez pas, ma chère. Je ne m'attendais guère à votre visite, c'est vrai; elle est imprévue, mais elle ne me déplaît pas.

GABY

Vrai?

MARIETTE

Parole! Je ne suis pas fâchée d'avoir votre suffrage;

vous m'avez précédée dans la carrière; un compliment de votre part, mais ça me touche beaucoup.

GABY

Vous êtes charmante, tout à fait charmante. Ce costume vous va à ravir et vos danses sont impressionnantes.

MARIETTE

Si vous êtes si impressionnée que ça, asseyez-vous.

GABY

Je ne demanderais pas mieux, mais je craindrais...

MARIETTE

D'être indiscrète? Allons donc! Tout à l'heure vous ne vous gêniez pas beaucoup pour... Asseyez-vous, je vous en prie. (*Gaby s'assied.*) Voulez-vous être assez aimable pour vous charger d'une commission?

GABY

D'une commission pour vous, moi?

MARIETTE

Oui. Dites donc au baron qu'il perd son temps et son argent. Des corbeilles pareilles, c'est de la folie. Et pour arriver à quoi? A rien. J'ai décidé d'être honnête; je ne tromperai pas mon amant; je ne suis pas et ne serai jamais une autruche.

GABY, *à mi-voix*

Encore!

MARIETTE

Faites-moi l'amitié de le prévenir, vous me rendrez service.

GABY, *se levant*

Bien, très bien, vous pouvez compter sur moi.

MARIETTE

Je vous en prie, rasseyez-vous; ne vous en allez pas si vite. Je suis très contente de vous voir.

GABY

Vraiment?

MARIETTE

Mais oui, j'ai toujours eu beaucoup d'affection pour vous, malgré les apparences.

GABY

Cependant, on ne s'était pas quittées si bonnes amies.

MARIETTE

Sans doute, parce qu'on était patronne et camériste; avec nos caractères, ça ne pouvait pas coller; mais maintenant qu'on est patronnes toutes les deux...

GABY

Ça facilite!

MARIETTE

Et comment! — A propos, êtes-vous contente de ma remplaçante?

GABY

Mais oui!

MARIETTE

Et comment s'appelle-t-elle?

GABY

Mariette.

MARIETTE

Charmant! Vous lui avez donné mon nom?

GABY

J'avais tellement l'habitude!

MARIETTE

Bien, bien. Ça peut se prendre, une habitude! Ma prochaine femme de chambre s'appellera Gaby.

GABY

Comme vous voudrez. (*Elle se lève.*)

MARIETTE

Mais non, ne vous en allez pas, voyons; je connais quelqu'un qui en serait désolé.

GABY

Qui ça?

MARIETTE

Le Hibel.

GABY, *interloquée*

Ah! (*Vivement.*) Mais je ne tiens pas à lui être agréable!

MARIETTE

Allons donc!

GABY

Je vous jure!

MARIETTE

Ne jurez donc pas; vous n'êtes venue que pour lui.

GABY

Mais...

MARIETTE

Ne protestez pas, ça crève les yeux. Voilà un mois que vous courez après lui et comme il ne se laisse pas attraper...

GABY

Qu'en savez-vous?

MARIETTE

Il me l'a dit, il me dit tout... Pour venir ici il vous fallait un prétexte; vous avez tenu à me féliciter de mon succès quand vous mouriez d'envie de ne pas le faire. C'est bébête! Pourquoi tous ces chichis? Vous avez envie de voir Le Hibel; vous n'aviez qu'à me le demander, carrément. Il doit être dans le théâtre, à la direction; il va revenir dans un moment; je vous autorise à l'attendre; je vous laisserai même seule avec lui; vous lui tiendrez compagnie pendant que je me changerai. Vous voyez si je fais bien les choses!

GABY

Décidément, Mariette, je ne vous comprends pas.

MARIETTE

C'est que c'est très difficile de comprendre, presque autant que de se cacher, d'ailleurs; il est vrai que vous, pour dévoiler vos intentions secrètes, vous avez une façon de génie!

SCÈNE XVII

ZOZO, *entrant vivement par le fond*

MARIETTE

Eh bien! parlez, Jasmin, qu'est-ce qu'il y a?

GABY, *à part*

Jasmin, je ne m'y ferai jamais.

ZOZO

Il y a... enfin, c'est M. Le Hibel qui revient avec M. Chavol.

GABY, *tiquant*

Chavol !

MARIETTE

Allez tout de suite prévenir M. Chavol qu'il m'est impossible de le recevoir en ce moment et priez M. Le Hibel d'entrer seul dans ce salon ; j'ai à lui parler.

ZOZO

Bien, Mademoiselle.

(Zozo sort.)

SCÈNE XVIII

GABY, MARIETTE

MARIETTE

S'il vous est agréable de voir Chavol, vous n'aurez qu'à attendre. Quant à Le Hibel, vous voilà arrivée à vos fins, Gaby.

GABY

Je n'en reviens pas.

MARIETTE

Croyez-moi, renoncez aux habiletés, aux supercheries, aux voilettes ; ça complique la vie et ça ne trompe personne. Vous voyez comme c'est simple ! Le Hibel va venir, je vous laisse.

GABY

Faut-il que vous soyez sûre de vous !

MARIETTE

Mais non; seulement, j'aime le risque. Vous vouliez voir Le Hibel en cachette? Vous le verrez librement. (*Remontant vers la loge.*) Comme ça, au moins, nous luttons au grand jour; c'est du fairplay.

GABY

Qu'est-ce que ça veut dire, ça?

MARIETTE, *malicieusement*

C'est de l'espagnol.

(*Mariette rentre vivement dans la loge et laisse Gaby seule dans le salon.*)

SCÈNE XIX

GABY, PUIS LE HIBEL

GABY, *apercevant le tablier sur la console*

Oh! quelle idée!

(*Elle enlève vivement son chapeau, prend le tablier et le met.*)

LE HIBEL, *ouvrant la porte*

Vous avez à me parler, Maryse? (*Voyant Gaby de dos et la prenant pour Gisèle.*) Eh bien! Gisèle? Je croyais que Mademoiselle... (*Gaby se retourne. — Suffoqué.*) Ça, par exemple! Vous ici, et dans cet accoutrement!

GABY

Naturellement, puisque c'est celui qu'il faut mettre maintenant pour vous séduire!

LE HIBEL

Allons, qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?

GABY

Je tenais à vous revoir; vous voyez à quoi peut nous pousser l'amour d'un homme qui nous dédaigne!

LE HIBEL

Oh! je vous en prie, pas à moi! Cette petite comédie gagnera à être courte. Mais, d'abord, comment avez-vous osé pénétrer ici?

GABY

Une femme qui aime a toutes les audaces.

LE HIBEL

Encore!

GABY

Toujours! Ça vous est donc tellement désagréable de me revoir?

LE HIBEL, *regardant la porte de la loge*

Non, mais...

GABY

Vous avez peur qu'elle n'entre?

LE HIBEL

D'abord. Et puis, j'aime les situations nettes. Ce qui est fini est fini. En amour, les restes, ça ne se réchauffe pas. Enfin, je tiens à avoir la paix chez moi. Ah! ça va faire du joli quand Maryse remontera!

GABY

Maryse, laissez-moi rire!

LE HIBEL

Riez, mais soyez gentille et sauvez-vous tout de suite.

GABY

Je n'ai pas à être gentille avec vous, à moins que...

LE HIBEL

Oh! pas d'à moins... Et commencez par enlever ce tablier, il est ridicule. Si on entrait!

GABY, *enlevant le tablier*

J'espérais qu'en le voyant, vous auriez le coup de foudre. Je croyais que le blanc produisait sur vous l'effet que le rouge produit sur certains animaux...

LE HIBEL

N'est-ce pas? Alors, vous vous imaginez qu'il suffit d'être soubrette?... Je peux aimer un corps de femme... Je n'aime pas un corps de métier.

GABY

Vous avez donc beaucoup de goût pour Mariette?

LE HIBEL

Beaucoup.

GABY

C'est une veinarde!

LE HIBEL

Grâce à vous! Elle a recueilli votre succession; il ne dépendait que de vous qu'elle ne fût pas ouverte. Croyez-moi, allez-vous-en! N'attendons pas que Maryse revienne; ça ferait du vilain.

GABY

Poltron! Je veux vous rassurer, vous n'avez rien à craindre. Mariette est là; elle s'habille et elle sait que je suis avec vous.

LE HIBEL

Ah! elle est belle joueuse! Ainsi, elle nous autorise...

GABY

Oui, elle nous donne la permission à tous les deux. C'est grand et généreux, ça!

LE HIBEL

C'est assez chic! Honnêtement, en auriez-vous fait autant?

GABY

Non, mais je ne suis qu'une petite nature, moi. (*Baissant la voix.*) Ah! mon pauvre Le Hibel, ce qu'elle vous a bien empaumé! Je ne voudrais pas vous faire de la peine, mais j'ai l'impression que vous vieillissez.

LE HIBEL

Voyez-vous ça!

GABY

Vous qui n'avez jamais été poire, il me semble que vous le devenez.

LE HIBEL

Mon Dieu!

GABY

Vous vous êtes laissé prendre à ses belles théories : l'honnêteté... la courtisane moderne, etc! C'est séduisant, je le reconnais.

LE HIBEL

Mieux, sympathique et reposant.

GABY, *vivement*

Des attrape-nigauds, et ça me chagrine qu'un homme comme vous! Mais elle est comme les camarades, mon cher; elle a fait la sainte Nitouche pour vous conquérir; je donnerais ma tête à couper qu'elle vous trompera.

LE HIBEL

Une si belle tête, ce serait dommage! Hélas! non, Gaby, ça me manquera peut-être beaucoup, mais je devrai me faire une raison. Maryse est honnête.

GABY

Ouiche!

LE HIBEL

Et pas seulement en théorie; elle l'est par tempérament, par vocation; elle me sera fidèle.

GABY

Ouiche! Et le jeune Biroult?

LE HIBEL

Connais pas.

GABY

Mais si, voyons, le petit dessinateur auquel elle portait tant d'intérêt, vous savez bien, celui qui s'est payé ma tête d'une façon si désobligeante?

LE HIBEL

Ah! oui, l'autruche. C'était réussi. Eh bien?

GABY

Je me suis renseignée. Quand elle était à mon service, Mariette le rencontrait dans les dancings; elle le recevait même chez moi, en cachette, les jours où je m'absentais.

LE HIBEL

Les jours de Chavol... et des autres.

GABY

Enfin, je serais bien étonnée si elle n'avait pas continué à le voir.

LE HIBEL

Etonnez-vous donc! Elle ne l'a pas revu et ne le reverra jamais. D'ailleurs, si par impossible elle me mystifiait, ce ne serait pas une raison pour que je vous revienne. Un Farin vous a approchée; vous êtes perdue pour moi.

GABY

Ah! vous avez la rancune tenace.

SCÈNE XX

LES MÊMES, MARIETTE, *elle est en toilette de soirée*

MARIETTE, *entr'ouvrant la porte*

Je peux rentrer?

LE HIBEL

Je crois bien.

MARIETTE

Je suis prête et toute à votre disposition, cher ami.

LE HIBEL

Merci! Quelle toilette!

MARIETTE

Oh! bien simple! Vous n'êtes pas à ses genoux? Vous n'êtes pas dans ses bras?

LE HIBEL

Il me semble.

MARIETTE

Vous êtes magnanime, Gaby, vous me le laissez!

(*A ce moment entre Zozo.*)

SCÈNE XXI

Les Mêmes, ZOZO

LE HIBEL, *voyant entrer Zozo*

Qu'est-ce que c'est?

ZOZO

Un monsieur, qui demande à voir Mademoiselle.

LE HIBEL

Oh! non, fini les visites; nous n'y sommes plus pour personne; c'est compris, hein?

ZOZO

Pardon, Monsieur, mais je connais ce monsieur; il insiste beaucoup... c'est un ami de Mademoiselle.

MARIETTE

Un ami à moi?

ZOZO

Oui, Mademoiselle, M. Biroult.

MARIETTE, *à mi-voix, saisie*

Jacquot... (*Remontant et à Zozo.*) Un moment.

(*Zozo ferme le tambour derrière lui.*)

GABY, *à mi-voix*

Qu'est-ce que je disais?

LE HIBEL, *à Mariette*

Vous paraissez surprise?

MARIETTE

En effet, il y a des mois que M. Biroult...

LE HIBEL

Il vient sûrement vous féliciter de votre succès. Il ne faut pas le priver de ce plaisir. Excusez-moi d'avoir donné un ordre sans vous avoir consultée. J'ai été incorrect.

MARIETTE

Vous ne pouvez pas l'être.

LE HIBEL

Maintenant, je pourrais être indiscret, je ne veux pas. Vous nous autorisez à envahir votre loge?

MARIETTE

Je crois bien.

LE HIBEL, *à Gaby*

Je ne veux pas que vous partiez sans avoir revu Chavol.

GABY, *à mi-voix*

Vous, vous méritez ce qui va vous arriver.

LE HIBEL

Il ne m'arrivera rien. (*Précédant Gaby et lui montrant la porte de droite.*) Passez, chère amie.

GABY, *à mi-voix, avec rosserie*

Décidément, on n'en fait plus comme vous.

LE HIBEL, *même jeu*

Tant pis!

(*Ils sortent par la droite deuxième plan.*)

MARIETTE, *appelant*

Jasmin!

ZOZO, *entrant*

Mademoiselle?

MARIETTE

Faites entrer M. Biroult.

SCÈNE XXII

MARIETTE, BIROULT

(*Entre Biroult par le tambour. Il a un petit bouquet de violettes à la main.*)

BIROULT, *gêné*

Bonsoir.

MARIETTE, *troublée.*

Bonsoir.

(*Un temps, Biroult examine, avec l'étonnement ahuri d'un provincial qui débarque, le salon de Mariette.*)

BIROULT, *gêné*

Alors, c'est votre loge?

MARIETTE

Non, elle est là: ici, c'est le salon.

BIROULT

Où on vient vous encenser, vous dire des compliments, des fadaises...

MARIETTE

Si vous voulez. Comment le trouvez-vous?

BIROULT, *qui a toujours son bouquet à la main*

Oh! moi, vous savez!... Celui qui m'aurait dit, il y a six mois, quand je suis venu vous voir pour la dernière fois chez votre patronne que, la visite d'après, je vous la ferais dans un théâtre, dans votre loge, après vous avoir vue danser en Espagnole et que vous seriez alors une femme célèbre, courtisée, qui ne s'appellerait même plus de son nom et à qui tous les journaux feraient de la réclame...

MARIETTE

Evidemment! Moi, ça ne peut pas beaucoup me surprendre, n'est-ce pas? Rappelez-vous, j'attendais tout ça! C'est même pour cette raison qu'entre nous...

BIROULT, *vivement*

Ne revenons pas là-dessus. Et quand je vois ça, je me demande ce que je suis venu faire ici. D'ailleurs, sans votre amie Nini, qui tout à l'heure m'a supplié... je ne sais pas encore pourquoi je me suis laissé convaincre.

MARIETTE

Parce que je ne vous suis peut-être pas tout à fait indifférente.

BIROULT, *vivement*

Oh! si!

MARIETTE

Alors, sans Nini, vous ne seriez jamais revenu?

BIROULT, *violemment*

Jamais!

MARIETTE, *un temps*

C'est pour moi, ce bouquet de violettes?

BIROULT

Je n'en sais rien. Je l'ai acheté tout à l'heure à la fleuriste du théâtre, machinalement... Nini m'avait parlé de vous, des fleurs que vous aviez reçues... Voilà!

MARIETTE

Alors, ce n'est pas de vous-même, ce petit bouquet?

BIROULT, *bourru*

Bien sûr que non, je vous en veux trop!

(*Il lui tend le bouquet de violettes.*)

MARIETTE, *riant, légère nuance de sensibilité meurtrie*

Merci, Nini. (*A ce moment, entre Zozo.*) Qu'est-ce que c'est?

ZOZO

M. Chavol.

MARIETTE, *à Biroult*

Vous ne tenez pas à le voir?

BIROULT

Oh! non.

MARIETTE

Faites entrer M. Chavol dans ma loge par le couloir des artistes.

ZOZO

Bien, Mademoiselle.

(Il sort par le fond.)

MARIETTE, *portant le bouquet de violettes à ses lèvres*

Vous tenez à rester debout?

BIROULT

Je vais m'en aller.

MARIETTE

Quand on ne s'est pas vus depuis six mois! Vous m'accorderez bien encore cinq minutes?

BIROULT

Pas plus.

MARIETTE

Asseyez-vous tout de même, nous serons mieux pour bavarder.

BIROULT, *s'asseyant*

Je n'aime pas ces meubles.

MARIETTE

Vous n'aimez rien ici.

BIROULT

Non! Pas plus cette toilette que le reste.

MARIETTE

Pas même moi.

BIROULT, *examinant tour à tour l'installation et la toilette*

Alors, ça y est? vous êtes devenue ce que vous vouliez? une pas grand'chose!

MARIETTE, *riant un peu jaune*

A la bonne heure, vous n'y allez pas avec le dos de la cuiller!

BIROULT

Oh! moi, je dis ce que je pense; c'est peut-être mon seul mérite, mais je suis sincère. (*La regardant avec profondeur.*) Tant pis, c'est dommage!

MARIETTE

On dirait que vous êtes venu exprès aujourd'hui pour me gâcher tout le plaisir de mon succès!

BIROULT

Il y a un peu de ça! Je le déteste, votre succès!

MARIETTE

Vous êtes féroce!

BIROULT, *presque involontairement*

Je vous aime!

MARIETTE, *joyeusement*

Vrai?

BIROULT

Je suis idiot; je ne devrais pas vous le dire et je vous le dis. Mais soyez tranquille, je vais disparaître et, cette fois, vous ne me reverrez plus.

MARIETTE

Ça va recommencer?

BIROULT

Je me sens trop mal à l'aise ici.

MARIETTE

Pourquoi? Je suis ici chez moi.

BIROULT

Chez vous... si on veut; mettons : chez lui.

MARIETTE

Qui ça, lui?

BIROULT

Enfin, le bonhomme riche qui vous... qui est...

MARIETTE

Qui est quoi?

BIROULT

Votre amant, parbleu! Vous tenez tant que ça à ce que je précise?

MARIETTE

Mais oui, je ne suis pas fâchée d'apprendre que j'ai un amant; moi, je ne m'en connaissais pas.

BIROULT

Allons donc!

MARIETTE

Oh! je ne dis pas que je n'en aurai pas un bientôt et il y a même beaucoup de chances pour que ce soit ce... bonhomme dont vous parlez, mais jusqu'ici...

BIROULT, *sceptique*

N'est-ce pas?

MARIETTE, *vivement*

Vous ne me croyez pas? C'est tout de même comme ça; je suis tombée sur un homme délicat, ça arrive; ce qu'il a fait pour moi, il l'a fait uniquement pour l'amour de l'art; libre à vous de ne pas me croire; mais si vous

me connaissiez mieux, vous sauriez que je ne mens jamais. C'est riquiqui de mentir; même quand j'étais femme de chambre, je laissais ça aux cuisinières.

BIROULT, *après un léger temps*

Mariette...

MARIETTE

Maryse!

BIROULT

Non, Mariette; pour moi, vous serez toujours Mariette. Maryse, c'est un nom de parade, bon pour les autres, pas pour moi.

MARIETTE

Comme vous voudrez.

BIROULT

Alors quoi, rien à faire? C'est définitif? Vous tenez à être... enfin ce que vous allez être si vous ne l'êtes pas encore?

MARIETTE

Une artiste, vous voulez dire?

BIROULT

Oh! c'est un mot commode. Ce qu'il en couvre de marchandises frelatées, ce pavillon-là!

MARIETTE, *vivement*

Je vous défends de dire du mal des artistes.

BIROULT

Vous avez raison, je n'en pense que de vous.

MARIETTE

Idiot! (*Elle jette à terre le bouquet de violettes.*)

BIROULT

Oh! vous pouvez m'insulter; j'aime même mieux ça; ça me fait plaisir. (*Se levant.*) Et puis ça me donne moins de regrets.

MARIETTE

Vous vous en allez déjà?

BIROULT

Je me demande encore pourquoi je suis venu. Non, mais est-on bête! Allons, adieu. (*Il lui tend la main. Mariette la prend après une courte hésitation.*)

MARIETTE, *les larmes aux yeux*

Adieu!

(*Biroult, qui a gardé la main de Mariette dans les siennes, attire brusquement Mariette contre lui et l'embrasse sur les lèvres.*)

MARIETE, *se débattant*

Jacquot! (*Se laissant un peu aller.*) Jacquot! (*S'abandonnant tout à fait.*) Jacquot! (*Un temps.*) Ce n'est pas bien ce que tu as fait là!

BIROULT

C'est stupide, mais ça a été plus fort que moi, je n'en pouvais plus. Je suis dégoûté de ma faiblesse. Je m'en veux, je me battrais.

MARIETTE

Tu croyais que tu m'avais oubliée?

BIROULT

Oui... je croyais.

MARIETTE

Et tu veux toujours t'en aller?

BIROULT

Je ne sais plus.

MARIETTE

Reste. Le Hibel n'est rien pour moi, je te le jure.

BIROULT

C'est tout comme.

MARIETTE

Si tu voulais, il ne serait rien pour moi.

BIROULT

Oui, on dit ça !

MARIETTE

Il n'y tient même pas. Ce qu'il aime en moi, c'est mon succès. Tandis que toi...

BIROULT

C'est toi tout court.

MARIETTE

Alors, tu pourrais très bien...

BIROULT

Non.

MARIETTE

Nous ne tromperions personne.

BIROULT

Non.

MARIETTE

Tu hésites ?

BIROULT

Oh ! non, je n'hésite pas, je refuse.

MARIETTE

C'est que tu ne m'aimes pas, va-t'en.

BIROULT

Si je ne t'aimais pas, je resterais peut-être; c'est parce que je t'aime que je m'en vais.

MARIETTE

Comme tu voudras! (*Elle s'est jetée sur le canapé, très énervée, presque en larmes. Biroult remonte pour reprendre son chapeau. A ce moment la porte de la loge s'ouvre et Le Hibel paraît.*)

SCÈNE XXIII

Les Mêmes, LE HIBEL

LE HIBEL, *ouvrant la porte*

Ma chère amie... (*Apercevant Biroult.*) Oh! pardon, vous n'êtes pas encore seule; excusez-moi, je croyais...

MARIETTE

Mais...

LE HIBEL, *montrant la porte de la loge*

Je ne voulais pas être indiscret, là non plus. A force de ne pas vouloir être indiscret, je ne sais plus où aller, moi!

MARIETTE

Ici, voyons! (*Remarquant l'embarras des deux hommes.*) Ah! c'est vrai, vous ne vous connaissez pas! Il y a longtemps que je désirais vous présenter. Monsieur

est ce jeune dessinateur, vous savez bien, qui avait fait une caricature si drôle de Gaby en autruche.

LE HIBEL

Ah! parfaitement, je me souviens.

MARIETTE

Vous lui aviez trouvé beaucoup de talent.

LE HIBEL

Je lui en trouve toujours. (*A ce moment il aperçoit le bouquet de violettes rejeté à terre, le ramasse et le remet à Mariette.*)

MARIETTE, *présentant*

M. Biroult, M. Le Hibel.

LE HIBEL

Enchanté, Monsieur.

BIROULT

Monsieur... (*Biroult remonte pour reprendre son chapeau qu'il avait posé, en entrant, sur le meuble de gauche.*)

LE HIBEL, *à mi-voix, à Mariette*

C'est le garçon qui avait disparu? le penchant?

MARIETTE, *id.*

Oui.

LE HIBEL, *id.*

Il a reparu, c'était fatal!

MARIETTE, *id.*

Mais il n'a qu'une idée, c'est de s'éclipser à nouveau.

LE HIBEL, *id.*

S'il partait, vous auriez de la peine? (*Signe affirmatif de Mariette.*) Il faut donc que je le civilise. Je tiens beaucoup à vous, Maryse. (*A Biroult qui redescendait pour prendre congé.*) Non, vous n'allez pas vous sauver comme ça, Monsieur; j'aime trop les artistes; il faut que nous fassions plus ample connaissance.

BIROULT

Mais, Monsieur...

LE HIBEL, *finement*

Je vous attendais, d'ailleurs.

BIROULT, *sur la défensive*

Mais, Monsieur...

LE HIBEL

Je veux dire que je vous espérais. Maryse m'avait souvent parlé de vous.

BIROULT

Mais, Monsieur...

LE HIBEL

Elle vous porte un très vif intérêt. Depuis que je vous connais, je me sens tout près de le partager.

BIROULT

Mais, Monsieur...

LE HIBEL

Vous végétez, paraît-il! Quelle misère! Avec votre talent! Vous avez besoin d'être lancé; permettez-moi de m'y employer. C'est un sport où je ne réussis pas trop mal.

MARIETTE

Vous en êtes l'as.

LE HIBEL

Venez donc déjeuner demain avec nous; nous causerons.

BIROULT

Mais, Monsieur...

LE HIBEL

Allons, pas de timidité; je ne suis pas désagréable à fréquenter, vous verrez. (*A mi-voix, à Mariette.*) Le souper est commandé, je crois qu'il sera réussi.

MARIETTE, *vivement*

Chut! s'il vous entendait!

LE HIBEL, *même jeu*

Ah! il faut que je le ménage, c'est délicieux! (*A Biroult prêt à partir.*) Non, vous ne partirez pas avant d'avoir fait la connaissance de votre victime... (*Biroult paraît surpris.*) votre autruche, voyons!

SCÈNE XXIV

Les Mêmes, GABY, CHAVOL

(*Le Hibel va ouvrir la porte de la loge. En passant la tête, il voit un spectacle qui la lui fait refermer; son visage exprime une satisfaction assez ironique. Il se retourne vers Mariette, lui fait un signe d'intelligence concernant Gaby et Chavol, puis il frappe trois petits coups discrets à la porte et l'ouvre.*)

LE HIBEL

Ma chère Gaby, pouvez-vous m'accorder une minute?

VOIX DE GABY

Mais certainement. (*Elle entre, suivie de Chavol. Gaby a l'air un peu embarrassé; Chavol a l'air un peu avantageux.*)

LE HIBEL

Excusez-moi si je vous ai dérangés tous les deux, c'est mon jour décidément, mais je ne voulais pas laisser partir Monsieur sans vous l'avoir présenté. (*Présentant.*) M. Biroult, Mlle Gaby Verdier.

GABY

En effet, je ne suis pas fâchée de faire votre connaissance, Monsieur. Ah! vous m'avez bien arrangée!

BIROULT

Mais, Madame...

GABY

Je ne vous en veux pas, d'ailleurs. (*Chavol s'approche de Biroult et lui serre la main. Pendant ce temps, Gaby a pris Le Hibel à part.*)

GABY, *bas, à Le Hibel, montrant Biroult*

Alors, vous allez supporter ça?

LE HIBEL, *même jeu*

Vous m'avez donné l'habitude. Et puis je veux qu'il fasse ma caricature. (*Se retournant vers Biroult.*) Il faudra que vous me croquiez, Monsieur. (*A Mariette.*) En quoi peut-il bien me voir?

MARIETTE

En renard, mon cher Le Hibel.

LE HIBEL

Eh! eh! ça ne me déplaît pas.

CHAVOL

Et moi?

MARIETTE

Hélas, mon petit Chavol, en hanneton.

CHAVOL, *vexé*

C'est charmant! (*Désignant Biroult*) Et lui?

MARIETTE

Lui, c'est un porc-épic!

LE HIBEL, *riant*

L'arche de Noé!

GABY, *à Mariette*

Eh bien! et vous?

MARIETTE

Oh! moi...

GABY, *avec rosserie*

Il n'aurait peut-être pas tort de vous faire aussi en autruche. Dame, chacune son tour!

MARIETTE, *à mi-voix*

Chameau!

SCÈNE XXV

LES MÊMES, ZOZO

(*Zozo entre par le fond.*)

LE HIBEL

Qu'est-ce que c'est?

ZOZO

Le baron Farin demande...

GABY

Eh bien! Il en a du toupet!

LE HIBEL

Le corbeau! (*A Zozo.*) Vous ne lui avez donc pas dit?

ZOZO

Si, Monsieur, mais il insiste.

LE HIBEL

Ah! celui-là! Il va falloir que je me fâche. (*A Zozo.*) C'est bien, je viens tout de suite. (*Sort Zozo. A Gaby et à Chavol.*) Ça m'amuse que vous soyez là tous les deux pendant que je vais le recevoir. Faites-lui bonne mesure. (*Remontant.*) Vous permettez? Deux mots à lui dire.

MARIETTE

Un suffirait peut-être.

LE HIBEL

Non. Il ne mérite pas que l'on galvaude pour lui des trouvailles historiques.

MARIETTE, *gentiment, à Le Hibel*

Décidément, vous êtes l'homme le plus intelligent que j'aie jamais rencontré.

LE HIBEL

Ça prouve que vous n'êtes pas beaucoup sortie. (*Remontant vers le fond.*) Une fois de plus, le renard aura roulé le corbeau; car, moi, je ne laisserai pas tomber ma proie.

RIDEAU

Une Femme passa...

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois au théâtre de la Renaissance, le 25 février 1910.

PERSONNAGES

Darcier.	MM.	TARRIDE
Héricy.		CAPELLANI
Charlines.		BULLIER
Bourland.		BERTHIER
Jumellier.		COGNET
Grivard.		MERCIER
Sormain.		GAMBARD
Pierre.		LAFOREST
Lavigne.		LANDAIS
Stouffle.		SAVIN
Un valet de pied.		LERÈGE
Simone Darcier.	Mmes	MARTHE BRANDÈS
Suzette Sormain.		L. DE MORNAND
Alice.		LAUGIER
Mme Lavigne.		SABRIER
Mme Grivard.		DELYS
Mlle Jettier.		DORCHÈZE
Mme Stouffle.		STYLITE
Mme Ledoux.		JAHDE

A Paris de nos jours.

UNE FEMME PASSA...

ACTE PREMIER

Un salon-fumoir dans un hôtel donnant sur le parc Monceau. Au fond, grande baie ouvrant sur un autre salon. A gauche, premier plan, porte donnant sur la salle à manger. A droite, en pan coupé, une sorte de large bow-window ouvrant sur le parc. Le perron est praticable. On aperçoit dans le fond des masses de feuillages et un des lampadaires électriques. Belle nuit. On est vers la mi-juin. L'éclairage de cette partie du salon est différent, étant modifié par les lumières extérieures.

SCÈNE PREMIÈRE

ALICE, puis HÉRICY, CHARLINES, LE PROFESSEUR JUMELLIER, LE DOCTEUR GRIVARD, MADEMOISELLE JETTIER, STOUFFLE

ALICE, *au domestique qui vient de placer les liqueurs et les cigares sur une table*

C'est bien! (*Le domestique sort. Alice remonte et ouvre toute grande la porte de la salle à manger.*) Mes-
J'entendis alors la voix du capitaine Smollett qui don-

sieurs, les liqueurs et les cigares vous attendent. Quand vous voudrez!

(*Entrent Héricy, Charlines, Jumellier, Grivard, Stouffle.*)

JUMELLIER, *à Alice*

Exquis dîner, chère madame.

ALICE

Oh! C'était très simple. Mon mari et moi ne pouvions guère honorer plus modestement la mémoire de mon cher beau-père.

JUMELLIER

C'est vrai! C'est aujourd'hui le jour anniversaire de la réception du professeur Charlines à l'Académie de médecine.

ALICE

C'est même pour cela que nous avons tenu à vous réunir ce soir. (*A Mlle Jettier.*) Je vous laisse avec vos collègues, ma chère doctoresse.

MADEMOISELLE JETTIER

Ne le regrettez pas, madame. J'ai une conversation presque aussi masculine que la leur, et j'ai pris d'eux, en salle de garde, la mauvaise habitude de fumer.

ALICE

Alors!... Messieurs, vous m'excuserez de vous abandonner. Je rejoins ces dames. Ne les faites pas attendre trop longtemps. (*A Charlines.*) Je compte sur toi.

CHARLINES

Tu peux. On ne va pas fumer les cigares, on va les brûler.

(*Alice sort.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, *moins* ALICE

JUMELLIER, *la regardant sortir*

Vous avez, mon cher Charlines, une bien charmante femme qui est, ce qui ne gâte rien, une maîtresse de maison remarquable.

CHARLINES

Vous êtes trop bon de le remarquer, mon cher professeur

JUMELLIER

Eh! eh! Par le temps qui court, ce n'est déjà pas si commun.

CHARLINES, *à Mlle Jettier, qui cause avec Grivard*

Un cigare, docteur?

MADEMOISELE JETTIER

Vous êtes taquin. Une cigarette.

CHARLINES

Brune ou blonde?

MADEMOISELE JETTIER

Châtain.

CHARLINES

Voici : maryland.

GRIVARD, *offrant du feu à Mlle Jettier*

Nous parlions de votre père, mon cher Charlines.

CHARLINES

J'en suis très touché.

MADEMOISELE JETTIER

Oui, le professeur Charlines a été un novateur.

JUMELLIER

Avant lui, les études neurologiques étaient considérées comme de pures divagations.

MADEMOISELE JETTIER

Aujourd'hui nos recherches sont tenues en l'estime qu'elles méritent et ce n'est que juste, car enfin, les maladies nerveuses sont parmi les plus fréquentes de notre époque.

STOUFFLE

Amusante, reconnaissons-le, mais détraquée.

CHARLINES

Oh! combien!

(Il offre un verre de liqueur à Jumellier.)

JUMELLIER, *acceptant*

Vous ne le direz pas. Je suis président d'une ligue antialcoolique.

CHARLINES, *riant*

Et moi d'une autre!

(Jumellier remonte près de la baie.)

CHARLINES, *frappant sur l'épaule d'Héricy*

Et toi?

HÉRICY

Hein?

CHARLINES

Un verre de fine ?

HÉRICY

Plutôt.

CHARLINES

Ce n'est pas pour te le reprocher, mon petit Héricy, mais on ne t'entend pas souvent. Tu sais, ne t'excite pas sur le parc Monceau. Comme forêt vierge, tu as vu mieux.

HÉRICY

Bah ! C'est toujours des arbres !

CHARLINES

Enfin, ne lui en veuillez pas, mes bons amis, c'est un sauvage. Héricy nous revient du Sud-Oranais où il a passé six ans avec le général Liautey, après s'être offert quatre années de Madagascar sous les ordres de Galliéni. Ah ! il a mené une existence plutôt mouvementée, le bougre ! Il a dix ans de brousse, de méharis, de rizières et de malaria sur la conscience ! Ça excuse bien des choses !

HÉRICY

Blague !

CHARLINES

Mais je ne blague pas, je t'envie.

(Charlines remonte près de Jumellier.)

GRIVARD

Charlines a raison. Vous, au moins, monsieur, vous avez vécu.

HÉRICY

Mal.

MADEMOISELE JETTIER

Tout de même, ce doit être amusant, cette existence violente et périlleuse. Vous avez dû avoir beaucoup d'aventures...

HÉRICY

De guerre, oui; je me suis souvent battu; j'ai été blessé; j'ai descendu quelques Malgaches et pas mal de Marocains; j'ai eu les fièvres; voilà, c'est à peu près tout.

STOUFFLE

Mais ça suffit.

HÉRICY

Oh! ce n'est pas bien palpitant.

GRIVARD

Parce que vous ne parlez pas des autres aventures.

HÉRICY

Les autres?

GRIVARD

Oui, d'amour... les femmes... là-bas...

HÉRICY, *éclatant de rire*

L'amour?... Laissez-moi rire!... Connais pas. Ça n'a rien d'africain, l'amour! Oh! sans doute, il y a des moricaudes dans tous ces pays-là, et, ma foi, comme on n'a pas le choix, faut bien... Oh! mademoiselle, excusez-moi.

MADEMOISELLE JETTIER, *riant*

Ne vous gênez donc pas, monsieur, nous sommes entre hommes.

GRIVARD

Oui, Mlle Jettier est un homme, mais un homme qui ne restera pas vieille fille. Elle doit se marier bientôt.

MADEMOISELLE JETTIER

C'est exact. Avec un de mes clients. J'avais eu la bêtise de le guérir. Il allait m'échapper comme malade... Alors, pour le garder... mais pardon...

STOUFFLE, *à Héricy*

Vous disiez que là-bas?...

HÉRICY

Là-bas? Ah! oui. Eh bien, là-bas, il y a des femelles à revendre et même à acheter... mais, des femmes, je n'en ai jamais rencontré, passé Marseille. Ça n'est pas colonial, les femmes!

JUMELLIER, *à Charlines*

Alors, nous le verrons tout à l'heure, ce brave Darcier; pourquoi diable n'est-il pas avec nous?

CHARLINES

Il viendra dans la soirée. J'ai sa promesse formelle. Mais j'ai eu beau insister; il a refusé de dîner ici sous prétexte de travail.

MADEMOISELLE JETTIER

Darcier, c'est le travail même.

GRIVARD

Ce qu'il a pu turbiner, cet animal-là, depuis l'Ecole, c'est à faire frémir!

MADEMOISELLE JETTIER

Mais, au moins, il n'a pas travaillé dans le désert. Il est arrivé.

CHARLINES

Et comment! Moi qui n'ai jamais rien fait de ma vie,

je suis presque gêné en sa présence; j'ai un peu honte. Si je vous disais que j'ai essayé de lire le grand ouvrage de Darcier... et que je n'y ai rien compris.

MADEMOISELLE JETTIER, *riant*

Ça ne me surprendrait pas.

CHARLINES

Vous me comblez. Alors, c'est vraiment bien, son bouquin sur les *Toxines cérébrales?*

MADEMOISELLE JETTIER

Epatant!

JUMELLIER

Et ce n'est pas fini. Darcier annonce un mémoire important sur la *Neurasthénie volontaire.*

CHARLINES

Fichtre! Encore un petit roman qui ne m'aura pas.

JUMELLIER

Possible... mais dès qu'il aura paru, l'Académie.

CHARLINES

Vous croyez?

JUMELLIER

Et ce ne sera que juste. Sans parler de son sérum qui est une trouvaille, les derniers travaux de Darcier sont pleins de choses admirables. Ah! En voilà un au moins qui n'aura pas volé son fauteuil.

CHARLINES

Eh bien, tant mieux. Ça me fera un gros plaisir, car j'aime beaucoup les Darcier.

MADEMOISELLE JETTIER

C'est vrai. Votre femme est une grande amie de Mme Darcier.

CHARLINES

Une grande amie d'enfance. Elles se sont connues toutes gosses, tenez, dans ce même parc Monceau. Ces choses-là ne s'oublient pas. Aussi a-t-elle consenti à venir dîner ici ce soir sans son mari... C'est une faveur.

JUMELLIER

Pour nous tous, car Mme Darcier est une femme délicieuse.

CHARLINES

Mieux.

GRIVARD

Ce qui m'étonne, c'est que Darcier, au milieu de tous ses travaux, ait trouvé le temps d'être amoureux d'abord, de se marier ensuite, comme tout le monde.

CHARLINES

Il a rencontré Simone.

GRIVARD

Ce dut être sa première rencontre; en tout cas, son mariage aura été sa première aventure. Au quartier, on ne lui connaissait pas de maîtresse. Ah! pour avoir travaillé, il a travaillé! Mais pour avoir vécu!

JUMELLIER

Est-ce bien utile? Il est heureux, n'est-ce pas?

CHARLINES

Très.

JUMELLIER

Son ménage est un bon ménage?

CHARLINES

Excellent.

JUMELLIER

Solide?

CHARLINES

Le roc. Et c'est tout naturel. Darcier a passé sa vie à Paris, il n'a pas vécu à Paris; peut-être même n'est-il un grand homme que parce qu'il a eu la veine de ne pas rencontrer de petites femmes.

MADEMOISELLE JETTIER

Vous entendez, cher monsieur Héricy, ça n'est peut-être pas colonial, les femmes, mais pour être parisien...

GRIVARD, *voyant entrer la grosse Mme Grivard*

Ah! il n'y a pas à dire, c'est bien parisien... Ma chère amie!

SCÈNE III

Les Mêmes, MADAME GRIVARD

MADAME GRIVARD, *minaudant*

Toutes ces dames se plaignent!... Vous nous laissez seules; vous nous abandonnez.

CHARLINES

Chère madame Grivard, il faut que vous nous excusiez... Nous sommes très coupables.

MADAME GRIVARD

Mais certainement. Ça ne devrait pas être permis. Aussitôt le dîner fini, les hommes s'éclipsent. Fi! que c'est vilain! Quoi! ça n'est donc pas gentil, une femme? Allons, messieurs, suivez-moi; on vous réclame tous. (*A Grivard*) même toi!

GRIVARD, *résigné*

Tu es trop bonne!

MADAME GRIVARD

Si vous êtes bien sages, il paraît qu'il y aura tout à l'heure des divertissements, des récompenses.

(*Elle sort.*)

GRIVARD, *à Jumellier*

Allons les mériter.

(*Il suit sa femme.*)

CHARLINES

Hou! la petite chatte!

(*Il remonte.*)

SCÈNE IV

HERICY, CHARLINES

CHARLINES, *au moment de sortir, à Héricy*

Eh bien, et toi?

HÉRICY

Qu'est-ce que je t'ai fait?

CHARLINES

Alors, tu vas rester là?

HÉRICY

Si tu le permets.

CHARLINES

A quoi faire?

HÉRICY

A l'attendre.

CHARLINES

A ton aise.

(Il remonte.)

HÉRICY, *le rattrapant*

Ah! non, pas de blague! ne me laisse pas seul. Tiens! parle-moi un peu d'elle.

CHARLINES

Encore!

HÉRICY

Toujours.

CHARLINES

Mais qu'est-ce que tu veux que je t'en dise?

HÉRICY

Du bien. D'abord, elle viendra ce soir? Tu es sûr?

CHARLINES

Sûr! Suzette Sormain sera sans doute une des récompenses que nous vous offrirons si vous êtes bien sages, comme disait la petite chatte. Ça n'a pas l'air de te faire plaisir?

HÉRICY

Non.

CHARLINES

Tu aurais voulu la garder dans un coin pour toi tout seul?

HÉRICY

Oui.

CHARLINES

Petit gourmand! Tu es donc si pincé que cela?

HÉRICY

Plus. Et c'est idiot! Car, enfin, je l'ai tout juste vue trois ou quatre fois. Le lendemain de mon arrivée, je la rencontre. On nous présente. Pan! Ça y était! Amoureux! Moi! Héricy! hein! crois-tu? et comme un collégien encore! Je n'en reviens pas! C'est ridicule... et délicieux! Vite, des détails? D'abord, tuyaute-moi un peu sur eux. Qu'est-ce que c'est que ces Sormain?

CHARLINES

Des gens du monde.

HÉRICY

Ça ne veut rien dire.

CHARLINES

Tu es difficile. Eh bien, Sormain est un gentleman d'affaires. Il a fait des coups de Bourse et donné des coups d'épée heureux! Il brasse et il touche dans tous les sens du mot. Ah! ce financier n'est pas un savetier, je te prie de le croire.

HÉRICY

Lui, ça m'est égal! Parle-moi d'elle.

CHARLINES

Quel sale caractère! Elle s'appelle Suzette.

HÉRICY

Charlines!

CHARLINES

C'est un joli nom.

HÉRICY

Si tu continues à te ficher de moi!

CHARLINES

Et c'est une femme du monde! Ah! pardon! C'est vrai, ça ne veut rien dire! Eh bien, tiens, c'est une femme! Ah! pour une femme, c'est une femme, une vraie, maligne, malicieuse, fine comme une mouche, gaie comme un pinson, gracieuse comme un colibri. Et, avec ça, douée comme père et mère. Chante. Peint. Danse à ravir. A ravir est le mot. Car elle a des jambes impressionnantes, et comme tu es très impressionnable... ne les regarde pas trop. Voilà. Je vais rejoindre mes invités!

(Fausse sortie.)

HÉRICY, *le rattrapant*

Charlines!

CHARLINES

Hein! Quoi? Ah! non, mon vieux. Ça ne te suffit pas?... Qu'est-ce qu'il te faut? Ah! J'oubliais. Jolie.

HÉRICY, *furieux*

Jolie!

CHARLINES

Tu ne la trouves pas jolie?

HÉRICY

Jolie! Elle est très jolie.

CHARLINES

Trop.

HÉRICY

C'est-à-dire?...

CHARLINES

Rien...

HÉRICY

Si! si! Tu sais des choses. Raconte.

CHARLINES

Jamais de la vie.

HÉRICY

Je t'en prie!

CHARLINES

Ah! non, mon vieux, non!

HÉRICY

On dit du mal d'elle?

CHARLINES

Tiens! C'est flatteur! Si elle était laide...

HÉRICY

Enfin, que dit-on?

CHARLINES

Des choses.

HÉRICY

Par exemple?

CHARLINES

Eh bien, mettons qu'elle a beaucoup plu.

HÉRICY

Ça n'est pas un crime.

CHARLINES

Mettons qu'on lui a beaucoup plu.

HÉRICY

Ah! — Et naturellement on dit des noms?

CHARLINES

Parbleu!

HÉRICY

Eh bien, voyons! les noms de ces aventures?

CHARLINES

Emile, Eugène, Victor... Ces aventures-là n'ont que des prénoms... La tienne s'appellera Jacques.

HÉRICY

La mienne? Tu me crois donc des chances?

CHARLINES

Parbleu! Ecoute, ma vieille. Je peux te parler à cœur ouvert?

HÉRICY

Je t'en prie!

CHARLINES

File. Elle n'est pas encore là. Tu as de la veine. Ne l'attends pas. Tu t'embarques dans une fichue aventure. Tu n'as pas l'habitude. Tu ne te doutes pas à quel point tu reviens de tes colonies. Retournes-y. Ça vaudra mieux.

HÉRICY

N'est-ce pas?

CHARLINES

Mon vieux, pour que tu sois aussi piqué à la deuxième rencontre, c'est grave. Fuis la dame Sormain, je te le

conseille. Pour un à la coule comme moi, elle n'est peut-être pas très dangereuse, et encore! mais pour un novice comme toi, un homme qui n'a guère eu que des maîtresses chocolat ou café au lait, méchante affaire! Suzette Sormain est trop blanche pour toi. Crois-moi. Fiche le camp. Tu n'es pas de force.

HÉRICY

Nous verrons bien.

CHARLINES

Ça peut te coûter cher.

HÉRICY

Ça vaut la peine. Et puis, j'aime le danger. Et puis, trop tard. Le mal est fait. J'en tiens.

CHARLINES

Eh bien, alors, reste donc! Et bonne chance!

(Entrent Simone et Alice.)

SCÈNE V

Les Mêmes, SIMONE, ALICE

SIMONE

Oh! pardon!

CHARLINES

Mais non. C'est de la faute à cet Africain. Ma chère Simone, je vous fais toutes mes excuses.

SIMONE

Au contraire. C'est nous qui sommes indiscrètes. Déranger des amis qui viennent de se retrouver après des années d'absence! Nous venions voir si Jean n'était pas encore arrivé.

CHARLINES

Pas encore, le lâche!

SIMONE

Quelle heure est-il donc?

CHARLINES

Mais tout près de dix heures et demie.

SIMONE

Il se sera attardé à travailler avec son secrétaire, avant de passer à l'Opéra, où il devait aller saluer des amis.

CHARLINES

Il est incorrigible.

HÉRICY

J'espère tout de même que le docteur Darcier viendra. Je serais heureux de lui être présenté.

SIMONE

Lui aussi, monsieur, sera charmé de faire votre connaissance.

ALICE, *à Charlines*

On t'attend.

CHARLINES

Oh! pardon! (*A Héricy.*) Tu viens?

HÉRICY

Le bridge? Ah! non, mon vieux, très peu pour moi. Non, si tu le permets, en attendant...

CHARLINES

En l'attendant...

HÉRICY

Eh bien oui, en l'attendant, je vais finir mon cigare dans ta forêt.

(Il descend dans le jardin.)

CHARLINES

N'y mets pas le feu, homme des bois... Mesdames, vous m'excuserez... le bridge... mes devoirs... mes invités...

(Il sort gaminement par le second salon.)

ALICE, *riant*

Nous te suivons.

SCÈNE VI

SIMONE, ALICE

SIMONE

Toujours le même!

ALICE

Toujours! Et je ne m'en plains pas. Paul, c'est toute la gaieté que le grave professeur Charlines, son papa, n'a jamais eu l'occasion de dépenser.

SIMONE

Il t'en a fait cadeau. C'est une chance. Tu viens?

ALICE

Un moment. Tu es si pressée?

SIMONE

Non, mais enfin...

ALICE

J'ai la veine de t'avoir seule un instant; j'en profite.

SIMONE

Oh! la veine!... Pourquoi me regardes-tu ainsi?

ALICE

C'est défendu?

SIMONE

Presque. Il y a des regards plus indiscrets que des questions.

ALICE

Tu as donc des choses à cacher?

SIMONE

Tu es bête.

ALICE

Alors? (*Un temps.*) Simone, qu'est-ce que tu as?

SIMONE

Ah çà! tu es folle! Moi, j'ai quelque chose?

ALICE

Oui.

SIMONE

Je suis laide?

ALICE

Comment ferais-tu? Au contraire, ce soir, tu es particulièrement à ton avantage.

SIMONE

Vrai?

ALICE

Je te le jure.

SIMONE

Tant mieux, je serais si heureuse de lui plaire.

ALICE

A qui? A mon mari?

SIMONE

Non. Au mien. Si tu savais comme je l'aime!

ALICE

Ça se voit.

SIMONE

Mais non. Ce qui se voit ne compte pas. Il n'y a que ce qui ne se voit pas qui compte. Nous nous aimons comme au premier jour. Plus qu'au premier jour. Car depuis quelque temps, il ne sait qu'inventer pour me faire plaisir. Il redouble d'attentions, de prévenances. Oui, ma chérie. Au début, mon Dieu, il me négligeait un peu. Il se négligeait aussi. Un homme de science, c'est tout naturel! Maintenant il est soigné; si je te disais qu'il devient presque coquet...

ALICE

Voyez-vous ça!

SIMONE

Et même galant. Tiens. (*Elle lui montre une bague.*) Elle est jolie, n'est-ce pas?

ALICE

Ravissante.

SIMONE

Et d'un goût!

ALICE

Parfait.

SIMONE

Il me l'a offerte la semaine dernière.

ALICE

Pour ta fête?

SIMONE

Non, pour rien.

ALICE

Mais c'est dégoûtant, je suis jalouse. Mon mari me paraît maintenant d'une indifférence...

SIMONE

Normale. C'est le mien qui est exceptionnel.

ALICE

Pas de fol orgueil, ma petite Simone. C'est déjà bien joli d'avoir un mari ordinaire. Moi, je me méfierais d'un surmari.

SIMONE

D'un surmari peut-être, mais pas d'un mari dont on est sûre.

ALICE

Enfin, tu es heureuse?

SIMONE

Très. Je suis la femme d'un grand savant et ce grand savant m'aime. Qu'est-ce qu'on peut demander de plus à la vie?

ALICE

Rien.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHARLINES, *entrant avec* MADAME LAVIGNE *et* LAVIGNE, *puis* DARCIER *et* MADAME LEDOUX.

CHARLINES, *de la porte du fond*

Alice!

ALICE

Oh! mes chers amis, excusez-moi. Ça va bien depuis tout à l'heure? Hein! croyez-vous que c'était joli, cette exposition de miniatures? Il y en a une surtout... (*Présentant.*) Mme Lavigne, Mme Darcier...

MADAME LAVIGNE, *à Simone*

Ah! madame, que je suis contente de vous connaître! Il y a longtemps que je le souhaitais. Je suis une cliente du docteur Darcier, c'est-à-dire son obligée pour la vie. Je la lui dois positivement. Il m'a ressuscitée. (*A son mari.*) N'est-ce pas?

LAVIGNE, *souriant*

Oh! il m'a fait bonne mesure.

SIMONE

C'est pour moi un grand plaisir, madame, de vous entendre parler ainsi de mon mari. Je connais sa valeur; mais je peux toujours craindre que ma tendresse ne m'illusionne. Votre admiration et votre reconnaissance me rassurent.

MADAME LAVIGNE

Eh bien, elles sont encore inférieures à ses mérites. Oui, madame, votre mari est un magicien. J'étais neurasthénique, je maigrissais, je ne dormais plus. Je suis allée le voir. Il m'a fait deux piqûres de son sérum. J'étais guérie. Depuis, j'ai repris mes bonnes joues. Je mange comme un chanoine et je dors comme un évêque. (*A Simone.*) Madame, votre mari est le premier médecin de France.

SIMONE, *souriant*

Mais je le crois.

DARCIER, *au fond*

Hé là! Hé là! Comme vous y allez! Prenez garde! On pourrait vous entendre. J'ai des collègues par là.

MADAME LAVIGNE

Tant pis pour eux, je ne retire rien.

DARCIER

Vous êtes terrible! Enfin, j'ai bien fait d'arriver.

SIMONE

J'avoue que je commençais à te trouver d'une coquetterie!... On ne se fait pas attendre ainsi, et par de jolies femmes encore.

DARCIER

Que veux-tu? Je sais qu'on est très indulgent pour moi, toi la première; j'en abuse.

SIMONE, *gentiment*

Mais oui.

(*Elle remonte avec Alice près du bow-window.*)

MADAME LAVIGNE

Vous devriez le consulter, ma chère.

MADAME LEDOUX

Je ne suis pas malade.

MADAME LAVIGNE

Vous le serez, c'est certain. N'est-ce pas, docteur, que cette petite femme-là aura besoin de vous un jour ou l'autre?

DARCIER

Oh! si madame Ledoux n'est pas plus malade que vous, chère madame Lavigne...

MADAME LAVIGNE

Ah! c'est trop fort! Je n'ai pas fait de la neurasthénie?

DARCIER

Pas tout à fait. Vous avez fait tout ce que vous pouviez pour en faire; mais, voilà, vous ne saviez pas vous y prendre.

MADAME LAVIGNE

Alors, je ne maigrissais pas?

DARCIER

A peine.

MADAME LAVIGNE

Et je dormais?

DARCIER

Trop. Je me suis contenté de vous faire dormir normalement. J'ai eu du mal, mais j'y suis arrivé.

MADAME LAVIGNE

Eh bien, je retomberai malade pour vous faire enrager.

DARCIER

Je vous en défie.

MADAME LAVIGNE

Oh!

(*Elle rejoint Alice et Simone.*)

MADAME LEDOUX

Bravo, docteur! Vous venez d'être très courageux.

DARCIER

N'exagérons pas.

MADAME LEDOUX

C'est admirable. Vous dites la vérité.

DARCIER

Bien rarement. Il faut être très prudent. La vérité, c'est le plus dangereux de tous les remèdes.

MADAME LEDOUX, *rattrapant Darcier qui veut s'échapper*

Je voudrais... je voudrais vous soumettre un cas intéressant.

DARCIER, *à part*

Aïe!... (*Haut.*) Mais comment donc!

MADAME LEDOUX

Figurez-vous, j'ai une tante de quatre-vingts ans qui habite Pacy-sur-Eure, et qui est végétarienne depuis quarante ans.

DARCIER

Elle a de bons légumes.

MADAME LEDOUX

Elle arrose encore ses salades tous les matins.

DARCIER

Tout est là.

MADAME LEDOUX

Avec de l'eau bouillie, figurez-vous.

DARCIER, *se touchant le front*

Elle ne préférerait pas de l'eau de Seltz?

MADAME LEDOUX

Oh! ce n'est pas par manie. C'est à cause du cancer.

DARCIER

Tiens! Tiens!

MADAME LEDOUX

Oui, elle lit tout ce qui paraît; elle a lu quelque part que c'était l'eau...

DARCIER

Elle lit trop, madame.

MADAME LAVIGNE, *de la baie*

Docteur, docteur, que pensez-vous des théories de Metchnikoff?

(*Elle tousse.*)

DARCIER

Oh! oh! oh! Je pense... que vous ne devriez pas rester dans cette baie; vous allez prendre froid.

ALICE, *à Mme Lavigne*

Si vous nous chantiez quelque chose?

DARCIER

Excellente idée!

MADAME LAVIGNE

Oh! croyez-vous? Il faut que j'essaye ma voix d'abord. Je me suis peut-être enrhumée.

(*Alice et Mme Lavigne sortent.*)

MADAME LEDOUX, *à Darcier*

Ce serait trop beau. (*A Simone.*) Ce qui me plaît dans votre mari, madame, c'est qu'il a toutes mes idées en médecine.

SIMONE

Je l'en félicite.

MADAME GRIVARD, *entr'ouvrant la porte*

Mesdames, venez-vous? On va chanter par ici...

MADAME LEDOUX

Dépêchons-nous. Je ne veux pas en perdre.

(*Elle sort avec Mme Grivard.*)

DARCIER

Ouf!

SCÈNE VIII

CHARLINES, SIMONE, DARCIER

CHARLINES, *de la porte*

Eh bien, mes enfants, qu'est-ce que vous attendez?

DARCIER

Mon petit Charlines, je sors d'en prendre. Je viens de l'Opéra. Chacun son tour. Je me plais, moi, dans ce petit

coin, avec la plus charmante des femmes. (*A Simone.*) Tu es très bien, ce soir.

SIMONE

Vrai, je te plais?

DARCIER

Tu m'enchantes.

SIMONE, *s'approchant et lui tendant la joue*

Prouve-le-moi.

DARCIER, *lui montrant Charlines*

Voyons!

SIMONE

Oh! Charlines, c'est un ami, ça ne compte pas.

CHARLINES

J'espère bien. Faites comme chez vous.

SIMONE

Chez nous? Non. C'est trop sérieux. J'aime mieux l'atmosphère d'ici. Eh bien, j'attends.

DARCIER

Ça me gêne. Voyons! Un vieux savant grisonnant! Ces jeux ne sont plus de mon âge.

SIMONE

Mettons qu'ils soient du mien.

DARCIER, *l'embrassant*

Mettons.

SIMONE

Tu es très gentil.

CHARLINES, *railleur*

Ah! Il n'y a pas à dire. Vous êtes charmants. Continuez.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX

DARCIER, SIMONE

SIMONE

Mon cher Docteur, je suis bien heureuse de vous rencontrer.

DARCIER

Et moi donc, ma petite Simone.

SIMONE

Dans le monde, ça ne m'arrive pas si souvent.

DARCIER

J'y vais si peu! Mais si tu le désires, j'irai beaucoup; on ne verra plus que moi dans les soirées. On s'y donnera rendez-vous.

SIMONE

Je veux bien. Ce sera très amusant.

DARCIER

De nous retrouver? oui. Mais il y a une chose terrible dans le monde : les gens du monde. Enfin pour le plaisir de te rencontrer, je suis capable de tous les héroïsmes.

SIMONE

Vrai?

DARCIER

Tu n'en doutes pas, j'espère?

SIMONE

Non! Tout de même, si c'était à refaire!

DARCIER

Tu ne consentirais plus à t'appeler Mme Darcier?

SIMONE

Si! Mais je n'en serais pas moins la plus bête des femmes. On consulte un docteur. On ne l'épouse pas.

DARCIER

On l'aime.

SIMONE

Grand fat! Si tu crois que c'est gai pour nous! A côté de la chambre à coucher, l'éternel cabinet de travail, le plus terrible des cabinets particuliers.

DARCIER

Tu exagères.

SIMONE

Sans compter les sorties professionnelles, les visites au dehors, toute cette clientèle de femmes, de jolies femmes, que je ne connais pas et que toi tu connais... trop. Car enfin, elles n'ont pas de secret pour toi, ces charmantes malades, et on a beau dire qu'un médecin n'est pas un homme...

DARCIER

On a tort, évidemment... Mais, si je ne me trompe pas, tu me fais une scène.

SIMONE

Moi!

DARCIER

Ou quelque chose qui y ressemble.

SIMONE

Je proteste. Je respecte ton travail et ta profession; ils m'ennuient; ils m'énervent : si j'osais, je dirais même ils m'embêtent, mais je les respecte.

DARCIER

En les insultant.

SIMONE

Nous avons un vieux compte à régler tous les trois. (*Darcier est allé près de la baie. Il rêvasse.*) Jean!

DARCIER

Hein? Quoi?

SIMONE

Où étais-tu?

DARCIER

Mais ici, près de toi, tout près. Je pensais aux belles années que nous avons vécues ensemble. On blague le mariage, on a tort. Avec une Simone, c'est charmant.

SIMONE

Enjôleur! Tu veux donc me séduire encore?

DARCIER

Oui. Je veux que tu me trompes... avec moi. Il y a assez longtemps que je suis ton mari. Je veux devenir ton amant.

SIMONE

Mais tu n'as jamais cessé de l'être, tu le sais bien. Embrasse-moi.

DARCIER

Encore!

SIMONE

Bien sûr. Entre deux portes. A la dérobée, puisqu'on est en plein adultère.

DARCIER

C'est juste; mais ne nous faisons pas pincer, nous serions ridicules.

SIMONE

Pas tant que cela. — Tu es resté longtemps à l'Opéra?

DARCIER

Cinq minutes.

SIMONE

Alors, tu as travaillé tard avec Bourland?

DARCIER

Très.

SIMONE

Et tu as *bien* travaillé?

DARCIER

Beaucoup.

SIMONE

Je dis : « bien ».

DARCIER

Je réponds : « beaucoup ». Ça, je sais. Mais « bien », est-on jamais sûr?

SIMONE

Oh! toi!

DARCIER

Moi, comme les autres, ma petite Simone. Je fais de mon mieux et mon mieux est souvent l'ennemi du bien. — Tu ris?

SIMONE

C'est assez drôle.

DARCIER

Tu es indulgente.

SIMONE

Je t'aime. Oui, je t'aime comme au premier jour, comme je t'ai toujours aimé. Tant pis pour toi. Je n'ai à penser qu'à toi. Ah! si tu m'avais donné des marmots à élever, j'aurais partagé ma tendresse, je te ménagerais.

DARCIER

Je n'ai pas su... ou pu.

SIMONE

Et cependant!...

DARCIER

Oui, oui, nous n'avons rien à nous reprocher; nous avons été... très bien. La nature seule est coupable.

SIMONE

Je lui en veux.

DARCIER

Et moi donc! Je pourrais avoir déjà un grand garçon de cinq ans qui me battrait. Ça me manque beaucoup.

SIMONE

Tout espoir n'est peut-être pas perdu.

DARCIER

On ne risque rien d'essayer encore.

SIMONE

Ah! docteur, comme vous êtes charmant quand vous voulez! Je suis ravie d'avoir eu la chance de vous rencontrer ce soir!

DARCIER

Moi de même, chère madame. A la première occasion, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, on recausera.

SCÈNE X

Les Mêmes, ALICE, CHARLINES, MESDAMES GRIVARD, LAVIGNE, STOUFFLE, JETTIER, LEDOUX.

ALICE

Exquis!

MADAME STOUFFLE

Délicieux!

MADAME GRIVARD

Vous ne chantez pas, madame, vous rossignolez.

MADAME LAVIGNE

Vous êtes trop gentils.

DARCIER, *à Mme Lavigne*

Ah! tous mes compliments!

MADAME LAVIGNE

Mais il me semble que je ne vous ai pas vu, docteur.

DARCIER

Pardon! J'étais là. Exprès. Je ne juge bien les qualités de la voix qu'à distance. Ainsi...

ALICE, *à Simone*

Qu'est-ce que tu as?

SIMONE, *gaiement*

J'ai que je suis contente. Ma petite Alice, je ne sais pas si c'est la joie, mais je meurs de soif. C'est par là, le champagne? Viens m'en offrir.

(*Elles sortent à gauche.*)

MADAME STOUFFLE, *à Charlines*

Oh! mais, il y a un feu follet dans le jardin.

CHARLINES

Un feu follet? Ohé! du cigare! C'est Héricy que j'avais oublié.

HÉRICY, *entrant, à mi-voix à Charlines*

Quoi? Elle est là?

CHARLINES

Pas encore, mais, par contre, je vais te faire faire la connaissance du docteur Darcier. Docteur, je vous présente un de mes plus chers camarades, le capitaine Héricy, officier d'ordonnance du général Lyautey.

DARCIER

Enchanté, monsieur... mon ami Charlines m'a souvent parlé de vous... Je sais...

HÉRICY

Docteur, je vous en prie... C'est moi qui suis très heureux, très flatté de faire la connaissance d'un savant de votre valeur.

DARCIER

Je vous en prie. (*A Charlines.*) Il faut tout de même que j'aille saluer mes collègues. Vous permettez?

(*Il sort par le fond.*)

HÉRICY, *à Charlines*

Voilà donc ce fameux docteur Darcier.

CHARLINES

Lui-même. Si jamais tu sombrais dans la neurasthénie, je te le recommande. Il a fait des miracles.

HÉRICY

Moi, neurasthénique, tu en as de bonnes! Non, mais regarde-moi. Tu vois ça?

CHARLINES

Tu es bien amoureux.

HÉRICY

Il y a un monde! (*Apercevant Suzette.*) Elle! Enfin!

CHARLINES

Ne t'évanouis pas, hein? Ça ferait le plus mauvais effet.

SCÈNE XI

ALICE, CHARLINES, HÉRICY, MESDAMES GRIVARD, LAVIGNE, STOUFFLE, MADEMOISELLE JETTIER, SUZETTE SORMAIN.

ALICE

Oh! comme vous venez tard!

SUZETTE, *très en dehors*

Excusez-nous. Nous nous sommes attardés à l'Opéra.

Vous savez ce que c'est. La salle était très brillante. Il y avait là tout Paris. J'ai rarement vu des entr'actes aussi amusants.

CHARLINES

C'est toujours ce qu'il y a de mieux dans les pièces.

SUZETTE

N'est-ce pas?

MADAME GRIVARD

Les actrices excitent ces messieurs, et c'est nous qui en profitons.

CHARLINES

On ne fait bien la cour qu'au théâtre!

SUZETTE

Parce qu'on sait qu'on ne risque rien.

CHARLINES

Oui, enfin, vous mériteriez...

SUZETTE, *gaiement*

Quoi? Je suis dans mon tort?

CHARLINES

Vous l'êtes.

SUZETTE

Alors, demandez-moi pardon.

CHARLINES

A genoux?

SUZETTE

Comme vous voudrez, mais tout de suite... sinon... (*Il lui baise la main.*) Amis?

CHARLINES

Oui, oui. Avec vous, c'est plus prudent.

SUZETTE, *riant*

A la bonne heure!

HÉRICY, *la saluant*

Madame!...

SUZETTE

Tiens, monsieur Héricy!... Quelle heureuse rencontre!

HÉRICY

Pour moi, chère madame, car, vraiment, je ne m'attendais pas au plaisir... Je suis ravi.

ALICE, *à Suzette*

Vous savez que nous comptons sur vous, tout à l'heure?

SUZETTE

Diable!

ALICE

Il paraît que vous dansez délicieusement...

SUZETTE

Des potins!

ALICE

Ça vous ennuie?

SUZETTE

Pas du tout.

ALICE

Alors, c'est promis?

SUZETTE

C'est tenu.

CHARLINES, *à Sormain*

Oui, oui, je compatis...

SORMAIN

L'Or du Rhin, c'est cher.

CHARLINES

Dame! L'or est un métal précieux. Le fer aussi, d'ailleurs, quand on le manie comme vous. Il paraît que, la semaine dernière, vous avez donné au petit Carbier un joli coup d'épée.

SORMAIN

Pas laid. Si ça vous amuse, vous pourrez le voir au cinéma.

CHARLINES

J'irai. Un coup d'épée reçu par un autre, c'est toujours rigolo.

SORMAIN

N'est-ce pas? Seulement, dépêchez-vous, je quitte l'écran vendredi. Tous les vendredis, changement de spectacle. Je ne peux pourtant pas me battre toutes les semaines pour garder l'affiche.

CHARLINES

Ah! dites donc, Sormain, autre chose : pouvez-vous me tuyauter sur une valeur brésilienne?

SORMAIN

Mais certainement, mon cher. Le Brésil est de mes amis en ce moment.

CHARLINES

Comme ça se trouve!

(*Il l'emmène dans l'autre salon.*)

MADAME LAVIGNE, *à Alice*

Si! Un rien! une arabesque de Schumann! Pour nous faire plaisir.

ALICE

Enfin! Je ne veux pas me faire prier; c'est ridicule. Au petit bonheur!

(*On suit Alice dans l'autre salon. Pendant toute la scène, on joue en sourdine dans la coulisse un passage des* Davidsbundler *de Schumann.*)

HÉRICY, *arrêtant Suzette*

Dites, pourquoi n'êtes-vous pas venue hier à ce thé... au Ritz?

SUZETTE

Je n'ai pas pu.

HÉRICY

Toutes vos amies étaient là. Vous pouviez venir sans danger... Vous m'aviez presque promis...

SUZETTE

Presque. Mais j'ai réfléchi. J'ai pensé qu'il valait mieux... pour vous...

HÉRICY

Pourquoi?

SUZETTE

Mais parce que je vous connais à peine et que je suis un peu inquiète de voir avec quelle facilité vous vous emballez. Encourager une passion aussi soudaine, aussi violente, ce ne serait pas très honnête de ma part et je suis une honnête femme... Dans ces conditions, vous comprenez... il m'a paru plus sage...

HÉRICY

Ce n'est pas chic, pas généreux. Car, enfin, vous sentez bien l'impression que vous avez faite sur moi; vous sentez bien que...

SUZETTE

Chut! Plus bas! Quel homme! Ah! On voit bien que vous n'avez pas l'habitude...

HÉRICY

C'est vrai. Ici, je ne pourrai rien vous dire; ça me gêne; il me semble que tout le monde nous entend.

SUZETTE

Mais presque.

HÉRICY

Vous voyez!

SUZETTE

Qu'est-ce que je vois?

HÉRICY

Qu'il faut que vous me permettiez de vous retrouver ailleurs.

SUZETTE

Où ça?

HÉRICY

Mais chez moi, par exemple.

SUZETTE

Simplement!

HÉRICY

J'ai tant de choses à vous dire.

SUZETTE

Commencez toujours.

HÉRICY

Le moyen? Il faut que je puisse vous parler librement, sans crainte d'être interrompu d'un moment à l'autre, d'être surpris...

VOIX, *dans la coulisse*

Bravo!

SUZETTE et HÉRICY, *applaudissant*

Bravo!

HÉRICY, *applaudissant*

Je vous en supplie, accordez-moi cette faveur. Venez chez moi demain.

SUZETTE

A la bonne heure! L'officier se retrouve! Vous brûlez les étapes! Mais savez-vous, cher monsieur...

HÉRICY

Oui! je sais... je sais tout ce que vous pouvez me répondre... mais je sais aussi que depuis le jour où je vous ai rencontrée...

SUZETTE, *blagueuse*

Vous avez perdu la tête?

HÉRICY

Ne raillez pas. C'est vrai. Je vous aime comme un fou. Je vous dis cela grossièrement, brutalement. Je ne sais pas faire de phrases, moi. Je parle comme je sens.

SUZETTE

Vous parlez net.

HÉRICY

Alors, vous comprenez, il faut que je vous voie ailleurs et très vite, ou sinon...

SUZETTE

Sinon?

HÉRICY

Je ne répondrais plus de moi...

SUZETTE

Oh! mais, voilà qui devient intéressant! Des menaces!

HÉRICY

Non, une prière, une prière très humble, mais qui crie très fort pour être entendue. Vous sentez bien que je ne suis pas comme les autres.

SUZETTE

Ça, je vous en félicite.

HÉRICY

Et vous sentez aussi que je suis très malheureux! Voyons! vous me ferez bien l'aumône d'une visite.

SUZETTE

On ne vous a donc pas dit que j'avais mes pauvres?

HÉRICY

Si, mais je ne l'ai pas cru.

SUZETTE

Vraiment?

HÉRICY

C'est tout naturel... je vous aime...

SUZETTE

A ce point?

(Elle le considère avec une ironie mêlée de curiosité.)

HÉRICY

Je vous déplais?

SUZETTE

Je n'ai pas dit ça.

HÉRICY

Je vous étonne?

SUZETTE

Un peu.

HÉRICY

Excusez mes façons bizarres; je suis un sauvage; j'ai longtemps vécu loin de Paris.

SUZETTE

Ça se voit. Mes compliments, d'ailleurs!

MADAME LAVIGNE, *dans le fond*

Bravo! C'est délicieux!

VOIX

Bravo!

HÉRICY

Je vous attendrai demain toute la journée.

SUZETTE

Je n'ai rien promis.

HÉRICY

Vous tiendrez peut-être.

SUZETTE

Ça...! — Maintenant, si vous voulez me faire plaisir, vous allez disparaître, à l'anglaise. Je ne veux plus qu'on

nous voie ensemble ce soir. Vous m'avez assez compromise.

HÉRICY

Oh!

SUZETTE

Puisque je vous dis que je suis une honnête femme!... Croyez-le et croyez aussi qu'il faut que vous vous en alliez... sans affectation. (*A Alice qui rentre.*) C'était exquis. Je bavardais pendant que vous jouiez. Un rêve.

ALICE

Vous êtes trop aimable. Vous savez, mesdames, si le cœur vous en dit, il y a par ici des rafraîchissements et des friandises.

(*Elle sort à gauche.*)

MADAME LAVIGNE, *rentrant*

Ce Schumann! quel musicien!

SUZETTE

Schumann! Ce n'est pas un musicien. (*Tous la regardent.*) C'est la musique même.

(*Elle éclate de rire.*)

MADAME LAVIGNE

Ce qu'elle m'agace!

MADAME LEDOUX, *à Mme Stouffle*

Pourquoi ne vous a-t-on pas vue hier chez les Blanchet?

MADAME STOUFFLE

Au moment de sortir, j'en ai été empêchée par...

MADAME LEDOUX

Une visite?

MADAME STOUFFLE

Oh! non!

MADAME LEDOUX

Un ennui?

MADAME STOUFFLE

Oh! non!

MADAME LEDOUX

Alors?

MADAME STOUFFLE

Vous ne me trahirez pas? par un puzzle! La semaine dernière, ce diable de jeu m'a déjà fait manquer deux mariages et un enterrement.

CHARLINES, *à Héricy*

Eh bien, où en es-tu?

HÉRICY

Chut!

CHARLINES

Félicitations?

HÉRICY

Pas encore!

CHARLINES

Bientôt.

HÉRICY

Vite, offre-moi un whisky et je m'éclipse. Il fait trop civilisé ici pour moi. Il y a trop de blancs. Il y a même trop de blanches.

(Ils sortent à gauche.)

SCÈNE XII

SUZETTE, ALICE, MESDAMES GRIVARD, STOUFFLE, LAVIGNE, JETTIER, LEDOUX

MADAME GRIVARD

C'est admirable! Voilà encore les hommes envolés.

MADEMOISELLE JETTIER

Pardon, et moi?

MADAME GRIVARD

Oh! la petite espiègle! Non, mais c'est vrai, tout à l'heure, ils étaient tous ici, sans nous... Maintenant, regardez...

SUZETTE, *ironiquement*

C'est décourageant!

MADAME LAVIGNE

Oh! il est certain que les hommes, aujourd'hui...

MADEMOISELLE JETTIER

Croyez-vous qu'ils aient changé?

MADAME GRIVARD

Affreusement...

MADAME LAVIGNE

C'est vrai. On ne meurt plus d'amour. C'est démodé!...

MADAME LEDOUX

Pardon! Vous connaissez pourtant la fin touchante du petit Berton qui est allé se faire tuer au Thibet.

MADAME STOUFFLE

Et pour une demi-mondaine qui l'avait quitté... croyez-vous?...

MADAME LAVIGNE

Si encore ç'avait été pour une femme du monde!

SUZETTE

Oui, il a manqué de tact!

MADAME GRIVARD

Tout de même, ce doit être bon d'être aimée comme ça!

MADAME LAVIGNE

Quelle fringale!

MADAME LEDOUX

Ah! Elles vont bien, ces demoiselles! Si maintenant elles se mettent à faire des manières, gare à nos fils!

SUZETTE

Quel âge a donc le vôtre?

MADAME LEDOUX

Quatre ans!

SUZETTE

Oh! nous avons encore le temps de trembler pour lui.

ALICE, *à la porte de gauche*

Eh bien, mesdames, ça ne vous tente pas? Vous savez, ces messieurs sont par ici.

MADAME GRIVARD, *se précipitant*

Oh! alors!...

MADAME LAVIGNE

Je ne la quitte pas. Elle fait ma joie.

MADAME LEDOUX

Et la mienne. (*A Darcier qui entre par le fond.*) Docteur, vous venez avec nous?

DARCIER

Mais certainement. (*Sortent en même temps Mme Lavigne et Mme Ledoux. — A Suzette.*) On vient de me dire que vous étiez là, madame.

MADEMOISELLE JETTIER, *à Darcier*

Vous venez, mon cher maître?

DARCIER

Oui, oui, tout de suite.

(*Mlle Jettier et Mme Stouffle sortent.*)

SCÈNE XIII

DARCIER, SUZETTE

(*Dès qu'ils sont seuls, Darcier se penche vers Suzette et lui prend les lèvres.*)

DARCIER

Vite!

SUZETTE, *se dégageant*

Tu es fou!

DARCIER

Oui, fou! Dès que je te vois, dès que je suis près de toi... je ne sais plus ce que je fais... je voudrais...

SUZETTE

Tais-toi!...

DARCIER

Alors, empêche-moi de parler.

(*Il s'approche.*)

SUZETTE, *le repoussant*

Encore?

DARCIER

Toujours!

SUZETTE

Mais c'est insensé, voyons! on peut entrer.

DARCIER, *tenant le bouton de la porte*

On n'entrera pas. Il y a une Providence pour les amants.

SUZETTE

Oui, oui, on dit ça!... et puis on se fait pincer stupidement... Mon mari...

DARCIER

Mais non! Et puis, tant pis, que m'importe!

SUZETTE

Tu es bon, toi; tu ne penses qu'à toi. Et moi?

DARCIER

Pardon! (*Voulant l'embrasser.*) Suzette!

SUZETTE

Non!

DARCIER

Méchante!

SUZETTE

Raisonnable! Je suis raisonnable pour nous deux, car toi... Fais attention, voyons! Ta femme aussi peut entrer. Tu sais, je ne la connais pas. On la dit charmante.

DARCIER

Ne parlons pas d'elle. Ça me gêne. Parlons de nous.

SUZETTE

Tu dois l'aimer toujours au fond?

DARCIER

Je l'ai adorée jusqu'à... jusqu'à toi... Mais, depuis! Et cependant je ne voudrais pas qu'elle sût jamais! J'ai conservé pour elle une grande tendresse, et je serais désespéré de la faire souffrir.

SUZETTE

Mais elle ne se doute de rien.

DARCIER

Tu penses! Je fais l'impossible pour qu'elle ne puisse pas se douter. Je multiplie les attentions; je flirte; je lui offre des bijoux; enfin je suis dix fois plus gentil avec elle que je ne l'étais avant de te connaître.

SUZETTE

Pas trop tout de même?

DARCIER

Mais non, méchante et tu le sais bien. Pourquoi me forces-tu à te le dire?

SUZETTE

Pour l'entendre. Tu ne l'as jamais aimée comme tu m'aimes?

DARCIER

Jamais. Ce que j'ai pour toi, ce n'est même plus de l'amour, c'est de la griserie, c'est comme une folie de tout moi. Et c'est tout naturel... Tu es tellement... à part... tellement... Enfin! je ne sais pas. Mais que toi, fêtée, adulée, tu aies pu m'aimer, moi, austère, galant comme une porte de laboratoire, ça, c'est inouï!

SUZETTE

Mais non. Moi, ça me paraît tout simple. Je devais t'aimer. Je ne peux pas m'expliquer autrement ce qui m'est arrivé; pense un peu! Moi qui n'avais jamais eu d'aventure... moi qu'on avait tant courtisée... je t'ai aimé tout de suite. C'est que, sans doute, tu n'étais pas pareil aux autres, puisque je n'ai pas pu te résister. Ah! Il faut que j'aie cette excuse... Si je ne l'avais pas!... Enfin, que veux-tu, mon chéri, il faut en prendre ton parti. Tu me plais.

DARCIER

C'est prodigieux! Je suis rudement fier et stupéfait, car, enfin...

(Il montre ses tempes.)

SUZETTE

D'où reviens-tu donc? Tu t'imagines encore que les femmes s'évanouissent d'horreur devant les cheveux gris! Mais c'est très joli, le gris!... Et sur un visage jeune, c'est troublant! Et tu as le visage jeune!... Et puis, je ne suis plus une fillette!... J'ai... j'ai l'âge que tu me donnes.

DARCIER

Alors!

SUZETTE

Non! J'ai plus que ça, un peu plus, pas beaucoup. Tu es fier de me plaire. Ah! mon chéri! Il n'y a pas de quoi. On peut toujours plaire à une femme. C'est moi qui suis fière d'aimer un homme de ton intelligence, de ta valeur. Il me semble que je suis un peu toi; ça me grandit à mes propres yeux. Mais surtout, je suis heureuse d'être aimée de toi; ça m'enrichit le cœur.

DARCIER

Ah! Suzette! ne dis plus rien! ou sinon... Du bruit!... Vite! A demain! Chez nous... Deux heures et demie!

SUZETTE

Demain! Mais voyons! c'est ton jour de consultation.

DARCIER

Tu es folle! C'était aujourd'hui...

SUZETTE

C'est vrai. Où avais-je la tête? Oh! Tu vas m'en vouloir... J'ai cru que demain... Dis-moi des mots méchants, je le mérite.

DARCIER, *inquiet*

Tu n'es pas libre demain?

SUZETTE

Oh! Je me rendrai libre!... J'aurai peut-être une scène ennuyeuse avec Henri, mais...

DARCIER

Non! Non! Je ne veux pas qu'à cause de moi tu aies des difficultés dans ton ménage. Tant pis! A après-demain! Pour une fois, je manquerai ma consultation; mes clients n'en mourront pas!

SUZETTE

Au contraire!

DARCIER

Dites donc, vous! — Alors, à après-demain, deux heures et demie... convenu... quoi qu'il arrive... promis?

SUZETTE

Juré!

(Il l'embrasse.)

DARCIER

A la bonne heure.

ALICE, *dans la coulisse*

C'est vrai! Le docteur nous abandonne!

MADAME LAVIGNE, *ouvrant brusquement la porte*

Oh! pardon! l'on vous dérange!

DARCIER, *gêné*

Mais non!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, SIMONE, ALICE, MESDAMES GRIVARD, LAVIGNE, LEDOUX, STOUFFLE et JETTIER, PUIS JUMELLIER, GRIVARD, SORMAIN, LAVIGNE, STOUFFLE

SIMONE, *assez émue*

Je croyais que tu devais venir nous rejoindre.

DARCIER

Mais j'y allais. Je bavardais là... Ah! c'est vrai. Vous

ne vous connaissez pas. Oh! pardon! Madame Sormain, madame Darcier... ma femme!

SUZETTE, *très dégagée*

Madame, je suis enchantée d'avoir enfin l'occasion de faire votre connaissance.

SIMONE

Moins que moi, madame.

DARCIER, *s'approchant*

Mme Sormain veut bien m'honorer de sa confiance. C'est une de mes clientes les plus fidèles.

SIMONE

J'en suis ravie.

SUZETTE

C'est vous, au contraire, docteur, qui avez droit à toute ma reconnaissance. Et j'ai peut-être beaucoup de défauts, mais je ne suis pas une ingrate. (*Elle lui lance un regard significatif. Darcier, gêné, se recule et bavarde avec Alice.*) Madame, votre mari est notre bienfaiteur à toutes et notre ami. Il nous guérit et nous l'adorons.

SIMONE

Mais j'en suis fière, madame.

(*Elle remonte.*)

SUZETTE, *à Darcier*

Oh! oh! Je ne lui reviens pas.

DARCIER

Tu es bête!

SUZETTE

Ça m'est égal, ça ne m'empêche pas de t'adorer.

DARCIER

J'espère bien.

(*Ils remontent.*)

SIMONE, *à Alice*

Qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

ALICE

Une femme du monde.

SIMONE

Je sais, mais encore...

ALICE

C'est une très jolie femme.

SIMONE

Je le vois. Une amie?

ALICE

Non.

SIMONE

Tant mieux! Et il y a longtemps que tu la fréquentes?

ALICE

Non. Ce n'est que la seconde fois qu'elle vient ici.

SIMONE

Elle a un mari?

ALICE

Sans doute.

SIMONE

Un vrai? Un mari qu'on voit?

ALICE

Mais oui, il est ici. Un homme très chic, financier,

homme de sport, d'épée. Mais pourquoi toutes ces questions?

SIMONE

Pour rien.

MADAME LAVIGNE, *passant*

Ah! docteur! Décidément, la vie est bonne!

DARCIER

Je vous l'ai toujours dit.

MADAME LAVIGNE

Eh bien, sans votre sérum, je ne l'aurais jamais cru. Tenez, s'il n'y avait pas tout ce monde, je vous embrasserais.

DARCIER

C'est trop. Je n'en mérite pas tant. Et puis, il y a tout ce monde. (*A Simone.*) Quand je la repiquerai, celle-là, je couperai mon sérum avec de la fleur d'oranger.

SCÈNE XV

LES MÊMES, CHARLINES

CHARLINES, *à Suzette*

Ma chère amie... la jeune artiste que nous attendions vient d'arriver. Après elle, ce sera votre tour. Je peux sonner au public?

SUZETTE

Quand vous voudrez.

CHARLINES

Mesdames, messieurs! le divertissement.

VOIX

Chut! Silence! Ecoutez!

CHARLINES

Rassurez-vous! on n'abusera pas de votre patience; c'est à peine si on en usera. On vous connaît. On sait que vous êtes des Parisiens de 1910 et le Parisien de 1910 n'aime pas que ça traîne. Ça ne traînera pas. Cinq minutes de spectacle exactement et sans entr'acte. J'ai découvert un gentil petit numéro que je veux vous présenter — deux minutes et demie — et après notre charmante amie, Mme Sormain, nous fera le plaisir de danser — deux minutes et demie. Enfin, vous verrez. Pour le moment, prenez vos places, à votre gré. Groupez-vous le plus commodément que vous pourrez, et même artistiquement, pendant que vous y êtes...

VOIX

Bravo!

CHARLINES

Attendez. Je vais chercher le gentil petit numéro promis.

(*Il sort. Grand brouhaha. Allées et venues. Commentaires par petits groupes.*)

DARCIER, *bas à Suzette*

On ne bouge pas, hein? On est à côté l'un de l'autre. On est très bien. Tu veux?

SUZETTE, *de même*

Je veux. Tu es heureux?

DARCIER

Comme un gosse!

SUZETTE

Tu sens que je t'aime?

DARCIER

Oui.

SUZETTE

Qu'est-ce qui te le dit?

DARCIER

Tes yeux.

SUZETTE

Qu'est-ce qui te le prouve?

DARCIER

Tes lèvres.

SUZETTE

Tu voudrais les prendre en ce moment? Tu les prends?

DARCIER

Voyons! voyons! Sois sérieuse... Tais-toi...

SUZETTE

Non... Hein! Comme c'est bon de rouler tous ces imbéciles. Ce n'est pas délicieux? Ce n'est pas grisant?

DARCIER

Si. Un peu trop même.

SUZETTE

Poltron!

(Ils se sont parlé de très près.)

SIMONE, *bouleversée*

Oh! non! Ce n'est pas possible! Lui! Si c'était vrai, ils n'oseraient pas! (*A ce moment, elle s'aperçoit que le regard de Sormain s'est arrêté sur eux.*) Ils sont d'une imprudence!

CHARLINES, *rentrant*

On va commencer. Simone, je vous en prie, donnez le bon exemple!

SIMONE

Tout à l'heure. Vous savez bien, je ne peux pas rester longtemps assise. (*A mi-voix.*) Dites-moi, Charlines, ce monsieur qui est à côté de vous, c'est M. Sormain, n'est-ce pas?

CHARLINES

Lui-même.

SIMONE

Présentez-le-moi, je vous prie.

CHARLINES

Certainement. Je suis impardonnable. (*A Sormain.*) Cher ami, permettez-moi... Monsieur Sormain, madame Darcier...

(*Il remonte.*)

SORMAIN

Madame, tout à fait heureux...

SIMONE

Il paraît que Mme Sormain danse d'une façon délicieuse, comme une véritable artiste. Je serai charmée de l'applaudir tout à l'heure.

SORMAIN

Vous êtes trop aimable.

VOIX DIVERSES

Chut! Silence! Regardez!

(Le numéro. Pendant ce temps, Darcier a pris la main de Suzette. Ils font semblant de suivre très attentivement. Simone ne les quitte pas des yeux. Quand le numéro est terminé, on se précipite et on félicite l'artiste.)

DARCIER

Bravo!

TOUS

Bravo! bravo!

STOUFFLE

Très bien!

LAVIGNE

Joliment fait!

JUMELLIER

Et nouveau!

GRIVARD, *à Alice*

Compliments! Voilà un numéro intéressant!

SUZETTE, *bas à Darcier*

Pourquoi as-tu lâché ma main?

DARCIER

Pour applaudir.

SUZETTE

Quand on aime, on n'applaudit pas, tu sauras ça. Reprends-la tout de suite ou je fais du scandale.

DARCIER

Tu es terrible.

(Il lui reprend la main.)

SUZETTE

Je t'aime! Charlines! vite, rends-moi ma main.

(Suzette retire brusquement sa main.)

SIMONE, *bouleversée*

Ils sont fous!

CHARLINES, *à Suzette*

Ma chère amie, ça va être à vous. Pas d'entr'acte. Le public est chaud. Ne le laissons pas refroidir.

SUZETTE, *se levant*

Voilà. Une recommandation à faire au pianiste, et on peut commencer.

DARCIER, *bas à Suzette*

Alors, tu vas danser devant tous ces hommes?

SUZETTE

Tiens!

DARCIER

Ça me déplaît.

SUZETTE

Tu es bête! Mais c'est pour toi que je vais danser, mon chéri.

(Elle remonte. On commence à s'empresser autour de Suzette. Simone n'a pas bougé. Charlines s'approche d'elle et remarque sa pâleur.)

CHARLINES, *surpris*

Qu'est-ce qu'il y a, Simone? Ça ne va pas? Vous êtes toute pâle. La chaleur peut-être?

SIMONE

Oui, c'est ça! Laissez-moi!

CHARLINES

Mais non. Je ne vous laisserai pas. Vous allez défaillir.

SIMONE

Quelle idée! Je me sens très bien, au contraire.

(*Elle veut faire un pas et manque de tomber. Charlines la soutient.*)

CHARLINES

Très bien!

SIMONE

Eh bien, oui, c'est vrai, je ne suis pas à mon aise. Un vertige. Ça va se passer.

CHARLINES

Je vais prévenir le docteur.

SIMONE, *vivement*

Non. Je vous en supplie. Dès que Mme Sormain aura fini, je m'en irai. J'aurai la force d'attendre jusque-là, j'espère. Oui, je l'aurai.

CHARLINES

Voulez-vous que j'aille vous chercher quelque chose? Des sels?

SIMONE

Merci, rien. Oh! le premier moment, ça a été dur, mais, maintenant...

CHARLINES

Qu'est-ce que vous avez donc ressenti?

SIMONE

Je ne sais pas. Une sorte de grande douleur vive, là!

(*Elle se touche le cœur.*)

CHARLINES

Au cœur! Diable! Et c'est la première fois que cela vous arrive?

SIMONE

Oui, la première fois. Et, maintenant, laissez-moi; on a besoin de vous.

(*Charlines s'éloigne.*)

SUZETTE, *très gaiement*

Oh! vous savez, ne vous attendez pas à des choses... vous seriez déçus. Ce sera très simple et très court, et, si ce n'est pas trop disgracieux, je serai ravie.

(*Suzette, très entourée, rit bruyamment.*)

MADAME LAVIGNE, *à Mme Stouffle*

Ah! elle n'a pas le trac, celle-là!

MADAME LEDOUX

Elle en remontrerait aux professionnelles.

LAVIGNE

Le fait est que pour de l'aplomb...

MADAME LEDOUX

Non, mais écoutez-la.

MADAME GRIVARD

Elle a un rire charmant, notre rire à toutes.

MADAME LAVIGNE

Tiens! elle est dans la joie. Du moment qu'elle va montrer ses jambes!

MADAME GRIVARD

Qui sont jolies, il n'y a pas à dire.

MADAME LAVIGNE

Regardez-moi les yeux de tous ces hommes.

MADAME LEDOUX

Ils lui font une rampe.

MADAME LAVIGNE

C'est dégoûtant!

MADAME GRIVARD

C'est troublant!

(*Le piano attaque la ritournelle de la danse. Suzette commence à danser.*)

STOUFFLE

C'est d'une grâce!

MADAME STOUFFLE

Non, mais je t'en prie!

LAVIGNE

C'est d'un voluptueux!

MADAME LAVIGNE, *le pinçant*

Dis donc, toi!

(*Bravos. Fin de la danse. Tout le monde applaudit. Darcier félicite chaleureusement Suzette radieuse. On crie : Bis.*)

DARCIER, *à Suzette*

Ma chère amie, vous avez été admirable. (*A Mme Grivard.*) N'est-ce pas?

MADAME GRIVARD

Admirable? Ce n'est pas assez dire, docteur! Per-

verse, suggestive, affolante! Ah! je comprends que nous fassions des malheurs!

ALICE

Toutes mes félicitations et tous mes remerciements. Grâce à vous, notre réunion...

CHARLINES, *à Simone*

Eh bien? Vous vous sentez mieux?

SIMONE

Non. Charlines, voulez-vous dire à Jean que je suis très lasse et que je désire rentrer?

CHARLINES

Tout de suite.

(*Il la quitte et va rejoindre Darcier.*)

MADAME STOUFFLE

Moi, c'est simple. Je trouve ça indécent.

MADAME LAVIGNE

Scandaleux. (*A Suzette qui passe.*) Exquis, tout à fait exquis.

SUZETTE

Vous êtes gentille.

DARCIER, *s'approchant de Simone*

Qu'est-ce que me dit Charlines? Tu veux t'en aller?

SIMONE

Oui.

DARCIER

Déjà?

SIMONE

Je ne me sens pas bien.

DARCIER

Qu'est-ce que tu as?

SIMONE

Je ne sais pas.

DARCIER

Voyons! c'est de l'enfantillage.

SIMONE, *gravement*

Je t'en prie.

DARCIER, *sec*

Bien.

SIMONE

Tu es contrarié?

DARCIER

Evidemment... Je ne sors jamais!... Je ne m'amuse pas si souvent... pour une fois, mon Dieu!

SIMONE

Veux-tu que je te laisse?... Je rentrerai bien seule...

DARCIER, *après avoir hésité*

Mais non... C'est bien... partons!...

SIMONE

Tu m'en veux?

DARCIER

Ah çà! tu es folle! Pourquoi t'en voudrais-je?

SIMONE

Oui, pourquoi?

DARCIER

Je te rejoins tout de suite. Je prends congé de nos amis.

SIMONE

Fais vite. Je te jure que je ne suis pas bien.

DARCIER

C'est drôle... tout à l'heure...

SIMONE

Oui... évidemment, c'est drôle...

(*Darcier remonte.*)

ALICE, *à Simone*

C'est vrai, ça! Tu veux t'en aller?

SIMONE

Oui, je suis fatiguée. Au revoir, ma petite Alice.

ALICE

A bientôt. C'était charmant, n'est-ce pas, cette danse?

SIMONE, *avec effort*

Charmant!

SUZETTE, *revenant*

Comment! vous nous enlevez votre mari, madame? Déjà! Ce n'est pas gentil!

SIMONE, *contrainte, riant faux*

Oui... je vous l'enlève... C'est moi qui vous l'enlève... Je suis désolée... Pardonnez-moi.

(*Elle remonte et s'arrête un instant pour prendre congé dans le fond.*)

DARCIER, *nerveux*

Eh bien, allons, viens! puisque tu veux t'en aller... Partons!...

(Darcier sort nerveusement, après avoir essayé en vain de s'approcher de Suzette qui est remontée près de la baie et cause avec son mari et Mlle Jettier, très tranquillement et sans faire attention à lui. Les bis *reprennent.)*

CHARLINES, *à Suzette*

Si! si! Une autre danse! Je vous le demande pour mes objets d'art... Sinon, je ne réponds de rien... Le public est capable de tout casser.

MADAME LAVIGNE, *à Mme Stouffle*

Ça fera une moyenne! Comme elle ne casse rien!

SUZETTE

Enfin! c'est bien pour vos objets d'art.

(On entend des exclamations et des bravos au milieu desquels commence un air de danse très animé.)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

(Le cabinet de travail de Darcier. Très belle pièce sobre avec grande cheminée au fond, encadrée de deux fenêtres donnant sur un balcon praticable. A gauche, premier plan, porte donnant sur la chambre de Simone; à droite, premier plan, porte donnant sur l'antichambre; à droite, second plan, grande porte avec portière donnant sur le salon d'attente. On est à la fin d'octobre.)

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, ALICE

PIERRE, *introduisant Alice*

Si madame veut bien prendre la peine d'entrer! Madame m'a bien recommandé d'introduire madame dans le cabinet de travail du docteur et pas dans le salon. La consultation est finie depuis longtemps déjà et le docteur est sorti. Je vais prévenir madame.

ALICE

C'est ça, mon brave Pierre.

(Pierre sort à gauche.)

SCÈNE II

ALICE, *seule, puis* SIMONE, *puis* CHARLINES

ALICE, *tirant de son sac un télégramme et lisant.*

Cinq heures et demie. (Regardant sa montre.) Cinq heures et demie.

(A ce moment entre Simone.)

A la bonne heure! tu donnes rendez-vous à cinq heures et demie, et à cinq heures et demie tu es à ton rendez-vous. C'est admirable.

SIMONE

C'est que, ma petite Alice, je n'ai pas le choix des heures. A cinq heures et demie, je savais que Jean serait sorti; je ne pouvais pas passer chez toi, car j'ai été souffrante toute la journée, et je désirais te voir seule.

ALICE

Oui, j'ai senti au ton de ton mot qu'il se passait quelque chose. Qu'y a-t-il?

SIMONE

Je suis très inquiète et très anxieuse. Vrai, je ne sais plus, je ne vois plus... J'ai besoin d'un conseil... alors, j'ai pensé que toi...

ALICE

Je t'en remercie.

SIMONE

Ce télégramme que je t'ai envoyé ce matin, Alice, est plus qu'une prière, c'est presque un appel.

ALICE

Je le vois bien. Je l'entends même. Ta voix s'est altérée. Parle vite. Paul doit venir me prendre ici tout à l'heure. Que se passe-til?

SIMONE

Tu te rappelles à cette soirée chez toi, il y a six mois; nous avons bavardé. J'étais heureuse, trop heureuse. Une heure après, j'étais atteinte en plein cœur. J'ai découvert que j'avais une rivale.

ALICE

Allons donc! C'est impossible! Jean, te tromper, toi!

SIMONE

C'est un homme comme tous les autres; il ne vaut pas mieux que les autres. J'avais cru que jamais je n'aurais à subir cette souffrance-là. Le méchant, il me la réservait pourtant! J'ai failli crier de douleur et de honte. Tout à coup je l'ai vue, l'autre. Pendant une heure je me suis trouvée face à face avec elle. Malgré le coup en pleine poitrine que j'ai reçu ce soir-là, j'ai eu encore la force de me dominer et de ne rien laisser voir à Jean. Puisque cela devait être, je n'avais qu'à m'incliner. C'est ce que j'ai fait, silencieusement, douloureusement.

ALICE

Je te connais, Simone, je sais de quel courage tu es capable. Comme je te plains!

SIMONE

Ce n'est pas moi, malheureusement, qu'il faut plaindre, c'est lui. Depuis ce jour-là, Jean, que tu as connu si gai, si joyeux, est devenu sombre, préoccupé. Il a changé avec une rapidité déconcertante. Il s'est voûté au moral comme

au physique. Il s'absente maintenant à des heures incertaines; il ne rentre pas aux heures annoncées. Il reste silencieux des journées entières. Il est là, guettant le télégramme qu'il attend avec fébrilité et qui ne vient pas toujours. Il fait des efforts inouïs et inutiles pour me dissimuler son impatience, sa joie ou son trouble. Il ne me cache rien. Il ne peut rien me cacher.

ALICE

Ma pauvre amie!

SIMONE

Le plus grave, vois-tu, c'est qu'il commence à se désintéresser de sa profession. Ce médecin illustre néglige ses clients. Ce grand savant abandonne ses travaux, ses livres. Toute sa passion est ailleurs.

ALICE

Ma chérie!

SIMONE

Je ne sais pas où nous allons. J'ai peur de demain. Tant que je souffrais seule, j'ai fait semblant de ne pas souffrir. Cela m'a été facile. Mais maintenant que je le sens si atteint, n'est-ce pas mon devoir d'intervenir, dis? ne dois-je pas parler? lui montrer l'homme qu'il est devenu, l'homme qu'il va devenir? Il ne se rend pas compte... mais si tout à coup il comprend par moi, j'ai peur qu'il ne m'en veuille, qu'il ne me pardonne pas de ne pas lui avoir menti encore...

ALICE

Et si je lui parlais, moi?

SIMONE, *vivement*

Non! non! moi seule peux lui dire certaines choses, moi seule peux adoucir un peu le mal que ça lui fera...

ALICE

Alors, ma petite Simone, crois-moi, il n'est pas temps d'intervenir. Tu risques tout votre avenir. Attends. Garde encore ton secret. Nous en partagerons le poids. Il sera peut-être moins lourd.

SIMONE, *profondément*

Je ne crois pas.

PIERRE, *annonçant*

M. Charlines!

(Geste de Simone.)

ALICE

Oui, oui, même pas lui, c'est entendu.

SIMONE

Je t'en prie. (*A Charlines.*) Bonjour Paul. Comme vous êtes impatient de me reprendre votre femme!

CHARLINES, *gaiement*

Je suis le dernier mari de France, voilà.

SIMONE, *doucement*

Oh! je ne vous le reproche pas.

CHARLINES

Il ne manquerait plus que cela. (*Il embrasse Alice.*) Notre docteur va bien?

SIMONE

Très bien, je vous remercie. Si vous pouvez l'attendre, il ne tardera pas à rentrer.

CHARLINES, *il regarde sa montre*

Malheureusement!...

SIMONE, *désignant Alice*

Et vous l'emmenez?

CHARLINES

Si vous permettez...

SIMONE

Je permettrai tout à l'heure. J'ai encore besoin d'Alice quelques minutes. Tenez, j'entends le docteur... Un conseil pour une robe... Pas devant lui... Pas devant vous...

CHARLINES

Enfin, je n'ai pas le choix. (*Elles sortent. Charlines feuilletant des brochures.*) *La Semaine médicale, les Annales scientifiques, la Revue de psychophysique.* Hum! c'est un peu léger. Je suis pour les lectures graves.

(*Il tire de sa poche* La Vie Parisienne.)

SCÈNE III

CHARLINES, DARCIER, PIERRE

(*Darcier, éteint et lourd, entre à droite, premier plan.*)

DARCIER

Comment! Charlines! Vous, dans mon cabinet, à cette heure!

CHARLINES

Vous voyez!

DARCIER

Qu'est-ce qui vous arrive? Vous venez me consulter?

CHARLINES

Non, mon cher, non. Je ne peux pas faire ça pour vous. Je suis peut-être le dernier Parisien qui ait cette prétention, mais j'entends me porter comme un charme.

DARCIER

A la bonne heure! Il y a longtemps que vous êtes là?

CHARLINES

Quelques minutes.

DARCIER

Seul?

CHARLINES

Non. Rassurez-vous, je suis venu chercher ma femme qui est en ce moment en conférence avec la vôtre.

DARCIER

A quel propos?

CHARLINES

Robes...

DARCIER

Oh! alors!...

CHARLINES

Précisément!.... Si vous avez à faire, ne vous gênez pas avec moi; je lis.

DARCIER

Qu'est-ce que vous lisez?

CHARLINES

Un journal charmant qui n'est peut-être pas couronné par l'Académie, mais, par contre, dont on couronnerait volontiers les académies, car elles sont... (*Il envoie un baiser à Darcier.*) Oh! vous pouvez turbiner, vous savez, ça ne me dérange pas.

DARCIER

Rien ne presse. Mon secrétaire n'est pas encore là. Et d'ailleurs...!

CHARLINES

Dites donc, vous n'avez pas l'air chaud, chaud, pour le travail en ce moment.

DARCIER

Ma foi!

CHARLINES

C'est surprenant. Ah! il faut entendre Grivard parler de vous. Il prétend que vous avez mangé tous les livres de la création. Il paraît que vous n'en laissez pas. Vous êtes l'ogre de la médecine.

DARCIER

Grivard exagère.

CHARLINES

Oh! mon cher maître, on vous connaît. Pas de fausse modestie.

DARCIER, *s'asseyant à sa table*

J'en ai beaucoup.

CHARLINES

De la fausse ou de la vraie?

DARCIER, *montrant ses tempes*

Des cheveux blancs

CHARLINES

Plaignez-vous donc! Ils vous donnent un air respectable. Pour un médecin, c'est très utile. Il n'y a pas à dire. Ils font bien.

• DARCIER

Ne vous y fiez pas, Charlines, le cheveu blanc, ça n'a jamais rien prouvé.

CHARLINES

Parbleu! J'ai des amis qui en ont plus que nous deux réunis et qui n'ont certainement pas fait leur dernière bêtise.

DARCIER, *se montant*

Personne n'a jamais fait sa dernière bêtise, puisque la dernière, c'est de consentir à n'en plus faire.

CHARLINES, *étonné*

S'il vous plaît?

DARCIER

Charlines, on ne peut commetre qu'une seule vraie bêtise dans toute sa vie, c'est de mourir; tant qu'on vit, on a raison et on n'est déjà pas si bête puisqu'on vit.

CHARLINES

Eh! mon Dieu! il y a du vrai!

DARCIER, *s'exaltant*

S'il y a du vrai! Au fond, voyez-vous, mon petit, il n'y a qu'un sport, qu'une morale, qu'une philosophie; il faut vivre, vivre le plus qu'on peut, avec passion, avec ivresse. On ne vit jamais assez; on ne vit jamais trop. Les savants, moi tout le premier, qui passent leur jeunesse dans ces cellules volontaires qu'on appelle des cabinets de travail, sont des nigauds et des jobards. Au dehors, il y a la rue, il y a la campagne, il y a l'air, le soleil, les jolies filles, il y a tout. Ici, il n'y a rien que des mots, des mots, et encore des mots, les vieux ennemis, ceux qu'a dénoncés avec horreur Hamlet, le plus prince des

neurasthéniques et le plus neurasthénique des princes. Quand on voit ça... (*Il montre ses tempes.*) on réfléchit, et, quand on réfléchit, on regrette. Ah! si on pouvait recommencer sa vie! Mon cher, vous ne vouliez pas de consultation. Tant pis pour vous! Je vous en aurai tout de même infligé une... à l'œil. (*On frappe.*) Entrez.

PIERRE, *avec une lettre*

Une lettre pour monsieur le docteur. On attend la réponse.

DARCIER

Vous permettez?

CHARLINES

Je vous en prie.

(*Il reprend* la Vie parisienne. *Darcier lit le billet. Son visage devient radieux. Il griffonne quelques mots et cachette.*)

DARCIER, *joyeusement, à Pierre*

Tenez, Pierre... Qui est là? Un commissionnaire?

PIERRE

Oui, monsieur.

DARCIER

Donnez-lui quarante sous et qu'il porte la réponse au trot.

PIERRE

Bien, monsieur.

(*Il remonte.*)

DARCIER

Pierre, donnez-lui cent sous, à ce commissionnaire, et qu'il porte la réponse au galop.

PIERRE

Bien, monsieur.

(Il sort.)

DARCIER, *rayonnant*

Charlines, vous avez un sourire sympathique, des yeux sympathiques, un léger embonpoint sympathique, enfin, vous êtes dans l'ensemble très sympathique. Qu'est-ce que vous cherchez?

CHARLINES

Où me cacher.

DARCIER

Dans mes bras, parbleu!

(Entrent Simone et Alice au moment où Darcier entoure comiquement Charlines.)

SCÈNE IV

CHARLINES, SIMONE, ALICE, DARCIER, puis PIERRE

DARCIER, *regardant Simone, ahurie, par-dessus l'épaule de Charlines*

Oui, oui, c'est nous!

SIMONE, *stupéfaite, à Alice*

Qu'est-ce qui leur prend?

CHARLINES, *se dégageant*

A moi, rien. Je suis violé. Le docteur est devenu subitement fou. Mais ne craignez rien, mesdames; je suis là.

DARCIER, *à Alice*

Bonjour, ma chère amie, charmé de vous voir.

ALICE

Moi aussi, docteur.

DARCIER, *très en dehors*

Bonjour, la Simone! Qu'est-ce que c'est? On ne dit plus bonjour, maintenant?

SIMONE, *sérieusement*

Bonjour, mon chéri!

DARCIER

Oh! c'est froid! oh! c'est mou! Tu as dit « mon chéri! » et tu as prononcé « mon cher »; n'est-ce pas, Paul?

SIMONE, *de même*

Paul, maintenant? Tu appelles Paul, Paul?

DARCIER

Et comment veux-tu que je l'appelle? Onésime? (*A Alice.*) Vous ne voyez pas d'inconvénient, au moins, ma chère amie, à ce que j'appelle votre mari par son petit nom?

ALICE

Aucun, docteur. Je ne suis pas jalouse.

DARCIER

A la bonne heure! (*A Charlines.*) Et toi, ça ne te contrarie pas?

CHARLINES, *riant*

Tu plaisantes. Fais comme chez toi, je t'en prie.

DARCIER, *à Simone*

Là, tu vois, il n'y a que toi qui protestes. Merci, Paul.

CHARLINES

Il n'y a pas de quoi, Jean!

SIMONE, *avec gravité*

Tu trouves ça drôle?

DARCIER

Mon Dieu! — Oh! non! oh! non! Pas cet œil! Pas ce regard! Brr! Je préfère redevenir sérieux. Simone, excuse-moi; je me sens un peu folâtre, aujourd'hui.

SIMONE, *narquoise*

Tu peux même dire : folichon.

DARCIER

Mais je suis discret. Tu veux de la tenue? En voilà. (*Il boutonne son veston. A Simone.*) Qu'est-ce que tu as à me regarder de cette façon?

SIMONE

Tu m'étonnes.

DARCIER

Tant mieux. Cela prouve que tu ne me connais pas encore.

SIMONE

Peut-être.

DARCIER

On ne se connaît jamais, d'ailleurs (*A Charlines.*) N'est-ce pas? Entre gens mariés, du moins. A ce propos, on m'a raconté une petite histoire.

CHARLINES, *tirant sa montre*

C'est que nous sommes déjà en retard.

DARCIER

Une minute. Mon histoire dure une minute, montre en main. Garde ta montre... tu ne peux pas me refuser ça... Paul.

CHARLINES

Sacré Jean!

(Ils remontent près de la fenêtre.)

ALICE

C'cst là ce que tu appelles un homme effondré... Mais je n'ai jamais vu le docteur aussi gai. Allons, promets-moi de ne plus te tourmenter. Je viendrai te voir demain.

SIMONE

Je t'en prie.

DARCIER, *redescendant, à Paul, joyeusement*

Hein! c'est drôle! (*A Alice.*) Et soyez moins rares. Vous ne nous gâtez pas. Nous nous en plaignons, Simone et moi.

ALICE

Vous êtes trop gentil.

DARCIER, *les reconduisant*

Un amour. (*A Simone.*) N'est-ce pas, je suis un amour?

SIMONE

Tu es un être charmant.

DARCIER

Voilà!

(Charlines et Alice sortent.)

SCÈNE V

DARCIER, SIMONE

SIMONE, *très simple*

Et maintenant, Jean, qu'est-ce que tu as?

DARCIER

Rien, mais rien. Que veux-tu que j'aie?

SIMONE

Je ne sais pas. Je suis surprise. Tous ces temps-ci, tu étais plutôt morose... Aujourd'hui...

DARCIER

Mettons qu'aujourd'hui je me sois bien réveillé. Je suis dispos. Ce matin, j'ai laissé dix ans dans mon oreiller.

SIMONE

Je t'aime tout de même mieux avec ton âge.

DARCIER

Chacun son goût.

(Un temps. Simone s'assied.)

SIMONE, *très simple*

Tu as eu beaucoup de monde, cet après-midi?

DARCIER

Trop. On a toujours trop de visites. Si encore tous les malades étaient des cas! Mais, que de temps perdu!

SIMONE

Tu te plains qu'ils te dérangent? Tu travailles donc en ce moment?

DARCIER, *tirant sa montre*

Enormément. Et j'attends Bourland, pour continuer. Il est en retard, l'animal. Ah! celui-là, depuis qu'il est fiancé!...

SIMONE

Tu n'es pas très aimable de regretter son absence puisque nous causons. Cela ne nous arrive pas si souvent. Tu sais, j'ai l'impression que tu me négliges un peu depuis quelque temps. Est-ce que par hasard tu m'aimerais moins?

DARCIER

Moi, je t'aime et je t'aimerai toujours autant, tu le sais bien.

SIMONE

Sans doute, je le sais, mais je n'en suis plus très sûre. Je le sais comme une chose qu'on a apprise toute jeune et dont on se souvient vaguement. On est forcé, de temps à autre, d'ouvrir le dictionnaire pour vérifier.

DARCIER

Feuillette-moi donc!

SIMONE

Tu m'aimes... comme autrefois?

DARCIER

Très profondément.

SIMONE

Comme autrefois?

DARCIER

Mieux peut-être.

SIMONE

Donc moins.

DARCIER

Je ne crois pas. Mais à mon tour de m'étonner. Que signifie cet interrogatoire? C'est le premier, je crois. Tu ne m'avais pas, jusqu'ici, habitué à des questions de ce genre... Toi!

SIMONE

C'est vrai! Tu as raison. Pardonne-moi. Je suis stupide.

DARCIER

Non. Tu es ma chère Simone qui ne recommencera plus. Voilà tout. — Ah!

SIMONE

Quoi?

DARCIER

Après tes questions tendancieuses, me voilà un peu embarrassé pour te dire quelque chose... Tu vas y attacher une importance, maintenant!

SIMONE

Dis toujours.

DARCIER

C'est que je ne voudrais pas te contrarier.

SIMONE

Je t'en prie.

DARCIER

Eh bien, j'ai reçu un mot tout à l'heure qui me forcera... Enfin, je ne pourrai pas dîner avec toi ce soir.

SIMONE

C'est tout?

DARCIER

C'est tout.

SIMONE

Ce n'est pas bien grave. Eh bien, c'est entendu, je ne t'attendrai pas ce soir.

DARCIER

Tu ne me demandes pas où je vais?

SIMONE

Je suis sûre que tu dînes dans un endroit où tu ne peux pas te dispenser d'aller et où tu ne peux pas m'emmener, puisque tu me laisses. Ça me suffit.

DARCIER

A la bonne heure. Je te retrouve.

SIMONE, *gravement*

Mais tu ne m'avais pas perdue.

DARCIER

Sois tranquille... Ça ne m'arrivera plus d'ici très longtemps de t'abandonner. Je refuserai les invitations ordinaires et extraordinaires, les dîners officiels, les repas de corps.

SIMONE

Mais non, mais non. Il ne faut pas que je sois une gêne dans ta carrière. Sors, montre-toi, ne te laisse pas oublier. Et ne t'occupe pas de moi. La solitude ne m'effraie pas, au contraire. J'aime beaucoup rester seule.

DARCIER

Qu'est-ce que tu fais?

SIMONE

Je lis et je réfléchis.

DARCIER

A quoi?

SIMONE

A mille choses que je te dirai plus tard, quand tu sortiras moins.

DARCIER

Par exemple?

SIMONE

Non, plus tard. Aujourd'hui, tu n'y as pas droit. Tu ne peux pas tout avoir à la fois.

DARCIER

Tout?

SIMONE

Il faut mériter les confidences.

DARCIER

Je croyais...

SIMONE

Tu ne m'as pas conquise une fois pour toutes, mon cher Jean. Tu as mérité la Simone d'autrefois et elle s'est donnée à toi de tout son cœur. Il faudra gagner la Simone d'aujourd'hui, qui est peut-être une autre Simone.

DARCIER

Je tâcherai. Ce sera difficile?

SIMONE

Oh!... elle est déjà prévenue en ta faveur. Seulement, il faudra tout de même faire quelque chose.

DARCIER

Quoi?

SIMONE

A toi de trouver. (*Elle se lève.*) Je te laisse.

DARCIER

Simone, tu n'as pas cessé au moins d'être mon amie?

SIMONE

Au contraire.

DARCIER

Tu es mon amie plus que tu ne l'as jamais été?

SIMONE, *profondément*

Cela oui, je te l'assure.

DARCIER, *assez ému*

Je t'en remercie.

SIMONE, *profondément*

Je sens que tu as besoin de toute mon amitié.

DARCIER

C'est vrai.

SIMONE, *grave*

Je te la donne. Je ne veux pas chercher ce qui se passe en toi en ce moment. Quoi qu'il y ait, quoi qu'il arrive, tu me trouveras là, près de toi. Je ne te manquerai jamais.

DARCIER, *ému*

Simone!

SIMONE

Je n'admets pas que rien puisse m'éloigner de toi, même si tu t'éloignes de moi.

DARCIER

Mais c'est impossible!

SIMONE, *remontant*

J'espère!

DARCIER, *s'asseyant*

Je vais classer mes notes en attendant Bourland. A tout à l'heure.

SIMONE

A tout à l'heure.

DARCIER, *l'arrêtant*

Dis donc, autrefois, eh! mon Dieu! il n'y a pas encore très longtemps, quand tu me laissais seul avec mon travail, tu ne manquais jamais de m'embrasser. Cela me donnait du courage. Il m'en faut souvent pour venir à bout de ces féroces petites paperasses. Depuis quelques mois, tu as renoncé à ces gentilles façons. C'est dommage.

SIMONE

Cela te manque donc?

DARCIER

Mais oui.

SIMONE, *elle s'approche, fait un effort pour l'embrasser, puis y renonce*

Je préfère te donner la main.

DARCIER

Comme un homme?

SIMONE

Comme une compagne.

DARCIER

Il y a des gestes plus tendres.

SIMONE

Peut-être, mais il n'y en a pas de plus confiant.

DARCIER

Comme tu voudras.

(Il lui tend la main.)

SIMONE

Ta main est fiévreuse.

DARCIER, *riant*

Tu vas me donner une consultation?

SIMONE

Ta main est fiévreuse, Jean! Ton travail de tout à l'heure ne vaudra pas grand'chose, je te préviens.

DARCIER

Je vais tâcher de te donner tort.

SIMONE

Je ne demande pas mieux.

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE VI

DARCIER, *puis* PIERRE, *puis* HERICY

(Darcier, seul, regarde longuement la porte par où vient de sortir Simone, puis se lève, arpente la pièce, s'arrête un moment à la fenêtre, s'approche de son

bureau, se rassied, feuillette des notes, les rejette avec ennui, ouvre son tiroir, le referme, puis gaiement tire de sa poche la lettre qu'il a reçue tout à l'heure et la relit à mi-voix.)

DARCIER, *lisant*

« Mon chéri. Rends-toi libre ce soir. Mon mari vient « de partir pour Anvers. Nous dînons et nous passons la « soirée ensemble. Ta Suzette. »

(Il allume une cigarette, se renverse dans son fauteuil et fume, les yeux perdus au plafond. On frappe.) Entrez!

Entre Pierre.

PIERRE

Il y a là un monsieur qui demande à parler à monsieur.

DARCIER

Six heures passées. Je ne reçois plus, vous le savez bien.

PIERRE

Ce monsieur a insisté.

DARCIER

Est-ce un client? Qu'il revienne après-demain.

PIERRE

Ce monsieur n'est jamais venu ici.

DARCIER

Il n'a pas dit ce qu'il voulait?

PIERRE

Non, monsieur.

DARCIER

Demandez-lui sa carte.

PIERRE

Bien, monsieur.

(*Pierre sort.*)

DARCIER

Un raseur !

PIERRE, *rentrant*

Voilà, monsieur.

DARCIER, *lisant*

« Jacques Héricy »

Qu'est-ce qu'il peut me vouloir, celui-là ? M. Bourland n'est pas encore arrivé ?

PIERRE

Non, monsieur.

DARCIER

Eh bien, faites entrer ce monsieur, mais prévenez-le que je suis très pressé.

PIERRE

Bien, monsieur.

(*Il sort et introduit Héricy.*)

SCÈNE VII

DARCIER, HÉRICY

HÉRICY, *bouleversé*

Docteur, excusez-moi... J'ai insisté... Il fallait... Il fallait que je vous voie tout de suite...

DARCIER

Qu'est-ce que c'est?...

HÉRICY, *de même*

Je vais vous le dire... Je vais tâcher, du moins... Vous ne me remettez pas?

DARCIER

Si! il me semble!...

HÉRICY

Oh! vous ne m'avez vu qu'une fois... on nous a à peine présentés, chez Charlines... il y a quelques mois, à cette soirée...

DARCIER

Parfaitement! J'y suis!...

HÉRICY

Vous vous rappelez?... Tant mieux! Charlines m'avait si souvent parlé de vous. J'ai cru bien faire en venant vous trouver. Je peux tout vous dire?

DARCIER

Il faut tout me dire. Sinon, je ne pourrais rien pour vous. Et je voudrais vous être utile. Vous êtes l'ami d'un homme que j'aime beaucoup.

HÉRICY

Je sais. Charlines m'a dit. Vous êtes très bon. C'est ce qui m'a décidé à venir vous consulter. Docteur, vous avez devant vous un homme désespéré; sauvez-moi.

DARCIER, *s'asseyant à son bureau*

Je compte faire pour cela tout ce que je pourrai... Remettez-vous, je vous en prie. Voyons, qu'est-ce que

vous avez? Qu'est-ce que vous ressentez? Décrivez-moi très exactement les troubles... (*Voyant qu'Héricy se prend le front.*) Vous souffrez de maux de tête?

HÉRICY

Oui, terribles, mais...

DARCIER

Pourriez-vous préciser l'endroit où les douleurs sont le plus vives?

HÉRICY

Certainement. Là!

(*Il montre la nuque.*)

DARCIER

Ah! Et de quelle nature sont ces douleurs?... Sourdes ou lancinantes? Eprouvez-vous l'impression d'une lourdeur continue ou, au contraire, recevez-vous comme des secousses, des coups de marteau?

HÉRICY

C'est une souffrance sans arrêt, morne, exaspérante.

DARCIER

Plus pénible cependant le matin?

HÉRICY

Oui, mais...

DARCIER, *se levant*

Vous ne dormez pas?

HÉRICY

Depuis trois jours, je n'ai pas fermé l'œil. Au milieu de mes insomnies, il m'arrive même d'avoir des hallucinations. Mais tout cela n'est rien, docteur; j'en ai vu et supporté bien d'autres et je ne serais pas venu vous trou-

ver si... Enfin, laissez-moi vous dire pourquoi je me suis précipité chez vous, pourquoi j'ai forcé votre porte. J'ai peur de moi, docteur, oui, j'ai peur de ce qui se passe en moi. Hier, j'ai failli tuer quelqu'un. Aujourd'hui, c'est un miracle si je ne me suis pas fichu par la fenêtre. Oui, oui, je vous le dis, je m'échappe; je ne suis plus maître de moi; je deviens fou.

DARCIER, *avec rondeur*

Voyons! voyons! on ne devient pas fou comme ça! Vous traversez une crise. Vous la supportez mal. Cela arrive même à de plus résistants. Mais de là à devenir fou, il y a un monde, heureusement. (*Il l'ausculte.*) Vous avez sans doute, ces temps derniers, mené une existence déprimante? Vous vous êtes surmené?

(*Il scrute ses yeux.*)

HÉRICY

Non, je vous assure.

(*Il détourne la tête.*)

DARCIER, *l'examinant*

Laissez. (*Un temps.*) Quel âge avez-vous?

HÉRICY

Trente-huit ans.

DARCIER

Vous êtes officier, je crois?

HÉRICY

Oui, en congé depuis six mois. Mais auparavant, pendant dix ans, j'ai joliment mené la danse. Je n'ai pas cessé de faire campagne. J'ai été blessé trois fois. Ah! j'étais d'attaque, je vous prie de le croire! Un homme comme moi, en arriver là! un homme qui a risqué sa peau dans tous les coins du monde, en arriver où j'en suis!...

DARCIER

Que s'est-il donc passé? Jusqu'ici, je ne découvre rien de bien grave; des troubles nerveux, mais, je crois, de simples troubles nerveux. Comment vous ont-ils pris? Quand? Dans quelles circonstances?

HÉRICY

A la suite d'une aventure.

DARCIER, *presque blagueur*

De femme?

HÉRICY

Oui. Il a suffi d'une femme pour faire de moi la loque que vous avez devant vous. Il a suffi d'une femme que j'ai aimée et qui m'a trompé! D'une minute à l'autre, tout a fichu le camp, ma force, mon énergie, mon courage. Aujourd'hui, je souffre à crever... et j'en crèverai. Encore heureux s'il n'y a que moi qui écope!

DARCIER

Allons! allons! pas de ces paroles-là! tout se calmera. Pour le moment vous avez les nerfs surexcités. Ça oui. Avant tout, il faut les mater. Voyons, il est six heures. Vous n'avez rien pris depuis le déjeuner?

HÉRICY

Depuis le déjeuner? Mais je n'ai pas déjeuné, docteur. Je n'aurais pas pu.

DARCIER, *se levant et allant à la vitrine du fond*

Tant mieux! Alors, vous allez pouvoir prendre tout de suite ce que je vais vous donner. Dans une heure, vous serez déjà très soulagé. Tenez.

HÉRICY, *avant de boire*

Merci.

DARCIER

Non. Ne me remerciez pas encore. C'est assez désagréable, je vous préviens; vous ferez la grimace. (*Héricy boit.*) Hé! non! A la bonne heure! Qu'est-ce que vous disiez donc? Il y a encore de la ressource en vous.

HÉRICY

Ah! docteur, si vous m'aviez connu... avant!

DARCIER

Mais je compte bien retrouver très prochainement cet homme-là. (*Négligemment.*) Voyons! vous avez quitté cette femme, n'est-ce pas? (*Héricy fait signe que non.*) Vous allez la quitter? (*Même jeu.*) Vous ne voulez pas?

HÉRICY, *à voix basse*

Je ne peux pas. J'ai essayé. J'ai voulu m'enfuir, retourner là-bas. J'y ai renoncé. Je suis devenu d'un lâche!... Si je vous disais que je n'ai pas osé avoir une explication avec elle.

DARCIER

Pourquoi?

HÉRICY, *honteusement*

Par peur de la perdre.

DARCIER

Oui, oui. (*Il se met à écrire.*) Ça remonte loin, cette aventure?

HÉRICY

Non. Elle a commencé presque à mon retour en France, il y a six mois. Le lendemain de mon arrivée à Paris, j'ai

eu la malchance de rencontrer cette femme... Ah! si j'avais pu me douter!...

DARCIER, *tout en écrivant*

Sans doute, sans doute. — Quelle sorte de femme est-ce?

HÉRICY

Mais une femme du monde, de notre monde, une femme mariée. Quand elle est devenue ma maîtresse, naturellement, j'ai pensé, avec cette fatuité imbécile qu'ont tous les hommes, que j'étais son premier amant, que jamais elle n'avait accordé à personne ce qu'elle m'accordait cependant... avec une facilité...! Et je me suis mis à l'aimer... à souffrir. Très vite, elle a espacé nos rendez-vous; puis, elle m'en a donné auxquels elle n'est pas venue; je l'ai attendue des heures, des journées, avec fièvre, avec désespoir, avec... Et toujours, toujours rentrer ses colères! Que faire, je vous le demande, quand on n'est pas une brute et qu'une femme vous jure qu'elle ne vous a pas rejoint parce que son mari... Elle me mentait, docteur... je le sentais confusément; maintenant, je sais; elle ne venait pas aux rendez-vous qu'elle me donnait parce qu'elle allait à d'autres.

DARCIER, *sans lever les yeux, et continuant à écrire.*

Après? Allez, je vous écoute.

HÉRICY

Après? Vous me comprenez, docteur; vous avez aimé; vous avez dû passer par là. Je ne peux pas penser à autre chose; il faut que je me la représente avec celui-ci, avec celui-là, aussi charmante (*Plus bas*)... aussi voluptueuse qu'avec moi. Ah! dans ces moments-là, si je la tenais entre mes doigts, je lui tordrais le cou. Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai peur de moi. Je fini-

rai sûrement par la tuer, à moins que je ne me supprime, ce qui vaudrait mieux. Voilà.

DARCIER

Allons! allons! un peu de sang-froid, que diable! On ne se laisse pas aller à de pareilles violences parce qu'une femme... Tout de même, je respire. Quand vous êtes entré ici, ma parole, vous m'avez fait peur... je craignais... Heureusement, il n'y a rien là de sérieux. Vous n'êtes pas très malade. Vous allez, vous allez, vous vous montez la tête, mais d'abord êtes-vous bien sûr de ne pas vous exagérer les choses?... Cette femme me trompe... C'est vite dit. C'est moins vite prouvé.

HÉRICY, *haussant les épaules*

Je ne suis pas un enfant, docteur! Ah! parbleu! si je n'avais que des soupçons!

DARCIER

Sans doute! oh! si vous n'aviez que des soupçons, vous seriez inquiet, soucieux; vous ne seriez pas déchaîné. Oui. On vous a dit des choses! Ah! mais si vous vous mettez à croire tout ce qu'on raconte à Paris sur les femmes, surtout quand elles sont jolies.

HÉRICY

Ce qu'on raconte! Je m'en moque bien de ce qu'on raconte! On m'avait bien dit, avant, de me méfier, qu'elle avait eu des aventures... Est-ce que je l'avais cru?

DARCIER

Alors, quoi, vous l'avez surprise?

HÉRICY

Non, mais c'est tout comme. Pour m'enlever la con-

fiance que j'avais en elle, il me fallait une preuve, une de ces preuves qui vous assomment. Je l'ai eue, cette preuve; je l'ai. J'ai trouvé une lettre.

DARCIER

Une lettre! Mais qu'est-ce que ça prouve, une lettre? C'était peut-être simplement une lettre qu'elle écrivait...

HÉRICY, *sortant la lettre de sa poche et l'interrompant*

Par malheur, ce n'est pas une lettre qu'elle écrivait à quelqu'un, mais une lettre qu'elle avait reçue de quelqu'un et qu'elle a perdue chez moi, chez nous, dans notre chambre... par une de ces ironies des choses...

DARCIER

Et qu'est-ce qui vous prouve que cette lettre ne lui avait pas été confiée, qu'elle ne la gardait pas en dépôt pour une autre?

HÉRICY

Ah! ah! mais pour douter, il faudrait nier l'évidence, il faudrait qu'elle ne s'appelât pas Suzette, et ce nom revient à chaque ligne...

DARCIER, *troublé*

Elle s'appelle Suzette!... (*Cherchant à se rassurer lui-même.*) Mais... Mais... Enfin, il n'y a pas qu'une Suzette au monde...

HÉRICY

Il n'y en a qu'une qui vienne chez moi.

DARCIER

Soit! Mais enfin, c'est peut-être seulement la lettre d'un homme très épris, très amoureux...

HÉRICY

Non! d'un amant. C'est la lettre d'un amant. Tenez : « Je viens de te quitter, ma Suzette adorée; je rentre à « peine chez moi; il faut déjà que je t'écrive; je ne peux « pas travailler; je ne peux que penser aux heures « d'amour que nous venons de passer ensemble, à cette « fièvre, à cette folie, à cette ivresse... Je suis comme « saoul de tes baisers. » Et tout! Et tout! « Ton amant pour la vie. » Osez donc me dire que l'homme qui a écrit cette lettre n'est pas son amant! (*Il a forcé Darcier à prendre la lettre. Darcier a tout de suite reconnu son écriture. Il fait les plus grands efforts pour se maîtriser.*) Ah! il en a de la chance, allez, que je ne le connaisse pas.

DARCIER, *durement*

Parce que?...

HÉRICY

Parce que, si je le connaissais, ça ne traînerait pas, je le tuerais.

DARCIER, *après un temps*

Mais non.

HÉRICY

Oh! si! Aussi vrai que nous sommes là tous les deux, je le tuerais; je ne suis pas une brute, mais j'ai trop souffert.

DARCIER

D'abord, on ne tue pas un homme comme cela; il faudrait... il faudrait qu'il se laisse faire; ce n'est guère probable.

HÉRICY, *avec défi*

On verrait.

DARCIER

Et après? A quoi ça vous avancerait-il? Oh! je com-

prends qu'on doit éprouver un certain plaisir à prendre à la gorge l'homme qui... oui, mais nous ne sommes pas des sauvages; nous sommes des gens raisonnables, maîtres de nous.

HÉRICY

Moi pas, et si je pouvais...! Ah! je vous jure bien qu'après je serais guéri.

DARCIER

Vous croyez?... Allons, décidément, il vaut mieux que vous ne le rencontriez pas... Dans l'état où vous êtes, vous ne seriez peut-être pas de force. Allez! je connais ces rages de nerveux. Elles ne mènent pas loin. (*Il se promène fébrilement.*) Alors, il y a longtemps que vous connaissez cette femme?

HÉRICY

Six mois environ.

DARCIER, *voix étranglée*

Six mois!... Et vous lui avez fait la cour longtemps?

HÉRICY

Non.

DARCIER, *bouleversé*

Non! Alors, vous êtes devenu son amant tout de suite... Tout de suite?

HÉRICY

Mais, docteur, je vous ai déjà dit tout ce que vous me demandez là!

DARCIER

Sans doute, sans doute... mais j'écoutais mal... (*Montrant la lettre.*) Alors, celui-là... vous ne voyez pas qui ce peut être?

HÉRICY

Non. J'ai pensé un moment à la faire filer. J'y ai renoncé. Ça m'a répugné. J'attends. Je compte sur le hasard. Il n'est pas possible qu'un jour ou l'autre, lui et moi, nous ne nous trouvions pas face à face et, ce jour-là...

DARCIER, *colère sourde*

Ce jour-là, il arrivera sûrement malheur à l'un de vous deux du fait de cette personne qui m'a tout l'air d'être une fière drôlesse.

HÉRICY

Docteur !

DARCIER, *brutalement*

Je le dis comme je le pense et comme vous le pensez. Et, quand je me dis que c'est pour une femme pareille que deux hommes, demain, tout à l'heure peut-être... Tenez, c'est monstrueux. Une femme, ça! Allons donc! une fille, mais oui, une fille! Oh! je la devine! je la vois d'ici. Je la vois comme si je la connaissais, séduisante, aguichante, enjôleuse... une de ces femmes tellement prenantes que... le plus solide n'y résiste pas. Et tu t'imagines qu'on t'aime, mon garçon, parce qu'on te le dit, parce qu'on te le fait croire, parce que tu as besoin de le croire... Mais, comprends donc, pauvre idiot, que ces femmes-là, ça n'aime pas, ça n'aime jamais.

HÉRICY

Docteur, qu'est-ce que vous avez?

DARCIER, *se reprenant*

Mais je n'ai rien... ou plutôt si!... Vous venez de réveiller en moi de pénibles souvenirs... un ami... un ami très cher... que j'ai perdu à cause d'une... comme

celle-là!... Voilà... Excusez-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris; je me suis laissé aller... (*Apercevant la lettre sur le bureau.*) Tenez, reprenez ceci et laissez-moi, je vous prie; un travail urgent à terminer...

HÉRICY, *remontant*

Excusez-moi... Mais, mon ordonnance...

DARCIER

Votre...

HÉRICY

Il me semble que vous l'avez écrite tout à l'heure...

(*Il fait un pas vers le bureau. Darcier se précipite, prend l'ordonnance et la déchire.*)

DARCIER

En effet, oui. Mais j'ai encore besoin de réfléchir. Revenez la chercher demain.

HÉRICY

Bien. Mais, en attendant, docteur, vous devriez me donner tout de suite la formule du remède que j'ai pris tout à l'heure. Je me sens déjà mieux. Si, grâce à lui, je pouvais retrouver un peu de calme...

DARCIER, *après avoir hésité*

Oui, vous avez raison. C'est juste. Je ne peux pas vous laisser partir ainsi; je ne peux pas.

(*Il écrit en modifiant sa façon de tenir la plume.*)

HÉRICY

Docteur, si je guéris, je serai votre obligé pour la vie.

DARCIER, *écrivant toujours*

Soyez vite ingrat; l'ingratitude est une preuve de santé. (*Il sonne.*) Voici.

(*Il lui remet le papier.*)

HÉRICY, *lisant*

A la bonne heure! Vous avez une écriture très lisible pour un docteur.

DARCIER

Oh! je me suis appliqué. (*Pierre entre.*) Pierre, reconduisez monsieur. (*A Héricy.*) Vous me trouverez ici demain, à partir de dix heures; à cette heure-là, je suis toujours revenu de l'hôpital; je ne reçois jamais personne. J'y serai pour vous.

HÉRICY

Merci, docteur, à demain.

(*Héricy sort.*)

SCÈNE VIII

DARCIER, *puis* BOURLAND

(*Dès qu'il est seul, Darcier se promène rageusement dans son cabinet, après s'être passé à plusieurs reprises la main sur le front. Tout à coup, il s'assied à son bureau, aperçoit la carte d'Héricy et fait le geste de la déchirer, s'arrête, réfléchit, et remonte à la fenêtre. Entre Bourland qui s'installe, déplie sa serviette, sort des papiers.*)

BOURLAND

Mon cher maître, je suis à votre disposition. Quand vous voudrez, nous pourrons nous mettre au travail.

DARCIER, *bourru*

Ah! c'est vous, Bourland, tout de même! Eh bien, vous en avez de bonnes, mon petit, six heures et demie.

BOURLAND

Oui, je sais, je suis un peu en retard.

DARCIER

Un peu en retard! Ah! vous pouvez vous vanter d'avoir du flair, vous, quand vous vous y mettez! Vous choisissez bien vos jours!

BOURLAND

Vous voudrez bien m'excuser. J'ai pris le thé avec une personne... Vous me comprenez?

DARCIER

Une femme, naturellement! Ah çà! vous n'êtes pas honteux! Vous n'êtes pas encore revenu des femmes, à votre âge?

BOURLAND

Mais si! C'est justement pour ça que je me marie.

DARCIER

Eh bien, dépêchez-vous, mon petit, il est temps.

BOURLAND

Je vous assure, mon cher maître, je ne vois pas ce qui justifie...

DARCIER

Parbleu! vous ne voyez jamais rien. Ça, c'est une justice à vous rendre. Alors, vous ne voyez pas que nous n'avançons pas, que nous restons en panne sous le prétexte improbable qu'il y a de par le monde une petite bonne femme dont le bout du nez a tapé dans l'œil à l'ami Bourland?

BOURLAND

Ce n'est pas une petite bonne femme; je ne peux pas vous laisser dire ça, mon cher maître. C'est une jeune fille du meilleur monde.

DARCIER

Bien entendu! Tout de même, entre nous, un peu longues, mon petit, vos fiançailles, je vous assure. Vivement la nuit de noces et qu'il n'en soit plus question!

BOURLAND

Soyez tranquille, mon cher maître, je suis au moins aussi impatient que vous. C'est pour dans quinze jours.

DARCIER

Eh bien, tant mieux. Allons, au travail. Passez-moi le dossier des observations que m'a envoyées de Londres le professeur Willing. Eh bien?

BOURLAND, *cherchant*

Ça, par exemple, c'est un peu fort!

DARCIER

Qu'est-ce qu'il y a encore?

BOURLAND, *après avoir cherché*

Il était là. Je ne le trouve pas.

DARCIER

Naturellement. C'était couru. Encore heureux si vous ne l'avez pas égaré! Ah! ce serait le bouquet!

BOURLAND

Non, mon cher maître, rassurez-vous. Voyons... je l'ai classé hier... Ah! je me souviens, je l'ai emporté, je l'aurai laissé... oui, je me rappelle...

DARCIER, *furieux*

Chez votre fiancée! Eh bien, foutez-moi le camp et allez le chercher tout de suite. Dépêchez-vous, mais dépêchez-vous donc, nom de... (*Au moment où Bourland va sortir.*) Bourland, je viens de me laisser emporter... Je vous ai parlé comme... enfin, comme je n'aurais pas dû... C'est que je venais d'avoir un ennui, un gros ennui. Je sais, ce n'est pas une raison... enfin, je vous demande pardon, mon petit. Si! si! Et, maintenant, allez, faites vite, je vous attends.

(*Bourland sort.*)

SCÈNE IX

DARCIER, PUIS SIMONE

Darcier, seul, après quelques secondes de marche fébrile, va ouvrir brusquement la porte de droite et appelle Pierre à plusieurs reprises. Simone paraît à gauche.

SIMONE

Pierre n'est pas là; il ne tardera pas à rentrer; je viens de l'envoyer en course.

DARCIER

Charmant!

SIMONE

Tu avais besoin de lui?

DARCIER

Sans doute, mais je m'en passerai. Je trouverai bien sans lui ma canne, mon chapeau et mon pardessus.

SIMONE

Tu sors donc?

DARCIER

Oui, un quart d'heure, en attendant Bourland. J'ai besoin de prendre l'air.

SIMONE

Qu'est-ce qui vient donc de t'arriver?

DARCIER

Rien! rien!

SIMONE

Mais si, une contrariété grave. Ne nie pas. Tout à l'heure, tu étais joyeux. Tu étais gai. Maintenant, si tu pouvais te voir! Alors, tu ne veux pas me dire?...

DARCIER

Je n'ai rien à te dire.

SIMONE

Pourtant, voyons, tu viens de recevoir une visite... Tu étais avec quelqu'un, il y a un instant. A cette heure-ci, ce ne pouvait pas être un malade.

DARCIER

C'est ce qui te trompe. C'était justement un malade.

SIMONE

Et c'est à cause d'un malade que je te retrouve dans l'état où tu es?... Jean, je t'en prie, dis-moi ce qui se passe, parle-moi. Tu dois comprendre mon inquiétude. Toi que j'ai connu si calme, si maître de toi, tu changes maintenant d'heure en heure... Tu dois sentir combien j'en suis bouleversée. J'ai besoin, aujourd'hui, d'être rassurée; je t'en supplie, rassure-moi.

DARCIER

Tu t'inquiètes à tort. Il nous arrive à tous de traverser de mauvais moments. J'ai peut-être trop travaillé... j'ai peut-être...

SIMONE

Jean, pourquoi me réponds-tu ainsi? Tu ne cherches qu'à écarter ma question. Tu ne cherches pas à apaiser mon souci. Et, cependant, il est bien légitime. Tu ne peux pas oublier que nous avons été des compagnons de toutes les heures... Il y avait entre nous, tu te souviens, ce n'est pas très vieux, une intimité de cœur qui faisait la joie et la douceur de notre vie; elle n'a pas cessé, oh! non, elle ne peut pas cesser... elle s'est ralentie... Mais je voudrais... tu me comprends... je voudrais que nous redevenions tout proches comme autrefois... comme avant... avant ce qui t'a un peu distrait de moi, et c'est pour cela que j'insiste pour que tu me parles... parce qu'il ne faut pas permettre à nos cœurs de devenir étrangers. Ah! s'ils prenaient l'habitude de ce silence! N'ai-je pas raison?

DARCIER

Oui, tu as raison, Simone! Je suis très coupable vis-à-vis... (*Geste de Simone.*) vis-à-vis de nous. J'ai compromis bêtement une chose admirable, et pourquoi?

(*Plus bas.*) pour qui? Tiens, ce serait comique, si ça n'était pas si pitoyable! Un jour, je te dirai... ce que je ne peux pas te dire aujourd'hui! Et nous rirons, oui, nous rirons de moi, ensemble; nous rirons du piteux bonhomme que j'aurai été à certaines heures de ma vie; mais, maintenant, je ne pourrais pas; c'est trop tôt; ce n'est pas encore assez drôle.

SIMONE

Jean, ne t'exalte pas ainsi, je t'en prie. Oh! va, si tu te laissais aller, si tu venais vers moi tout simplement, si tu me parlais tout naïvement, tu verrais comme ton chagrin, car tu as du chagrin, et quel chagrin! (*Il nie.*) si! si! un immense chagrin!... tu verrais comme il s'adoucirait! comme il perdrait de sa violence! Tu aurais peut-être des larmes dans les yeux, mais tu n'aurais plus ce mauvais rire sur les lèvres. Tu ne le sens donc pas?

DARCIER

Si... mais plus tard, plus tard... (*On frappe.*) Qu'est-ce que c'est?

PIERRE, *entrant*

Une dame.

DARCIER, *violent*

Non, non et non. Je n'y suis pas. Je ne reçois pas à cette heure-ci.

PIERRE

C'est que...

(*Il hésite.*)

DARCIER

Quoi? (*Simone est remontée pour sortir.*) Non. Reste.

SIMONE, *un peu cassante*

A quoi bon? Que tu reçoives ou ne reçoives pas cette

personne, tu as à travailler. Je te laisse. A tout à l'heure.

(*Elle sort à gauche.*)

DARCIER

Parlez donc. Vous êtes agaçant avec vos mystères.

PIERRE

C'est que... c'est justement la dame pour laquelle monsieur m'a dit qu'il y était toujours.

DARCIER, *troublé*

Ah!

PIERRE

Elle m'a déclaré que monsieur l'attendait.

DARCIER

C'est vrai!... Vous l'avez fait entrer dans le salon?

PIERRE

Oui, monsieur.

DARCIER, *geste violent pour la congédier*

Eh bien... (*Se ravisant.*) Introduisez-la.

Il se lève assez troublé. Pierre traverse le cabinet de travail, va ouvrir la porte du salon d'attente et fait entrer Suzette. Il sort et ferme la porte derrière lui.

SCÈNE X

DARCIER, SUZETTE

SUZETTE, *très en dehors*

C'est gentil, ça, hein? Je t'écris à cinq heures et je

viens t'embrasser une heure après. C'est d'une bonne Suzette, dis, mon Jean? Oh! mais, tu n'as pas l'air ravi, ravi, entre nous?

DARCIER, *concentré*

Au contraire. Je suis enchanté.

SUZETTE

On ne le dirait pas. Tu sais, si tu te tiens à cette distance, ça ne me sera pas très commode de t'embrasser. Tu ne veux pas que je t'embrasse?

DARCIER, *la repoussant*

Tout à l'heure.

SUZETTE, *surprise*

Qu'est-ce que tu as? On nous surveille?

DARCIER

Non.

SUZETTE

Alors? Qu'est-ce que je t'ai fait?

DARCIER

Je vais te le dire.

SUZETTE

J'espère, car tout à l'heure tu m'as répondu un mot charmant, un mot d'amoureux, enfin! Il s'est donc passé quelque chose depuis ce moment?

DARCIER

Sans doute.

SUZETTE

Qui t'a détourné de moi?

DARCIER

J'espère.

SUZETTE, *se montant*

Eh bien, quoi? Dis-le. Je veux savoir.

DARCIER

Sois tranquille, tu le sauras.

SUZETTE, *insistant*

J'ai le droit de le savoir.

DARCIER

Ne crie pas. On ne nous surveille pas, mais on peut nous entendre.

SUZETTE

Ça m'est égal.

DARCIER, *violent*

Moi pas.

(*Un silence où ils se dévisagent hostilement.*)

SUZETTE

C'est vrai, il y a *l'autre.*

DARCIER

En effet, il y a *l'autre*, comme vous dites si justement, car vous ne saurez jamais à quel point elle est différente de vous.

SUZETTE

Je ne le saurai jamais, parce que ça ne m'intéresse pas.

DARCIER

Comme je vous comprends! Parlons bref. L'explication de ma colère, vous l'aurez en un seul mot, en un seul nom : Héricy.

SUZETTE, *se reprenant, après avoir tiqué*

Après?

DARCIER

Ça ne vous suffit pas?

SUZETTE

Non.

DARCIER

Tu es difficile.

SUZETTE

Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'est-ce que cela signifie? Tu as reçu une lettre anonyme où on te disait qu'il était mon amant?

DARCIER

A peu près.

SUZETTE

Et, naturellement, tu l'as cru tout de suite?

DARCIER

J'ai eu tort?

SUZETTE

Si tu n'étais pas lâche et stupide comme tous les hommes, tu m'aurais défendue contre cette calomnie, d'abord.

DARCIER

Et qui te dit que je ne l'ai pas fait?

SUZETTE

Tu as donc reçu la visite de quelqu'un qui m'accusait?

DARCIER

Mettons.

SUZETTE

Et tu ne l'as pas jeté à la porte?

DARCIER

C'est peut-être qu'il accusait bien.

SUZETTE

On t'a donc apporté des preuves?

DARCIER

Oui.

SUZETTE

Que tu as vues?

DARCIER

Oui.

SUZETTE, *anxieuse*

Une lettre que j'avais écrite à cette personne?

DARCIER

Non.

SUZETTE, *de même*

Qu'elle m'avait écrite?

DARCIER

Non.

SUZETTE, *respirant*

Alors, quelle autre preuve décisive a-t-on bien pu te faire voir? Quelle autre, dis, quelle autre?

DARCIER, *jouant avec la carte d'Héricy*

Que vous importe? Je vous dis que je suis sûr.

SUZETTE

Et tu ne me permets même pas de me défendre, de

me justifier? Ah! mon pauvre Jean! Je te croyais plus fort et plus généreux.

DARCIER

On se trompe. On se connaît si mal les uns les autres. (*S'asseyant et jouant toujours avec la carte d'Hécy pliée en deux.*) Regarde-moi bien dans les yeux. Tu n'as jamais été la maîtresse de Jacques Héricy?

SUZETTE

Jamais.

DARCIER

Tu me le jures?

SUZETTE, *tendrement*

Je te le jure.

DARCIER

Non, pas comme ça. Ne me réponds pas en femme. Pas de câlineries, pas de cajoleries déplacées. Dis simplement, très simplement, comme un homme : je te le jure.

SUZETTE, *très simplement*

Je te le jure.

DARCIER, *se reculant*

Oh! oh! vous avez un merveilleux aplomb. Vous avez de la défense! Compliments! Vous mentez royalement.

SUZETTE

Je mens?

DARCIER

Non. C'est-à-dire, ma chère, que je n'ai jamais vu une comédienne de votre force. Entrez au théâtre, croyez-moi; vous y avez un avenir magnifique. Ah!

vous ne connaissez pas Héricy? Dommage! C'est un homme charmant, un peu naïf, comme moi d'ailleurs, comme tous les hommes qui sont assez bêtes pour aimer de toute leur passion la première gueuse qui les affole! Ah! tu ne connais pas Héricy, ma fille! Etrange! (*Il lui met la carte d'Héricy sous le nez.*) Car lui te connaît. Ça lui coûte même assez cher; il sort d'ici; il est dans un état lamentable; demain, peut-être, il se sera fichu une balle dans la peau pour toi. De l'homme qu'il était avoir fait la loque qu'il est aujourd'hui, c'est du bel ouvrage; c'est du travail qui te fait honneur, saleté!

(*Suzette se lève pour s'en aller. Il la force à se rasseoir.*)

SUZETTE

Vous n'allez pas me brutaliser, je pense?

DARCIER, *violemment*

Je n'en sais rien. — Ainsi tu m'as menti depuis le premier jour! Pourquoi, par exemple, pourquoi, je me le demande? Qu'est-ce qui t'avait forcée à me prendre? Qu'est-ce qui te forçait à me garder? Tu aurais pu, au moins, être franche, ne pas me trahir aussi salement.

SUZETTE

Jean!

DARCIER

Une honnête femme, toi! Ah! me l'as-tu assez fait croire! Et je l'ai cru, triple idiot que j'étais! Je l'ai cru de toutes mes forces! Tiens! tu n'es qu'une fille! Tu fais le même métier et tu n'as pas, toi, l'excuse de gagner ton pain. Mais pourquoi, pourquoi m'as-tu pris, puisque tu ne m'as jamais aimé?

SUZETTE, *sincèrement*

Tu te trompes, je t'ai aimé.

DARCIER

Tu m'aimes peut-être encore?

SUZETTE

Qu'importe maintenant! Laisse-moi partir.

DARCIER

Oui, Tu as raison. Quittons-nous. Et vite. Ça vaudra mieux.

SUZETTE

Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Oui, c'est mieux que nous nous séparions maintenant. Plus tard, ç'aurait été plus pénible. Nous souffrirons moins.

DARCIER, *raillerie haineuse*

Tu souffriras, toi?

SUZETTE

Je ne suis peut-être pas si forte que tu crois.

DARCIER

Tiens! laisse-moi rire.

(*Il rit d'un rire mauvais et douloureux.*)

SUZETTE

Adieu!

DARCIER, *impérieux*

Attends.

SUZETTE

Quoi?

DARCIER, *brutal*

Je te dis d'attendre. (*Elle remonte.*) Je te dis... (*Il fait un geste violent.*) Où vas-tu?

SUZETTE

Chez moi.

DARCIER

Vraiment! Et qu'est-ce que tu vas faire, ce soir? Nous devions passer ensemble cette soirée... Te voilà libre. Qu'est-ce que tu vas faire?

SUZETTE

Je rentre chez moi. J'y resterai toute la soirée.

DARCIER

Ce n'est pas vrai. Tu vas le rejoindre.

SUZETTE

Je n'ai plus de comptes à vous rendre, j'imagine.

DARCIER

C'est ce qui te trompe. Allons, avoue. Tu vas le rejoindre. (*Elle hausse les épaules.*) J'en suis sûr.

SUZETTE

Si tu en es sûr!

DARCIER, *presque hors de lui*

Ah! ne raille pas, je te le conseille. J'ai beaucoup de mal à me dominer.

(*Il se contient avec peine.*)

SUZETTE

Laisse-moi partir.

DARCIER, *la secouant*

Non! dis-moi d'abord où tu vas en sortant d'ici! Allons, qu'est-ce que tu fais, ce soir?

SUZETTE, *avec défi*

Ce qui me plaira.

DARCIER

Nom de D...

SUZETTE, *de même*

Tu viens de me dire que j'étais libre.

DARCIER, *assommé*

C'est vrai, tu as raison, tu es libre. C'est bien, va-t'en! C'est fini. Disparais. Sors. Va faire ton métier dehors. Que je ne te voie plus. Va-t'en.

(*Il s'assied.*)

SUZETTE

Ecoute. Je peux bien te le dire, maintenant que je m'en vais pour toujours, je t'aimais encore, oui, profondément! (*Il se tait.*) J'aurai beaucoup de chagrin, mais oui, et toi aussi, j'en suis sûre... tu verras, tu m'aimes toujours, mais si, je le sens... Tu es en colère en ce moment et tu ne me répondras pas. Mais il est possible, tout à l'heure, que tu regrettes de m'avoir chassée et que tu n'oses pas m'écrire de revenir. Alors... je vais te dire... Ecoute bien. Je t'attendrai demain matin une dernière fois, à onze heures, chez nous. Tu viendras... si tu veux... (*Plus bas.*) si tu veux encore de moi. Si tu ne viens pas, je saurai que c'est fini et je disparaîtrai. C'est cela. Demain, à onze heures, tu viendras. Oui, tu viendras. (*Il se tait.*) Au revoir. (*Elle remonte.*) A demain.

(*Elle remonte. Il ne bouge pas. Elle sort. Il ne bouge pas.*)

DARCIER, *à soi-même*

Imbécile!

(*Entre Bourland.*)

SCÈNE XI

DARCIER, BOURLAND

BOURLAND

C'est bien ce que je pensais. Le dossier était chez moi. J'en étais sûr. Je vous demande pardon.

DARCIER, *très doucement*

Ne vous frappez pas. Ça n'a pas d'importance.

BOURLAND

Si! si! Seulement, en ce moment, vous comprenez... J'ai une excuse... Ce mariage...

DARCIER

Mais oui, mais oui... Je ne vous en veux pas. (*Un temps.*) Vous aimez votre fiancée, Bourland?

BOURLAND

Beaucoup, mon cher maître.

DARCIER, *peu à peu ému*

Tâchez de l'aimer longtemps, toujours! Voyez-vous, mon petit, on n'est pas forcé de se marier. Mais si l'on se marie, il faut aimer à domicile; il faut aimer la femme que l'on a près de soi, à la portée de ses lèvres, à la portée de son cœur. Il ne faut pas commettre la

folie d'aimer en dehors du foyer. Sinon, voyez-vous, le foyer s'éteint. La maison devient glaciale. On y meurt de froid. Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte toutes ces histoires; ce soir, je vous promets une soirée gaie. Ah! oui, car je vous garde, mon petit, je vous emmène dîner dehors. Si! si! ne me le refusez pas. Je vous le demande comme un service.

BOURLAND

Alors...

DARCIER

Et pas un mot ici, n'est-ce pas? Décidément, nous travaillerons demain; je ne suis pas en train, aujourd'hui. Allez vous habiller et revenez me prendre dans une heure.

BOURLAND

Comme vous voudrez, mon cher maître.

(Il remonte.)

DARCIER

Vous ne trouvez pas qu'il fait ici un froid de canard?

BOURLAND

Ma foi non.

DARCIER

Vous êtes jeune, mon petit. C'est cependant déjà novembre et ça se sent. Brrr! — A tout à l'heure.

Bourland sort. Dès qu'il est seul, Darcier se cache la figure dans les mains et pleure comme un enfant. Il n'entend pas Simone qui entre tout doucement, le contemple avec une infinie tendresse attristée et s'éloigne sur la pointe des pieds pendant que le rideau baisse.

ACTE TROISIÈME

Même décor, le lendemain matin, dix heures et demie.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, BOURLAND

PIERRE, *à Bourland qui entre*

C'est que... monsieur n'est pas rentré.

BOURLAND

Eh bien, il est en retard, voilà tout; il se sera attardé à l'hôpital.

PIERRE

Non, monsieur... Le docteur n'est pas rentré... de la nuit.

BOURLAND, *stupéfait*

Pas rentré? (*Regardant sa montre.*) Dix heures et demie?

PIERRE

Je viens de sa chambre. (*Plus bas.*) Ça ne lui est jamais arrivé.

BOURLAND

C'est bien. Je vais me mettre au travail en l'atten-

dant. (*Pierre reste planté sans bouger.*) Et bien, qu'est-ce que vous faites là, Pierre?

PIERRE

Je ne sais pas... Je ne sais plus... Tout ce qui se passe est si drôle... Monsieur est si changé depuis quelque temps.

BOURLAND

Ça!

PIERRE, *timide*

Monsieur le docteur pourrait me donner un conseil. Je n'ai encore rien dit à Madame. Je n'ai pas osé. On a toujours peur de mal faire. Si cependant il était arrivé malheur à Monsieur... On ne sait jamais.

BOURLAND

Evidemment! Mais je n'ai pas de conseil à vous donner, mon brave Pierre. Faites à votre idée.

PIERRE

C'est que... je n'ai pas d'idée.

BOURLAND

Eh bien, moi non plus.

(*A ce moment, entre Simone.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, SIMONE

BOURLAND

Bonjour, madame.

SIMONE, *très simple*

Bonjour, monsieur Bourland. Mon mari n'est pas là?

BOURLAND

Non, pas encore.

SIMONE, *étonnée*

Qu'est-ce que cela veut dire? Le docteur ne part jamais pour l'hôpital sans venir me dire bonjour et prendre de mes nouvelles. Il n'est donc pas à l'hôpital. Alors, quoi? il ne serait pas encore levé à cette heure? C'est extraordinaire. (*A Pierre.*) Le docteur n'est pas malade, au moins?

PIERRE

Non, madame.

SIMONE, *émue*

C'est étrange! Je vais voir dans sa chambre.

(*Elle remonte.*)

BOURLAND, *l'arrêtant*

Attendez, madame. Pierre me disait à l'instant que le docteur n'était pas rentré.

SIMONE, *secouée*

Pas rentré! Vous êtes sûr, Pierre?

PIERRE

Oui, madame.

SIMONE, *bouleversée*

Mon Dieu!... Pourvu!... Non, non, ce n'est pas possible!... (*Elle cherche dans les papiers.*) Il n'a pas laissé de lettre! Rien pour moi! Il avait donc l'inten-

tion de rentrer!... S'il n'est pas encore là, c'est que... c'est que...

BOURLAND

Asseyez-vous, madame... vous allez vous trouver mal.

SIMONE, *se raidissant*

Non, non, monsieur Bourland, vous ne me connaissez pas. Je suis très forte. Laissez-nous, Pierre.

(*Pierre sort.*)

SCÈNE III

SIMONE, BOURLAND, PUIS HÉRICY

SIMONE, *vite*

Vous ne savez pas où il peut être?

BOURLAND

Non, madame.

SIMONE, *de même*

Vous ne savez pas où il est allé hier soir?

BOURLAND, *hésitant*

Eh bien... Jusqu'à dix heures, si, madame. Nous avons dîné ensemble. Le docteur m'avait prié de lui tenir compagnie; je n'étais pas libre, mais il a insisté de telle façon que je n'ai pas cru devoir lui refuser.

SIMONE, *très surprise*

Ah!... Et pendant le dîner, comment était-il?

BOURLAND

Mais, comme d'habitude. Assez distrait, sans doute, et même un peu nerveux. Toutes les cinq minutes, il tirait sa montre et regardait l'heure. A dix heures, il a prétexté une migraine et m'a redemandé sa liberté. Nous nous sommes séparés au coin de la rue Royale et du faubourg Saint-Honoré. Il m'a donné rendez-vous pour dix heures et demie ce matin en me priant d'être exact. C'est tout ce que je sais.

SIMONE

Et, depuis ce moment, vous êtes, comme nous, sans nouvelles de lui?

BOURLAND

Oui, madame.

SIMONE, *se levant*

Je commence à être très inquiète. (*On entend sonner. Simone s'arrête, anxieuse, et écoute. A Bourland.*) Oui, oui. Ça ne peut pas être lui, mais c'est peut-être quelqu'un qui vient de sa part, qui nous apporte de ses nouvelles. Chut! Ecoutez. On discute. Ce doit être grave. On veut me cacher quelque chose. Mais je saurai, je saurai. (*Elle se précipite à la porte de l'antichambre, l'ouvre, et aperçoit Héricy discutant avec Pierre.*) Monsieur Héricy! vous! à cette heure! Entrez, je vous prie, et parlez! parlez-moi, tout de suite; c'est pour moi que vous venez, n'est-ce pas? Ne me cachez rien, je vous en supplie!

HÉRICY

Je vous demande pardon de vous déranger, madame, mais...

SIMONE, *avec fébrilité*

Vous venez de sa part? Enfin, vous savez quelque chose? Vous savez où il est?

HÉRICY

Je ne vous comprends pas, madame, je vous assure.

SIMONE

Voyons, votre présence chez nous, ce matin, à cette heure, vous qui n'êtes jamais venu ici, elle a une raison, n'est-ce pas? Oh! je vous en prie, ne me laissez pas dans cet état d'affolement... parlez, je serai forte...

HÉRICY

Très sincèrement, madame, je ne m'explique pas vos paroles. Je venais voir le docteur que j'ai déjà vu hier. Je croyais le trouver chez lui, il m'avait donné rendez-vous... Je devine qu'il se passe ici quelque chose d'anormal... et...

SIMONE

Monsieur Bourland, je vous en prie, téléphonez donc à l'hôpital... Peut-être de ce côté aurons-nous des nouvelles.

(Il sort à droite.)

SCÈNE IV

HÉRICY, SIMONE

HÉRICY

Je suis désolé, madame, d'être arrivé dans un moment pareil. Si je peux vous rendre service, usez de moi, je vous en prie... Vous savez quelle amitié me lie aux Charlines et moi, de mon côté...

SIMONE

C'est vrai. Paul et Alice vous aiment beaucoup. Ils me l'ont souvent dit. Excusez-moi de me laisser aller ainsi devant vous; je passe par de telles angoisses. J'ai peur qu'il ne soit arrivé malheur à mon mari. J'ai tant de raisons de craindre et de tout craindre. On peut l'avoir attiré dans un piège... Il peut avoir été victime d'un guet-apens... vous comprenez, mon imagination travaille... Alors...

HÉRICY

Un piège! Un guet-apens! Voyons, madame, pour cela, il faudrait que le docteur eût des ennemis terribles, et, vraiment, un homme comme lui, je ne vois pas...

SIMONE, *se laissant aller*

Des ennemis!... D'abord, tout le monde en a... Comment n'en aurait-il pas? Et puis, il peut arriver malheur à quelqu'un sans qu'il ait des ennemis. Un suffit. Un homme qui aurait ou qui se croirait des raisons personnelles de lui en vouloir... Les hommes sont si féroces, si lâches, dès qu'une femme... Monsieur Héricy, vous me parliez de nos amis Charlines, tout à l'heure... Dites-moi, est-ce que vous n'avez pas eu l'occasion de rencontrer chez eux les Sormain?

HÉRICY, *changeant de ton*

Oui, madame.

SIMONE, *de plus en plus nerveuse*

Assez souvent, n'est-ce pas? Enfin, vous les connaissez... tandis que moi, je n'ai guère fait que les entrevoir une fois à une soirée... Je serais curieuse de savoir... M. Sormain m'a fait une impression singulière... oh! c'est à peine si je l'ai aperçu; on me l'a tout juste pré-

senté... mais il m'a paru... enfin, je serais curieuse de savoir...

HÉRICY

Quoi donc, madame?

SIMONE

Ce que vous en pensez... voyons... quel homme est-ce?

HÉRICY

Je ne saisis pas très bien...

SIMONE

Voilà. Il m'a intéressée tout de suite, oui, il m'intéresse beaucoup... Il m'a paru très énergique, très résolu... enfin, pour peu qu'il prît ombrage de quelqu'un, il pourrait facilement devenir vindicatif, n'est-ce pas votre impression?

HÉRICY

Oui, madame.

SIMONE, *avec anxiété*

Dangereux même?

HÉRICY

Dangereux! ah! peut-être, mais je ne vois pas...

SIMONE, *se ressaisissant*

Oh! je vous demande cela comme je vous demanderais autre chose. Je m'informe, je cherche. Sa femme est très jolie; c'est une cliente de mon mari. Vous savez ce que c'est. Il suffit quelquefois d'un mot mal interprété, d'un propos malveillant, pour qu'un mari soupçonneux...

HÉRICY, *tiquant*

Ah! Mme Sormain est une cliente du docteur?

SIMONE

Elle n'en fait pas mystère. A cette soirée, justement, elle a tenu devant tout le monde à lui exprimer sa gratitude d'une façon... Vous y étiez; vous vous rappelez?

HÉRICY

Non, madame, non; je n'étais plus là, j'étais déjà parti. (*A soi-même.*) Et, depuis, elle n'a jamais prononcé devant moi le nom de Darcier. Curieux!

(*Rentre Bourland.*)

SIMONE

Eh bien?

BOURLAND

On n'a pas vu le docteur à l'hôpital, ce matin.

SIMONE

Que faire, mon Dieu, que faire?

BOURLAND

Attendre encore, madame, courageusement.

SIMONE

Je vais tâcher.

HÉRICY, *brusquement*

Au revoir, madame.

SIMONE

Vous partez, monsieur Héricy?

HÉRICY, *étrange*

Oui, madame, il faut... Si le docteur rentrait pendant mon absence, dites-lui, je vous prie, que je vais

revenir... J'aurai besoin de lui parler... tout de suite. A tout à l'heure.

(Il sort.)

SCÈNE V

SIMONE, BOURLAND

Simone regarde avec inquiétude la porte par où Héricy vient de sortir.

SIMONE

Et si je faisais téléphoner à la préfecture de police?

BOURLAND

Pas encore, madame, croyez-moi. Le docteur peut rentrer d'une minute à l'autre. En tout cas, il sera temps après le déjeuner. Inutile de provoquer un scandale si...

SIMONE

Oui, vous avez raison. — Vous aimez beaucoup mon mari, n'est-ce pas, monsieur Bourland?

BOURLAND

Profondément, madame.

SIMONE

Vous le tenez en grande estime?

BOURLAND

Il a l'intelligence aussi haute que le caractère. Ce n'est pas seulement un maître, c'est un homme.

SIMONE

J'aime à vous entendre parler ainsi.

BOURLAND

Je n'y ai guère de mérite. Je lui dois tout.

SIMONE

Dites-moi... où en sont ses travaux? Ne devrait-il pas avoir terminé depuis longtemps déjà ce grand mémoire dont il avait promis communication à l'Académie de médecine?

BOURLAND

En effet.

SIMONE

Ce mémoire est achevé?

BOURLAND

Non, pas encore.

SIMONE

Est-ce qu'il le sera bientôt?

BOURLAND

J'espère, mais nous avançons très lentement.

SIMONE

Oui... son œuvre n'avance pas, parce qu'il s'en désintéresse.

BOURLAND

Je ne dis pas cela, madame.

SIMONE

Vous le pensez, et je le dis, moi, parce que je le sens. Il sait pourtant avec quelle impatience étaient attendus ses travaux; il les devait à tous ceux qui ont eu

foi en lui, à ses maîtres, à ses élèves, à vous, à moi, à lui-même. C'est notre confiance à tous qu'il trahit.

BOURLAND

Non, non... Je ne peux pas vous laisser parler ainsi... C'est inexact, c'est injuste.

SIMONE

C'est cependant la vérité. (*Plus bas.*) Et tel que je le connais, voyez-vous, (*Plus bas encore.*) tel que je l'ai connu, il doit souffrir cruellement. (*Regardant Bourland qui paraît ému.*) Vous aussi, vous avez du chagrin, monsieur Bourland.

BOURLAND

Oui, madame, car il se peut que vous ayez raison, et alors...

SIMONE

N'est-ce pas? Rien au monde ne peut être plus triste. (*Douloureuse.*) Et quand il s'agit d'un homme que l'on a aimé, que l'on aime...

BOURLAND, *avec respect*

Madame!...

SIMONE, *en larmes*

Que m'importerait encore s'il était heureux! mais il ne l'est pas, n'est-ce pas?

BOURLAND, *après un temps*

Je ne crois pas.

SIMONE, *profondément*

Je suis si sûre qu'il ne l'est pas. (*Bourland lui fait un signe. Elle écoute.*) Ah! oui! oui! J'entends!... C'est lui!... Ce ne peut être que lui... Enfin!... Vite, mettez-

vous au travail, voulez-vous?... Ayez l'air de travailler depuis longtemps. Vous ne m'avez pas vue... Je vais me lever très tard et je ne me serai aperçue de rien. A bientôt, monsieur Bourland, et merci!...

BOURLAND

Mais...

SIMONE

Chut! travaillez! travaillez!

(*Elle sort sur la pointe des pieds, par la gauche.*)

SCÈNE VI

BOURLAND, DARCIER, PIERRE

Darcier ouvre la porte de droite et considère longuement Bourland qui fait semblant de ne pas l'entendre. Il est en habit, sous son pardessus entr'ouvert. Tout à coup, Bourland lève la tête.

DARCIER

Continuez, Bourland. (*Il sonne. A Pierre qui entre.*) Une cravate et mon veston de travail. (*Il allume une cigarette et va à la fenêtre.*) Beau temps! (*Rentre Pierre avec les objets demandés.*) Merci. (*A Pierre.*) Ça va ici?

PIERRE

Mais oui, monsieur.

DARCIER

Madame?

PIERRE

Elle est là, monsieur.

DARCIER

Elle n'a pas encore demandé à me voir?

PIERRE, *après avoir échangé un regard avec Bourland*

Non, monsieur.

DARCIER

Tant mieux! C'est bien, va! (*Pierre sort. Darcier, s'asseyant à côté de Bourland.*) Ne vous donnez donc pas tant de mal, mon petit. Posément, que diable, posément! Rien ne presse. La vérité peut attendre. Il y a des siècles qu'elle attend. Quelques minutes de plus ou de moins! Et puis, je n'ai pas la prétention de l'avoir trouvée plus que les camarades. Alors? J'ai soif. Pas vous? Oh! vous prendrez bien quelque chose?

(*Il sonne.*)

BOURLAND

Merci. Non.

DARCIER

Tenez-moi encore un peu compagnie, que diable! comme hier soir, mon petit, je vous le demande. Je ne vous embêterai plus longtemps. (*A Pierre.*) Du porto.

PIERRE

Bien, monsieur.

(*Il sort.*)

DARCIER

Et vivement! (*Il s'assied à côté de Bourland.*) Allez! Allez! Ne vous occupez pas de moi. (*Il prend du papier à lettres et écrit en fumant; sa fumée fait tousser Bourland.*) Pardon, mon petit! (*Il jette sa cigarette. Il écrit, puis il regarde sa montre.*) Je suis content de moi, Bourland, parce qu'il est onze heures et que je suis ici. Oui..

Ces propos n'ont pas grand sens pour vous, mais pour moi!... (*A part.*) Dur! mais tout de même, ça fait plaisir.

PIERRE, *posant le plateau, la bouteille et les verres sur une petite table*

Voilà, monsieur.

DARCIER

Bien. Ah! j'aurai un mot à te faire porter tout à l'heure. Je te rappellerai.

PIERRE

Bien, monsieur.

(*Pierre sort.*)

DARCIER, *se lève et se verse à boire*

Souverain, le porto, quand on a passé une nuit blanche! Ça refait les jambes; ça décotonne; ça remet d'aplomb.

BOURLAND

Comment! Vous ne vous êtes pas couché, cette nuit?

DARCIER

Ça ne se voit donc pas?

BOURLAND

Vous êtes un peu pâle, mon cher maître, mais...

DARCIER

Dans cinq minutes, j'aurai des couleurs, je vous le garantis, mon petit Bourland, et sans maquillage. (*Versant.*) Alors, décidément, ça ne vous dit rien? Vous avez tort. (*Il tend un verre que Bourland accepte.*) A la bonne heure! C'est gentil, ça! (*Goûtant.*) Il est

bon, hein? (*S'asseyant et buvant.*) Je vais vous ouvrir le fond de mon cœur, Bourland. Tout ça me dégoûte. (*Il fait un geste circulaire et montre ses livres, puis, froissant ses notes.*) Et ça aussi. Ne me regardez pas comme ça. Je ne suis pas fou. Je n'ai même jamais été plus raisonnable. Jamais, vous entendez, Bourland, jamais! A aucune époque de ma vie. La preuve? Ecrivez, mon petit. Je sais très exactement où nous en étions restés : troubles optiques, vertiges, lésion des tubercules quadrijumeaux et des canaux semi-circulaires, apparition du mal de Ménière, hypothèse sur l'intervention du bulbe rachidien... (*Il s'est levé et s'est mis à marcher. Tout à coup, il s'interrompt.*) Oh! et puis, à quoi bon? Tiens, tu finiras ça tout seul. Prends ces notes. Je t'en fais cadeau. Moi, ça ne m'intéresse plus. J'en ai assez. Tu te demandes d'où je viens. Je vais te le dire. J'ai passé la nuit à faire le guet, à espionner une femme que j'aime comme un imbécile. C'est tout. Oh! C'est un fait insignifiant. Qu'une femme couche ici ou là, avec celui-ci ou avec cet autre, qu'est-ce que cela peut bien faire, je te le demande? Oui. Eh bien, cela fait que je ne suis plus bon à rien, que la machine est faussée, que je n'ai plus qu'à donner ma démission, et je te la donne. Oui, mon petit, toi que j'ai toujours aimé entre tous, je te choisis pour continuer mon œuvre, à supposer qu'elle vaille quelque chose. Moi, je ne peux plus rien pour elle. Toi, tu es jeune, tu es sain, tu es d'aplomb; sauve-la si tu peux. Rassure-toi. Encore une fois, je ne suis pas fou. Je ne suis que foutu; mais, par exemple, je le suis bien.

BOURLAND

Vous n'êtes que malade, mon bien cher maître. Vous avez besoin de repos, vous en prendrez; de soins, je vous en donnerai.

DARCIER

Je te remercie. Des soins? J'en ai trop donné aux autres pour en accepter de personne. Du repos? Sois tranquille, j'en prendrai et du vrai.

BOURLAND

Vous venez de dire une parole effrayante! Vous ne pouvez pas penser à faire une chose pareille, vous?

DARCIER

Mais... quelle chose?

BOURLAND

Je suis sûr d'avoir deviné vos intentions.

DARCIER

Tu te trompes, je t'assure. Ah! Je comprends! me tuer? Moi? (*Il éclate de rire.*) Mais c'est de la folie, mon bon Bourland! Me tuer, moi! parce qu'une fille me fait cocu, me tuer comme un collégien! Ah! non, vrai, ce n'est pas chic! Tu me calomnies! Je suis très bas, certes, mais je n'en suis pas là.

BOURLAND

Pardon!... J'avais cru!... Tant mieux!... Je respire!...

DARCIER

Parce que j'ai parlé de vrai repos! Comme je n'ai rien de caché pour toi, je vais te mettre au courant de mes projets. J'ai décidé de partir un an, deux ans, trois ans, le temps qu'il me faudra pour tomber l'ennemi que j'héberge là... (*Il se touche le front.*) Quand j'en serai débarrassé, je reviendrai.

BOURLAND

Et... quand comptez-vous partir?

DARCIER

Demain.

BOURLAND

Seul?

DARCIER

Oh! oui!

BOURLAND

Ne partez pas seul; la solitude est pernicieuse, surtout dans l'état où vous êtes... Je suis sûr que votre femme sera heureuse de vous accompagner et sa présence vous sera salutaire... Croyez-moi, grâce à elle, vos chagrains s'apaiseront. Les femmes ont le don d'endormir la douleur. Il y a de la morphine dans leurs regards.

DARCIER

Il faut bien, n'est-ce pas, qu'il s'y trouve aussi un poison bienfaisant. Enfin, nous verrons! (*Regardant l'heure.*) Tiens, va déjeuner, tu reviendras me faire tes adieux demain matin. (*Réunissant ses papiers.*) Va, emporte-les tout de suite. Ils seront plus en sûreté chez toi qu'ici. Je serais capable de les déchirer dans un moment de colère. J'ai de ces défaillances, maintenant. Tu sais, je deviens un cas remarquable; je t'enverrai sur moi des notes intéressantes pour notre livre. Tu ne diras pas sur quel sujet nous les aurons prises, voilà tout. Adieu, Bourland. (*Il lui ouvre les bras. Bourland s'y précipite.*) Je te confie nos idées, mon cher petit. Défends-les; ne les trahis pas à ton tour. (*On frappe.*) Entrez! (*A Pierre.*) Qu'est-ce que c'est?

PIERRE

M. Héricy est là. Il sait que monsieur le docteur est rentré. Il insiste pour être reçu tout de suite.

DARCIER

Comment donc! Ça tombe à merveille! C'est à lui que j'écrivais. Cela t'épargnera une course, Pierre. Un moment, je suis à lui. (*A Bourland.*) Onze heures un quart... Elle m'attend en ce moment, Bourland. A ton tour d'attendre, ma fille, tu attendras longtemps. Au revoir, mon petit... A demain...

BOURLAND

A demain.

(*Il sort à droite, premier plan.*)

SCÈNE VII

DARCIER, HÉRICY

DARCIER, *ouvrant la porte du salon*

Entrez, je vous prie. J'allais vous faire porter un mot.

HÉRICY

On ne vous a donc pas dit que j'allais revenir?... Tout à l'heure, je n'ai pas eu la chance de vous rencontrer... mais j'ai eu le plaisir de causer avec Mme Darcier.

DARCIER

Ah! vous avez vu ma femme?

HÉRICY

Oui, elle a bien voulu me recevoir. Enfin, vous êtes là... je suis très content.

DARCIER

Eh bien, ça a l'air d'aller mieux, ce matin?

HÉRICY

Oh! beaucoup. Et grâce à vous, je suis obligé de le reconnaître.

DARCIER

Vous avez pris le remède que je vous avais ordonné?

HÉRICY

Oui... Il m'a fait le plus grand bien... Aussi, maintenant, je suis impatient d'avoir cette ordonnance que vous deviez me rédiger, que vous m'aviez promise... Elle est prête?

DARCIER

Pas encore. Excusez-moi. Je n'ai pas eu le temps. Depuis hier, il s'est passé tant de choses...

HÉRICY, *vivement*

Ah!

DARCIER

Oui, enfin, j'ai eu beaucoup à faire... j'ai été très occupé...

HÉRICY

Vous pourriez même dire préoccupé. Enfin, maintenant, pouvez-vous...

(*A ce moment rentre Bourland.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BOURLAND

BOURLAND

Je vous demande pardon de vous déranger, mon cher

maître, mais j'ai oublié de vous dire, tout à l'heure, que le professeur Willing serait de passage à Paris cet après-midi. On m'en a avisé ce matin. Il est indispensable que je le voie pour nos travaux. Voudriez-vous me donner un mot d'introduction auprès de lui?

DARCIER

Mais, je crois bien. Très bonne idée. Tout de suite. (*Il se met à écrire rapidement. Héricy l'examine avec un intérêt singulier, se lève, se rapproche peu à peu. Tout à coup, Darcier s'aperçoit qu'Héricy est près de lui et le regarde écrire. Il comprend, s'arrête, réfléchit, froisse le papier, le met dans sa poche.*) Non... J'ai réfléchi, Bourland. Il vaut mieux que nous allions le voir ensemble. Venez me prendre à deux heures.

BOURLAND

Je préfère aussi. Entendu. A deux heures. — Monsieur...

(*Il salue Héricy et sort.*)

SCÈNE IX

HÉRICY, DARCIER

HÉRICY

Qu'est-ce que c'est que ce mot que vous alliez faire porter chez moi quand je suis arrivé?

DARCIER

Ah! oui... C'était pour vous faire part d'une résolution que je viens de prendre. Je vais partir en voyage.

HÉRICY

Ah!

DARCIER

Et je n'ai pas voulu quitter Paris sans vous en aviser et sans vous donner l'adresse d'un médecin de confiance qui vous traitera en mon absence sur les indications que je lui laisserai.

HÉRICY, *étrange*

Elle durera longtemps, votre absence?

DARCIER

Peut-être.

HÉRICY

Alors, hier, quand vous m'avez reçu, vous ne prévoyiez pas?...

DARCIER

Non.

HÉRICY

Euh! Puis-je voir ce mot que vous alliez m'envoyer?

DARCIER

A quoi bon, maintenant?

HÉRICY

Donnez-le-moi toujours.

DARCIER

C'est inutile.

HÉRICY

Mais puisqu'il m'était destiné.

DARCIER

Je ne sais pas où je l'ai fourré.

HÉRICY

Eh bien! cherchez-le.

DARCIER

J'ai dû le déchirer.

HÉRICY

Vous croyez? En tout cas, vous n'avez pas déchiré la lettre que vous écriviez tout à l'heure pour votre secrétaire et que vous avez interrompue aussitôt que vous vous êtes aperçu que je vous regardais écrire. Vous l'avez froissée. Vous ne l'avez pas détruite; montrez-la-moi donc!

DARCIER

Ah çà! mais... vous ne vous rendez pas compte... tenez, allez-vous-en!

HÉRICY, *colère sourde*

Je me rends très bien compte, au contraire. Je me rends compte que vous ne me montrerez pas cette lettre, pas plus que vous n'écrirez devant moi votre ordonnance, parce que... vous n'osez pas.

DARCIER, *le dévisageant*

Je n'ose pas. Et pourquoi donc?

HÉRICY

Parce que... ceci.

(*Il montre la lettre qu'on a vue au second acte. Darcier, après avoir hésité, fouille dans sa poche, retrouve la lettre froissée, la déplie, la considère, va fermer à clef la porte de gauche et tend le papier à Héricy.*)

DARCIER

Soit! Comparez et finissons-en.

HÉRICY

Parbleu! j'en étais sûr! (*Se reculant et le considérant durement.*) Ainsi, c'était vous! L'homme avec qui elle me trompait, pour qui elle m'a trahi, c'était vous!

DARCIER

Oui!

HÉRICY

Ah! vous vous êtes bien joué de moi! Vous êtes un habile homme! Vous avez bien déguisé votre écriture! Vous avez une jolie vocation de faussaire!... Vous m'avez bien roulé! Heureusement, vous êtes là; je vous ai; vous allez me payer tout ce que j'ai souffert, d'un coup.

(*Il se précipite sur lui. Darcier lui prend les bras, les maintient fortement et le force à s'asseoir.*)

DARCIER, *luttant*

Allons, allons! du calme.

HÉRICY, *douloureusement*

Ah! je suis une chiffe! Le chagrin m'a épuisé. Je ne vaux plus rien.

DARCIER

Prenez exemple sur moi, que diable! Est-ce que je vous ai sauté à la gorge, moi, hier, quand vous m'avez montré ma lettre?... Et, cependant!... Quand nous nous étranglerions comme des brutes, nous serions bien avancés. Soyez heureux, allez, je suis plus à plaindre que vous. Je suis votre doyen dans l'aventure. Allons! dominez-vous.

HÉRICY, *après un temps*

Je sais que vous n'êtes pas rentré de la nuit, et qu'elle, elle est rentrée très tard. Je viens de m'informer. Où étiez-vous? Près d'elle, n'est-ce pas?

DARCIER

Ecoutez-moi. Après tout, il vaut mieux que vous sachiez. J'ai passé toute cette nuit à la suivre. Oui. Il m'aurait été impossible de rester ici, enfermé dans ma chambre... pendant qu'elle... Je voulais savoir ce qu'elle fenait cette nuit.

HÉRICY, *haletant*

Eh bien?

DARCIER

Rassurez-vous; je n'ai pas été plus favorisé que vous. Elle nous a traités avec une indifférence égale. Elle nous a oubliés tous les deux, vous, qu'elle savait dans un état lamentable, moi, qu'elle avait... Elle s'est amusée toute la nuit avec une bande d'amis parmi lesquels se trouve déjà, sans doute, celui qui nous remplacera l'un et l'autre. Elle est allée rire au théâtre; elle est allée rire dans les cabarets de nuit; elle a ri jusqu'à l'aube, de ce rire que vous entendez, n'est-ce pas?

HÉRICY, *accablé*

Oui, oui.

DARCIER

Et elle est rentrée chez elle au petit jour, tranquille, satisfaite, contente d'elle, en femme qui a passé une excellente soirée.

HÉRICY

Oh!

DARCIER

Quelques instants plus tard, n'en doutez pas, elle dor-

mait d'un sommeil paisible, pendant que moi, je traînais je ne sais où pour terrasser mon chagrin. Et je viens de rentrer ici, tout à l'heure, saoul de misère et de dégoût.

HÉRICY

Oui, oui.

DARCIER

Et je vous écrivais pour vous dire que je ne pouvais plus rien pour vous, qu'il fallait vous adresser à un autre, que, moi, je n'avais plus le courage...

HÉRICY, *haletant*

Ah! oui! vous partez, vous pouvez partir, vous avez de la chance... Et quand partez-vous?...

DARCIER

Demain.

HÉRICY, *égaré*

Ah! demain... demain... Et pour longtemps?

DARCIER

Assez!

HÉRICY, *même jeu*

Ah! bien! bien! Et vous allez loin?

DARCIER

Très loin...

HÉRICY

Très loin... Eh bien... (*Il éclate de rire.*) quand vous reviendrez... ne soyez pas trop étonné si... enfin... si j'ai disparu. Seulement, moi, je disparaîtrai mieux que vous... pas pour un temps, pas pour un voyage dont on revient... Ah! mais non... J'en ai assez... J'ai besoin de paix... Ah! oui! ah! oui!

DARCIER

Quand je reviendrai, vous serez guéri... Je ne partirai pas sans vous avoir remis entre les mains d'un de mes meilleurs élèves et je vous garantis...

HÉRICY, *s'exaltant*

Et je vous garantis, moi, que ce sera inutile. Et puis, après tout, pourquoi attendre? Attendre quoi? Qu'elle me fasse souffrir davantage, qu'elle me torture, que je devienne fou? Allons donc! Je serais bien bête d'attendre. Plus tôt j'en finirai, mieux ça vaudra. *(Il remonte en courant.)*

DARCIER

Qu'est-ce que vous faites?

HÉRICY

Laissez-moi! Laissez-moi!

(Héricy s'est précipité vers la fenêtre. Il l'a ouverte. Darcier a vu le mouvement. Lutte violente entre les deux hommes. Objets renversés. Cris. Darcier terrasse Héricy, qui est agité de tremblements convulsifs et finit par sangloter. A ce moment, on entend la voix de Simone.)

SCÈNE X

SIMONE, DARCIER, HÉRICY

SIMONE, *au dehors, frappant à la porte de gauche*

Jean!... Ouvre... Mais ouvre donc!

DARCIER

Tout de suite... Pierre!

SIMONE

Si tu n'ouvres pas, j'appelle! Au secours! au secours!

(*Entre Pierre par la droite.*)

DARCIER

Voilà! voilà! Pierre! Ouvrez! (*A Simone.*) Ah ça! mais, qu'est-ce qui te prend?

SIMONE, *affolée*

Ah! c'est toi? Tu es là? mon Dieu! mon Dieu! Tu n'es pas blessé?

DARCIER, *penché sur Héricy*

Mais non. C'est ce malheureux qui a une crise... (*A Pierre.*) De l'éther!

PIERRE

Voilà, monsieur.

SIMONE

Je croyais! je craignais!... Il m'avait semblé entendre des menaces, des cris, une lutte... alors, tu comprends?

DARCIER

C'est bon! Pierre, aidez-moi. Défaites la cravate, le col, vite! Nous allons le transporter à côté, en attendant; dès qu'il sera mieux, vous le reconduirez chez lui.

PIERRE

Bien, monsieur.

(*Ils soulèvent Héricy, le transportent dans le salon dont ils laissent la porte ouverte. Simone tombe sur une chaise et sanglote.*)

SIMONE, *à Pierre qui vient de rentrer et cherche un remède dans la vitrine*

Eh bien?

PIERRE

La crise se termine... Il s'apaise... Il va reposer...

(Pierre sort par le fond. Un silence.)

DARCIER, *rentrant*

Pierre, ne le quittez pas. A la première alerte, vous m'appellerez. *(S'apercevant que Simone est en larmes.)* Qu'est-ce que tu as?

SIMONE

Excuse-moi. J'ai eu peur, si peur! Maintenant que c'est fini, tu comprends... l'émotion... c'est tout naturel! *(Elle lui prend la main.)* Jean! *(Il veut la retirer.)* Laisse. *(Elle rit.)* C'est toi! *(Elle pleure.)* Laisse. Je suis si contente, oui, si contente... Et puis, j'aurais eu tant de remords si...

DARCIER

Des remords?

SIMONE

Oh! oui, si par ma faute... moi qui ai pu ne rien dire pendant des mois, ne rien te dire... moi qui ai tant souffert à ton insu... Ce matin, quand j'ai vu que tu n'étais pas là, que tu n'étais pas rentré, je n'ai pas pu me contenir... Il est venu, lui, juste à ce moment. Il s'est trouvé là; ç'a été plus fort que moi! Je l'ai interrogé; il a fallu; j'avais tant besoin de me rassurer et, tout à coup, j'ai compris...

DARCIER

Qu'est-ce que tu as compris?

SIMONE

Que lui et toi... à cause d'elle...

DARCIER

Qui ça, elle?

SIMONE

Oh! ne nie pas, je la connais, je l'ai vue; je t'ai vu avec elle; je sais que tu l'aimes, comment tu l'aimes, tout ce que tu as souffert par elle, tout ce qu'elle est pour toi, ce qu'elle est pour lui... Ne nie plus, je te dis que j'ai tout compris.

DARCIER

Ma pauvre Simone!

SIMONE

Non! ne me plains pas. Tu sais bien que je suis courageuse.

DARCIER

Oui, et j'espère que tu n'as pas usé tout ton courage. Il va t'en falloir encore. Tu ne sais pas tout. Tu ne sais pas où j'en suis, Simone; tu as devant toi un homme fini, un homme qui n'en peut plus, qui ne peut plus vivre ici près de toi... qui a besoin de se reprendre. Je vais partir.

SIMONE, *bouleversée*

Tu dis?

DARCIER

Je vais voyager pendant longtemps, très longtemps, enfin, le temps qu'il faudra pour que je redevienne l'homme que j'étais avant... Il faut que je m'éloigne. Ici, je ne répondrais pas de moi.

SIMONE

Mais c'est absurde! Mais c'est...

DARCIER

C'est nécessaire!

SIMONE, *de même*

Et quand comptes-tu?...

DARCIER

Dès que j'aurai mis ordre à mes affaires... le plus tôt possible.

SIMONE

Et quand reviendras-tu?

DARCIER

Quand je serai guéri.

SIMONE

C'est-à-dire peut-être jamais? (*Grand cri.*) Et moi, Jean? Et moi? Tu crois que je vais t'abandonner au moment où tu as le plus besoin de moi? Tu ne me connais pas encore.

DARCIER

Si! mais je me connais et c'est pour cela...

SIMONE

Que tu désertes?.. (*Geste de Darcier.*) Tu oublies tous ceux que tu abandonnes avec moi, tes amis, tes élèves, tes malades!

DARCIER

Avant de guérir les autres, il faut que je me guérisse moi-même...

SIMONE

Crois-tu? Et qui te remplacera auprès d'eux?

DARCIER

Je ne suis pas indispensable, heureusement; je ne suis pas le seul...

SIMONE

Qu'en sais-tu? Demain, peut-être, un malade viendra ici que, seul, toi, tu pourras défendre contre son mal; cela suffit pour que tu ne partes pas. Et tu ne partiras pas!

DARCIER

Si! je partirai! Il le faut! Tiens, puisque tu as compris, laisse-moi te dire toute ma misère. Je sais la femme qu'elle est; je sais d'elle des choses écœurantes, et cependant c'est... c'est un miracle si, en ce moment, je ne l'ai pas rejointe, si je ne suis pas avec elle au dernier rendez-vous qu'elle m'avait donné.

SIMONE, *douloureusement*

Ah!

DARCIER

Oui, au lieu d'être avec toi que j'aime, que je respecte, qui es vraiment la compagne de ma vie.

SIMONE

Mon pauvre Jean!

DARCIER

Tu vois bien que j'ai raison de me sauver au bout du monde.

SIMONE

Non.

DARCIER

Mais tu devrais me le conseiller... pour toi-même...

SIMONE

Comment veux-tu que je te conseille une lâcheté?

DARCIER

Une lâcheté!

SIMONE

Tu n'as pas le droit de trahir ta vocation, tes idées, ta mission. Et tes malades? C'est eux surtout que tu n'as pas le droit d'abandonner, même celui qui est là, dans cette chambre, et que, seul, peut-être, tu peux sauver, oui, celui-là, ton rival, ton ennemi! Quand il n'y aurait que celui-là, tu ne devrais pas partir. Mais avec lui, il y a tous les autres, tous ceux qui attendent de toi un soulagement à leur misère. Sous prétexte qu'une femme a passé, qui t'a bouleversé le cœur, tu ne peux pas refuser à toute cette humanité anxieuse le salut qu'elle espère de toi, Jean! Le bruit d'une jupe de femme a donc couvert pour toi l'immense clameur de la vie? (*Il la regarde.*) La vie!... Mais écoute-la donc encore! Elle est là, frémissante, anxieuse, menacée. Elle t'appelle; elle te réclame; tu l'as habituée à ton dévouement. Tu ne peux pas t'évader. Tu es un des seuls êtres au monde qui n'aient pas le droit de disposer d'eux à leur gré... Tu ne t'appartiens pas.

DARCIER, *très ému*

Oui, oui. J'avais tort. J'étais lâche. C'est bien. Je resterai.

SIMONE, *avec force*

Enfin!

DARCIER

Oui, mais, maintenant, nous?

SIMONE

Nous? Ecoute, Jean, à partir de la minute présente, je ne suis plus ta femme. Je ne pourrais plus l'être. Il s'est passé entre nous des choses qui m'ont fait pour toi un cœur nouveau.

DARCIER

Que veux-tu dire?

SIMONE

Celle qui t'aimait a renoncé à un bonheur impossible... Mais une autre s'est révélée qui ne t'aime pas moins profondément, qui t'aime seulement... autrement.

DARCIER

Ah!

SIMONE, *profondément*

Quelque chose de très tendre et de très maternel a remplacé en moi les violences des heures amoureuses; vois-tu, quand une femme a aimé un homme de toutes les forces de son cœur et qu'elle n'en a pas eu d'enfant, cet homme devient plus tard pour elle l'enfant même qu'elle en attendait. C'est à ce moment de notre vie commune que nous en sommes, mon bien cher Jean.

DARCIER

Hélas! Va, pour en arriver là, tu ne peux pas savoir par où j'ai passé.

SIMONE

Tu te trompes. Je sais par où j'ai passé.

(Il se détourne.)

DARCIER

Désormais, tu n'as plus rien à craindre. Tu seras contente de moi... ma pauvre maman!

SIMONE, *douloureusement*

Jean!

DARCIER

Tu l'as voulu.

SIMONE, *courageusement*

Je le veux encore. Je serai fière d'être cela pour toi. Si ma part n'est pas la plus grisante, ce sera tout de même la meilleure. (*A ce moment, on frappe.*) Entrez!

(*Entre Pierre. En voyant Simone, Pierre paraît embarrassé.*)

DARCIER

Qu'est-ce qu'il y a? Parlez.

PIERRE

C'est...

DARCIER, *comprenant*

Cette dame?

PIERRE

Oui, monsieur.

DARCIER

Qu'elle attende dans l'autre salon!

PIERRE

Bien, monsieur.

(*Pierre sort.*)

DARCIER, *à Simone*

Oui, oui, elle ne comprend plus. Je devais la retrouver ce matin, je ne suis pas allé là-bas... C'est la première fois... Elle aura eu peur....

(*Il fait un pas vers la porte.*)

SIMONE

Où vas-tu?

DARCIER

Mais lui dire...

SIMONE

Non. Tu n'as plus rien à lui dire maintenant. Reste.

DARCIER

Pourtant...

SIMONE

Oh! tu es libre. Va la rejoindre si tu veux. (*Il fait un pas vers la porte.*) Jean! (*Il s'arrête.*) Ecoute, si tu passes le seuil de cette porte, je te le jure, entre nous ce sera fini pour la vie! Regarde-moi! Tu sais bien que je n'ai jamais menti. Si tu la revois, je m'en vais; je t'abandonne; je renonce à nous; je peux être aussi lâche que toi. Tu hésites?... Voyons, tu as déjà eu la force de ne pas aller la rejoindre tout à l'heure! Alors? oui, je sais bien, elle est là; tu n'as qu'un pas à faire. Ne le fais pas. Je t'en supplie. Laisse-la partir. Ne lui sacrifie pas notre vie... Tu n'as plus qu'un tout petit effort à faire, le plus difficile, je sais, mais le dernier. Tu le feras, Jean, dis, mon Jean chéri, tu le feras? C'est pour toi que je te le demande.

(*Un temps. Darcier, très ému, remonte lentement vers la cheminée et sonne. Pierre entre.*)

DARCIER

Cette dame est toujours là?

PIERRE

Oui, monsieur.

DARCIER, *lentement*

Eh bien, dites-lui... que je ne suis plus là... que

j'ai quitté Paris ce matin, qu'on ne sait pas quand je reviendrai. Allez! (*Un grand silence. Ils écoutent et se regardent. On entend un premier bruit de porte, puis un second plus sourd. Rentre Pierre.*) Elle est partie?

PIERRE

Oui, monsieur.

DARCIER

Qu'est-ce qu'elle a dit?

PIERRE

Rien, monsieur.

DARCIER, *sourdement*

Parbleu! elle ne m'aimait pas.

SIMONE

Ce n'est même pas sûr. (*Darcier va s'asseoir à sa table et remue ses papiers. Simone s'approchant.*) Il va te falloir beaucoup de courage, mon pauvre petit.

DARCIER

J'en aurai. Et puis, tu seras là. Un jour, sans doute, quand nous serons heureux, car nous serons heureux encore, oui, tu verras, plus tard, je m'étonnerai que moi...

SIMONE

Sûrement, mon petit Jean!

DARCIER

Tout de même, tu sais, ce sera dur... ma pauvre maman!

PIERRE, *paraissant à la porte.*

Monsieur!... Ce monsieur...

DARCIER, *se levant*

Ah! c'est vrai! Je viens!

(*Pierre sort.*)

SIMONE

Tu vois!

DARCIER, *remontant*

Oui! Allons, je vais essayer de guérir mon malade. Toi, tu tâcheras de guérir le tien.

(*Il entre dans le salon.*)

Rideau

IMPRIMÉ

POUR ALBIN MICHEL

PAR

L'ASSOCIATION LINOTYPISTE

PARIS, 23, RUE TURGOT-IXe, PARIS

